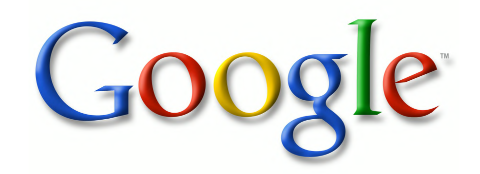

Google

A Monsieur Edouard Fournier
hommage de l'auteur
Th. de Puymaigre

LES

VIEUX AUTEURS CASTILLANS

Le Tome deuxième et dernier paraîtra au mois d'octobre prochain.

METZ. — TYPOGRAPHIE ROUSSEAU-PALLEZ

RUE DES CLERCS, 14

LES

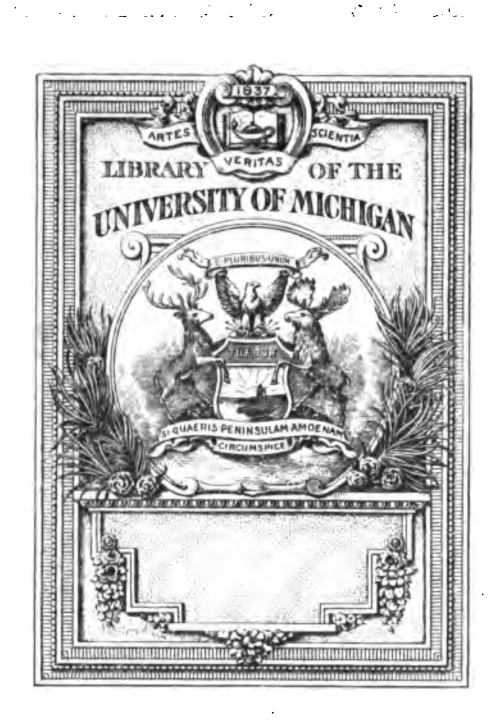
VIEUX AUTEURS CASTILLANS

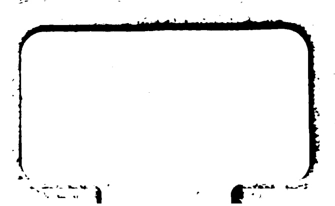
PAR LE COMTE TH. DE PUYMAIGRE

TOME PREMIER

INTRODUCTION. — POÈMES ET CHRONIQUES SUR LE CID. — APOLLONIUS
— GONZALO DE BERCEO. — LORENZO SEGURA
— ALFONSE X

PARIS
DIDIER ET Cie LIBRAIRES-ÉDITEURS
QUAI DES AUGUSTINS, 35
1861


1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



— ne m'empêche pas de rendre une éclatante justice à mes devanciers. Si plusieurs d'entre eux n'ont réuni que des notions assez sommaires, c'est qu'ils n'ont sans doute pas voulu faire davantage, c'est que souvent la nature même de leurs travaux s'opposait à plus de développements; les uns ne songeaient à traiter que certaines phases de l'époque dont j'ai cherché à embrasser l'ensemble; pour les autres, au contraire, toute la période que j'ai étudiée était un simple épisode, un point presque perdu dans une œuvre à plus vastes proportions; sans ces recherches préexistantes les miennes eussent été certainement plus ardues et j'aurais mauvaise grâce à relever quelques erreurs bien excusables. Ces inexactitudes sont pour moi une leçon de modestie, aussi n'est-ce pas sans vives appréhensions que j'affronte la publicité.

Ces craintes seraient moins grandes si j'avais usé comme je l'eusse souhaité d'un généreux appui. M. le comte de Circourt, le savant auteur de l'*Histoire des Mores Mudejares,* l'homme de France qui, je le crois, connaît le mieux l'Espagne, a bien voulu m'aider de sa bibliothèque et quelquefois de sa parole. Je serais sans inquiétude sur le sort de mon livre si j'avais su profiter d'une si précieuse sympathie et voudrais en avoir été digne autrement encore que par ma profonde reconnaissance.

A Monsieur Edouard Fournier
hommage de l'auteur
Th. de Puymaigre

LES

VIEUX AUTEURS CASTILLANS

Coleccion de poesias Castellanas anteriores al siglo XV publicadas por Sanches, ed. Don E. de Ochoa. — Paris, Baudry, 1842. 1 vol. in-8.

Contenant :

Introduccion.
Prœmio al condestable de Portugal.
Poema del Cid.
Vida de Santo Domingo de Silos.
Vida de San Milan.
De como Sant Milan ganó los votos.
Del sacrificio de la Misa.
Martirio de san Lorenzo.
Loores de Nuestra Señora.
De los signos que apareceran ante del juicio.
Introduccion a los milagros de Nuestra Señora.
Milagros de Nuestra Señora.
Duelo de la Virgen Maria.
Vida de Santa Oria.
Himnos.
Loor de don Gonzalo de Berceo.
Poema de Alejandro Magno.
Carta de Alejandro Magno à sa madre.
Otra carta de Alejandro Magno.
Poesias del arcipreste de Hita.
Libro d'Appolonio.
Vida de Santa Maria Egipciaca.
Adoracion de los Santos Reyez.

Comte (le) Lucanor, tr. par M. de Puibusque. — Paris, Amyot, 1854, in-8.

Conde (el) Lucanor, p. por Keller. — Paris, Blanc-Montanier, 1840. In-12.

Danza (la) de la muerte, p. p. F. Janer. — Paris, Mme Denné-Schmite, 1856. In-8.

Darstellung der spanischen Literatur im Mittelalter, von L. Clarus. — Mayence, 1846. 2 v. in-8.

Discurso historico de la ciutad de Murcia, por F. de Cascales. — Murcia, 1621. In-4.

Divi Alphonsi romanorum et hispaniarum regis tabulæ in propriam integritatem restitutæ, etc. — Parisis et officina Christiani Wecheli, 1553. In-4.

Espagne, par M. Lavallée. — Didot, 1847. 2 vol. in-8.

Espagne et Provence, par M. Barret. — Paris, Durand, 1857. In-8.

Essai sur l'histoire de la littérature catalane, par F.-R. Camboulin. — Paris, Durand, 1858. In-8.

Estudios historicos politicos y literarios sobre los judios de España, p. don J. Amador de los Rios. — Madrid, Diaz y Cª. 1848. In-8.

Etudes sur l'histoire des institutions, de la littérature, du théâtre et des beaux-arts en Espagne, par Viardot. — Paris, Paulin, 1835. In-8.

Etudes sur l'Espagne, par Ph. Charles. — Paris, Amyot, 1847. In-12.

Gran (la) Conquista de Ultramar. — Madrid, Rivadeneira, 1858. 1 vol. grand in-8.

Historia de la insigne ciudad de Segovia y conpendio de las historias de Castilla, antor Diego de Cosmenares. — Madrid, Diego Diez, 1640. In-4.

Historia de la Dominacion de los Arabes, por Conde. — Paris, Baudry, 1840. In-8.

Historia de la Literatura española, por Ticknor, traducida al castellano por don P. de Gayangos y don E. de Vedia. — Madrid, Rivadeneira, 1851–1856. 4 vol. in-8.

Contenant, dans le IVᵉ volume :

Poema morisco de Jose el patriarca.
Historia de Hexim.
Historia de Abdulmutatib.
Poema en Alabanza de Mahoma.
Consejos del Rabbi don Santob.
Danza genéral de los muertos.

Histoire comparée des littératures espagnole et française, par M. de Puibusque. — Paris, Dentu, 1843. 2 vol. in-8.

Histoire de la littérature espagnole, par Bouterwek. — Paris, Bernard, 1812. 2 vol. in-8.

Histoire d'Espagne de P. J. de Mariana, tr. en français par le père J.-N. Charenton. — Paris, Lemercier, 1725. In-4.

Histoire des Mores Mudejares et des Morisques d'Espagne, par le comte Albert de Circourt. — Paris, Dentu, 1846. 3 vol. in-8.

Jo. Marianæ de Rebus hispaniæ libri XXV. — Toleti Thoma Gusmanij, MDXCV. In-folio.

Itinéraire descriptif de l'Espagne, par Al. de Laborde. — Paris, librairie historique, 1834. 5 vol. in-8.

Las quatro partes enteras de la Corónica de España que mandó componer el serenissimo Rey don Alonso llamado el santo. — Valladolid, 1604. In-4.

Libros de Caballerias. — Madrid, Rivadeneira, 1857. 1 vol. gr. in-8. — *Amadis,* — *las Sergas de Esplandian.*

Littérature du midi de l'Europe, par Sismondi. — Paris, Treutel et Würtz, 1829. 4 vol. in-8.

Manual de literatura, par Don Antonio Gil de Zarate. — Paris, Lefevre, 1853. 1 vol. in-8.

Observaciones sobre la poesia popular, por don Manuel Mila y Fontanals. — Barcelona, Narciso Ramirez, 1853. 1 vol. in-8.

Contient un assez grand nombre de romances catalans et des contes populaires.

Origen de las dignidades seglares de Castilla y Leon, por el doctor Salazar de Mendoça. — Madrid, imprenta real, MDCVII. In-4.

Origen (del) y principio de la lengua Castellana o romance que oi se usa en España, por el doctor Bernardo Aldrete. — Roma, Carlo Vullieto, 1606. 1 vol. in-4.

Origenes del teatro español, por Moratin. — Paris, Baudry, 1838. 1 vol. in-8.

Primavera y flor de Romances, p. J. Wolf y Hoffman. — Berlin, Asher y Conp, 1856. 2 vol. in-8.

Poème du Cid dans ses analogies avec la chanson de Roland, par E. Barret. — Moulins, Desrosiers, 1858.

Poème du Cid, tr. par M. Damas-Hinard. — Paris, impr. royale, 1858.

Proben portugiesischer und catalanischer Volksromanzen von F. Wolf. — Wien, 1856. In-8.

Recherches sur l'histoire politique et littéraire de l'Espagne, par Dozy. — Leyde, 1849. 1 vol. in-8.

Rei (el) don Pedro defendido, por don Juan Antonio de Vera. — Madrid, 1648, F. Garcia. In-8.

Romancero general, p. don A. Duran. — Madrid, Rivadeneira, 1854. 2 vol. gr. in-8.

Siete Partidas (las) del rey Alfonso el sabio. — Paris, impr. de Panckoucke, 1846. 2 vol. in-4.

Spanisches (ein) Frohnleichnamsspiel vom Todtentanz, von F. Wolf. — Wien, 1852. In-8.

Studien zur Geschichte der spanischen und portugiesichen Nationalliteratur, von F. Wolf. — Berlin, 1859. In-8.

Tesoro de novelistas. — Paris, Baudry, 1847. 5 vol. in-8.
Tesoro de los poemas. — Paris, Baudry, 1840. In-8.
Tesoro de los prosadores. — Paris, Baudry, 1841. 1 vol. in-8.
Tesoro de los romances. — Paris, Baudry, 1838. 1 vol. in-8.
Varias antiguedades de España, p. B. Aldrete. — Amberes, Juan Hasrey. 1614. In-4.
Vidas de Españoles celebres, p. Quintana. — Paris, Baudry, 1838. 1 vol. in-8.
Ueber die Romanzenpoesie der Spanier, von Wolf. — Wien, 1847, in-8.

Ouvrages offrant partiellement ou indirectement des rapports avec l'Espagne.

Art de vérifier les dates. 3 v. in-fol. Paris, Jombert, MDCCLXXXIII.
Astronomie du moyen âge, par Delambre. — Paris, veuve Courcier, 1819. In-4.
Cours de littérature, par M. Villemain. Moyen âge. — Paris, Pichon et Didier, 1830. 2 vol. in-8.
Dante et les origines de la langue et de la littérature italienne, par Fauriel. — Paris, Durand, 1854. 2 vol. in-8.
Dissertazioni sopra le antichità Italiane, Annali d'Italia da Muratori. — 30 vol. in-8. Roma Barberini, 1747.
Exposition du système du monde, par La Place. — Paris, impr. de Crapelet, an VII. In-4.
Histoire de la Gaule méridionale, par Fauriel. — Paris, Paulin, 1836. 3 vol. in-8.
Histoire de la poésie provençale, par Fauriel. — Paris, Duprat, 1846. 3 vol. in-8.
Hist. litt. de France. Paris, 1733 à 1856, 23 vol. parus.
Jornandès. De la succession des royaumes et des temps, et de l'origine et des actes des Goths. — Bibl. latine-française de Pankcoucke. Paris, 1842.
Géographie de Strabon. — Paris, impr. impériale, an XIII. 2 vol. in-4.
Lexique roman, par Raynouard. — Paris, Silvestre, 1844. 6 vol. in-8.
Poésie des troubadours, par Diez, tr. par le baron de Roisin. — Paris, Labitte, 1845. 1 vol. in-8.

Poésies populaires latines du moyen âge, par E. du Méril. — Paris, J. Didot, Franck, 1847. 1 vol. in-8.

Originum sive etymologiarum libri viginti, Ap. G. Leimarium. — MDLXXXV, in-4.

Romanceiro, por J. B. de Almeida Garret. — Lisboa em casa de viuva Bertrand. 3 vol. in-18.

Vie des Saints, par Rivadeneyra, tr. de M. l'abbé Daras. — Paris, Louis Vives, 1856. In-8.

Ouvrages sans rapports avec l'Espagne mais se rattachant à ces études.

Acta Sanctorum Aprilis, collecta digestata, illustrata a Godefrido Henschenio et Daniele Papebrochio. — Venetiis, 1737. In-folio.

Alixandre (li romans d'), par Lambert li Tors et Alexandre de Bernay, nach Handschriften der kœniglicher Büchersamlung zu Paris, herausgegeben von Heinrich Michelant. — Stuttgart, gedruckt auf Kosten des literarischen vereins, 1846. In-8.

Alphabet de la Mort de Hans Holbein, publié par A. de Montaiglon. — Paris, Edwin Tross, 1846. In-12.

Amusements philologiques, par G. P. Philomneste (Peignot). — Dijon, Victor Logier, 1842. In-8.

Antologie arabe ou Choix de Poésies arabes inédites, traduites par Jean Humbert. — Paris, Trentel et Würtz, 1819. In-18.

Ballades et Chants populaires de l'Allemagne, tr. par S. Albin. — Paris, Gosselin, 1841. 1 vol. in-12.

Bazaz Breiz, Chants populaires de la Bretagne recueillis par M. de la Villemarqué. — Paris, Franck, 1846. 2 vol. in-12.

Bibliothèque française, par l'abbé Gouget. — Paris, Mariette, MDCCXLI — LVI. 18 vol. in-12.

Bibliothèque orientale, par d'Herbelot. — Paris, Cᵉ des libraires, MDCXCVII. In-folio.

Canti popolari Italiani. — Napoli, G. Pedone Lauriel, 1857. In-32.

Canti popolari inediti umbri, liguri, piceni, piemontesi, latini raccolti e illustrati da Oreste Marcoaldi. — Genova, co tipi del R. J. de Sordo-Muti, 1855. 1 vol. in-12.

Canti popolari toscani, corsi, illirici, greci, raccolti e illustrati da N. Tomaseo. — Venezia, 1841. 4 vol. in-8.
Chanson de Rolland, publiée par F. Michel. — Paris, Silvestie, 1831. 1 vol.
Chants populaires de la Grèce moderne, tr. par le comte de Marcellus. — Paris, Michel Lévy, 1860. In-12.
Chants populaires du Nord, tr. par X. Marmier. — Paris, Charpentier, 1850. 1 vol. in-12.
Chevalier (le) à la Charrette, p. par M. Tarbé. Reims, 1849. In-8.
Chevalier (le) au Cygne et Godefroid de Bouillon, p. pour la première fois par le baron de Reiffenberg. — Bruxelles, Hayez, imprimeur de l'académie royale, 1846. In-4.
Chroniques de Froissart. — Paris, Desrez, 1835. 3 vol. in-4.
Chronique de Turpin. — Paris, Silvestre, 1835. In-4.
Cento Novelle antiche. — Milano, Torsi, 1825. In-8.
Collection des poètes champenois antérieurs au seizième siècle, p. par M. Tarbé. — Reims.
Danse des Morts de la Chaise-Dieu, par A. Jubinal. — Paris, Challamel, 1841. In-8.
Dante et la Poésie amoureuse, par Delecluze. In-12.
Débat (le) de deux damoyselles, etc. — Paris, Didot, 1825. In-8.
Deutsches Balladenbuch. — Leipsig, Otto Wigand, 1858. In-8.
Divina Commedia. — Fizenze, Molini, 1830. In-12.
Dictionnaire hist. et crit. de Bayle. — Amsterdam, 1740. 4 vol. in-folio.
Dolopathos (li romans de). — Paris, Janet, 1846.
Doon de Mayence, chanson de geste publiée par M. A. Pey. — Paris, Vieweg, 1859.
Essai sur les fables indiennes, par Loiseleur Deslongchamps. — Paris, 1838, Techener. In-8.
Essais litt. et hist., par Schlegel. — Bonn, Weber, 1842. In-8.
Etat de la poésie française dans les douzième et treizième siècles, par B. de Roquefort. — Paris, Fournier, 1815. In-8.
Etudes ou discours historiques, par Châteaubriand. — Paris, Lefèvre, 1831. 4 vol. in-8.
Fabliaux et contes des poètes français, p. par Barbazan. — Ed. de Méon. Paris, Warée, 1808. 4 vol. in-8.
Fabliaux, par Le Grand. — Paris, Onfroy, MDCCLXXXI. 5 vol. in-18.
Femmes (les) célèbres de l'ancienne France, p. M. Leroux de Lincy. — Paris, Didier, 1848. In-12.

Fierabras, chanson de geste publiée par M. A. Kœber et G. Servais. — Paris, Vieweg, 1860.

Floire et Blanceflor, p. par E. du Méril. — J nnet, 1856.

Floovant, chanson de geste publiée par MM. F. Guessard et H. Michelant. — Paris, Vieweg, 1859.

Gaufrey, chanson de geste, p. par MM. F. Guessard et P. Chabaille. — Paris, Vieweg, 1859.

Gesta Dei, per Francos sive Orientalium expeditionum et regni francorum hierosolimitani Historia. — Hanoviæ apud Heredes Joan. — Aubrii, MDXLVI. 2 vol. in-folio.

Geschichte der Ostseeprovinzen, von Otto von Rutenberg. — Leipzig, Wilhelm Engelmann, 1859. 2 v. in-8.

Geschichte der dem russischen Kaiserthum einverleibten deutschen Ostseeprovinzen, von Richter. — Riga, Nicolai Kimmel, 1857. 2 vol. in-8.

Gesta romanorum cum applicationibus moralisatis ac misticis. — Jehan Petit, MCCCCC. In-12 gothique.

Glossarium ad scriptores mediæ et infimæ latinitatis, auctore C. Dufresne Domino Ducange. — Parisiis, Osmont, 1733. 6 vol. in-folio.

Glossaire de la langue romane, par Roquefort. — Paris, Warée, 1808. 2 vol. in-8.

Guy de Bourgogne, p. par MM. F. Guessard et H. Michelant. — Paris, Vieweg, 1852.

Histoire des livres populaires, par M. Ch. Nisard. — Paris, Amyot, 1854. 2 vol. in-8.

Histoire littéraire de France avant le douzième siècle, par M. Ampère. — Paris, Hachette, 1839 3 vol. in-8.

Hist. de Jean de Paris. — Remiremont, Et. Dubiet, 1820. In-12.

Hist. litt. des Arabes, tr. de l'anglais de J Berington, par A. M. H. B. — Paris, Debeausseaux, 1823. In 8.

Hist. litt. d'Italie, par Ginguenée. — Paris, Michaud, 1824. 9 vol. in-8.

Hitopadesa, tr. du sanscrit par E. Lancereau, col. Janet.

Koran (*le*), tr. par M. Kasimirski. — Paris, Charpentier, 1858. In-12.

Légende dorée (*la*) *et vie des saincts et sainctes qui Jesuchrist, aymerent de pensées non feinctes, translatée du latin en françois.* — Paris, MDXLVI, rue Saint-Jacques, à l'enseigne de l'Éléphant. In-8.

Livres (*les*) *des Miracles* (libri miraculorum), par Grégoire de Tours, publiés par la société de l'histoire de France. — Paris, Renouart, 1857. In-8.

Livre (*le*) *des Rois*. Collection orientale. — Imp. royale, 1838. 3 vol. in-fol.

Magyarische Sagen, Mæhrchen und Erzæhlungen, von Johann Grafen Mailath. — Stuttgart und Tubingen, 1837. In-12.

Mélanges archéologiques et littéraires, par E. du Méril. — Paris. In-8.

Mémoires sur la langue celtique, par Bullet. — Besançon, Daclin, MDCCLIV. 3 vol. in-fol.

Miracles (*les*) *de la sainte Vierge*, par Gautier de Coincy, p. par M. l'abbé Poquet. — Paris, Parmentier et Didion, 1857. 1 vol. in-4.

Morgante Maggiore. — Londra, MDCCLXVIII. 3 vol. in-12.

Moyen (*le*) *de parvenir*. — Nulle part, 1000700504. 2 v. in-18.

Mystique (*la*) *de Gœrres*, tr. Ch. Ste-Foi. — Paris, Poussielgue-Rusand, 1855. 5 vol. in-8.

Novelle di Sachetti. — Fizenze, 1734. 2 vol. in-8.

Novellieri Italiani — Paris, Baudry, 1847. 2 vol in-8.

OEuvres de Rabelais. — Paris, 1835. Grand in-8.

Opere di Dante. — Vinezia, Pasquali, 1741. 2 v. in-12.

Orlando furioso. — Milano Ed. dei Cl. It. 1812. 5 vol. in-8.

Otinel, chanson de geste, publiée par MM. Guessard et Michelant, — Paris, Vieweg, 1859.

Parise la duchesse, p. par MM. Guessard et Larchey. — Paris, Vieweg, 1860.

Poésies de Marie de France, p. par Roquefort. — Paris, Maresq, 1832. 2 vol in-8.

Poètes françois depuis le douzième siècle. — Paris, Crapelet, 1824. 6 vol. in-8.

Poetischer Hausschatz, von Dr Wolf. — Leipzig, Otto Wigand, 1860.

Ramayana (le), poème mis en français par H. Fauche. — Paris, Franck.

Reali di francia, nei quali si contiene la generazione degli imperadori, re, principi, baroni, paladini con la bellissima istoria di Buovo di Antona. — Venezia dalla tipografia di Alvisopoli, 1821.

Recueil de chants historiques français, par Leroux de Lincy. — Paris, Gosselin, 1841. 2 vol. in-12.

Recueil des historiens des Croisades, publié par les soins de l'académie royale des inscriptions et belles-lettres. — Paris, imprimerie royale, 1844-1851. In-folio.

Rime di Messer F. Petrarca. — Fizenze, Molini, 1832. In-12.

Roland ou la chevalerie, par M. Delécluze. — Paris, J. Labitte, 1845. 2 vol. in-8.

Tableau de la littérature du nord, par Eichhoff. — Paris, Didier, 1857. 1 vol. in-8.

Teatro classico italiano. — Lipsia, 1829. In-4.

Théâtre français au moyen âge, p. par Monmerqué et F. Michel. -- Paris, Desrez, 1839. Grand in-8.

Traditions allemandes, par les frères Grimm, tr. par M. Theil. — Paris, A. Levasseur, 1838. 2 vol. in-8.

Tristan, p. par F. Michel. — Londres, G. Pickering, 1835. 2 vol. in-12.

Ueber die beiden wiederaufgefundenen niederlændischen Volksbücher, von der Kœnigin Sibille und von Huon de Bordeaux. — Wien, 1857. In-4.

Vite (*le*) *de piu eccellenti pittori di Giorgio Vasari.* — Bologna, 1647. 3 vol. in-4.

Voyages hist. et litt. en Italie, par Valery. — Paris, Lenormant, 1831. 5 vol in-8.

Recueils.

Bibliothèque des Romans.
Biographie universelle de Michaud.
Encyclopédie moderne, publiée par M. Didot.
Nouvelle Revue encyclopédique, publiée par M. Didot.
Revue britannique.
Revue de Paris.
Revue des Deux-Mondes.
Revue germanique.

INTRODUCTION.

I.

Une période essentielle de la littérature castillane est restée peu connue en France. C'est celle qui s'étend de la fin du douzième à la fin du quatorzième siècle, qui commence au poème du Cid et s'arrête au marquis de Villena. Autrefois on ne faisait guère dater la poésie française que de Villon ; il était alors pardonnable de ne pas se montrer plus soucieux du passé d'une nation voisine, que du passé de sa propre patrie ; à cette heure où la connaissance du moyen-âge a fait tant de progrès, où l'on a si bien constaté les affinités qui existent entre les langues romanes, une pareille indifférence ne doit plus être permise.

Lope de Vega, Calderon, Cervantes, les rares écrivains dont les noms franchissaient jadis les Pyrénées, appartiennent à une société, à une civilisation qui eurent leur caractère original. Ils sont l'expression brillante d'un pays qui s'est dégagé des alliages étrangers ou qui les a modifiés assez pour avoir un aspect à lui. C'est évidemment dans ces auteurs qu'il faut chercher la phase la plus parfaite de la littérature espagnole, mais ils ne se sont pas créés spontanément ; ils ont profité des

essais de nombreux devanciers. Cette belle prose de Cervantes a été préparée par celle d'Amadis, par celle de Juan Manuel, par celle d'Alfonse X. Ces drames ont été écrits dans un rhythme fourni par les romances et c'est dans les romances, répertoire populaire de glorieuses traditions, qu'ils ont plus d'une fois été découvrir leurs héros. Pour comprendre, pour apprécier les écrivains que l'Espagne produisit à partir du quinzième et surtout du seizième siècle, il ne faut donc pas les isoler de leurs précurseurs. On le doit d'autant moins que ceux-ci ne furent pas toujours assez dénués d'un mérite intrinsèque pour que cet oubli ne soit pas quelquefois une injustice.

A un autre point de vue encore,— et c'est à celui-là que j'essaierai de me placer, — l'étude que j'entreprends pourrait offrir un certain intérêt. Si au dix-septième siècle la France fit à l'Espagne de notables emprunts, à des époques plus éloignées l'Espagne en fit de très-considérables à la France, non-seulement à la France du midi, aux troubadours, mais, chose plus singulière, à la France du nord, aux trouvères. Les preuves abondent à cet égard; à chaque instant nous rencontrons les traces de notre prééminence, et si palpables, si drues, qu'une étude sur l'ancienne littérature castillane est en quelque sorte un appendice aux travaux dont notre propre histoire littéraire a fourni les éléments.

La première révélation de la langue castillane est le poème du Cid, et là déjà se montre l'action de la France; le héros de ce poème abrupt est

bien espagnol, mais l'œuvre dans laquelle il est célébré a une forme française et rappelle nos chansons de geste. Bientôt le caractère même de Ruy-Diaz s'altère en prenant pour modèles les types de nos épopées chevaleresques; nous voyons le Cid, dans la *Cronica rimada*, cesser d'être un fidèle vassal et devenir un turbulent feudataire comme les quatre fils Aymon. C'est encore à l'exemple de ceux-ci, à l'exemple de Roland et de quelques autres des douze pairs, que furent inventés Bernard del Carpio, Montesinos et tant de personnages imaginaires qui se mêlèrent à ceux du cycle carlovingien français. Des romances ont célébré ces héros, et dans ce livre j'aurai aussi à parler des romances [1]. Parmi les plus anciens d'entre eux, il en est peu, à la vérité, qui, sous leur forme actuelle, remontent fort loin dans le passé, mais ils sont, d'une manière assez évidente, l'écho d'une poésie antique pour appartenir à mon sujet et ils me fourniront l'occasion de signaler, à travers des qualités originales, de singuliers rapprochements.

Au poëme du Cid semble succéder, par ordre de date, le livre d'Apollonius. Cette œuvre, dont la donnée cent fois reproduite devait aboutir à l'un des contemporains de Shakspeare, — peut-être à Shakspeare lui-même, — cette œuvre est d'origine grecque; aussi s'éloigne-t-elle du genre et de

[1] A l'exemple de plusieurs écrivains qui font autorité en pareille matière, j'ai toujours conservé au mot *romance* le genre masculin qu'il a dans la langue espagnole où il désigne une sorte de poésie dont nos romances françaises ne donnent aucunement l'idée.

l'esprit de nos romans; cependant un flabliau et quelques mots empruntés à la langue d'oïl [1] y sont encore des empreintes françaises. De pareilles traces sont plus visibles dans la *Vie de sainte Marie l'Égyptienne et l'Adoration des Rois;* enfin un fragment, le récit de la vision d'un ermite, paraît avoir été traduit de notre poésie du nord. C'est encore cette poésie dont l'inspiration domine dans une grande partie du recueil de Gonzalo de Berceo, le premier poète castillan dont le nom ne soit pas resté un mystère. Fréquemment Gonzalo imite nos légendes, c'est un Gautier de Coinsy espagnol.

Juan Lorenzo, dont j'aurai à parler ensuite, fit son poème d'Alexandre en mêlant les conceptions de Gautier de l'Isle à celles qu'Alexandre de Bernay et Lambert-li-Tors avaient empruntées aux fables du prétendu Callysthènes. Ce poème est un des plus vifs reflets de notre littérature, mais il est suivi de deux morceaux en prose qui paraissent indiquer une autre veine d'imitation. Dans ces

[1] Je ne rappellerai pas ici que l'on désigna les langues par leur particule affirmative, qu'on appela la langue du midi de la France *langue d'oc*, le roman du nord *langue d'oïl*, l'italien *langue de si*, si cela ne me fournissait l'occasion de faire une petite remarque à ce sujet. Dante dit, dans le *de Vulgari eloquio* (lib. I. cap. VIII, p. 105), que les Allemands employaient comme adverbe d'affirmation le mot *io*; ce mot, remplacé depuis par *ia*, est resté en usage dans plusieurs dialectes germaniques, notamment dans le patois du Luxembourg et de la partie allemande du département de la Moselle. On retrouve aussi dans ce dialecte plusieurs mots qui appartiennent à la langue anglaise et qui ont cessé d'être allemands.

deux pièces on rencontre des images, des paraboles qui dénotent une inspiration orientale. Juan Lorenzo vivait sous Alfonse X, un des plus grands esprits du treizième siècle, un des rois envers lequel l'histoire a montré le moins d'équité. Avide de sciences, entouré d'érudits musulmans, Alfonse protégea l'étude de la langue arabe. A dater de son règne, une influence nouvelle pénétra dans la littérature savante et laissa de nombreuses marques dans les livres écrits par le roi de Castille ou composés sous son impulsion. Du reste, en même temps que dans ces œuvres importantes on peut signaler l'action des Arabes, on peut encore y signaler la persistance de l'action française. La *Grande conquête d'outre-mer* prouve combien nos fictions chevaleresques étaient familières à Alfonse X, et si ce livre ne devait pas, comme on le prétend, être attribué au docte prince, on retrouverait encore les indices de cette familiarité dans la *Chronique générale*.

Cependant, sous les successeurs d'Alfonse-le-Savant, les hautes classes semblent être entrées dans une ère d'imitation orientale. C'est là du moins ce que paraît indiquer un livre célèbre, *Le Comte Lucanor*, et c'est ce que des découvertes faites dans les bibliothèques de l'Espagne achèveront probablement de démontrer.

Peut-on rattacher à cette phase d'imitation orientale les conseils adressés par le rabbin Semtob à Don Pedro? Semtob avait pu trouver dans la Bible l'exemple d'un style imagé. Quant au *Poème de Joseph* (dont la date est fort incertaine), écrit par

un More, d'après le Koran et les traditions arabes, il dut tout naturellement présenter quelques différences de ton avec les œuvres poétiques dont il avait été précédé.

Quelle qu'ait été la vogue dont jouit alors la littérature arabe, le filon français n'était pas perdu; sans m'arrêter longtemps à un poème de Fernand Gonzalès, production informe à laquelle la rudesse d'un style populaire a donné une fausse apparence d'antiquité; à des légendes où le bénéficier d'Ubeda se montre le copiste sans talent de Gonzalo de Berceo; ce filon français j'irai le chercher dans les vers de Juan Ruiz; il apparaîtra plus abondant, lus brillant que jamais quand je fouillerai l'œuvre étrange de ce fantasque génie. Ce filon, on le remarquera encore dans la *Danse de la Mort*, dans la *Vision d'un Ermite*, et enfin dans un livre que personne ne lit, que tout le monde connaît, Amadis a été inspiré par nos romans, par ceux de la *Table Ronde* surtout.

A l'époque où cette longue fiction chevaleresque était dans tout son succès, un jeune homme en faisait ses délices. Ce jeune homme, qui plus tard devait considérer comme des heures perdues le temps qu'il avait employé à de telles lectures, devint un important personnage : c'était Pero Lopez de Ayala. Il a laissé des vers que l'on a trop oubliés, et une chronique qui le place entre Froissart et Commines, cependant moins près de l'un que de l'autre. De son vivant, à l'influence française, la première qui eût agi sur l'Espagne, à l'influence arabe qui était venue ensuite, commença à se mêler

l'action exercée par la Provence. Les chants des troubadours s'étaient tus dans leur patrie, mais l'Aragon les redisait, les imitait encore, et ils allaient fournir quelques notes à la poésie de la Castille. Ce n'est cependant qu'à une époque un peu moins lointaine, c'est seulement sous le règne de Juan II que, dans cette contrée, l'imitation provençale arriva à son épanouissement. Et pourtant depuis des siècles la Castille avait été parcourue par les poètes de la langue d'oc. Il fallut une longue période pour que les semences déposées par ceux-ci parvinssent à la germination, et encore les fleurs tardives qu'elles produisirent ne purent-elles jamais pousser en pleine terre, elles eurent toujours besoin d'une culture savante et de l'atmosphère chaude des cours.

A tous ces éléments, auxquels allait bientôt se joindre l'élément italien, Ayala en ajouta un autre bien plus puissant. Pour le trouver, il remonta à l'antiquité latine, il en fit traduire plusieurs ouvrages, il les considéra comme de parfaits modèles, il s'efforça d'imiter Tite-Live. Ayala nous apparaît comme un des éclaireurs de la renaissance; il clôt le moyen âge espagnol, et c'est par lui que se termineront ces études consacrées en partie à la recherche de l'influence française. Que les Espagnols ne contestent pas l'estime dont nos vieux auteurs ont joui chez eux [1]. Si

[1] M. de Pidal dit que l'on ne trouve pas de traces d'influence provençale dans le *Poème du Cid*, la *Chronique rimée*, le *Livre d'Alexandre*, les *OEuvres* de Gonzalo de Berceo, le *Poème d'Apollonius*, etc. D'influence provençale, c'est possible; mais d'influence

alors nous eûmes la gloire de leur fournir des modèles, plus tard ils ont généreusement été dans la même position à notre égard. Je l'ai déjà dit et on le sait, ils ont contribué à former un des plus brillants siècles de notre littérature, ils ont contribué à former Corneille. Ils nous ont rendu bien plus que nous ne leur avions jamais prêté, et un sentiment exagéré d'orgueil national ne saurait les empêcher d'avouer les petites dettes qu'ils nous ont si largement payées. Elle fut si réelle, la suprématie française, qu'en tâchant de l'indiquer ici j'ai tout naturellement tracé l'esquisse de ces études. Mais avant d'aborder le sujet dont j'ai sommairement exposé l'ensemble, je demanderai à entrer dans quelques explications, dans quelques détails, à réunir diverses recherches qui plus loin ne trouveraient une place que difficilement.

française, certainement si. Il regarde ces livres comme inspirés par un esprit entièrement national et pour ainsi dire castillan. Je crois pouvoir démontrer, surtout lorsqu'il s'agira des *Miracles de la Vierge* et du *Poème d'Alexandre*, que l'imitation de la France est palpable. (V. *El Cancionero de Baena*, t. I. Intr. p. LXVIII.)

II.

M'occuper de la formation de la langue espagnole, tel me semble devoir être le début de ce livre. D'importants travaux philologiques ont été publiés, d'illustres devanciers ont donc rendu la rédaction de ces premières pages moins ardue qu'elle ne l'eût été jadis, et cependant bien des difficultés se présentent à moi. L'histoire d'une langue, c'est presque l'histoire d'un peuple. Une langue ne se forme pas tout d'un coup, tirant ses éléments d'un principe unique; elle naît peu à peu sur les débris d'anciens idiômes; elle grandit sous les influences les plus opposées; elle se compose des matériaux les plus différents; colonies, guerres, invasions, alliances, mariages, tous les grands événements, toutes les grandes secousses ont une part dans son développement; il est impossible dès lors de se tenir sans cesse à l'écart du récit des faits et rien n'est plus complexe qu'un travail sur un pareil sujet. Je désirerais, — désir au-dessus de mes forces, — je désirerais faire en quelque sorte assister à la naissance, à la formation de la langue espagnole; chercher ses premiers balbutiements dans un latin alteré par le contact des peuples vaincus, puis des peuples vainqueurs;

la conduire à travers les Goths, à travers les Arabes, à travers les trouvères et les troubadours jusqu'au poème ou plutôt à la chanson du Cid, cette antique manifestation de sa poésie.

Mais cette pensée principale, l'extension du castillan, je ne l'isolerai pas de détails historiques, de souvenirs littéraires, de remarques de nature diverse. Je voudrais que cette pensée circulât au milieu de ces détails, de ces souvenirs, de ces remarques; qu'elle restât toujours assez apparente pour ne pas sembler étouffée par toutes ces accessions, pour que je ne fusse pas obligé d'abréger ce qui pourrait sembler des digressions, ce qui pourtant appartient profondément au plan de ce livre.

Est-il besoin de rappeler que le nom de langue romane a désigné non-seulement le français et le provençal avec leurs divers dialectes, mais encore le gallicien, le portugais, le catalan, et que l'italien, quoique n'ayant pas, que je sache, reçu au moyen âge cette dénomination de roman, appartient à la même famille à laquelle se rattachent aussi le rhétien qui est parlé en Suisse, dans le canton des Grisons, le moldo-valaque ou romano-slave qui est usité vers la mer Noire [1] dans l'ancienne Dacie. Toutes ces langues dérivent du latin dont le nom fut encore donné par Dante, Pétrarque et Boccace, à l'idiôme qu'ils créaient [2]. L'identité de la

[1] *Encyclopédie moderne*, art. *Langues romanes*, par M. Léon Vaisse, t. XXIV, p. 596, et *Roumanie*, par le même, t. XXV, p. 39.

[2] *Dissertazioni sopra le antichità Italiane*, Diss. XXXIII, p. 109.

source principale a été généralement constatée; mais quelques désaccords se sont élevés lorsque l'on a voulu expliquer comment le latin se changea en langues modernes. Suivant Raynouard, dont le système a depuis été vivement combattu, le latin, en se mêlant aux dialectes barbares, produisit une langue nouvelle, une langue romane primitive, unique, universelle, qui devint en usage dans toutes les contrées où le latin avait régné. Cette langue aurait duré jusque vers l'an 1000, époque où tout à coup, sans causes visibles, comme dans une autre Babel, elle se serait altérée, se serait divisée en plusieurs rameaux et aurait produit le français, le castillan, le catalan, etc., conservant dans la Provence [1] seulement sa pureté originelle presque intacte [2]. Cette croyance à une langue romane mère n'appartient pas d'ailleurs complètement à Raynouard. Barbazan avait émis une pensée à peu près pareille. Il faisait dériver les idiomes néo-latins et la basse latinité elle-même d'un roman primordial et créateur; seulement il paraissait vouloir attribuer à l'ancien français l'honneur que Raynouard réservait au provençal [3]. Avant ce roman universel, le latin, toujours d'après Raynouard, était parlé dans

[1] Par *Provence* on entend non strictement la contrée désignée par ce nom, mais toute la partie de la France où la langue des troubadours était usitée, et de même on qualifie souvent cette langue de *provençale* et ceux qui l'employaient de *provençaux*.

[2] *Gramm. comparée des langues du Midi*, et t. I du *Lexique roman*.

[3] *Fabliaux* recueillis par Barbazan, t. I. *Diss. sur l'origine de la langue française*, p. 27.

toutes les provinces de l'empire où il avait facilement étouffé les dialectes préexistants. Sans doute le latin fut la langue administrative des peuples conquis, celle des classes élevées et lettrées, mais on ne peut admettre qu'il pénétra facilement dans le peuple et qu'il ne se mêlât point à des idiomes aborigènes. Ceci n'est pas une conjecture, il est facile de prouver la simultanéité d'existence du latin et des dialectes usités avant sa suprématie. Il est facile aussi de retrouver les indices du mélange qui s'opéra entre l'idiome des vainqueurs et les dialectes des vaincus. Vers l'an 388, dans la préface de l'épître aux Galates, saint Jérome écrit que les Marseillais furent appelés *Trilingues* à cause qu'ils s'exprimaient en grec, en latin et en gaulois. Saint Jérome dit encore: « Galatas (excepto sermone græco quo omnis oriens loquitur) propriam linguam eamdem penè habere quam Treviros [1]. » Il est évident, d'après ce passage, qu'à Trèves, la ville célébrée par Ausone, la grande cité favorisée par les empereurs, et qui plus que toute autre aurait dû être parfaitement romaine, on parlait un idiome qui n'était pas le latin. A Lyon, le grec paraît avoir été longtemps en usage. C'est en grec que saint Irénée y prononçait ses instructions [2]. Le punique était encore parlé en Afrique au temps de saint Augustin. Enfin en Italie même, les anciens idiomes s'étaient conservés. Aulu-Gele, cité par le savant Muratori, Aulu-Gele disait d'En-

[1] Muratori. Diss. XXXIV. Ducange, *Glossarium*. Prœfatio, p. 11.

[2] Roquefort. Glossaire, t. I, p. 13.

nius : « Q. Ennius tria corda habere sese dicebat : quod loqui græce, osce et latine sciret. » La langue osque était donc encore répandue en Italie, elle l'était ainsi que le samnite, le sabin et l'étrusque. L'osque n'avait pas cessé d'être connu à des époques fort postérieures à Ennius. Les *Atellanes* étaient composées en osque ; un passage de Strabon ne laisse pas de doute à cet égard. Je ne veux, du reste, pas faire ici de l'érudition facile en tronquant la savante dissertation de Muratori [1], je le veux d'autant moins que ce consciencieux travail n'est pas inconnu en France. M. Fauriel s'en est servi en le complétant dans son livre : *Dante et les origines de la langue et de la littérature italienne*. Le peu de citations que j'ai empruntées à Muratori suffit d'ailleurs pour prouver que le latin n'était pas la langue universelle de l'Empire ; qu'il n'avait pas, même en Italie, supplanté de plus anciens idiomes. Ceci admis, on comprend facilement que le latin parlé devait différer du latin écrit ; que le latin de telle province n'était pas celui de telle autre. Les habitants de Rome reprochaient à Tite-Live quelques souvenirs du dialecte padouan, c'est ce qu'ils appelaient *patavinita* [2]. La langue littéraire était si peu la langue usuelle, que les grammairiens chargés de veiller à sa conservation étaient en grand honneur. Suétone leur a consacré un ouvrage *De illustribus grammaticis*. Ce même Suétone raconte dans

[1] Muratori. *Antichita Italiane*. Diss. XXXII.
[2] Quintilianus, t. II, p. 34.

sa vie d'Auguste que cet empereur destitua un lieutenant consulaire qui, au lieu d'*ipsi*, avait écrit *ixi*. — Les Napolitains disent encore aujourd'hui: *Esso, Essi*. — Auguste, si sévère dans cette circonstance, ne parlait pas toujours le latin dans sa pureté; il disait *baceolus* pour *stultus*, *pulleiaceus* pour *pullus*, *simus* pour *sumus*, *betisare* au lieu de *lachanisare* [1].

Il existait donc, dès le temps d'Auguste, des germes de corruption dans le latin. Ces germes se développèrent par d'incessantes conquêtes, par le contact de nations diverses; et bien avant l'arrivée des Goths et des Lombards, le latin avait subi de fortes altérations, dans son propre centre, autour du Capitole.

Ces altérations sensibles en Italie furent — cela semble hors de doute — plus grandes encore dans les nombreux pays ajoutés à l'Empire; le latin se modifia non par un mélange avec l'idiome des vainqueurs, mais par un mélange avec l'idiome des vaincus; moins par les langues que les Vandales, les Suèves, les Goths purent parler à Rome défaillante, que par les langues que Rome triomphante entendit dans l'Ibérie et dans les Gaules. Le latin se répandit sur la surface des pays conquis, mais n'en pénétra point complètement le sol, et peu à peu les dialectes qu'il avait recouverts reparurent dans la langue savante, en simplifièrent la syntaxe trop compliquée, en contractèrent les mots et lui fournirent de nouveaux termes. Ainsi

[1] Oct. Augustus, LXXXVII, LXXXVIII.

durent se former les idiomes dont le latin demeura l'élément principal, mais qui varièrent d'après la nature des langages préexistants, de même que parfois les teintes des eaux varient selon la nature du lit des fleuves.

Avant de rechercher quelle influence les dialectes de nouveaux conquérants purent avoir sur les idiomes des pays subjugués, il faut donc s'occuper des causes qui durent antérieurement concourir à la formation de ces idiomes. C'est ce que je vais tâcher de faire pour la langue espagnole.

III.

Les Celtes et les Ibères paraissent avoir été les premiers habitants de l'Espagne. A ces peuples, des colonisations industrielles ou des envahissements victorieux, superposèrent les Phéniciens, les Rhodiens, les Phocéens, les Carthaginois, qui donnèrent à l'antique Ibérie le nom d'Hispania, et enfin les Romains, libérateurs d'abord, maîtres ensuite. Ces rapports, ces mixtions avec tant de peuples, altérèrent nécessairement les anciennes langues de la Péninsule. Au commencement du premier siècle de l'ère chrétienne, Strabon citait les Turditains ou Turdules qui occupaient l'extrémité méridionale de l'Espagne, comme la nation

la plus civilisée de cette contrée : « On regarde ces peuples comme les plus instruits de tous les Ibères, dit-il ; ils s'appliquent aux belles-lettres et possèdent des livres d'histoire très-anciens, des poèmes et des lois écrits en vers depuis six mille ans, à ce qu'ils prétendent. Les autres Ibères s'appliquent aussi aux belles-lettres, mais leur littérature n'est pas partout la même, parce qu'ils ne parlent pas tous la même langue [1]. » Ces autres Ibères, parmi lesquels on remarquait les Bastules, les Celtibériens, avaient sans doute, de même que les Turditains, subi l'influence des colonies ou des dominations qui s'étaient succédées. On possède quelques médailles de ces époques reculées, et elles indiquent des emprunts faits à des civilisations étrangères. L'écriture turditaine semble avoir été en grande partie formée de lettres grecques et de caractères phéniciens et lybiques. L'alphabet des Bastules était presque entièrement phénicien ; les lettres grecques primitives et un certain nombre de signes pélasgiques étaient en usage chez les Celtibériens [2]. Malgré les prétentions des Turditains, ce n'était pas ce peuple que M. de Humbolt considérait comme le plus ancien de l'Espagne. Les Ibères, dont les Basques lui paraissaient les descendants, étaient à ses yeux les premiers maîtres de la péninsule. La langue basque ou euscarienne, ce bas-breton de l'Espagne qui se vante d'avoir été parlé dans le paradis terrestre, auquel des érudits

[1] Livre III, t. I, p. 390.
[2] *Espagne*, par M. Lavallée. t. I, p. 37.

ont trouvé une remarquable analogie avec le sanscrit, et à la fois des rapports avec les dialectes des aborigènes américains, que d'autres savants ont représenté comme une ramification des idiomes tartares; le basque, cet obscur et inépuisable sujet de recherches, est, suivant M. de Humbolt, une langue d'origine européenne et l'une des plus anciennes du continent. En étudiant les noms de lieux de la partie de l'Espagne jadis occupée par les Ibères, M. de Humbolt a remarqué que beaucoup de noms antérieurs à l'occupation romaine et indiquant la position des villes, des villages, le caractère des sites, avaient conservé en langue basque leur ancienne signification. L'identité de l'ibérien et de l'idiome parlé encore aujourd'hui en Biscaye et dans une petite partie de la France lui a paru démontrée, et le basque, suivant lui, est la langue la plus antique de l'Espagne. Se modifiant dans divers dialectes, cette langue semble à M. Humbolt avoir été répandue par toute l'Espagne et même en dehors de ce royaume. Il croit la reconnaître dans l'Aquitaine, et son opinion pourrait trouver une confirmation dans ce passage que je lis dans Strabon : « Quelques auteurs divisaient les habitants de la Gaule transalpine en trois peuples, auxquels ils donnaient les noms d'Aquitains, de Celtes et de Belges; les premiers diffèrent absolument des deux autres, non-seulement par leur langage, mais encore par leur figure, qui approche plus de la figure des Ibères que de celle des Gaulois [1]. » Le basque

[1] Liv. IV, ch. I, p. 2.

se serait étendu plus loin encore que l'Aquitaine, il serait allé des Pyrénées à l'Arno, sur cette lisière de la mer dont le nom : Ligurie, rappelle à M. de Humbolt le mot basque *li-gor,* peuple d'en haut, peuple des côtes. Ce fonds de langue commun à l'Espagne, au midi de la France et à une partie de l'Italie, expliquerait très-bien comment la langue latine, en se répandant sur ces trois contrées, y aurait produit trois idiomes si peu dissemblables. Leur origine serait la même. Toutefois, le basque d'aujourd'hui paraît différer tellement de l'espagnol, qu'il semble au premier abord difficile de pouvoir rattacher l'une à l'autre langue. Pourtant Oihenart a donné une longue liste de mots castillans qu'il indique comme provenant du basque, et bien qu'on en doive retrancher plusieurs dont la racine est grecque, latine et même arabe, il en reste encore un nombre assez grand pour révéler une certaine action exercée par le dialecte euscarien [1].

Lorsque Rome acheva la conquête de l'Ibérie, quatre langues y étaient donc en usage : le basque, le turditain, le bastule et le celtibérien ; augmentées, altérées par le contact de divers peuples, et se corrompant mutuellement, elles avaient sans doute produit une quantité considérable de dia-

[1] *Encyclopédie moderne,* art. Basque, par M. de Montglare et par M. Léon Vaisse. — *Dante et les origines de la langue et de la littérature italiennes,* par Fauriel, t. II, p. 156. — *Histoire d'Espagne*, par Rosseuw Saint-Hilaire, t. I, p. 450. — *Itinéraire descriptif de l'Espagne,* par le comte de Laborde, t. I, p. 276-277. — *Espagne*, par M. Lavallée, t. I, p. 36.

lectes, et tous ces éléments, en se combinant avec l'idiome des vainqueurs, allaient participer à la formation d'un langage nouveau.

L'Espagne, qui avait opposé une si longue, une si énergique résistance à l'ambition de Rome, plus aisément que toute autre nation subjuguée, finit par s'identifier à ses vainqueurs. Ceux-ci laissèrent habilement à la péninsule ibérienne une apparence de liberté. L'Espagne put se considérer presque comme un peuple allié. Auguste y établit trois proconsulats qui furent divisés en cités lesquelles se composaient à la fois d'une ville chef-lieu et d'une portion de territoire. Un commissaire impérial résidait dans chacune de ces cités, il portait le titre de *comes* et dépendait du proconsul de la province. Le proconsul recevait les ordres du préfet du prétoire. Celui-ci, qui servait d'intermédiaire entre Rome et les contrées soumises, avait le siége de son gouvernement dans les Gaules et était représenté en Espagne par un délégué. La perception du cens et quelques charges imposées pour le service de l'empire, tels étaient à peu prés les seuls points par lesquels le joug de la capitale se faisait sentir sur les provinces espagnoles. Ces provinces avaient, du reste, leurs receveurs particuliers et leurs armées, et si les proconsuls abusaient de leur pouvoir, elles avaient le privilége de les citer devant le sénat. L'autorité indirecte exercée par Rome n'était guère qu'une espèce de suzeraineté [1].

[1] *Del origen y principio de la lengua castellana o romance*

J'ai cru devoir entrer dans ces détails, ils expliquent la transformation que subit si rapidement l'Espagne. Cette transformation s'était déjà presque entièrement opérée sous le règne d'Auguste, époque où un habitant de Gades, Lucius Cornélius Balbus, fut élevé à la dignité consulaire. Bientôt l'Espagne fournit à Rome plus que des consuls, elle lui donna des empereurs : Trajan, Adrien, Marc-Aurèle, Théodose. Rome avait débordé sur le monde. Tout ce qui apparaissait de beau, de grand, lui appartenait, et dans un brillant passage de son poème *De reditu suo Itinerarium,* Rutilius put lui dire avec raison :

Urbem fecisti quod prius orbis erat [1].

Alors que la ville par excellence, *Urbs,* ne produisait plus que rarement les poètes, les auteurs qui devaient continuer la gloire de sa littérature, elle prit à l'Espagne Pomponius Mela, le géographe, Columelle, naturaliste, que le dernier livre de son ouvrage : *De re Rustica,* peut faire placer au rang des poètes ; Sénèque et Lucain ayant une pompe de style, une exubérance d'hyperboles que l'on retrouvera chez les Espagnols modernes ; Martial, si complètement rallié à la corruption et aux mœurs latines, Martial, qui critiquait le rude langage de sa patrie ; l'historien Florus, de cette famille des Enñéens qui avait déjà produit Lucain, les Sénèque et peut-être Pomponius Mela... On pourrait encore augmenter cette

que oi se usa en España, por el doctor Bernardo Aldrete. Cap. III, IV, V, VI, VII. — Viardot : *Etudes sur l'Histoire des assemblées nationales en Espagne*, p. 5 et 6.

[1] « Tu as fait une ville de ce qui était le monde. » (Vers 66.)

liste sans y comprendre cependant ni Quintilien, ni Silius Italicus, dont il semble qu'à tort on a placé la naissance en Espagne. On verra, du reste, que les traditions des lettres se conservèrent dans cette contrée lorsqu'elles n'existaient pour ainsi dire plus en Italie.

Le latin dut s'acclimater plus facilement que partout ailleurs chez un peuple qui s'était aussi franchement incorporé à la puissance romaine; mais, de leur côté, les idiomes des contrées subjuguées pénétrèrent dans la langue des vainqueurs. Cicéron remarquait que le latin avait en Espagne, même sous la plume des lettrés, une apparence étrangère. En même temps que Quintilien signalait dans cette langue la présence de mots gaulois tels que *rheda* et *petoritum* (chariot, voiture), d'un mot punique *mappa* (serviette), il citait le mot *gurdus* (impertinent, sot, étourdi) comme étant d'origine ibérienne. Ce terme existe encore dans le castillan d'aujourd'hui où *gordo* veut dire gros, épais [1]. Son apparition dans Quintilien ne prouve-t-elle pas que les dialectes populaires ne furent pas anéantis. Ils continuèrent certainement à être parlés au-dessous du latin, dans les rangs inférieurs de la société, puis, comme on vient de le voir, ils montèrent jusqu'à la langue des dominateurs. C'est ce que démontrent encore ces anciennes médailles dont il a déjà été question; sur plusieurs d'entre elles on constate la présence de

[1] Ed. du Méril, *Mélanges archéologiques et littéraires*, p. 224, 252, et antérieurement Ducange, *Glossarium*. Pref. p. xi.

l'alphabet latin et des caractères adoptés par les Turditains, les Bastules, les Celtibériens. Cette confusion bizarre eut sans doute lieu dans les langues elles-mêmes, et produisit une sorte de latin vulgaire, *sermo rusticus* ou *sermo vulgaris*, comme on appelait au-delà des Alpes un idiome né dans des conditions presque semblables [1]. Ce langage, d'abord tout à fait abrupt, se perfectionna peu à peu, et plus tard, quand le latin n'appartint plus qu'à la science, il prit la place que quittait ce dernier et le continua comme étant son plus proche héritier. Le latin, toutefois, conserva longtemps sa prédominence en Espagne. Il y survécut à la puissance qui l'avait importé et protégé.

IV.

La mort de Théodose fut comme le signal du débordement des hordes barbares. Sous le règne d'Honorius, vers l'an 406, les Vandales, les Alains,

[1] Aldrete, tout en croyant que la langue latine devint à peu près unique en Espagne et qu'elle se corrompit surtout par l'invasion des barbares, reconnaît cependant qu'il y avait un latin populaire fort distinct de la langue élégante des rhéteurs, quoiqu'ayant eu cette langue pour base, que sans cesse elle s'altéra et qu'elle devint la langue espagnole (p. 123). Ailleurs, liv. II, chap. I, p. 150, il exprime encore la même opinion.

les Suèves envahirent la Gaule. Ils ne s'arrêtèrent pas, comme jadis les Cimbres et les Teutons, au pied des Pyrénées. Ce puissant rempart n'était pas défendu, ils le franchirent et se répandirent dans les riches contrées dont il les séparait. Les Alains s'emparèrent de la Lusitanie, les Vandales de la Bétique, qui de leur nom s'appela *Vandaluzia*, et plus tard Andalousie. Le pays des Gallaïques et des Astures, une grande partie du bassin du Duero échurent aux Suèves. Les rives de l'Ebre, les régions avoisinant les sources du Tage, le littoral de la Méditerranée restèrent aux Romains, mais ne devaient pas tarder à passer sous une nouvelle domination, celle des Goths. Honorius chercha à les détourner de l'Italie par l'appât de la Gaule et de l'Espagne qui, comme le dit Jornandes, étaient déjà presque perdues pour lui et que dévastaient les irruptions de Gizerich, roi des Vandales [1]. Les Goths occupèrent d'abord dans ce dernier pays une petite portion de territoire, puis s'armant en faveur de Rome, ils anéantirent les Alains, forcèrent les Vandales à gagner l'Afrique et subjuguèrent les Suèves. N'ayant plus d'ennemis ils se tournèrent ensuite contre les Romains et les vainquirent. Ce dernier succès eut lieu sous Euric, dans la dernière moitié du cinquième siècle et guère plus de cinquante ans après l'entrée des Goths en Espagne. La suprématie de nouveaux conquérants paraît avoir été acceptée sans résistance par un peuple lassé de guerres.

[1] *De rebus geticis*, p. 306.

Les Suèves, les Alains, avaient passé sur cette contrée plutôt qu'ils n'y avaient séjourné. Ils en disparurent si vite qu'ils ne purent guère y laisser d'autres traces que celles des dévastations et du pillage. Quant à la domination des Goths, par d'autres causes elle ne dut pas avoir une très-grande influence. Les Goths n'étaient plus ces sauvages scandinaves dont l'apparition sur les bords du Rhin avait jadis effrayé les soldats de Caracalla. Depuis un certain temps déjà ils s'étaient trouvés en rapport avec Rome; après avoir été ses ennemis ils avaient été ses alliés, presque ses maîtres; un Goth, Maximin, avait été l'un des successeurs d'Auguste. Théodose avait rempli son armée de Goths; un de leurs rois, Ataulfe, épousa la sœur d'Honorius, Galla Placida. Il y avait presque homogénéité de mœurs, d'usages, entre les vaincus et les vainqueurs. Ceux-ci avaient depuis longtemps oublié le culte d'Odin, ils avaient embrassé le christianisme bien avant que Clovis n'inclinât devant saint Remy son front de Sicambre; ils avaient, il est vrai, adopté les erreurs d'Arius, mais leur foi ne s'éloignait pas d'une manière radicale de celle des Espagnols. La plupart des Goths avaient été élevés parmi les Romains, ils parlaient avec plus ou moins de facilité le latin; ils trouvèrent en Espagne une langue qu'ils connaissaient et qui finit par devenir la leur, ils l'altérèrent sans doute mais plus par des modifications grammaticales que par l'introduction d'un grand nombre de mots étrangers [1]. On prétend que leur idiome n'est

[1] On reconnait pourtant dans l'espagnol un certain nombre

pas entré pour une millième partie dans la formation de l'espagnol. On ne peut guère leur accorder une influence réelle que sur la syntaxe, leur attribuer que l'usage de l'article rendu nécessaire devant des substantifs aux terminaisons invariables. Les Espagnols étaient devenus Romains, les Goths devinrent Espagnols ou plutôt Romains à leur tour. Sur un seul point peut-être ils ne s'identifièrent pas à ces grands vaincus que leur civilisation rendait encore triomphants. Ils conservèrent leurs lois. Au cinquième siècle, ce même Euric, qui avait achevé d'établir la domination de son peuple, les fit rédiger à l'usage de ses compatriotes, tandis qu'un jurisconsulte fut chargé d'emprunter au code de Théodose les lois qui devaient régir les anciens habitants de l'Espagne. Au septième siècle toute distinction cessa ; Récesuinthe étendit la loi gothique à tous ses sujets. Il n'y eut

de termes qui doivent provenir des Goths, tels sont entre autres les suivants :

Mots castillans.	Mots de la langue des Goths.	Mots allemands.
Ama.	Amel.	Amme.
Bandera.	Baner.	Banner.
Estufa.	Stuben.	Stube.
Esgremidor.	Grimmich.	Grimmich.
Harpa.	Harpfen.	Harfen.
Harenque.	Hering.	Hæring.
Haca.	Akhen.	
Ielmo.	Helmo.	Helm.
Iardin.	Garten.	Garten.
Rueca.	Rokhen.	Rocken.
Rodilla.	Rodl, etc.	

Voy. à ce sujet *del Origen y principio*, etc., ch. XIV, p. 391.

plus qu'une seule nation. La fusion des deux peuples fut d'autant plus complète que leur foi était devenue la même; il y avait un demi-siècle environ que Récared avait abandonné l'arianisme. Le souvenir des conquérants ne laissa rien d'amer, ou plutôt on oublia qu'il y avait eu des conquérants, et le nom de fils des Goths resta une qualification honorable.

Les Goths se modelèrent donc sur la contrée soumise. Leurs contacts précédents avec Rome les avaient, comme on l'a vu, préparés à comprendre, à adopter cette civilisation. Ils l'adoptèrent si franchement, que ni monuments, ni inscriptions ne rappellent leur puissance. Les cirques de Sagonte, de Carteya, d'Acinipo furent, après leur invasion, remplis des spectacles qui avaient jadis charmé les proconsuls; l'aspect général resta presque aussi latin que si dans sa course le soleil n'avait pu voir rien de plus puissant que Rome.

.... Possis nihil urbe Roma
Visere majus.

La basse latinité ajouta quelques noms littéraires à ceux que j'ai précédemment cités. Au quatrième siècle l'Espagne avait produit Juvencus et Prudence. Au moment même où les barbares se disputaient la Péninsule, vivait Paul Orose tant de fois invoqué par les écrivains du moyen âge. La nouvelle conquête n'interrompit pas ces traditions poétiques ou érudites. Théodorick, contemporain de notre sauvage Childéric, faisait sa lecture fa-

vorite d'Horace et de Virgile. C'est dans l'idiome de l'Énéide qu'un autre prince goth, que Sisebut composa plus tard quelques épîtres et raconta la vie de saint Didier. Un homme vraiment remarquable inspira ainsi à Sisebut le goût des lettres antiques, cet homme fut saint Isidore de Séville, l'ardent adversaire de l'hérésie arienne, l'ami de saint Grégoire. Saint Augustin a parlé des illustres évêques qui, de son temps, honoraient l'église d'Espagne. Isidore peut être regardé comme l'un de leurs dignes successeurs. Ce fut aussi le dernier des ecclésiastiques espagnols qui, à cette époque reculée, conserva dans ses écrits quelques vestiges de la pureté antique. Autour de lui l'Espagne redevenait barbare [1]. Saint Isidore a laissé un très-grand nombre d'ouvrages. Il en est un qui a pour nous un intérêt tout particulier, ce sont ses *Étymologies* [2]. On y trouve quelques détails qui ne doivent pas être négligés ici. Plusieurs fois saint Isidore révèle dans ce curieux livre l'existence d'un idiome vulgaire, de ce même idiome qui, au temps de Quintilien, fournissait déjà des mots à la langue latine. J'emprunte aux étymologies les fragments qui suivent : « *Mantum* hispani vocant quod manus tegat, tantum est enim breve amictum [3].... *Cama* est brevis et circa

[1] Ticknor. — *Historia de la literatura española traducida al castellano*, por don P. de Gayangos y don E. de Vedia, tomo IV, p. 171.

[2] *Isidori hispalensis originum sive etymologiarum libri viginti.* (*Auctores latinæ linguæ in unum redacti corpus.*)

[3] P. 1302.

terra [1].... Poderis est tunica sacerdotalis linea, corpori astricta usque ad pedes descendens, hæc vulgo *camisia* vocatur [2].... *Astrosus* ab astro dictus quasi malo sidere natus [3]. » Ces mots *mantum, cama, camisia, astrosus* ont passé dans l'espagnol; d'autres, cités par Clarus et tirés du même livre, ont disparu avec le dialecte auquel Isidore de Séville les empruntait. Tels étaient *aeranis* (cheval), *agna* (souris), *agrestes* (vent du nord), *captivalium* (dimanche des rameaux), *milimindrus* (jusquiame) [4].

Ce nouveau témoignage suffirait pour prouver — s'il en était encore besoin — que malgré la persistance du latin, à côté de lui, sous lui grandissait un langage né en partie de sa corruption et qui devait finir par le remplacer.

V.

Au commencement du huitième siècle, l'Espagne était entrée dans une de ces périodes de décadence où une régénération ne peut sortir que de calamités arrivées à leur comble. Les usurpations et les

[1] P. 1522. [2] P. 1298. [3] P. 1069.

[4] Clarus. — *Darstellung der spanischen Literatur im Mittelalter*. 1. B. S. 75.

crimes s'étaient succédé sur le trône. Wittiza, arrière-petit-fils d'Ervige qui avait pris au roi Wamba sa couronne, Wittiza fut renversé par Roderick. L'histoire est sévère à l'égard des princes malheureux, elle l'a peut-être été beaucoup pour Roderick. Faut-il voir en lui un usurpateur? C'est ce que l'état de confusion où se trouvaient tous les droits, c'est ce que l'origine criminelle de la dynastie de Wittiza rend au moins douteux. Faut-il voir en lui un tyran débauché, une espèce de copie de Tarquin? C'est ce que ne prouve aucun document sérieux; c'est ce que dit seulement une tradition fort suspecte. Sans doute inspirée d'abord par les sentiments peu généreux que les grandes chutes excitent trop souvent, cette tradition a cependant jeté comme un intérêt romanesque sur le dernier roi des Goths. Mais ce ne fut pas l'amour qui perdit l'Espagne, ce fut la haine; la haine que don Oppas, frère de Wittiza et évêque de Tolède, que le comte Julien, beau-frère de Wittiza et gouverneur de Ceuta, portaient à celui qui avait triomphé du chef de leur famille.

A cette époque les Arabes venaient de soumettre toute l'Afrique septentrionale à la domination musulmane. Ce furent les alliés qu'invoquèrent les partisans de Wittiza. Mousa, lieutenant du calife Abd-el-Meleck, envoya à la conquête de l'Espagne une partie de son armée augmentée par les peuplades qu'il avait subjuguées, en leur persuadant que vainqueurs et vaincus avaient une origine commune. Parmi ces peuplades étaient les Mores qui, dans cette invasion, se mêlèrent tellement aux

Arabes, que le nom des uns est devenu comme synonyme du nom des autres. En 714, Roderick perdit son royaume à la bataille de Xeres-de-la-Frontera. Les Arabes devinrent les possesseurs des belles contrées qui, disaient-ils, leur offraient le sol fertile de la Syrie, le beau ciel de l'Arabie heureuse, les fleurs et les parfums de l'Inde, les mines abondantes de la Chine [1]. Cependant ceux des chrétiens qui préférèrent une périlleuse liberté à une odieuse servitude, se retirèrent dans la partie occidentale des Pyrénées où un parent de Roderick, Pélage, devait fonder le petit royaume des Asturies. Si l'on en croit Mariana, la situation des provinces conquises fut effroyable : « C'était, dit-il, une désolation universelle, tout était désert et inculte; il n'y avait point de sortes de maux qu'on ne fît souffrir aux chrétiens, on enlevait les femmes à leurs maris, on les outrageait en leur présence, on arrachait les enfants du sein de leurs mères, on pillait, on volait impunément. » Alfonse X, dans la *Chronique générale*, a peint l'Espagne avant et après la conquête des Arabes. Le premier tableau est aussi brillant que le second est horrible, celui-ci ne le cède en rien à la sombre esquisse de Mariana; mais peut-être dans ces lugubres peintures faut-il faire la part des exagérations. Les historiens ne résistent pas facilement à des descriptions pareilles. On serait tenté de croire à des excès de couleurs. Si des Espagnols combattirent

[1] *Historia de la dominacion de los Arabes en España*, por don Jose Antonio Conde, cap. VIII, p. 13.

vaillamment les Mores, d'autres en grand nombre ne fuirent point les provinces envahies, ils y subirent le nouveau joug et s'y mêlèrent à leurs vainqueurs. Ces chrétiens soumis reçurent le nom de *Mozarabes,* nom auquel on a donné différentes étymologies. Les uns y ont vu la contraction de deux mots *Mixti-Arabes* [1], d'autres l'ont fait dériver du participe *Mostarabe* qui signifie *arabisé* [2]. Ces chrétiens conservèrent leurs propriétés pour lesquelles ils ne payèrent pas plus d'impôts que les musulmans eux-mêmes ; ils ne furent pas persécutés au sujet de leur religion, continuèrent à avoir leurs évêques librement élus, leur clergé. Les anciennes églises purent être réparées, rebâties, mais non agrandies. Quant aux cérémonies extérieures du culte, telles par exemple que les processions, elles furent interdites. Les Mozarabes conservèrent l'organisation civile et politique des Goths. Pour résumer cette situation si anormale dans l'histoire des conquêtes, je le répéterai d'après M. de Circourt : « Les Musulmans laissèrent debout tout ce qui ne menaçait pas directement leur domination [3]. » Il ne faut pas trop s'étonner, du reste, de cette tolérance des Mores ; il faut se le rappeler, lors de leur victorieuse invasion ils avaient été excités par des chrétiens, et des chrétiens les avaient secondés ensuite.

[1] *Los otros dos libros de la coronica general de España que continuava Ambrosio de Morales,* liv. XII, p. 214.

[2] *Hist. des Mores Madejares et des Morisques,* par M. le comte A. de Circourt, t. I, p. 21.

[3] Même ouvrage, tome I, p. 2.

Quand Tharik-ben-Zeyad débarqua sous le rocher de Calpé, il conduisait non-seulement des Arabes, des Mores mulsulmans, des Berbères idolâtres, mais encore des Espagnols tirés des garnisons gothiques de l'Afrique [1]; d'autres chrétiens se joignirent à ces hordes. Sizebut et Eba, deux fils de Wittiza, sur le concours desquels Roderick avait eu l'imprudence de compter, passèrent à l'ennemi le mercredi de cette terrible semaine où l'Espagne fut perdue. Ces antécédents ne rendent-ils pas explicables les ménagements dont usèrent les Musulmans. Leur tolérance eut certainement quelque chose de politique. Abdélazis, qui succéda à son père Mousa comme gouverneur des pays conquis, s'efforça par la justice et la douceur de son administration de rallier les vaincus. Il avait épousé Egilone, veuve de Roderick. Le système de domination que les Romains avaient déjà employé à l'égard de l'Espagne fut en quelque sorte suivi par les Mores. Ils ne purent cependant apporter dans cette contrée une civilisation comparable à celle qui suivait les anciens maîtres du monde dans tous leurs triomphes. Lorque les Arabes envahirent la péninsule, il y avait seulement une centaine d'années qu'ils étaient encore presque des barbares; qu'ils avaient, assure-t-on, brûlé la fameuse bibliothèque d'Alexandrie. Alors ils possédaient quelques poètes, mais ne pouvaient s'enorgueillir de ces philosophes, de ces savants qu'ils produisirent plus tard en si grand nombre. Quant aux Mores qu'ils avaient

[1] *Hist. des Mores Mudejares*, tome I, p. 2.

entraînés avec eux, ils étaient bien plus arriérés encore, et l'on peut s'étonner de la rapidité de leur civilisation. De tels progrès furent dus à l'influence des califes; la famille des Abassides porta sur le trône le goût, la protection des arts, des sciences, des lettres. Souvent les émirs de l'Espagne partagèrent ces glorieux instincts, et en peu de temps les Musulmans y surpassèrent de beaucoup le peuple qu'ils avaient soumis et qui sans doute d'abord était plus policé qu'eux-mêmes. L'intervention de ce peuple ne fut pas inutile cependant à cette espèce de renaissance. A ce sujet j'emprunterai à M. de Circourt un aperçu très-curieux et sur lequel j'aurai à revenir : « Abderrhaman — dit le savant historien des Mores Mudejares — osa prendre des mains des Mozarabes et de celles de ses alliés de Constantinople les trésors de la science antique. A ses yeux, aux yeux de ses peuples, tout ce qui venait des chrétiens était science chrétienne; il l'accueillit cependant sans défiance, le jeta dans le creuset alchimique des professeurs de ses écoles et en fit quelque chose d'original qui, dans tous ses développements, montre la trace de l'intervention soutenue des Mozarabes. Le caractère des conquérants en fut à la longue profondément modifié, et malgré les invasions postérieures qui mirent à plusieurs reprises la puissance entre les mains de princes fanatiques, le type moresque, résultat de la fusion des idées de l'Occident et de l'Orient, resta le type de l'Espagne musulmane [1]. »

[1] Même ouvrage, t. I, p. 56.

La civilisation sembla chargée du soin d'adoucir les haines, de consoler, d'attirer les vaincus. Grenade, Cordoue, Valence, Séville, Tolède, eurent bientôt des colléges, des académies. Soixante-dix grandes bibliothèques furent ouvertes au public. Les mathématiques, la médecine, l'histoire, la poésie furent partout cultivées. La langue arabe fit alors d'immenses progrès, ils furent tels et si prompts que d'après le témoignage d'un évêque de Cordoue, au neuvième siècle, sur mille chrétiens — de ceux qui étaient restés confondus aux Mores — un seul à peine était en état de réciter en latin les prières de l'Église. Lorsque Alfonse VI prit Tolède en 1085, il y trouva un grand nombre de ces Mozarabes. Plus tard, saint Fernand rencontra aussi dans toute l'Andalousie « cette race d'Espagnols qui avaient conservé leur foi mais oublié leur langue, et pour lesquels on fut obligé de traduire les Livres-Saints en arabe [1]. » Beaucoup d'Espagnols écrivirent alors dans l'idiome de leurs vainqueurs et longtemps après l'invasion qui amena la chute de la monarchie gothique, lorsque déjà les chrétiens regagnaient du terrain, l'arabe conserva sa prééminence; il resta une langue scientifique non-seulement en Espagne mais même en France [2].

Malgré cette propagation si rapide de l'arabe, le latin, grâce à la protection du clergé, ne disparut pas entièrement. Sampirus, évêque d'Astorga,

[1] Viardot, *Etudes sur l'histoire des institutions, de la littérature, etc.*, p. 14.

[2] Fauriel, *Hist. de la poésie provençale*, tome III, p. 316.

écrivit dans cette langue au onzième siècle, et plus tard, quand l'idiome vulgaire eut acquis quelques qualités littéraires, le latin se maintint encore; c'est ce que prouve un assez grand nombre de chroniques. On a quelques motifs de croire que les Mores eux-mêmes usèrent parfois d'une langue latine fort corrompue. Idace rapporte dans ses chroniques une convention faite en 734 entre le chef more de Coimbre et un couvent. Il est possible que ce traité ait été traduit en latin, mais rédigé dans cet idiome par le chef more ou simplement translaté de l'arabe il n'est pas moins intéressant pour l'histoire du castillan. On retrouve dans cet acte plusieurs traces du roman, tels sont les mots: *Juzgo, Matar, Mostrar, Bispi, Acolhenza.* Quelques écrivains ont, il est vrai, nié l'authenticité de cette pièce sur laquelle d'autres érudits de grande valeur n'ont élevé aucun doute. Il faudrait, du reste, la regarder comme apocryphe, que les ouvrages d'Isi dore de Séville suffiraient pour attester l'existence d'une langue vulgaire qui côtoyait le latin, se mêlait à lui et n'était autre chose qu'un latin dégénéré.

Cette vieille langue, qui se faisait nouvelle en se corrompant, s'était retirée dans le nord de l'Espagne; peu à peu elle devait en revenir et reconquérir sur l'arabe tout le terrain que celui-ci avait occupé. Pendant cette longue croisade, qui dura depuis l'invasion des Sarrazins jusqu'au seizième siècle, dans cette lutte interrompue par des traités de paix, par des alliances, il y eut entre les Maures et les chrétiens tant de points de

contact que, on le supposerait, il y aurait dû avoir aussi une action très-vive exercée par la langue et la littérature arabe, sur la langue et la littérature naissante des Espagnols. Bien qu'il n'en ait pas été ainsi par un phénomène sur lequel j'aventurerai plus tard quelques conjectures, il est opportun de s'occuper avec détails du grand rôle que les Arabes jouèrent dans le moyen âge; si d'abord ils n'agirent pas aussi directement qu'on le supposerait sur les idées de la péninsule, ils agirent sur celles des nations voisines que l'Espagne prit souvent pour modèles, et produisirent ou tout au moins aidèrent à créer l'esprit chevaleresque.

VI.

Châteaubriand l'a dit: « La chevalerie, dont on place ordinairement l'institution à l'époque de la première croisade, remonte à une date fort antérieure. Elle est née du mélange des nations arabes et des peuples septentrionaux, lorsque les deux grandes invasions du nord et du midi se heurtèrent sur les rivages de l'Italie, de l'Espagne, de la Provence et dans le centre de la Gaule [1]. »

[1] *Études historiques*, t. III. — Chevalerie.

Tacite parle d'un usage des Germains que l'on a considéré avec raison comme ayant une grande analogie avec l'armement des chevaliers : « C'est dans l'assemblée que l'un des chefs, — dit le grand historien, — le père ou un parent, décore le jeune homme de la framée et du bouclier. Chez eux c'est la robe virile, c'est le premier honneur de la jeunesse. Avant cela les jeunes gens faisaient partie d'une famille, ils appartiennent désormais à la République [1]. »

Cette coutume, négligée chez les nations gallo-romaines, se conserva chez les peuples purement celtiques, chez les conquérants germains et se perpétua sous les Mérovingiens et les Carlovingiens [2]. Charlemagne ceignit solennellement l'épée à Louis-le-Débonnaire, qui plus tard pratiqua la même cérémonie à l'égard de Charles-le-Chauve.

On a aussi attribué à des traditions occidentales le culte de la femme, ce culte qui fut l'une des grandes inspirations du moyen âge et qui produisit Béatrice et Laure. Les Germains trouvaient dans les femmes quelque chose de surhumain. « Ils pensent, dit encore Tacite, qu'il y a en elles je ne sais quoi de saint et de prophétique. Ils ne dédaignent point leurs conseils et ne méprisent pas leurs réponses. Sous Vespasien nous avons vu Velleda honorée comme une divinité [3]. »

Voilà assurément quelques germes de l'esprit

[1] Tacite. *De Germa.* XIII.
[2] Henri Martin, *Hist. de France,* t. III, l. 20.
[3] *De Germ.*, VIII.

et des usages de la chevalerie. Le moyen âge paraît avoir dû aux Arabes leur complet épanouissement. Les Mores nous offrent les modèles de nos deux chevaleries : de notre chevalerie religieuse instituée pour la défense de la foi, de notre chevalerie mondaine résultant de la civilisation des classes féodales. Conde parle dans son ouvrage d'un guerrier more, Hixem-ben-Muhamad ben Hilel, qui passa presque toute sa vie à combattre les chrétiens sur les limites de la Castille. Ce guerrier était brave, vertueux, austère; il portait un vêtement rustique, jeûnait avec rigueur, célébrait la pâque qui finit le ramazan et partageait ses épargnes avec ceux qui comme lui gardaient la frontière. « Ces rabites ou gardiens de la frontière, ajoute Conde dans une note, professaient une très-grande austérité, se consacraient volontairement à l'exercice continuel des armes et s'obligeaient, par vœu, à défendre leurs limites contre les attaques et incursions des partisans et des guerriers chrétiens. C'étaient tous chevaliers de choix et d'une grande constance dans les fatigues. Ils ne devaient pas fuir, mais combattre intrépidement et mourir plutôt que d'abandonner leurs postes. Il paraît vraisemblabe que de ces rabites procédèrent, tant en Espagne que parmi les chrétiens de l'Orient, les ordres militaires si célèbres par leur valeur et par les éminents services qu'ils rendirent à la chrétienté. L'institution des uns et des autres était très-semblable [1]. »

[1] *Hist. de la Domin. de los Arabes*, cap. CXVII, p. 309, 311.

M. Fauriel, qui n'a pas négligé la remarque de Conde et qui lui a donné plus de développement, croit aussi que la chevalerie mondaine, galante, existait chez les Mores. Dès les premiers temps de leur conquête, l'un deux, que j'ai nommé tout à l'heure Abdelasis, « montrait, dit M. de Circourt, les nobles sentiments qui dictèrent le code de la chevalerie [1]. » D'Herbelot parle, dans sa *Bibliothèque orientale*, d'un combat tout à fait dans les idées chevaleresques, ce qui indiquerait que ces idées appartenaient bien à l'Orient. Bazman et Cabad, tous deux renommés par leur valeur, furent les champions, l'un Turc, l'autre Persan, auxquels fut remis le sort de leur pays. Ils eurent un combat singulier, et Cabad ayant été vainqueur, le roi des Turkestans repassa le Gihou avec son armée et laissa le roi de Perse en paix [2]. Le dévouement, la constance, la courtoisie, la libéralité, l'observation stricte des choses jurées, étaient chez les Arabes des vertus comme chez les chrétiens. L'amour, pour les uns et pour les autres, avait la même importance. C'était le mobile des prouesses et de l'honneur. Lorsque entre eux ils étaient en guerre, les Mores devaient user de générosité, ne pas poursuivre les fuyards à toute outrance, ne pas les tuer hors du champ de bataille. La société arabe offrait des ressemblances avec la société féodale. Les Arabes avaient leurs fêtes somptueuses, leurs jeux guerriers, leurs discussions poétiques.

[1] *Hist. des Mores Madejares*, t. I.
[2] *Biblioth. orientale*, p. 195.

Mais où s'était d'abord manifesté cet esprit que l'on a appelé *chevaleresque?* Les Arabes possèdent des œuvres antérieures à nos plus anciennes épopées et dans lesquelles on retrouve réellement une inspiration identique à celle de nos vieux poèmes. Que l'on mêle ces conceptions orientales aux traditions des peuples du nord, et l'on aura le secret de l'origine de nos vieilles littératures. Depuis quelque temps on s'est beaucoup occupé du livre d'*Antar* [1], ouvrage arabe dont Asmaï le grammairien passe pour avoir mis en ordre le récit sous le règne d'Haroun-el-Rachid. Ce grand calife aimait à faire réunir les poèmes et les légendes de l'Orient, comme son contemporain Charlemagne à faire recueillir les vieux chants tudesques. Le livre d'Antar fut refait dans les premières années du douzième siècle, par Etoul-Moyed, surnommé, à cause de son œuvre, *El-Antari*. Comme Roland, comme le Cid, Antar a vécu; ce fut non-seulement un guerrier illustre, mais un poète célèbre. On lui a attribué une des sept *moallacah* qui furent placées dans le caabah de la Mecque [2]; mais l'existence réelle d'Antar a disparu dans le roman qui porte son nom : il y est devenu une espèce de paladin. Que l'on change quelques noms, quelques détails de mœurs, et du livre d'Antar on fera un livre de chevalerie. De même que le Cid a ses bonnes épées *Tison* et *Colada*, Antar a son glaive

[1] Notamment M. Delécluze dans son livre *Roland et la Chevalerie*, t, I, p. 157; t. II, p. 274 et suiv.

[2] *Biogr. universelle*, art. Antar.

redouté *Dhamy*. Ainsi que Renaud de Montauban a son fameux cheval *Bayard*, Antar a son coursier *Abjer*. Dans les combats, Antar invoque le souvenir de la belle Ibla avec autant de ferveur que plus tard Don Quichotte invoquera l'incomparable Dulcinée du Toboso. Un mot, un sourire d'Ibla inspirent la joie ou la tristesse au tendre amant. Il a pour elle une affection respectueuse, égale à celle d'Amadis pour Oriane. A côté d'Antar figure un autre personnage qui semble à M. Delécluze le premier type des écuyers dont étaient suivis les chevaliers occidentaux. « Il suffit, dit cet écrivain qui s'est beaucoup occupé de cette curieuse production arabe, il suffit de lire cent pages du roman d'Antar pour en mêler les aventures avec celles de Roland et de tous les chevaliers de Charlemagne et d'Arthur qui, pour la plupart, issus de sang royal comme le héros arabe, mais abandonnés et livrés au destin, s'élèvent peu à peu par leur courage et reprennent par leurs vertus les avantages auxquels leur naissance leur donnait des droits. »

Il semble à M. Delécluze que de toutes les manies chevaleresques la plus difficile à expliquer est celle des chevaliers errants. Il y voit une importation de la vie nomade des Arabes. Ces guerriers à la recherche d'aventures, rencontrant des malheureux perdus dans des déserts, secourant les opprimés, ces guerriers lui paraissent possibles si on les place dans des pays peu peuplés et peuplés de tribus presque toujours en guerre entre elles ; ils ne le sont plus si on les transporte dans l'Europe du

moyen âge, où partout il y avait des villes et un gouvernement quelconque [1]. »

Le livre d'Antar est loin d'être le seul roman chevaleresque que puissent citer les Arabes. Ils en ont d'autres et en grand nombre. Cardonne en a indiqué plusieurs [2]; tel est *El Seidi Bathal*, le Seigneur des Batailles : c'est ainsi qu'est désigné Abn-Mohamed, le héros de ce livre, personnage qui a véritablement existé sous les califes Ommiades, mais dont la vie a été altérée par les récits d'exploits imaginaires ; tel est encore le *Livre de Hamsé*, fils de Bahlawan. On suppose que Hamsé conquit la Perse, l'Inde, la Chaldée, la Syrie, obligeant par la force des armes toutes ces contrées à embrasser le mahométisme. On peut encore citer l'histoire de Bahallul, l'un des conquérants de l'Espagne ; celle d'Alexandre, sur laquelle j'aurai à revenir ; celle de Rustem, fils de Zal. Cet ouvrage, connu dans tout l'Orient, a du reste été emprunté par les Arabes aux Persans. Rustem est un des personnages que Firdouzi, qui vivait au dixième siècle, a longuement célébré dans le *Livre des Rois* [3]. Rustem est bien aussi un chevalier oriental ; on remarque dans son histoire mille traits qui pourraient être transplantés dans les romans de la Table-Ronde ou du Cycle carlovingien.

On l'a vu par les noms d'Alexandre et de Rustem, les Arabes ne s'exercèrent pas toujours sur des

[1] M. Delécluze, *Roland*, p. 314.
[2] *Bibl. des Romans*, juillet 1777, t. I, p. 10 et suiv.
[3] Collection orientale. *Le Livre des Rois*, trad. par M. Mohl.

sujets nationaux. La Bible a été pour eux une mine abondante. Ils l'ont altérée de la manière la plus étrange: le meurtre d'Abel est devenu le sujet d'un roman d'amour, la vie de Noé, celle de Joseph, qualifié de grand-vizir, pourraient, telles qu'ils les racontent, être mises dans la bouche de la bonne Scheherazade [1]. Ce qu'il y a de bizarre, c'est que leur imagination s'empara non-seulement de l'ancien et du nouveau Testament, mais broda encore des légendes sur quelques saints; c'est par les Arabes que saint Georges, sur lequel nous n'avons pas de détails, dont nous ne connaissons guère que le martyre, a été transformé en un type chevaleresque; c'est probablement grâce à leurs récits apocryphes que ce saint fut regardé par l'Angleterre comme un glorieux patron, qu'il donna son nom à l'ordre destiné, par la czarine Catherine II, à récompenser le gain d'une bataille [2].

Les Arabes avaient leurs récitateurs de poésies assez comparables à nos jongleurs. Des hommes appelés *Rawia* s'attachaient aux plus célèbres poètes, apprenaient leurs vers et les allaient chantant [3]. Ce n'était pas seulement dans le genre épique d'Antar qu'écrivaient les romanciers et les poètes arabes. Le *Pantchatantra* (les cinq sections), recueil d'apologues attribués en Europe à Bidpaï et plus récemment au brahme Vichnou-Sarma [4];

[1] *Bibl. des Romans*. Juillet 1777, t. I, discours préliminaire.
[2] Même ouvrage. Disc. prél.
[3] *Encyclopédie moderne*. Art. Arabe.
[4] *Biogr. univ*. Art. Vichnou-Sarma.

le *Cat'hamrita-Nidhi* (trésor de l'Ambroisie) qui est tiré de ce premier ouvrage [1]; l'*Hitopadesa* (instruction salutaire), autre imitation également en sanscrit du *Pantchatantra* [2], le *Ramagana* (les courses de Rama), composé, dit-on, quinze siècles avant l'ère chrétienne [3], devinrent les sources d'un grand nombre de contes qui arrivèrent aux Arabes par les Persans, surtout par le *Livre de Calila et Dimna* que ces derniers empruntèrent au *Pantchatantra*, au *Cat'hamrita-Nidhi* et à *l'Hitopadesa*. Ce livre de *Calila et Dimna*, qui avait passé du sanscrit au persan et du persan à l'arabe, passa de l'arabe au grec et à l'hébreu, d'une de ces langues au latin, du latin à l'espagnol. Il fut ensuite encore une fois, vers 1270, traduit de l'hébreu en latin par Jean de Capoue, sous ce titre : *Directorium sapientiæ;* puis, vers 1313, il fut remis en latin par Raymond de Béziers, d'après l'ancienne traduction qui en avait été faite en espagnol. Grâce à l'intermédiaire des Arabes, ces contes venus de l'Inde sous diverses formes, par différentes voies, parvinrent aux Provençaux, aux Français, aux Italiens et aux Espagnols. Mais, chose bizarre, c'est sur ces derniers que les fictions orientales eurent le moins d'influence; ils paraissent même en avoir reçu plusieurs non directement, mais simplement comme un reflet de la littérature française.

[1] *Le livre du comte Lucanor* trad. par M. de Puibusque, *Origine de l'Apologue.*

[2] Loiseleur Deslongchamps. *Essai sur les fables indiennes*, p. 73.

[3] *Ramayana* poème sanscrit mis en français par H. Fauche.

M. Édouard Lancereau a fait récemment connaître l'*Hitopadesa* dans notre langue et a eu soin d'indiquer les imitations si nombreuses qui en furent faites [1]. Ce curieux recueil se compose d'une fiction principale servant de cadre à des apologues dans lesquels s'intercalent d'autres récits. C'est un enchevêtrement de fables qui rappelle un peu la contexture du *Moyen de parvenir,* où tant de contes se mêlent, se croisent; où tant d'anecdotes viennent sans cesse se jeter au travers d'anecdotes commencées. Mais l'*Hitopadesa* diffère essentiellement du *Moyen de parvenir* par la moralité de son but, par le nombre de ces maximes dans lesquelles se condensait la sagesse de l'Inde. Il ne faudrait pas croire, toutefois, que les contes qui remplissent ce livre soient tous chastes, il s'en faut, et beaucoup d'entre eux ont trouvé place dans le *Decameron,* dans le *Pecorone,* dans les *Facétieuses nuits* de Straparole :

Et tous ces vieux recueils de satires naïves
Des malices du sexe, immortelles archives.

Mais en pénétrant dans notre littérature du moyen âge, ils ont perdu l'espèce de leçon qu'ils offraient, ils se sont transformés d'une manière plus indécente ; les détails y sont devenus plus graveleux et l'intérêt s'y est tourné du côté de ces légères héroïnes auxquelles les sages Indiens n'épargnaient pas le blâme. Le but moral a com-

[1] *Hitopadesa ou l'instruction utile,* traduit du sanscrit par M. E. Lancereau. Appendice, p. 215.

plètement disparu ; on n'a plus voulu qu'amuser, que provoquer le rire.

On peut supposer, par ce qui précède, que l'apologue, si en vogue au moyen âge, lui arriva bien plutôt par les Arabes que par les fables d'Ésope. Saint Cyrile, apôtre des Sclavons et qui vivait au neuvième siècle, a composé quatre-vingt-quinze fables divisées en quatre livres. Cinq ou six seulement sont imitées d'Ésope [1]. Un grand nombre des autres apologues de saint Cyrile semble avoir une origine indienne. Le recueil de Marie de France ne contient que trente et une fables dont le fonds rappelle celles dont on a fait honneur à l'esclave phrygien. Marie de France parle dans son prologue d'un compilateur connu sous le nom de Romulus, elle en fait un empereur romain :

Romulus qui fu emperere,
A sun fill escrit et manda
Et par essample li mustra
Cum il se puist contregnetier (garantir)
K'hum ne le peust engingnier [2] (tromper).

Dans ce Romulus métamorphosé en empereur, ne peut-on pas voir la réminiscence de quelque sage de l'Inde, le souvenir altéré d'un Wichnou-Sarma transformé pour plus de popularité en un empereur romain ? Romulus écrivant des fables pour l'instruction de son fils Tiberinus ne semble-t-il pas tout à fait dans les idées orientales ?

[1] *Poésies de Marie de France,* publiées par Roquefort, t. II. Notice sur les fables.
[2] Même ouvrage, même tome, p. 60.

Un poème dont l'inspiration remonte peut-être aussi à l'Inde, c'est le fameux *Romàn du Renard, Gli animali parlanti* du moyen âge. Cette œuvre burlesque et satirique ne se rattacherait-elle pas au *Pantchatantra* par le livre auquel le persan Burzougeh donna le titre de *Calila et Dimna ?*

Un autre ouvrage que le *Pantchatantra* et ses dérivés, a eu sur nos anciennes littératures une influence qu'il faut encore indiquer. Je veux parler d'une fiction indienne dont la donnée rappelle un peu l'histoire de Joseph et celle d'Hippolyte. Traduite ou imitée en persan, en arabe, en hébreu, en syriaque, en grec, en turc, Dom Jean, au douzième siècle, en fit l'*Histoire des Sept Sages*. Au treizième siècle un poète inconnu la mit en vers sous le même titre; un autre poète, *Herbers,* en fit un roman sous le nom de *Dolopathos*. En Espagne elle s'appela *Disciplina clericalis*, et sous cette nouvelle forme fournit à la France la *Discipline de Clergie* et le *Castoiement d'un père à son fils*. Antonio Guerale et plus tard Pedro Hurtado de Vera, firent passer en espagnol la traduction française, qui avait été faite au quinzième siècle, d'un texte latin qui, peut-être, était celui de Dom Jean. Ce même ouvrage fut ensuite imité en allemand, en italien et enfin reparut en France sous ce titre : *le Prince Erastus*. Dans de si nombreuses transformations, l'œuvre primitive s'est fort altérée. Dans cette œuvre, un jeune prince est accusé près de son père, par une des femmes de celui-ci, d'un amour qu'elle nourrit seule et qui a été repoussé. La mort du prince est décidée, lorsqu'un sage vient,

par un apologue, jeter du doute dans l'âme du roi. Ces doutes sont combattus la nuit même par un autre apologue que raconte la perfide favorite. Le lendemain matin, nouveau conte d'un visir, le lendemain soir, nouveau récit de la belle accusatrice. Il en est ainsi pendant assez longtemps et le jeune prince ne peut venir en aide à ses défenseurs. Sindibad, qui l'a élevé, a prévu que de grands dangers le menaçaient et qu'il ne les pouvait éviter qu'en gardant le silence jusqu'à une certaine époque. Les récits des vizirs ou des sages prolongent l'existence du jeune prince jusqu'à la date fixée; il parle alors et n'a point de peine à prouver son innocence [1].

Cette antique fiction a été modifiée de bien des manières : les noms des personnages et des lieux ont été changés; quelques imitateurs n'ont pris au livre de Sindibad que son cadre, ils l'ont rajeuni suivant les idées de leurs siècles et leurs fantaisies, ils y ont placé de nouveaux épisodes; d'autres, au contraire, ont laissé ce cadre tout à fait de côté et se sont emparés des contes et des fables qui le remplissaient; ces fables, ces contes ont été reproduits à satiété en France et en Italie.

Tandis que les tromperies des femmes donnaient aux Arabes les sujets de tant d'épisodes érotiques,

[1] Voir sur cette fiction et ses diverses formes : *Sindibad-Namah*, *revue britannique* (mai et juin 1842). — *Essai sur les fables indiennes*, à partir de la page 80. — Roman des *Sept Sages de Rome*, publ. par Leroux de Lincy. — *Dolopathos*, pub. par M. Brunet. — *Le prince Erastus*. — *Poètes et romanciers de la Lorraine*, art. Dom Jean, etc.

la femme était pourtant idéalisée chez eux, idéalisée autant qu'elle avait pu l'être chez les Germains. Ce bizarre contraste existe aussi dans notre moyen âge. A côté des récits peu chastes des trouvères, à côté des épopées chevaleresques, à côté de ces œuvres écrites sous une inspiration toute matérielle, toute brutale, le moyen âge se créa très-singulièrement une métaphysique amoureuse. Les femmes, égrillardes commères dans les fabliaux, héroïnes souvent peu virginales dans les romans de chevalerie, furent presque divinisées par bien des poëtes. Ici encore l'Europe pourrait avoir imité l'Orient et reçu ce culte de la femme autant des croisades et de l'invasion des Arabes que de Platon et des traditions germaniques. On peut d'autant plus le supposer que les pensées des Européens, lorsqu'il s'est agi d'exprimer ces sentiments épurés, se sont colorées d'une teinte orientale [1]. Cette teinte est visible sur quelques-uns des chants des troubadours, et sans doute fut communiquée par eux à Dante, à Pétrarque et à leur école. Cependant on ne peut guère croire que les troubadours aient été en rapport direct avec la poésie arabe, dont la langue est une langue à part. Il n'y aurait eu qu'une de ces infiltrations d'idées dont on trouve des traces si fréquentes quand on s'occupe de l'histoire littéraire. Cette difficulté d'entendre l'idiome poétique des Arabes ne rend pas admissible la supposition que les Provençaux aient pu calquer les formes

[1] Delécluze. *Dante et la poésie amoureuse*, p. 63. — Ginguené. *Hist. litt. d'Italie*, t. I, ch. V.

rhythmiques de ces derniers. C'est cependant ce que croyait M. Fauriel, « on trouverait, dit-il dans sa belle *Histoire de la littérature provençale,* on trouverait au besoin chez les Arabes andalousiens le type du couplet lyrique à rimes variées et entrelacées... Sans renoncer à la *cassidet* monorime qui resta toujours la forme dominante de leur poésie, les Arabes andalousiens eurent néanmoins, aux belles époques de leur littérature et dès le dixième siècle, une autre forme de poésie lyrique dans laquelle ils se complurent beaucoup, et composèrent des pièces fort élégantes. A ces pièces ils donnèrent le nom de *Maouachah,* d'un verbe de leur langue qui signifie *broder, dessiner à l'aiguille* [1]. » M. Fauriel ne croit pas, du reste, que les Arabes furent les inventeurs de ces couplets, il pense au contraire qu'il y eut ici une action exercée par l'Espagne; que les modèles de ces strophes furent certaines hymnes de l'Église ; qu'en traduisant ces hymnes pour l'usage des Mozarabes, on leur conserva leur rhythme, qu'ensuite les poètes profanes les adoptèrent, et qu'à leur tour ils furent imités par les Provençaux. Ne serait-il pas plus simple de penser que si les hymnes de l'Église ont réellement exercé une influence sur les rhythmes des troubadours, elles ont pu l'exercer directement et sans l'intermédiaire des Arabes?

Faut-il croire que ce soit encore à ceux-ci que nous devions la rime? C'est une question qui a été souvent débattue. Il me semble que la rime

[1] *Histoire de la poésie provençale*, t. III, p. 255.

a pu naître spontanément chez divers peuples. Fauchet la retrouve dans la langue théostique et cite quatre vers comme preuve [1]. La rime qui aide la mémoire à retenir une idée, a dû se créer naturellement dans les poésies vraiment populaires. Lorsque David eut tué Goliath, les femmes israélites chantaient deux vers se terminant par le même mot. C'était une rime, quoique défectueuse. On a conservé ces deux vers d'une chanson dans laquelle les soldats romains célébraient une victoire remportée sur les Francs (an 241) :

> Mille francos, mille Sarmatas occidimus
> Mille, mille, mille Persas quærimus.

On connaît aussi un chant au sujet d'une bataille gagnée par Clotaire II sur les Saxons [2]. Il est dans un latin grossier et rimé. Il serait facile de produire bien d'autres faits tendant à enlever aux Arabes l'honneur de cette création. Les hymnes de l'Église, destinées à être chantées par un grand nombre de fidèles, offrent l'emploi de la rime. Citons seulement le *Dies iræ,* qui remonte à une époque reculée. N'est-il pas naturel d'admettre que les idiomes dérivés du latin ont tiré la rime du latin même, qu'il faut en voir l'origine dans les vers léonins. Ces vers n'appartiennent pas seulement à la basse latinité, on peut en signaler un grand nombre dans Horace et dans Virgile. Un amateur de curiosités littéraires en a compté 651

[1] Ginguené, *Hist. litt. d'Italie,* t. I, p. 240.
[2] *Hist. litt. de France,* t. VII, p. XLVI.

dans l'Énéide [1]; il a remarqué que plusieurs se suivent, et qu'enfin le poète les a employés surtout quand il avait à exprimer des images gracieuses, des pensées touchantes ou fortes. Comment, d'après cette observation, ne pas supposer que la rime ait paru aux latins plutôt une beauté qu'un défaut. On s'explique aisément qu'ensuite, que dans des siècles de dégénérescence, on ait cherché à suppléer à des erreurs de mesure par le charme des consonnances.

VII.

Tout en étant bien loin de posséder les connaissances nécessaires pour traiter un pareil sujet, j'ai essayé, en m'emparant souvent de l'érudition d'autrui, d'indiquer quelque chose de l'action de l'Orient sur l'Occident au moyen âge. Mais quelle fut cette action sur l'Espagne? On supposerait qu'elle dut être immense, et, chose étrange, elle fut assez faible, assez peu marquée pour que l'on ait pu la nier presque entièrement. Il faut le reconnaître, les premiers monuments de la langue espagnole n'offrent guère en fait d'imitation que des

[1] Peignot, *Amusements philologiques*, p. 97, note.

vestiges d'emprunts faits à la France. Le *Poème du Cid*, à moins qu'on ne veuille, avec Sismondi, regarder les mots : *Créateur* (Creator) et *Vertus saintes* (Virtudes sanctas) comme des orientalismes ; les œuvres de Gonzalo de Berceo ; le *Livre d'Apollonius,* la *Vie de sainte Marie l'Egyptienne,* l'*Adoration des Rois,* le *Poème d'Alexandre,* une grande partie du recueil de l'archiprêtre de Hita, ne présentent réellement aucune trace de l'influence des Arabes, aucune trace d'influence directe du moins. Si l'on passe à la poésie tout à fait populaire, on n'y trouve pas d'avantage d'emprunts faits aux Arabes. Quelques romances mettant en scène des Mores et appartenant à une époque assez reculée, se distinguent par une moins grande sobriété d'images, par un style un peu plus éclatant. Quand je parlerai de ces romances, je dirai quels me semblent les motifs de cette différence trop légère d'ailleurs pour être considérée comme l'empreinte positive d'un génie étranger.

Malgré ce manque de réminiscence orientale, quelques écrivains se sont obstinés à découvrir partout les traces des vainqueurs, à leur attribuer jusqu'au rhythme des romances, jusqu'à l'esprit de ce petit poème. D'autres critiques, au contraire, ont peut-être trop atténué la part que les Arabes eurent à la civilisation espagnole. « Il est difficile, — dit M. Augustin Duran, — sinon impossible, d'expliquer comment, ayant vécu en contact immédiat avec les Arabes longtemps avant et quelques siècles après les autres nations, comment l'immense majorité du peuple s'étant mêlée à eux, comment

ayant accepté la langue des conquérants, ayant assisté à leurs écoles, ayant étudié leurs livres, participé à leurs mœurs, on trouve seulement quelquefois dans le palais des rois chrétiens, et jamais dans la poésie populaire, quelques restes de la science que cultivaient les Mores. Telle est pourtant la vérité, si des documents perdus jusqu'ici ne nous apparaissent un jour pour nous démentir. N'est-ce pas, par exemple, un phénomène incroyable que nous ayons reçu les livres sanscrits si connus des Arabes, non par les chrétiens mozarabes, mais par des traductions ou des imitations faites dans le nord de l'Europe? Serait-ce que ces chrétiens avaient oublié le latin dégénéré et le roman barbare que l'on parlait dans les montagnes des Asturies? Quoique cela soit bien étrange, il est certain qu'au commencement du quinzième siècle on ne rencontre pas dans notre littérature populaire de profonds vestiges de cette poésie brillante, riche, prodigue en images, audacieuse dans ses comparaisons et dans ses métaphores, pleine de rêveries mélancoliques, vagues, aériennes et éclatantes comme le soleil qui éclaire la terre où elle naquit [1]. »

Que l'on me permette quelques observations sur ce passage. Je ne discuterai pas ici si les caractères que don Augustin Duran prête à la poésie orientale sont toujours bien définis; si cette poésie, éclatante comme le soleil, est à la fois pleine de rêveries

[1] *Romancero general por don Augustin Duran*, tomo I° prologo, p. 21, nota 16.

mélancoliques qui, je le crois, appartiennent plutôt aux peuples du nord; je demanderai seulement si cet orientalisme du quinzième siècle ou mieux du seizième, n'était pas fortement mêlé d'*italianisme?* C'est du reste une question qui est ici accessoire et dont j'aurai sans doute à m'occuper encore, je l'abandonne donc pour remonter au commencement de la citation qui précède. Peut-être M. Duran n'a-t-il pas donné assez d'importance au rôle que la poésie arabe put avoir dans les palais des rois chrétiens. Cela est très-vrai, ni les premières manifestations de la langue castillane, ni pendant longtemps sa poésie populaire n'indiquent l'imitation de l'Orient. Mais l'Espagne fut-elle aussi indépendante qu'on le suppose à l'égard de la civilisation arabe? Cette civilisation n'atteignit-elle pas plus fortement qu'on ne l'indique les rangs supérieurs de la société? Un point qu'il faudrait d'abord tâcher d'expliquer, c'est cette nullité d'action moresque sur les plus anciens monuments de la littérature castillane et sur la poésie populaire, c'est surtout la longue persistance avec laquelle cette poésie conserva un caractère à elle. A quelles causes attribuer cette absence d'imitation orientale à des époques où le peuple peu instruit devait être si disposé à recevoir des impressions étrangères? On a allégué la répulsion que les Mores inspiraient aux chrétiens. Mais cette répulsion fut-elle aussi vive que l'ont dit de savants historiens? mais la haine ne dut-elle pas s'émousser pendant le long contact des deux peuples? L'énergie de ces antipathies de vaincus à vainqueurs me paraît

démentie par bien des faits, par des alliances politiques, par des mariages même. Si les répulsions avaient été aussi violentes à l'égard des musulmans aurait-on vu Mohammed-Aben-Abed donner sa fille Zaida à Alfonse VI, roi de Castille? Aurait-on vu soixante mille Espagnols soutenir ce même Mohammed? Aurait-on vu à chaque instant des princes espagnols se réfugier chez des princes mores?... Alfonse X s'adresser à Alonso Perez de Guzman, qui était en faveur près du roi de Maroc, pour obtenir l'appui de ce roi, Aben-Yuzaf? Le Cid aurait-il servi des rois mahométans? Aurait-il eu à sa solde une foule de Sarrazins? L'aurait-on enseveli dans le vêtement moresque que l'on retrouva quand, en 1544, on ouvrit sa tombe? Ne remarquerait-on pas dans le *Livre du comte Lucanor,* dans les anciens ouvrages de la littérature castillane, des traces de cette animadversion? Ne verrait-on pas à chaque instant dans ces œuvres antiques les Arabes sacrifiés, placés dans des situations ridicules ou honteuses? Et, loin de là, on aime à raconter leurs aventures, à vanter leur sagesse... Des princes chrétiens auraient-ils couvert leur monnaie de légendes arabes? Des chrétiens dont plusieurs se destinaient aux ordres, dont l'un devint pape, Sylvestre II, auraient-ils étudié sous des savants arabes? Alfonse X, en fondant, en 1252, des écoles à Séville, eût-il décrété qu'on y enseignerait l'arabe? Mais l'arabe s'était comme purifié en recevant la traduction de nos Livres-Saints; il était la langue de la science, de même que plus tard le grec et le latin. Il n'était plus la langue exclusive

des ennemis, il était l'idiome unique d'une foule de chrétiens, de ces Mozarabes « qui, dit M. de Circourt, avaient profité des progrès des Mores dans la civilisation et se retrouvaient à l'égard des Espagnols dans la même position où leurs pères, quatre siècles plus tôt, s'étaient trouvés à l'égard des Arabes... Les Espagnols n'avaient que des rudiments d'institution, leur code ne contenait guère que la loi pour le partage du butin et ils triomphaient par la force de la barbarie. Les Mozarabes leur apportaient toutes les connaissances dont ils manquaient. Ils leur apprirent comment s'administrent les finances, comment s'établit la hiérarchie dans les emplois publics, comment se fait la police et comment s'organisent les troupes. Ces termes arabes, que la langue espagnole s'efforce de rejeter comme des scories pour les remplacer par des mots d'origine latine ; les termes techniques en tous genres ont été introduits par les Mozarabes dans les premiers temps qui suivirent la conquête de Tolède [1]. »

Il est impossible de nier les rapports qui s'établirent entre les Mores et les Espagnols. Après avoir parlé des conditions faites par les vainqueurs aux vaincus, — aux vaincus, ce mot n'est peut-être pas entièrement juste, car on l'a dit, des Goths avaient secondé les Arabes contre Roderick, — M. Fauriel ajoute : « Ces faits aident un peu à en expliquer un autre aussi certain qu'il est remarquable, c'est l'espèce de sympathie et d'intimité

[1] *Histoire des Mores Mudejares*, tome I, p. 61.

sociale qui s'établit de bonne heure et alla toujours croissant entre les Arabes et les Espagnols; c'est la facilité avec laquelle ceux-ci cédèrent au noble ascendant des premiers, se prirent à leur aimable génie, adoptèrent leur langue, leurs mœurs...[1] »

Les rapports des deux peuples ne cessèrent pas lorsqu'au douzième siècle les Mozarabes furent expulsés par les Almoravides, ils ne cessèrent même pas quand les Mores eurent rendu aux chrétiens toutes leurs possessions. Vaincus, les Mores se soumirent à la domination des Espagnols comme jadis une partie des Espagnols s'était soumise à la leur. Lorsqu'en 1492, Grenade, ce dernier débris de leur empire, tomba devant Fernand et Isabelle, un grand nombre d'entre eux demeura en Espagne. Il fallut les persécutions de Philippe III pour les expulser entièrement au commencement du dix-septième siècle (1609). Ce ne serait qu'à la fin de cette période de neuf cents ans qu'il y aurait eu seulement une infiltration de la littérature arabe dans la littérature espagnole? Comment admettre qu'une nation dont le contact fut si persistant, dont la langue fut si répandue, n'ait, pour ainsi dire, pas laissé d'indices de sa civilisation. Il faut tâcher d'expliquer cette anomalie. Nous permettra-t-on une conjecture? Si la littérature arabe ne paraît pas avoir eu d'effet sur la littérature espagnole, ne serait-ce pas simplement parce que la littérature arabe ne fut pas dans la Péninsule ibérienne, orientale comme à Bagdad ou à Damas,

[1] *Hist. de la Gaule méridionale*, t. I, p. 60.

parce que, au moins dans ce qu'elle avait de populaire, elle se rapprochait beaucoup de la littérature espagnole elle-même ?...

M. de Circourt, dans un passage que j'ai précédemment cité, a montré Abderrhaman prenant des mains des Arabes les trésors de la science antique. N'y aurait-il pas dans ce passage toute l'explication du mystère? Lorsque les Arabes se confondirent aux Mores qu'ils avaient précédemment subjugués et s'emparèrent de l'Espagne, je l'ai dit, ils n'étaient pas encore loin de la barbarie; ils trouvèrent en Espagne les débris d'une civilisation sans doute plus grande que la leur et l'acceptèrent comme les Goths avaient accepté celle des Romains. Il y eut donc en Espagne, au commencement de la civilisation arabe ou plutôt moresque, un élément latin qui se rencontre en tête de la plupart des nations européennes et qui devait assimiler les Arabes de la péninsule ibérienne à ces autres nations. Ils se civilisèrent simultanément à leurs frères restés en Orient, mais ce réveil ne procéda pas tout à fait des mêmes causes. La Grèce agit sur les uns moins directement que sur les autres, et l'Inde n'eut plus sur les premiers l'influence immédiate qu'elle conserva sur les seconds. Un indice de cette différence est l'architecture moresque elle-même, elle s'est quelquefois presque confondue à celle des anciens maîtres du pays. M. Lavallée me semble avoir dit avec beaucoup de justesse : « Pendant huit siècles, les Castillans et les Arabes se sont trouvés continuellement en contact, de sorte que souvent la langue

des deux peuples, leurs mœurs et leurs arts se confondaient [1]. »

M. de Gayangos a reconnu que la différence des mœurs, des usages, le relâchement du principe religieux, les rapports suivis avec les chrétiens, firent des musulmans d'Espagne un peuple fort distinct des Arabes d'Orient. Cette opinion me paraît fortifier mes conjectures que je formulerai brièvement en disant qu'en Espagne la littérature arabe ne put agir fortement sur la littérature castillane, parce qu'elle n'avait pas un caractère fort différent de celui de cette dernière littérature. Certainement la civilisation mahométane, telle qu'elle existait en Orient, projeta plus d'une fois ses rayons sur le royaume conquis, mais elle n'en éclairait que les sommités. Les philosophes, les poëtes de cour, les savants, purent recevoir ses lumières, mais les masses n'en reçurent guère que de vagues reflets. Il y eut peut-être peu de diversité entre les vers que les rawias débitaient à Bagdad et à Damas, et ceux dont Conde nous a donné la traduction et qui étaient l'œuvre des poëtes érudits, mais la littérature arabe populaire ne devait rappeler ni la pompe, ni les images du style oriental. Il est hors de doute pourtant qu'en Espagne il y eut des poëtes arabes écrivant dans ce style, et que des Espagnols ayant oublié leur langue peuvent être même compris parmi eux [2]; mais par cela qu'ils copiaient des rhythmes savants,

[1] *Espagne*, tome I, p. 486.
[2] *Antologie arabe*, par Jean Humbert; p. 57 et 55.

qu'ils reproduisaient des idées étrangères, qu'ils empruntaient leurs métaphores à d'autres climats, leurs œuvres devaient rester bien au-dessus des atteintes du vulgaire : « La poésie espagnole-arabe, dit M. Dozy, classique en ce sens qu'elle imitait les anciens modèles, regorgeait d'images empruntées à la vie du désert, inintelligibles pour la masse du peuple et à plus forte raison pour les étrangers. La langue poétique était une langue morte que les Arabes ne comprenaient et n'écrivaient qu'après avoir étudié longtemps et sérieusement les anciens poèmes, tels que les *Moallacahs*, le *Hamasath* et le *Divan des six Poètes*, les commentateurs de ces ouvrages, les anciens lexicographes. Quelquefois les poètes eux-mêmes se trompaient dans l'emploi de certains termes qui avaient vieilli. Fille des palais, cette poésie ne s'adressait pas au peuple, mais seulement aux hommes instruits, aux grands et aux princes [1]. »

M. Dozy a parfaitement expliqué comment la poésie arabe, acclimatée en Espagne, dut y rester ignorée et des chrétiens, et d'une partie des musulmans, mais les fictions romanesques qui, si elles n'empruntaient pas à la poésie ses rhythmes compliqués pouvaient du moins lui emprunter des pensées, mais les livres scientifiques qui illustrèrent les Arabes et qui étaient écrits dans un langage brillanté et métaphorique, mais toutes ces productions érudites appartenant aux écoles ou aux

[1] *Recherches sur l'histoire politique et littéraire de l'Espagne*, p. 609.

cours, venues de Damas ou de Bagdad, ou faites à l'imitation de ces œuvres réellement arabes et comme telles restant au-dessus du peuple mahométan, mais tous ces livres imprégnés d'émanations orientales durent un jour cependant pénétrer dans la société. Les rapports que, sous Alfonse X, la science établit entre les Castillans et les Arabes paraissent avoir donné aux productions de ces derniers une certaine influence sur la partie la plus relevée de la littérature espagnole. Bien des pages de la *Chronique générale*, toutes les pages sententieuses des *Siete Partidas* révèlent cette inspiration; on la retrouve encore dans le *Comte Lucanor* et quelquefois dans les poésies de Juan Ruiz, où elle se mêle à l'influence française qui la domine. Quand cette période de l'histoire littéraire de la Castille sera plus explorée, lorsque les investigations auxquelles on s'adonne de tous côtés auront amené la découverte de témoignages inconnus ou égarés, on aura sans doute la preuve d'une assez longue phase d'imitation de la littérature arabe, c'est une présomption que j'ai déjà indiquée au début même de cette introduction.

Je ne sais si j'ai rendu avec une clarté suffisante cette série de conjectures. Je les résumerai en peu de mots et sous la forme interrogative, car il ne m'appartient pas de vouloir donner des solutions. En Espagne, la littérature des premiers siècles et pendant longtemps la poésie populaire n'offrent point d'indices d'influence arabe. Ne serait-ce pas parce que les Arabes transportés dans la Péninsule y devinrent un peuple assez semblable aux Espa-

gnols pour que l'un ne pût emprunter que peu de choses à l'autre? L'action réelle de l'Orient, action qui ne pouvait se communiquer que par les écoles et les cours, ne commença-t-elle pas sous Alfonse X? Ne serait-ce pas à dater de ce roi que l'élément vraiment arabe s'introduisit dans les lettres castillanes et, après y avoir couvé quelque temps, éclata dans des efflorescences de style qui se confondirent plus tard avec les *concetti* des *seicentisti* italiens dont les hyperboles et les métaphores avaient peut-être aussi un germe oriental?

VIII.

La langue arabe n'a pas exercé sur la langue espagnole une action aussi vive qu'on l'a dit trop souvent. Pour qu'un idiome influe sur un autre avec une certaine énergie, il faut qu'il y ait entre eux quelques rapports, une communauté d'origine. Ces conditions n'existaient pas pour l'espagnol et l'arabe, et le premier de ces langages n'a guère reçu du second que des termes désignant des choses inconnues avant l'invasion moresque, que des noms de fonctions militaires ou civiles, des expressions techniques et scientifiques qui de là ont en partie circulé dans toute l'Europe.

Ceux des Goths qui résistèrent à la domination musulmane emportèrent avec eux un latin dégénéré qui s'altéra de plus en plus par le mélange de dialectes usités dans le nord de l'Espagne. Ce latin, corrompu déjà par sa mixtion avec les vieux idiomes de l'ancienne Ibérie, ensuite modifié dans ses formes grammaticales par le séjour des Goths, produisit différentes branches. La Galice et la contrée qui devint le Portugal eurent d'abord une même langue, une langue offrant de l'analogie avec le castillan dont elle n'avait pas la prononciation âpre, avec le catalan par la contraction des mots; mais le portugais, par des raisons que je dirai plus tard, subit des influences françaises et provençales qui finirent par le rendre distinct du galicien proprement dit. Le catalan, qui avait une modification dans le valencien, se répandit le long des Pyrénées depuis la Méditerranée jusqu'au royaume de Navarre, où il se mêla à un antique dialecte antérieur aux sources latines, à l'ibérien, au basque, qui a continué d'être parlé en Biscaye et dans quelques vallées des frontières de la France [1]. Le castillan, qui avait conservé ces aspirations gutturales que Martial reprochait déjà à ses compatriotes, était peut-être le plus proche héritier du latin; toutefois il ne repoussa entièrement ni l'influence de nos provinces méridionales, ni celle des Français du nord, ni celle des Iberès, ni celle des Mores. Dans la province de Murcie, il s'altéra

[1] *Essai sur l'hist. de la litt. catalane*, par M. Cambouliu.

singulièrement par le mélange de l'arabe et du valencien.

Dire avec certitude à quelle époque se formèrent ces dialectes, c'est ce qui est impossible. On a vu que saint Isidore rapporte un assez grand nombre de mots comme appartenant à une langue vulgaire. J'ai parlé aussi d'une convention faite en 734 entre un roi more et un couvent. Cette pièce, que Raynouard, Clarus, Fauriel, Schlegel n'ont pas hésité à considérer comme vraie, présente beaucoup de termes qui appartiennent encore à la langue espagnole. Elle est à peu près pour cette langue ce qu'est pour la nôtre le fameux serment de Louis de Germanie : « Pro Deo amur et pro christian poblo. » La traduction de la charte d'Aviles, donnée en 1155 par Alfonse VII, n'a pas été contestée et elle est généralement citée comme le plus ancien monument de la langue espagnole. Je donnerai quelques lignes de cette charte quand je m'occuperai du poème du Cid.

L'idiome qui sortit de la corruption du latin et qui devait se partager en différents dialectes, reçut, on l'a déjà vu, le nom de romance. Les Arabes appelaient aussi *Rom* ou *Arromi*, les chrétiens qui s'étaient retirés dans les montagnes et qu'ils regardaient comme les descendants des Romains [1]. A ce nom de Romance succéda celui d'Espagnol, puis celui de Castillan emprunté à cette partie de la péninsule qui devait dominer les

[1] Ticknor, *Hist. de la Literatura española*, t. IV. p. 189.

autres états de cette contrée au point d'attribuer à son langage une prééminence marquée sur le galicien, le catalan, le valencien qui, durant plus ou moins de temps, eurent leurs littératures propres.

Si l'on se rappelle ce que j'ai dit précédemment, on pourra — bien que les exigences de la narration, la nécessité d'entrer dans certains détails historiques ou littéraires aient semblé rompre le fil des idées — on pourra se rendre compte des éléments qui ont concouru à la formation de l'espagnol. Ces éléments sont en grand nombre. Les Ibères avec les Celtes paraissent avoir été les premiers habitants de l'Espagne. Il se mêle à eux des colonies de Phéniciens, de Rhodiens, de Phocéens. La guerre amène les Carthaginois, d'autres guerres les Romains. La langue de ceux-ci, déclinant dans l'Italie même, s'amalgame aux débris des dialectes parlés par tous les peuples qui se sont succédé ou confondus. Elle forme avec eux un idiome populaire auquel les invasions des barbares apportent encore quelques changements. Les Arabes vainqueurs refoulent ce patois latin qui finit par quitter les montagnes où il s'était réfugié, redescend sur l'Espagne en triomphateur et s'empare d'un certain nombre de termes arabes ; plus tard il en emprunte aussi à la Provence et à la France. Il a dû, on le voit, entrer dans la langue espagnole des éléments bien divers, mais l'élément principal, créateur, reste le latin.

Il se modifia en Espagne à peu près de la même manière que dans les autres contrées où il se chan-

gea en langues romanes. Les barbares ne purent sans doute se faire à ces déclinaisons qui indiquaient la relation des mots, à ces conjugaisons savantes qui distinguaient les temps et les modes des verbes. Pour éviter un désordre inintelligible, ils eurent recours au mécanisme plus simple de leurs dialectes nationaux; ils employèrent des articles pour signaler les cas des mots, des auxiliaires pour marquer les changements de signification dans les verbes. Le pronom *ille* devint pour eux l'article défini, et nous le rencontrons dans toutes les langues romanes; nous le voyons donner à la langue d'oil en perdant sa première syllabe *le*, *li*, *la*, *les;* le portugais conserve seulement la dernière lettre de l'ablatif *illo*, *illa*, *o*, *a;* la première et la dernière syllabe de ce pronom fournissent à l'italien ses articles *il*, *lo*, *la*; *le;* la langue d'oc trouve dans *ille, el*, *lo*, *le*, *l'*, *els*, *los*, *li*, *la*, *las;* l'espagnol *el*, *la*, *los*, *las*. Cette altération *el* apparaît également dans les commencements du français, du portugais, de l'italien, et l'on s'est demandé si elle ne viendrait point de l'arabe; mais c'est ce que paraissent démentir le pluriel et le féminin de cet article *el*, on y remarque la trace évidente du pronom latin. Au reste, ce pronom *ille* fut quelquefois employé par les meilleurs écrivains de l'antiquité d'une manière assez analogue à notre usage moderne. M. Villemain fait cette intéressante remarque dans son *Cours de littérature* [1]. Dans le même ouvrage il prouve aussi par plusieurs

[1] Tome I, p. 89.

exemples que l'emploi du verbe *être*, du verbe *avoir* comme auxiliaires, n'est pas sans quelques exemples dans la haute latinité. Il reconnaît cependant que: « la plus grande révolution qui se soit opérée dans la syntaxe, depuis les Grecs et les Romains, consiste dans ce double procédé »[1]. Mais ne pourrait-on pas penser, d'après les citations de M. Villemain, que dans la conversation familière les Romains se servaient quelquefois de verbes auxiliaires et de phrases telles que celles-ci: « Urbem quam parte captam, parte dirutam *habet*... — De Cesare satis dictum *habeo*... » Ne pourraient-elles point être considérées comme des négligences empruntées au langage usuel?

M. Villemain a trop bien décrit les transformations de la langue latine pour que je tente d'étudier le même sujet, et abandonnant des considérations applicables à tous les idiomes romans, je reviens à l'espagnol. Les radicaux latins y subirent certains changements que j'indiquerai rapidement. *Cl, pl, fl,* se sont changés en *ll. Clamare,* LLAMAR; *plorare* LLORAR; *flamma* LLAMA; *e* en *ie*, *o* en *ue*, *tempus* TIEMPO, *bonus* BUENO; *q* en *g*, *securus* SEGURO; *li* en *j* ou en *g*, *f* en *h*, *Filius* HIJO; *mulier* MUGER; *r* en *l*, *arbor*, ARBOL; *p* en *b*, *u* en *o super* SOBRE; *t* en *d*, *pater* PADRE. Beaucoup de mots paraissent au singulier s'être, comme en Italie, formés de l'ablatif latin. Au pluriel ils n'imitent point les terminaisons latines en *i* ou en *æ*; ils font leur pluriel de l'accusatif latin pour tous les mots qui,

[1] Tome I, p. 90.

au singulier, finissent par *o*, *a*, *hijo, hijos, rosa, rosas*. Quant aux substantifs dont la dernière syllabe est en *or*, ils suivent l'exemple donné par le latin, *autor, autores, imperador, imperadores*. Plusieurs de ces substitutions de lettres, que j'ai signalées tout à l'heure, n'avaient pas lieu dans le vieil espagnol, on écrivait *filio, falcon, facer, mulier,* etc. La construction de l'espagnol est directe mais laisse du reste d'assez grandes libertés pour l'agencement de la phrase. Cette construction dans les anciens écrivains rappelle beaucoup celle des auteurs italiens et des auteurs français des mêmes époques. L'accent en espagnol est à peu près aussi marqué qu'en italien. Mais l'accentuation de certaines syllabes s'opère d'après des règles plus fixes que dans l'idiome de Dante. En général, quand un mot se termine par une voyelle, c'est sur la syllabe précédente que l'on doit appuyer. La prononciation très-douce du *c*, qui devant l'*e* et l'*i* n'est qu'un souffle léger glissant entre les lèvres, des lettres *ia* dont on fait un dyssyllabe, corrige l'âpreté du *j*, et l'intonation donnée fréquemment à la lettre *r,* intonation un peu assourdie, produit un charmant contraste avec l'éclat de nombreuses terminaisons en *os*, *as*, *es*. On sait quelle belle place Charles-Quint assignait à la langue de son royaume. « Il faut parler italien à sa dame, allemand aux chevaux, français aux hommes, castillan à Dieu. » Bouterwek s'est exprimé de façon à ne pas démentir l'illustre empereur. M. de Laborde, avec moins d'emphase que Bouterwek, a très-bien caractérisé l'espagnol dans le passage suivant:

« Malgré quelques défauts la langue espagnole est une des plus belles langues de l'Europe, elle est noble, harmonieuse, poétique, remplie d'élévation, d'énergie, d'expression et de majesté. Elle abonde en expressions sonores, pompeuses, dont la réunion forme des phrases cadencées qui flattent agréablement l'oreille. Cette langue est très-propre à la poésie, mais aussi elle prête beaucoup à l'exagération. Elle est naturellement grave, cependant elle se plie aisément à la plaisanterie. Elle est expressive et noble dans la bouche des hommes bien élevés ; vive et saillante dans celle du peuple; douce, séduisante et persuasive dans celle des femmes. »

M. de Gayangos croit que le castillan se latinisa surtout dans le seizième siècle par les efforts que plusieurs écrivains firent alors pour modeler leurs phrases sur celles de Cicéron et de Virgile. Au seizième siècle aussi on remplaça une quantité de mots arabes par des termes empruntés à la langue latine. Toutefois, à sa source même, l'espagnol roulait une foule de débris du latin. Que l'on ouvre le *Poème du Cid* — le plus ancien monument de la littérature espagnole — et qu'on en lise les vingt premiers vers :

De los sos oios tan fuerte mientre lorando
Tornaba la cabeza e estabalos catando ;
Vio puertas abiertas e uzos sin cañados,
Alcandaras vacias sin pielles e sin mantos,
E sin falcones e sin adtores mudados,
Sospiró mio Cid ca mucho avie grandes cuidados.
Fabló mio Cid bien e tan mesurado :
Grado a ti señor Padre que estas en alto ;

Esto me han buelto mios enemigos malos.
Alli piensan de aguijar, alli sueltan las riendas:
A la exida de Vivar ovieron la corneja diestra,
E entrando a Burgos ovieron la siniestra.
Mezió mio Cid los ombros e engrameo la tiesta;
Albrizias Alvar Fanez ca echados somos de tierra;
Mio cid Ruy Diaz por Burgos entraba,
En sa compaña LX pendones lebaba,
Exienlo ver mugieres e varones,
Burgeses e burgesas por las finiestras son puestas,
Plorando de los oios, tanto avien el dolor,
De las sus bocas todos decian una razon:
Dios que buen vasalo si oviese buen señor!

Ces vers contiennent quatre-vingt-sept mots. Neuf ou peut-être seulement sept de ces mots ne se rattachent pas d'une manière évidente au latin, ne remontent qu'à la basse latinité ou appartiennent à d'autres idiomes. Ces mots sont *catando, alcandaras, mantos, engrameo, albrizias, echados, compaña, varones, vasalo*. Trois se retrouvent dans la basse latinité: *catar* vient de *cattare*, regarder, et a peut-être pour racine le mot *wacht* qui, en ancien allemand, signifiait sentinelle *guaite*, qui a donné à l'italien, par le changement du double *v* en *gu*, le verbe *guatare*, et à la langue d'oil *gaiter*. *Manto* est à peine une altération du mot *mantum* qui appartenait à la langue vulgaire au temps d'Isidore de Séville. *Vasalo* provient de *vassus*, corruption du mot celtique *gwas* [1], serviteur; deux mots sont d'origine arabe *alcandaras* et *al-*

[1] Bullet. — *Mémoires sur la langue celtique*, t. II, p. 697.

brizias: deux autres restent pour nous sans étymologie: *echado* et *engrameo.* Et encore si l'on voulait voir dans *engrameo la tiesta*, non lever mais baisser la tête, sens que les vers précédents ne semblent pas condamner, on pourrait trouver dans *engrameo* la réunion de deux mots latins: *in gremio.* Deux mots enfin ont donné lieu à diverses interprétations. Ce sont *baron* ou *varon* et *compaña.* Roquefort et Barbazan voient l'origine de *baron* dans *vir.* [1] D'autres l'ont cherché dans le mot celtique *ver.* Si l'on en croyait Muratori on ferait venir *compaña* de *kumpan* [2] qui, en vieil allemand, voulait dire compagnon; mais ce mot allemand n'a-t-il pas pu se créer d'après *compaganus* ou *compago,* ou peut-être de *cum pane,* gens vivant du même pain. Muratori a rejeté cette explication, et pourtant le terme qu'il cite, *kumpan,* a une très-singulière ressemblance avec *cum pane;* ajoutons que dans notre français du treizième siècle on disait *compain:*

Mais me dit compain or soyez
Seur et ne vous esmayez...
(*Roman de la Rose*)

Bel compain od vus en irrum...
(*La Résurrection du Sauveur.*)

Suivant Ménage, dans le Languedoc on appelle *companatge* ce qui se mange avec le pain.

Ainsi, sur au moins quatre-vingts mots pris au

[1] *Nouvelles observations.* — Fabliaux, t. II, p. 27.
[2] *Dissertazione* XXXIV[a], p. 258.

hasard dans le plus ancien livre de la littérature espagnole, nous n'en trouvons que neuf et peut-être même que sept qui ne se rattachent pas au latin. L'italien, le portugais, le catalan, le provençal et le roman français étaient à l'égard de cette langue dans la même position que le castillan. Il en est résulté dans plusieurs de ces idiomes des analogies telles que Lope de Vega a pu écrire un sonnet espagnol en empruntant tour à tour des vers à Horace, à l'Arioste, à Pétrarque, au Tasse, à Camoëns, à Boscan, à Garcilaso. On connaît plusieurs autres tours de force du même genre, des poésies qui, à la rigueur, peuvent tout à la fois passer pour catalanes, portugaises, castillanes et latines [1]. M. Raynouard a traduit en langue d'oc une pièce de Camoëns; les rapports entre les deux idiomes sont très-grands, une strophe servira à le prouver:

Portugais.	Provençal.
Melhor deve ser	Melhor deu esser
N'este aventurar	En est aventurar
Ver e nao guardar	Vezer e no guardar
Que guardar e ver	Que guardar e vezer
Ver e defender	Vezer e defender
Muito bom seria	Molt bon seria
Mas quem poderia?	Mas qui poiria [2].

La langue d'oil, devenue la langue française, en butte à des influences tudesques, est celle qui s'est

[1] Clarus. *Darstellung der Spanischem literatur*, Er. B. S. 79.

[2] Meilleur doit être dans cette aventure voir et ne pas regarder que regarder et voir, voir et défendre serait très-bon, mais qui le pourrait.

le plus éloignée du latin; elle avait toutefois, avec les autres idiomes romans, de frappantes identités. Je ne crois pas qu'il soit inutile de présenter dans un tableau les premiers mots du poème du Cid, et d'y faire correspondre les mots des autres dialectes neo-latins lorsqu'ils ont une même source, ce sera une manière de rendre visible les liens de parenté de ces diverses langues [1].

[1] La première colonne de ce tableau contient les mots renfermés dans la citation empruntée au poème du Cid et dans les conditions où ils s'y trouvent. Lorsque ces mots se sont transformés ou ont été remplacés par d'autres, ces transformations et ces changements ont été indiqués dans la seconde colonne où l'on a aussi placé à l'infinitif les verbes qui, dans ce fragment du vieux poème, se sont présentés à des temps divers. Quand des modifications se sont faites dans la forme de ces temps elles ont été rapportées entre parenthèses. La troisième colonne offre le mot latin et, lorsque cela a paru nécessaire, le cas d'où a été tiré le mot castillan. Les cinq divisions suivantes présentent les dérivés du latin en italien, en portugais, en catalan, en langue d'oc et en langue d'oil. La neuvième colonne est consacrée à la traduction en français moderne des termes dont les six idiomes romans viennent de montrer les altérations.

Ancien espagnol.	Espagnol moderne.	Latin.	Italien.	Portugais.	Catalan.	Langue d'oc.	Langue d'oil.	Français moderne.
De		de	de, pour degli ou delli	di	de	de	de	de
Los		ille (il-*los*)	lo, il, li, i	o, os	lo, los	lo, los	li, le	le, les
Sos	su, sus	suus (suos)	suo, sui	seu-s	seu, sos	sos, seus, sei, seu	son, ses	son, ses
Oios	ojo-s	oculus	occhio	olho	oill, oll.	olh, oilh, huelh	yes, yeulx	œil
Tan		tantum	tanto	tanto	tant	tant	tant	tant
Fuertemientre	fuertemente	fortis (forte)	fortemente	fortemente	fortement	forment	fortment	fortement.
Lorando	llorar	plorare	plorare	chorar	plorar	plorar	plorer	pleurer
Tornaba	tornar	tornare	tornare	tornar	tornar	tornar	torneir	tourner
La		ille (il-*la*)	la	a	la	la	la	la

Ancien espagnol.	Espagnol moderne.	Latin.	Italien.	Portugais.	Catalan.	Langue d'oc.	Langue d'oil.	Français moderne.
Cabeza		caput	capo	cabo	cap	cap	cape	tête
E	y	et	e, ed	e	e	e	e, et	et
Estaba	estar	stare	stare	estar	estar	estar	ester, esteir	être
Catando	catar	cattare (bas latin)	guatare	catar	guaytar	catar	gaiter	guetter
Vio	ver	videre	vedere	ver	veuzer	vezer	veoir	voir
Puertas		porta	porta	porta	porta	porta	porte	porte
Abiertas	abrir	aperire	aperire	aprir	ubrer, obrir	obrir	ovrir	ouvrir
Usos	puerta	ostium	uscio			us, uis	us, huis	porte, huis
Sin		sine	senza	sem	senes, séns	sens	sens	sans

Ancien espagnol.	Espagnol moderne.	Latin.	Italien.	Portugais.	Catalan.	Langue d'oc.	Langue d'oil.	Français moderne.
Cañados	candado-s	catena	catena	cadea	cadena	cadenat	cadeneau	cadenat.
Alcandaras								perche à faucon.
Vacias		vacuus	vacuo	vacuo	vuyd	vuech	vuit	vide.
Pielles		pellis	pelle	pelle	pell	pel	pel	peau.
Mantos		mantum (b. latin)	mantello	manto	mantel	mantell	mantel	manteau.
Falcones	halcon-es	falco	falcone	falcão	falco	falc	falcon	faucon.
Adtores	azor-es	austerius	astore	açor	austor	austor	ostour	autour.
Mudados	mudar	mutare	mutare	mudar	mudar	muar	muer	changer, muer.
Sospiró	suspirar	suspirare	sospirare	suspirar	suspirar	sospirar	sospirer	soupirer.

Ancien espagnol.	Espagnol moderne.	Latin.	Italien.	Portugais.	Catalan.	Langue d'oc.	Langue d'oil.	Français moderne.
Mio		meus	mio	meu	meu	mon, mos	mon	mon.
Ca	porque	quare	quare (vieil italien)		quar	quar, car	car	car.
Mucho		multum	molto	muito	molt	molt	moult	beaucoup.
Avie	haver(habia)	habere	avere	haver	aver	aver	aver	avoir.
Grandes		grandis	grande	grande	gran	gran	grant	grand.
Cuidados		cogitatio	coto (vieil italien)	cuidado	cogitacio	cuida, cuit	cuider v. et s.	souci. pensée.
Fabló	hablar	fabulare	favellare	fabular	favelar	favelar, favlar	fableir [1]	parler.
Bien		bene	bene	bem	ben	ben	bien	bien.

[1] En italien, en portugais, en espagnol, en catalan, en provençal et en français : *parlare*, *palrar*, *parlar*, *parler* ont une autre origine que *fabulare*, ils viennent sans doute de *parabola*.

Ancien espagnol.	Espagnol moderne.	Latin.	Italien.	Portugais.	Catalan.	Langue d'oc.	Langue d'oil.	Français moderne.
Mesurado	mesurar	mensurare	misurare	mesurar	mesurar	mesurar	mesurer	mesurer
Grado		gratus	grato	grato	grat	grat	grat	reconnaissant.
A		ad	a	a	a	a	a	a.
Ti	tu (nominat.)	tu (*ti*-bi)	tu	tu	tu	tu	tu	tu.
Señor		senior	signore	senhor	senyor	senhor, seignor	seignor, seigneur	seigneur.
Padre		pater	padre	padre	pare	paire	père	père.
Que		qui (*que*-m)	che	que	que	que	que	que.
En		in	in	en	en	en	en	en.
Alto		altus	alto	alto	alt	alt	alt	haut.
Esto		iste	esto, questo	este	este	est	cist, cest	cela.

Ancien espagnol.	Espagnol moderne.	Latin.	Italien.	Portugais.	Catalan.	Langue d'oc.	Langue d'oil.	Français moderne.
Buelto	volver	volvere	volvere	volver		volver	volter	tourner.
Enemigos		inimicus	nemico	enemigo	enemig	ennemic	anemi	ennemi.
Malos		malus	malo	mao	mal	mal	mal	mauvais.
Alli		illic		alli	alli		illic, illec	là, en cet endroit.
Piensan	pensar	pensare	pensare	pensar	pensar	pensar	penser	pensèr.
Aguijar		aculeus	aguglione, subs.	aguilhoar, v.	aguillo, sub.	agulion, sub.	aguiler, v.	aiguillonner
Sueltan	soltar	solvere	solvere	soltar		solver	soudre	détacher, dénouer, etc.
Las		ille (il-*las*)	le	as	las	las	les	les.
Riendas		retina	redina	redea	regna	regna	regne	rêne.

Ancien espagnol.	Espagnol moderne.	Latin.	Italien.	Portugais.	Catalan.	Langue d'oc.	Langue d'oil.	Français moderne.
Exida	salida	exire				eissir, issir	esir, issir, issue	sortie.
Corneja		cornix	cornachia, cornica		cornelha	cornelha	corneille	corneille.
Diestra		dexter	destro	destro	destro	destro	destre	droit.
Entrando	entrar	intrare	intrare	entrar	entrar	entrar	intrer	entrer.
Siniestra		sinistrum	sinistro	sinistro	sinistre	senestre	senestre	gauche
Meziò	meter (metiò)	mittere	mettere	metter	metter	metre	mettre	mettre
Ombros	hombro-s	humerus	ombro	hombro		hume		épaule
Engrameo [1]								*signification incertaine.*

[1] Ne se retrouve ni dans l'espagnol moderne, ni dans aucune des autres langues néo-latines.

Ancien espagnol.	Espagnol moderne.	Latin.	Italien.	Portugais.	Catalan.	Langue d'oc.	Langue d'oil.	Français moderne.
Tiesta		testa	testa	testa	test	testa	teste	tête
Albrizias								étrennes, présent.
Echados	echar							pousser, chasser.
Somos	ser	esse (sumus)	essere	ser	esser, ser	esser	estre	être.
Tierra		terra	terra	terra	terra	terra	terre	terre.
Compaña		cum pane, compages	compagnia	companha	compango	companha	compagnie	compagnie.
XL		Quadraginta	quaranta	quarenta	quaranta	quaranta	quarante	quarante.
Pendones		pannus	penone	pendaõ	pano	peno	penon	penon.
Lebaba	levar	levare	levare	levar	levar	levar	lever	lever

Ancien espagnol.	Espagnol moderne.	Latin.	Italien.	Portugais.	Catalan.	Langue d'oc.	Langue d'oil.	Français moderne.
Mugieres	mujer-es	mulier	moglie	mulher	mulher	molher	moiler, moiller	femme
Varones		vir (viro)	barone	barañ	baro	bar	ber	baron
Por		per	per	per	per	per	per, por	pour
Finiestras	ventana-s	fenestra	finestra		finestra	fenestre	fenestre	fenêtre
Puestos	poner	ponere	ponere, porre	[1]				poser
Dios		Deus	Dio	Deos	Dieu	Deus	Die, Deus	Dieu
Dolor		dolor	dolore	dor	dolor	dolor	dolor, dolour	douleur

[1] En italien, en portugais, en espagnol, en catalan, en provençal et en français : ***posare, pausar, posar, pausar, pauser*** dérivent sans doute non de *ponere* mais de ***pausare,*** faire une pause.

Ancien espagnol.	Espagnol moderne.	Latin.	Italien.	Portugais.	Catalan.	Langue d'oc.	Langue d'oil.	Français moderne.
Todos		totus	tutto	todo	tot	tot	tot	tout.
Bocas		bocca	bocca	bocca	boca	boca	boce	bouche.
Dician	decir (decian)	dicere	dire, dicere	dizer	dir	dire	dire	dire.
Una		unus, a	uno, a	uno, a	un, une, a	uns, una	ung, ungne	un, une.
Razon		ratio	ragione	razaõ	raho	raso	raison	raison.
Buen		bonus	buono	bom	bon	bon	bon	bon.
Vasalo		vassus (b. latin)	vassallo	vassallo	vassal	vassal	vassal	vassal.
Si	si	si	se	se	si	si	si, se	si.

Les rapports qu'en parcourant ce tableau on a pu remarquer entre le castillan, le catalan, le portugais, l'italien, le provençal et le roman français, ont diminué entre quelques-unes de ces langues, mais ils étaient tels que les ouvrages composés dans un de ces idiomes pouvaient être aisément intelligibles pour tous les autres. C'est ce qui expliquera la facilité avec laquelle se produisirent les influences dont je vais parler.

IX.

Jusqu'ici on a surtout constaté les reflets que la Provence projeta au-delà des Pyrénées comme au-delà des Alpes. Ces reflets furent très-réels sans doute, et une fois de plus nous aurons à les signaler tout à l'heure, mais la France proprement dite, la France du nord, remplit à l'égard de l'Espagne un rôle important et plus grand qu'on ne le suppose peut-être.

Il y a longtemps que Paris exerce un incontestable prestige. Dès le douzième siècle un écrivain milanais, Landolfo di San Paolo, raconte qu'il s'était rendu en France en compagnie d'Anselmo di Posterla et d'Olrico Visdomino — lesquels furent plus tard évêques de Milan — et qu'il avait étudié avec

eux dans les écoles de Paris [1]. Au commencement du treizième siècle, Jacques de Vitry s'exprimait ainsi sur cette ville : « Tunc civitas parisiensis, velut fons hortorum et puteus aquarum viventium irrigabat universæ terræ superficiem, panem delicatum et delicias prœbens regibus et universæ Dei ecclesiæ super mel et favum ubera dulciora propinquans [2]. » Ce fut à Paris que Brunetto Latini se réfugia, poursuivi par la haine des Gibelins triomphants; ce fut à Paris que son illustre élève, Dante, passa quelque temps du long exil auquel le condamnèrent les Guelfes à leur tour victorieux. Tous deux rendirent justice à notre vieille langue, le premier en l'empruntant pour écrire son livre intitulé *le Trésor* « pour chou que la parleüre en est plus delitable et plus commune à toutes gens; » le second en déclarant que cet idiome plus facile, plus agréable que tout autre, avait su s'approprier par la traduction la *Bible,* les *Faits des Romains et des Troyens* et produire les beaux romans du roi Artus et quantité de livres d'histoire et de science [3].

Parmi ces hôtes célèbres n'oublions pas Boccace. Nous le réclamerions même en qualité de compatriote si, en écrivant le *Decameron,* il ne s'était

[1] Muratori *antichità italiane.* Diss. 44 a p. 329.

[2] Cité par Bongars. *Gesta Dei* præf. p. 12. *Hist. lit. de France,* t. XIV, p. 587.

[3] Allegat ergo pro se lingua *oil* quod propter sui faciliorem ac delectabiliorem vulgaritatem quidquid redactum, sive inventum est ad vulgare prosaicum, suum est : videlicet Biblia cum Trojanorum Romanorumque gestibus compilata et Artui regis ambages pulcerrimæ et quam plures aliæ historiæ ac doctrinæ. — *De Vulgari eloquio,* lib. 1. cap. X.

naturalisé italien. Il revint toutefois habiter pendant six ans Paris sa ville natale; s'il n'alla pas rue du Fouarre chercher, comme Dante, le souvenir du docte Sigier [1], il se plut à entendre les contes qu'avaient répandus les trouvères, contes dont il devait si bien faire son profit en mettant en pratique la maxime de Voltaire : « Il faut tuer ceux que l'on vole. » On peut le dire, au douzième et au treizième siècle la France fut pour l'Italie ce que quelques siècles plus tard l'Italie fut pour elle. Elle fournit le grain qui, recueilli par des mains habiles et semé sous un soleil plus ardent, devait lui revenir en si riches moissons. Sans nos fabliaux l'Italie n'aurait pas eu Boccace, sans nos poèmes elle n'aurait pas eu Pulci, Bojardo et l'Arioste.

L'influence française s'étendit non-seulement sur l'Italie comme nous venons de le remarquer, non-seulement sur l'Espagne comme nous le verrons tout à l'heure, mais pour ainsi dire sur toute l'Europe. A Athènes et dans la Morée, suivant Raymond Muntaner, on parlait un aussi bon français qu'à Paris : « E parlaven axi bell frances com dins en Paris [2]. » Après la bataille d'Hastings — l'Angleterre — où sous Édouard-le-Confesseur les hautes classes s'exprimaient déjà en langue d'oil — l'Angleterre devint normande, les prédicateurs s'y exprimaient en français comme les poëtes, comme les romanciers, et en 1425, pour la première fois, un acte de la chambre des communes fut rédigé en

[1] Dante. *Purg.*, ch. X.
[2] Du Cange. *Gloss.* Præf., p. 20.

anglais [1]. Un souvenir jeté à l'histoire explique facilement la prééminence de la France dans la Grande-Bretagne, mais on comprend moins aisément que cette prééminence ait existé aussi au-delà du Rhin, et cela à des époques reculées. Ce fut vers 1190 qu'Hartmann von Aue commença en Allemagne la série des romans de la Table-Ronde, par son poëme d'Iwein; peu après, Ulrich von Zazichoven composa *Lancelot du Lac,* puis parurent *Wigalois, Titurel, Parceval, Lohengrin, Tristan,* productions imitées de nos poëmes français ou dérivées du *Roman du Brut.* Les aventures de Charlemagne, de Roland, de Guillaume de Narbonne, furent redites dans le même pays avec non moins de succès, et Conrad von Flecke, vers 1225, y répéta l'intéressante histoire de Flore et de Blanchefleur. Plus tard notre satirique Renard franchit encore le Rhin. Ses fourberies devinrent célèbres en Allemagne dans un livre attribué à Heinrich Alcmar et intitulé: *Reinecke Fuchs* [2]. En Hollande, pareil phénomène; dès la fin du treizième siècle, les poëtes y chantent Charlemagne et ses pairs, Artus et les chevaliers de la Table-Ronde; il est possible que là l'Allemagne ait d'abord servi de transition, mais la France exerça néanmoins une action très-réelle et qui s'accrut par la présence de Sybile d'Anjou, femme de Thierry d'Alsace, comte de Flandre. Sous les auspices de cette princesse se

[1] Châteaubriand. *Essai sur la littérature anglaise.* Première partie.

[2] *Poetischer Hauschatz,* S. 13-14. — *Tableau de la littérature du nord,* par Eichhoff, p. 314 et suiv.

créèrent, à l'exemple de nos cours d'amour, les confréries poétiques appelées Chambres de Rhétorique, et qui passèrent de la Flandre à la Hollande. La domination française s'étendit encore, lorsqu'en 1433, Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, s'empara des états de la comtesse Jacqueline; alors la langue française s'introduisit dans les affaires civiles et judiciaires et se mêla tellement au hollandais que cet idiome fut sensiblement altéré [1].

Puisque des pays que la différence radicale des langues, que la rareté plus grande des communications, qu'une diversité marquée de mœurs, de caractère, devaient tenir en dehors du courant des idées françaises, subirent cependant ces idées, on s'explique sans peine que l'Espagne, en relations fréquentes avec la France, parlant une langue qui a des origines communes avec la nôtre, dut subir une inévitable fascination. Comme l'Italie, l'Espagne se laissa tout à la fois séduire par les sciences et par les lettres, et probablement en premier lieu par les sciences. La renommée de la congrégation de Cluny, fondée en 910, était telle dans la seconde moitié du douzième siècle, que Sanche-le-Grand, roi d'Aragon, établit une colonie de cet ordre à San Juan de la Peña; qu'un concile général décida que les évêques de ce royaume seraient choisis parmi les moines de Cluny [2]. Alors plusieurs français parvinrent en Espagne aux plus hautes dignités ecclésiastiques, et l'on vit des Es-

[1] *Hist. litt. des Pays-Bas*, par M. Siegenbeck, p. 23 et suiv.
[2] *Hist. litt. de la France*, tome VII, p. 38.

pagnols venir demander à la France ces précieuses leçons dont profitaient aussi les érudits italiens. Tel fut Rodrigo Ximenes, l'un des hommes les plus instruits du treizième siècle. — Raymond-Lulle était parmi les auditeurs de Jean Scott. — Alfonse X attira de France plusieurs de ses doctes collaborateurs. — Un juif converti, Selemoh Halevy, se rendit à Paris pour s'y faire recevoir maître en théologie [1]. — En parlant de Paris, Juan Lorenzo dit dans son poëme d'Alexandre: [2]

> La ciutat de Paris que en medio de Francia
> De toda la clericia avie y abondancia.

« La ville de Paris est au milieu de la France et là il y a abondance de toute clergie. »

Au moyen âge les communications de peuples à peuples ne furent pas aussi rares qu'on serait tenté de le supposer. Ces communications expliquent l'apparition, sur des points fort éloignés les uns des autres, de légendes, de récits ayant évidemment une origine commune. Moins retenus que nous par des occupations sédentaires, entraînés par un grand besoin d'activité, les hommes du moyen âge savaient triompher de l'incommodité que leur présentait la manière de voyager, du mauvais état des chemins, des périls, des fatigues d'un long trajet. En lisant la vie de l'aventureux Jean de Luxembourg, du valeureux roi de Bohême, si

[1] *Estudios sobre los Judios de España*, por Don J. Amador de los Rios, p. 339.

[2] *Alexandro Magno*, st. 2418.

glorieusement tombé à Crécy, on est stupéfait du nombre et de la célérité de ses voyages. On le voit tantôt dans ses états héréditaires, tantôt en Bohême, tout à coup en Pologne, en Italie, sur les bords du Rhin, à Paris, à Avignon, sur les rives du Danube, dans le midi de la France... et ces courses impétueuses, il les recommence plusieurs fois et les exécute avec une promptitude dont la vapeur serait presque jalouse [1].

Ce n'étaient pas seulement les rois, les grands, qui se mettaient ainsi en mouvement; chaque classe de la société avait des motifs de déplacement. Tout le moyen âge français était en rapport avec le moyen âge espagnol : le peuple par les pèlerinages [2]; le clergé par les monastères, les évêchés; les chevaliers par les aventureuses entreprises; les princes par les mariages.

Pour que l'on se rende plus facilement compte de la mission que la France remplit en Espagne, il faut qu'ici nous laissions pénétrer l'histoire dans l'histoire littéraire. Nous prions que l'on nous pardonne l'aridité de quelques recherches généa-

[1] *Notice sur Jean de Luxembourg*, par le C[te] de Puymaigre.

[2] Le tombeau de saint Jacques, à Compostelle, attirait de la France et même de l'Allemagne une foule de pieux voyageurs, et dès le neuvième siècle don Ramiro, roi de Léon, éleva dans les Pyrénées « d'étapes en étapes des cabanes hospitalières pour tracer ce célèbre chemin de saint Jacques dont le nom est resté à la voie lactée dans la langue du peuple. » (*Hist. des Mores mudejares*, par M. le C[te] de Circourt, t. I. p. 77. etc.) Les historiens, les poètes et les romanciers du moyen âge offrent de fréquentes preuves de la vogue de ce pèlerinage. (Voyez à ce sujet *Hist. litt. de la France*, t. XXI, page 272.)

Ancien espagnol.	Espagnol moderne.	Latin.	Italien.	Portugais.	Catalan.	Langue d'oc.	Langue d'oïl.	Français moderne.
Tiesta		testa	testa	testa	test	testa	teste	tête
Albrizias								étrennes, présent.
Echados	echar							pousser, chasser.
Somos	ser	esse (sumus)	essere	ser	esser, ser	esser	estre	être.
Tierra		terra	terra	terra	terra	terra	terre	terre.
Compaña		cum pane, compages	compagnia	companha	compango	companha	compagnie	compagnie.
XL		Quadraginta	quaranta	quarenta	quaranta	quaranta	quarante	quarante.
Pendones		pannus	penone	pendaõ	pano	peno	penon	penon.
Lebaba	levar	levare	levare	levar	levar	levar	lever	lever

Ancien espagnol.	Espagnol moderne.	Latin.	Italien.	Portugais.	Catalan.	Langue d'oc.	Langue d'oil.	Français moderne.
Mugieres	mujer-es	mulier	moglie	mulher	mulher	molher	moiler, moiller	femme
Varones		vir (viro)	barone	baraõ	baro	bar	ber	baron
Por		per	per	per	per	per	per, por	pour
Finiestras	ventana-s	fenestra	finestra		finestra	fenestre	fenestre	fenêtre
Puestos	poner	ponere	ponere, porre	[1]				poser
Dios		Deus	Dio	Deos	Dieu	Deus	Die, Deus	Dieu
Dolor		dolor	dolore	dor	dolor	dolor	dolor, dolour	douleur

[1] En italien, en portugais, en espagnol, en catalan, en provençal et en français : ***posare, pausar, posar, pausar, pauser*** dérivent sans doute non de ***ponere*** mais de ***pausare,*** faire une pause.

logiques : ces détails serviront non-seulement à éclairer ces pages mais encore plusieurs points que nous avons indiqués ou sur lesquels nous devons plus tard appeler l'attention.

X.

Après la bataille de Xérès, qui, en 714, livra l'Espagne aux Arabes et aux Mores, on se le rappelle, beaucoup de chrétiens se retirèrent dans le nord de la Péninsule. Ils se réunirent sous les ordres de Pélage, résistèrent énergiquement aux vainqueurs et, secondés par les difficultés d'une contrée sauvage et montagneuse, parvinrent à fonder une monarchie. Cette monarchie se nomma successivement royaume des Asturies, d'Orviedo et enfin de Léon. Favila succéda à Pélage son père, et eut pour héritier son beau-frère Alfonse, fils du duc de Biscaye et descendant des rois goths. Ce prince, qui régna sous le nom d'Alfonse Ier, chassa les Mores de la Galice et d'une partie des contrées qui jadis avaient été occupées par les Vaccéens; ce pays, dit-on, prit alors le nom de Castille, parce qu'à mesure que les chrétiens s'y avançaient, ils protégeaient leurs conquêtes par la construction de citadelles, *castellas*. La Castille, appelée à dominer un jour le reste de l'Espagne, fut donc redevable de son origine

aux rois de Léon. Elle ne tarda pas cependant à méconnaître leur pouvoir et mit à sa tête des juges au nombre desquels se trouva Laïn Calvo, l'un des ancêtres du Cid. Tel du moins est le récit d'antiques traditions. Le fils de l'un de ces juges, Fernan Gonzalez, célébré plus tard dans un poème et dans plusieurs romances, dut à sa valeur de devenir le chef unique de la Castille et de transmettre cette haute position à ses héritiers. Cette souveraineté passa dans la maison de Navarre par le mariage de Sanche III et de Nuña, sœur de Garcia, comte de Castille et dernier rejeton mâle de Fernan Gonzalez. Sanche III, Sanche-le-Grand, unit son fils Fernand à Sancia, fille de Bermudo III, roi de Léon, et lui donna le comté de Castille qui fut alors transformé en royaume. Fernand Ier joignit à cet état le royaume de Léon en détrônant Bermudo III, son beau-père. L'unité s'était faite pour une partie de l'Espagne. Fernand ne sut point la perpétuer. Il partagea entre ses enfants les pays que la Providence avait réunis sous son sceptre. Alfonse devint roi de Léon, Garcia obtint la Galice, la Castille fut donnée à Sanche II; celui-ci fut tué par trahison; Alfonse son frère, qu'il avait dépouillé, lui succéda et régna sur la Castille, le royaume de Léon et la Galice. On place sous ces trois règnes les hauts faits du Cid. La renommée de ce guerrier, dont d'héroïques fictions ont recouvert l'histoire véritable, franchit les Pyrénées et attira en Espagne Henri, petit-fils de Robert Ier, duc de Bourgogne et neveu du roi de France Henri Ier. Il accourut avec ses hommes

d'armes et battit en plusieurs rencontres les Arabes qui venaient de défaire les armées d'Alfonse. Ce prince, qui, parmi ses nombreuses femmes, avait compté une française, Constance, tante de Henri et veuve de Hugues II, comte de Châlon-sur-Saône, donna à son courageux auxiliaire la main d'une de ses filles, Térésa, et la province qui devint le Portugal. Les troupes de Henri, composées de Français, de Gascons, de Provençaux, glorieuse colonie établie sur les bords du Minho, se mêlèrent au peuple de la contrée et lui apportèrent des éléments nouveaux. La langue de ce peuple, qui était celle de la Galice, se modifia, contracta ses mots, emprunta à la France des consonnances nasales inconnues au castillan, se rapprocha parfois du catalan né dans des conditions presque analogues, et forma l'idiome dont Camoens acheva de faire un mélodieux instrument. A la suite de notre langue, notre littérature envahit le Portugal; les chevaliers de la Table-Ronde y devinrent populaires et peut-être servirent plus tard de modèles au tendre Amadis [1]. Tandis que la langue d'oil redisait ainsi ses poëmes au Portugal, la Provence y trouvait comme un écho de ses troubadours, et la Galice elle-même si elle n'altéra pas son dialecte lui apprit du moins à s'assouplir dans les rhythmes savants inventés par les poëtes de la langue d'oc [2].

[1] F. Wolf et C. Hoffmann. *Primavera y flor de romances*. Intr. t. I°, p. 84, nota 28.

[2] *La Poésie des troubadours*, par F. Diez, trad. de M. de Roisin, p. 237.

Un prince français était devenu comte de Portugal, un autre Français devait donner à la Castille une longue lignée de souverains. Alfonse, qui fut pour le royaume de Léon Alfonse VI, et pour celui de Castille Alfonse Ier, engagea sa fille Urraca à partager le trône qu'il lui laissait avec Alfonse Ier, roi d'Aragon et de Navarre. Ce prince, qui prit alors le nom d'Alfonse VII, reçut aussi le surnom de *batailleur*. Peut-être gagna-t-il en partie ce sobriquet dans les luttes à main armée qui éclatèrent entre lui et sa femme. Urraca réussit à faire casser son mariage, et l'on proclama roi de Castille un fils qu'elle avait eu d'un premier mari. Or, ce premier mari avait été Raymond de Bourgogne [1], et ce fils fut Alfonse VIII, qui acquit une assez grande suprématie sur les autres princes espagnols pour se permettre de porter le titre d'empereur. « Tout alors, dit Marina, se changea et se transforma en Espagne sous l'influence des Français et surtout sous celle de l'archevêque de Tolède, don Bernard. Les sacrés et vénérables canons de l'Église d'Espagne, sa liturgie, son ancienne discipline, sa politique civile et ecclésiastique, l'ordre des offices divins, tout prit un autre aspect et s'altéra sans même excepter l'art

[1] L'*Encyclopédie moderne* publiée par M. Didot contient (art. Castille, t. VII, p. 745) une singulière erreur. On y fait d'Alfonse VIII le fils d'Alfonse VII. — Une autre erreur commise par quelques historiens a été de donner à Raymond de Bourgogne Henri de Bourgogne pour frère. Henri appartenait à la famille des ducs de Bourgogne, Raymond à celle des comtes de Bourgogne dont les états se composaient à peu près de la Franche-Comté. Il était fils de Guillaume Ier et d'Étiennette de Bar.

d'écrire. L'empereur (Alfonse VIII), toujours à l'instance des Français, ordonna d'adopter dans tout le royaume la lettre gallicane au lieu de la lettre gothique [1], changement qui, en rendant peu praticable aux Espagnols la lecture de leurs anciens manuscrits, influa beaucoup sur la langue vulgaire [2]. »

Les chevaliers français, fidèles compagnons des chevaliers espagnols dans leurs guerres contre les Mores, se trouvaient en si grand nombre au-delà des Pyrénées, que dans la plupart des villes de la Castille il y avait un quartier ou une rue qui portait le nom de leur nation. A leur suite venaient nécessairement des trouvères, des jongleurs. Ce fut à l'imitation de leurs chansons de geste que fut écrit le poème du Cid. Le *Livre d'Alexandre*, la *Vie de Marie l'Égyptienne*, les poésies de Joan Ruiz, plusieurs romances sur des héros du cycle carlovingien, les *Miracles de la Vierge* de Gonzalo de Berceo, la *grande Conquête d'outre-mer*, d'autres productions encore sont les preuves de cette influence française, preuves visibles, irrécusables, et qui démentent une étrange, une inexplicable assertion de M. Dozy [3].

En même temps que les écrivains espagnols

[1] Les Goths employaient les caractères inventés par Ulphilas qui ne ressemblaient nullement aux lettres dont nous nous servions et qu'improprement on a nommées *gothiques*. Ce sont celles-ci que les Espagnols qualifiaient de lettres franques. (Voir Aldrete *del origen y principio de la lengua castellana*. L. II ch. XVIII.)

[2] F. Wolf. *Studien zur Geschichte der spanischen und portugiesichen nationalliteratur*, p. 61.

[3] *Recherches*, etc., p. 641, note.

s'inspiraient de nos fictions, ils profitaient de notre langue. Ils en ont tiré un assez grand nombre de mots. Dans la *Collection de Poésies antérieures au quinzième siècle*, publiées par Sanchez, nous remarquons les suivants : *mager* (maugre), *fuert* (fort) dans l'acception de très ; *allora* (alors), *desarro* (desarroi), *maslo* (mâle), *mienna* (mienne), *foir* (fuir). En vieil espagnol le mot *poridad* est employé pour secret; nous voyons chez nous le mot *purté* recevoir le même sens. Dans un très-joli roman dont le sujet a fourni à Shakspeare le drame de *Cymbeline,* dans *li contes dou roi Flore et de la biele Jehane*[1], nous lisons : « Jehan vint à li, descouvri la *purté* et li conta tout l'affaire de cief en cief. » Roquefort, dans son glossaire, n'a pas mentionné cette signification du mot *purté,* il n'en a pas non plus indiqué une du mot *per* dans le sens d'épouse, sens qui, en Espagne, était aussi donné au mot *igual.*

.... O est Rollans le catanie
Ki me jurat cume sa *per* à prendre.
(*Chanson de Roncevaux*).

Damelo tu por *igual.*
(*Romancero del Cid*).

Outre les mots que nous avons cités tout à l'heure — et qui, bien que venant du latin, indiquent par la forme de leur modification qu'ils ont passé par la langue d'oïl, — outre ces mots, beau-

[1] Publié par M. F. Michel. *Théâtre français au moyen âge,* p. 417.

coup d'autres peuvent encore avoir leur origine dans le même idiome, mais c'est ce qu'on ne peut affirmer, parce qu'ils se retrouvent aussi dans le provençal. Tels sont par exemple *quitar* (quitter), *plaza* (place), *atender* (attendre), *sopear* (souper), *croza* (crosse), *rua* (rue), *percear* (percer), *tirar* (tirer), *budel* (boyau), *gent*, *franc*, *ardit*... Chose bizarre, le catalan, qui était plutôt sous l'action provençale que sous l'action française, tira néanmoins une partie de son vocabulaire de notre langue, et entre autres plusieurs noms de nombre: *un*, *quatre*, *cinch*, *sis*, *set*, *vuit*, *onze*, *catorze*, *quinze*... Cette influence de la France sur l'Espagne, influence commencée sous Alfonse II, augmentée sous Alfonse VIII, fut continuée par des alliances. Ainsi, Alfonse VIII donna sa fille Isabel en mariage à Louis-le-Jeune, roi de France; saint Louis épousa Blanche de Castille; Philippe-le-Hardi, Isabel d'Aragon; Fernand III, Jeanne de Ponthieu; Fernand de la Cerda, fils d'Alfonse X, Blanche, fille de saint Louis, cette même princesse qui fut la protectrice du trouvère Adenez et d'après les ordres de laquelle fut écrit le roman de *Cléomadès*. [1]

Pendant que la Castille et le royaume de Léon

[1] M. Wolf, dans son excellent ouvrage *Studien zur Geschichte der spanischen nationallitera ur*, émet quelques-unes des considérations que j'offre ici; je suis trop justement fier de me rencontrer avec M. Wolf pour ne pas rappeler que son beau livre a été publie en 1859, et que le passage même où je suis assez heureux pour exposer des idées analogues aux siennes, a paru dans une revue de province, l'*Austrasie*, livraison d'août 1858.

étaient, de même que le Portugal, si directement sous l'influence française, la Navarre, plus à proximité de nos frontières, allait voir à sa tête non-seulement un comte français, mais un poète français, un poète champenois. A la mort de Sanche VI, la Navarre, devenue un royaume, échut à Thibaut IV, comte de Champagne [1]. Ce prince, fils de Thibaut III et de Blanche, sœur de Sanche VI, était le neveu et l'héritier de ce roi. Ses deux fils lui succédèrent. Du second, Henri-le-Gros, naquit une fille, Jeanne Ire, laquelle, en épousant Philippe-le-Bel, ajouta à la couronne de France la petite couronne de Navarre. Le titre de roi de Navarre appartint ensuite à Louis-le-Hutin; à sa mort, sa fille Jeanne II se trouva la légitime souveraine de cet état; mais son oncle, Philippe-le-Long, l'en dépouilla et en transmit la jouissance à Charles-le-Bel. L'an 1328, Jeanne rentra enfin en possession de son héritage et elle l'apporta en dot à Philippe d'Evreux. On comprendra, sans qu'il soit nécessaire d'appuyer sur ce fait, combien cette série de princes étrangers dut seconder les communications de la France et de l'Espagne.

[1] Cette province a produit un très-grand nombre de poètes. (Voir la *Collection des Poètes champenois antérieurs au seizième siècle*, publiée par M. Tarbé), et ces poètes durent se trouver plus ou moins en rapport avec l'Espagne. Les poètes du moyen-âge voyageaient beaucoup. Chaucer vint à Paris, Perrin d'Angecourt parle plusieurs fois de ses voyages en province, Guillaume de Machault, l'ami de Jean l'Aveugle se rendit souvent en Allemagne, etc.



XI.

Ce fut par l'Aragon que la Provence entra en Espagne où elle joua un rôle si remarquable. L'Aragon réuni aux états de Charlemagne, perdu par Louis-le-Débonnaire, province indépendante ensuite, avait fini par se fondre dans la Navarre. Sanche III en refit un royaume au profit de Ramire Ier. Il lui donna l'Aragon en même temps qu'il donnait la Navarre à Garcie et, comme on l'a déjà dit, la Castille à Fernand Ier. Une des descendantes de Ramire, Pétronille, fut mariée à Raymond Bérenger IV, comte de Barcelonne. Leur fils Alfonse II hérita de sa mère l'Aragon et de son père la Catalogne. Or, ce fils pouvait aussi faire valoir certains droits sur la Provence, il les tenait de son aïeule Douce, comtesse de ce pays. Raymond Bérenger, second fils de cette princesse, avait continué la race des comtes de Provence; mais son successeur n'ayant eu qu'une fille, Raymond V, de la maison de Toulouse, s'empara des états de celle-ci qui s'appelait aussi Douce et qui était cousine d'Alfonse II. Le roi d'Aragon chassa Raymond V et prit pour lui-même possession de la Provence. Ce fut ainsi qu'en 1166 ces belles contrées, l'Aragon et la Catalogne, se trouvèrent rassemblées sous une même domination. La Provence alors avait déjà ses troubadours; leur langue formée,

comme tous les idiomes romans, de l'élément latin et des débris de divers dialectes, avait retenu quelques souvenirs des anciens habitants de Marseille et semblait avoir hérité des instincts poétiques de la Grèce. Elle était la langue littéraire par excellence. Raymond Bérenger IV, l'époux de Pétronille d'Aragon, s'était montré grand protecteur de la *Gaie science* et avait été célébré par Pierre d'Auvergne.

Alfonse II chanta lui-même en langue d'oc et ne se lassa point de favoriser les troubadours. Nostradamus rapporte que ce roi fit rédiger, par un moine de Saint-Honorat, abbaye située dans une des deux îles de Lérins, un manuscrit dont la première partie contenait les généalogies de la noblesse de Provence, d'Aragon, d'Italie et de France, et dont la seconde moitié renfermait des notices sur les troubadours et un choix de leurs poésies [1]. Les maîtres en gai savoir, reconnaissants de sa protection, ont entouré Alfonse II d'un concert d'éloges. Le satirique Bertrand de Born fut le seul qui ne s'associa pas à ces louanges, mais sa voix, toute vibrante qu'elle était, fut couverte par les chants apologétiques de ses confrères. Raymond Vidal a célébré la mémoire du roi-poète dans une longue pièce de vers. Entretenant un jongleur de l'âge d'or de la gaie science : « Ami, lui dit-il, vous déplorez un grand changement si vous rappelez le bon temps tel que vous le dépeignait votre père. Pour ma part, j'ai aussi appris à connaître

[1] Ginguené. *Hist. litt. d'Italie,* t. I, p. 229.

la cour du roi Alfonse qui comblait tout le monde de biens et d'honneurs. Que n'êtes-vous venu plus tôt, vous eussiez appris de la bouche même des poëtes de cour comment ils parcouraient le monde, visitant les villes et les châteaux ; vous eussiez vu leurs molles selles, leurs magnifiques harnais, leurs freins d'or et leurs palefrois. Nombre d'entre eux se rendaient en Catalogne, d'autres venaient d'Espagne, tous étaient sûrs de rencontrer un protecteur affable et généreux dans le roi Alfonse II »[1].

Il ne faut pas confondre ce Raymond Vidal avec Pierre Vidal qui fut aussi l'un des commensaux habituels d'Alfonse II. Pierre était fils d'un pelletier de Toulouse, origine qu'il chercha à déguiser en se nommant plus tard chevalier du roi de Castille, titre un peu apocryphe qu'un de ses confrères, le moine de Montaudon, l'accusait de s'être conféré lui-même. La vie de cet autre Vidal est une sorte de roman dont le héros, homme d'un talent réel toutefois, est tantôt un don Quichotte, tantôt un Poinsinet. Bien venu près des dames, il s'attacha à la belle Azalaïs, femme de Barral, vicomte de Marseille. S'étant mis un jour dans la position de redouter le ressentiment d'Azalaïs, qui ne voulait qu'être chantée par lui, il prit la fuite, parcourut l'Italie, l'Espagne, et finit par suivre le vaillant roi Richard en Palestine. On lui fit épouser, à Chypre, une Grecque prétendue nièce de l'empereur d'Orient. Il s'imagina qu'il avait des droits au trône de Constantinople, prit les insignes im-

[1] *Poésie des Troubadours*, par Diez, p. 69.



périaux, fit porter un trône devant lui et entonna des chants pleins de la plus incroyable forfanterie. Ayant appris qu'Azalaïs était apaisée, Vidal revint à Marseille. Peu après il perdit son protecteur, Raymond VII, comte de Toulouse. En signe de deuil il laissa croître sa barbe et ses cheveux et fit couper les oreilles et les queues de ses chevaux. Ce fut alors qu'Alfonse II chercha à se l'attacher et lui demanda une chanson. Cette chanson contient une allusion à la tristesse du troubadour: « De chanter je m'étais abstenu par la douleur et l'abattement que j'ai de la mort du comte, mon seigneur. Mais puisque cela plaît au bon roi (d'Aragon), je ferai une chanson que porteront, en Aragon, Guillelm et Blascol Romieu. [1] »

Le troubadour que nous ne connaissons que sous le nom de moine de Montaudon, celui-là qui reprochait à Pierre Vidal de s'être créé chevalier de sa propre autorité, était aussi accueilli avec empressement par Alfonse II; prieur de Montaudon il ne séjourna guère dans son abbaye; ses saillies, ses vers faciles, sa gaieté, le faisaient rechercher par tous les seigneurs. Il réussit à obtenir de son abbé la permission de vivre comme le lui prescrirait le roi d'Aragon. Ce prince,

[1] De cantar m'era laissatz
Per l'ir'e per la dolor
Qu'ai del comte mon senhor :
Mas pos vei qu'al bo rei plats
Farai tost una canso
Que porton en Arago
Guillelms e Blascols Romieus.
(*Poëtes français jusqu'à Malherbe*, t. I, p. 166.)

qui connaissait bien le troubadour, lui enjoignit de vivre allégrement. Cet ordre fut ponctuellement exécuté par le jovial prieur, lequel a plaisamment énuméré ainsi les choses qui lui déplaisaient le plus : « Un moine barbu, un mari qui aime trop sa femme, un petit morceau de viande dans un grand plat, beaucoup d'eau dans un peu de vin. »

Bien différente fut, dit-on, l'existence d'un autre troubadour qui fréquentait aussi la cour d'Aragon, et dont la mort tragique a été attribuée à d'autres personnages. Guillaume de Cabestaing, épris de Marguerite de Roussillon, fut, d'après une tradition probablement fabuleuse, tué par un mari jaloux qui se vengea comme le sire de Fayel, en faisant manger à sa femme le cœur du troubadour.

Folquet de Marseille, qui renonça à la gaie science pour entrer dans un monastère, et qui sortit de ce monastère pour devenir évêque de Toulouse, Folquet de Marseille, d'abord le platonique amant d'Adalasie de Barral, puis le persécuteur des Albigeois, a chanté plus d'une fois Alfonse d'Aragon. Ce fut même à la mort de ce prince qu'il se décida à quitter le siècle. On a de Folquet une chanson vigoureuse qu'il composa pour exciter les chrétiens à porter secours aux Espagnols vaincus à Alarcos. On y remarque cette strophe sur le roi d'Aragon : « On peut au moins avoir du cœur, c'est le moment de le montrer, Dieu fera le reste avec notre roi d'Aragon. Je ne crois pas qu'il puisse faillir à quiconque a cœur e vaillance, lui qui ne fait défaut à personne. Il ne voudra pas être parjure à Dieu qui l'honorera

s'il est servi honorablement. Qu'il soit maintenant couronné ici-bas ou dans le ciel, il obtiendra l'une de ces deux couronnes. [1] »

Pierre II suivit les traditions de son père Alfonse à l'égard des troubadours. Il fut le rival heureux de Raymond de Miraval, pauvre chevalier de Gascogne, mais poëte assez distingué. Raymond parla avec tant d'enthousiasme d'Azalaïs de Lombes, à son royal patron, que celui-ci la voulut voir. L'imprudent ménagea, entre la dame et le roi, une entrevue dans laquelle celui-ci devait parler en faveur du poète... mais du poète il ne fut guère question, et Raymond fit allusion à son malheur dans deux chansons qui nous ont été conservées. Enveloppé dans les persécutions contre les Albigeois, Miraval se vit enlever son château. Pierre II étant accouru au secours de son beau-frère, le comte de Toulouse, perdit la vie à la bataille de Moret. Après cette journée qui lui enlevait tout espoir de rentrer en possession de ses biens, Miraval se retira en Aragon et mourut dans un

[1] Cor sivals pot n'aver bo,
D'aitans poira s'en garnir,
Que l'als pot Dieus totz complir
E nostre rei d'Arago;
Qu'ieu no cre saubes fallir
A nul quei an ab bon cor e valen
Tan pauc vezem que falh a l'autra gen.
No deu ges far à Dieu pejurazo,
Que l'onrara si l serv onradamen;
Qu'ogan si s vol ner coronatz sà jos
O sus el cel; uns no l falh d'acquest dos.
(*Poëtes français*, t. I, p. 75.)

couvent. Un autre poète provençal, Perdigon, que Pierre II avait toujours comblé de faveur, célébra honteusement la défaite et la mort de son protecteur.

Jayme Ier, Jayme-le-Conquérant, né et élevé à Montpellier, acheva de compléter l'influence provençale sur l'Aragon en distribuant, à des chevaliers du midi de la France, les terres qu'il avait conquises sur les Mores. Auteur, il a laissé ses mémoires. Jayme fut chanté par les troubadours comme l'avaient été ses ancêtres : « Franc et noble roi d'Aragon, s'écriait Aimeric de Belmont, j'ai grand désir de vous voir à la tête de vos armées ; il n'est chrétien, sarrazin ou juif qui n'admire l'habileté avec laquelle vous tirez parti de vos forces. »

Pierre III, fils de Jayme, fut poète lui-même. On a de lui un appel qu'il adressa à ses peuples à l'époque où Philippe-le-Hardi, roi de France, se disposait à soutenir Charles de Valois à qui le pape venait de donner l'investiture de l'Aragon. Guiraut Riquier, dont on rencontrera encore le nom tout à l'heure, offre dans ses vers une preuve de l'état florissant de la Catalogne qui, on se le rappelle, faisait partie de l'Aragon. Il a composé une *retroensa* en l'honneur des Catalans, nation réputée fine fleur de courtoisie. Ne réussissant pas à gagner les faveurs de sa dame, le poète veut se remettre à l'école et compléter par un voyage en Catalogne son apprentissage en amour.

La poésie provençale avait décliné en deçà des Pyrénées, qu'au-delà elle conservait encore tout

son prestige. En 1388, Jean Ier, instruit de l'établissement ou plutôt de la réorganisation des jeux floraux, envoya au roi de France une ambassade solennelle pour lui demander que deux mainteneurs de Toulouse vinssent former à Barcelone un collége de gaie science [1]. Le marquis de Villena, qui rapporte ce fait, ajoute que Jean Ier obtint ce qu'il désirait et donne des détails curieux sur le cérémonial du concours poétique. C'était la répétition de la fête littéraire dont à Toulouse on attribue la fondation à Clémence Isaure. Mais la poésie qui fleurit sous la protection de cette succursale de la gaie science, ne rappela plus guère les troubadours, elle imita plutôt l'Italie délivrée par Dante de son vasselage envers la Provence.

Je n'ai pas craint de personnifier par quelques noms, par quelques souvenirs biographiques, l'influence que la Provence exerça sur l'Aragon, mais je suis loin d'avoir cité tous les troubadours qui visitèrent cette contrée. Ce que j'ai dit suffira, d'ailleurs, pour faire comprendre les emprunts que le catalan put faire au provençal. Il ne faudrait pas supposer cependant qu'il existe une complète identité entre les deux idiomes. C'est là ce que peut-être on a trop répété. On a cité à ce propos le passage où le marquis de Santillane, en parlant de la langue qu'employaient les poètes catalans, la qualifie de limousine. Ces poètes, il est vrai, usaient de la langue des troubadours, mais cela n'empêchait pas le peuple de se servir d'un autre

[1] Moratin. — *Orig. del teatro*, p. 18.

idiome, de l'idiome qu'écrivit Jayme Ier et qui n'est pas celui dans lequel chantaient les poëtes catalans. C'est là un point que M. Cambouliu me paraît avoir parfaitement éclairci [1] et que me semble confirmer une phrase de Raymond Vidal. Celui-ci ne met point la Catalogne au nombre des pays où l'on parlait la langue d'oc.

« Tout homme, dit-il, qui veut s'adonner à la poésie, doit savoir premièrement que nul idiome n'est notre droit et naturel langage, hormis celui qu'on parle en Limousin, en Provence, en Auvergne et en Quercy. Or, quand je vous parle de Limousin, vous devez entendre ces mêmes contrées ainsi que les territoires voisins ou intermédiaires, et tout homme né et élevé dans ces parages parle naturellement et correctement notre langage [2]. » On doit le penser, en Catalogne la langue d'oc pouvait être entendue du peuple mais n'était guère employée que par les poëtes. Les œuvres de ces derniers se trouvent dans nos recueils mêlées à

[1] « On n'a pas pris garde que le provençal était, pour les Catalans comme pour les peuples de l'Italie, une langue littéraire qui était en possession d'exprimer un certain ordre d'idées et de sentiments, à peu près comme le latin était, dans l'opinion de tous, l'organe obligé de la science. Croit-on qu'à l'époque où Lanfranc Cigala célébrait, dans Gênes sa patrie, les charmes de sa maîtresse dans le plus pur provençal, cette ville n'eût point d'autre langue que le provençal... Ceux qui s'exerçaient à composer dans le goût des troubadours se croyaient obligés de s'exprimer dans leur langue, ce qui n'empêchait nullement qu'il existât en même temps un idiome national. »

(*Essai sur l'Hist. de la litt. catalane*, p. 12.)

[2] Diez. *Poésie des Troubadours*, p. 7.

celles des troubadours et n'en diffèrent par rien. Le marquis de Santillana, dans sa lettre au connétable de Portugal, donne sur les troubadours catalans quelques détails qu'il n'est pas sans intérêt de rapporter ici. Après avoir dit que ceux-ci, les Valenciens et quelques poètes du royaume d'Aragon, écrivirent d'abord en vers longs dont quelques-uns rimaient et dont les autres n'offraient que des assonances, Santillana ajoute : « Depuis, ils ont employé le vers de dix syllabes à la manière des Limousins. Il y eut parmi eux des hommes remarquables tant sous le rapport de l'invention que sous le rapport de l'habileté des rhythmes. Guillen de Bergueda, généreux et noble chevalier, et Pao de Benlibre acquirent une grande renommée; messire Pero March, le vieux, vaillant et noble chevalier, fit de bonnes choses, il écrivit entre autres des proverbes de grande moralité. De notre temps a flori messire Jorde de Saint-Jorde, chevalier prudent qui, certes, composa de belles poésies qu'il accompagnait lui-même, car il était bon musicien. [1] »

Quelques Espagnols, mal conseillés par la vanité nationale, ont prétendu que le provençal devait sa naissance au catalan et qu'il aurait été importé dans nos provinces méridionales lorsque les comtes de Barcelone, devenus rois d'Aragon, occupèrent une partie de ces provinces. Il est beaucoup plus naturel de penser le contraire. Après l'expulsion des Mores ce furent des colonies d'hommes appar-

[1] Sanchez. *Prœmio al Condestable de Portugal*, p. 15.

tenant à ce côté des Pyrénées qui, à la suite de Jayme, repeuplèrent des contrées presque désertes. A ce qui restait en Catalogne de latin dégénéré ou d'ancien dialecte local, ces colonies mêlèrent leurs diverses langues, langue d'oc et langue d'oïl, et de là la ressemblance qui existe entre elles et le catalan.

XII.

La Castille ne fut pas moins visitée par les troubadours que les autres états de l'Espagne. Toutefois leur influence semble y avoir été beaucoup plus tardive. Comment se fait-il qu'un peuple en relation fréquente avec les Provençaux et parlant une langue qui offrait de grandes analogies avec celle de ces derniers, ait été plutôt chercher ses modèles parmi les trouvères dont il était plus loin et qui s'exprimaient dans un idiome moins intelligible pour lui? C'est là un phénomène littéraire assez bizarre; cependant, je le crois, il n'est pas inexplicable. En Castille, la poésie semble être née dans les classes secondaires de la société. Gonzalo de Berceo voulait seulement se servir du langage peu relevé dans lequel on a coutume de s'adresser à son voisin. Au peuple il faut des faits et non des

réflexions, des récits et non des pensées, par conséquent il préfère la poésie narrative à la poésie lyrique. Or, la première de ces poésies était moins commune chez les troubadours que chez les trouvères. Les Provençaux s'inspiraient plus de sentiments que d'actions; leurs chants présentaient sous une forme très-travaillée, très-artistique, des idées souvent fort recherchées et inspirées par cette scholastique amoureuse que l'on rencontre dans les sonnets de Dante et de Pétrarque. Ces chants étaient à la portée des hautes classes, ils n'étaient pas à la portée du peuple. En Aragon où, comme en Italie, de grands personnages étudiaient l'art des vers, en Catalogne où la langue différait peu de la langue d'oc elle-même, où la gaie science comptait aussi les plus nobles chevaliers parmi ses adeptes, les troubadours durent avoir un succès plus marqué, plus complet qu'en Castille. Ce ne fut guère que lorsqu'Alfonse X éleva la littérature jusqu'à lui qu'elle devint apte à recevoir l'inspiration provençale au même moment où, par des motifs identiques, elle put aussi profiter des exemples donnés par les Arabes. Avant le règne d'Alfonse cependant, les troubadours étaient favoblement accueillis en Castille chez les grands et à la cour, et sans doute ils exercèrent une certaine influence, mais une influence restreinte et à laquelle il fallut du temps, non pour se populariser, mais seulement pour se répandre. Lorsqu'Alfonse VIII fut, avec le titre d'empereur, reconnu le chef d'une ligue contre les infidèles, ligue dans laquelle entrèrent les petites puissances de nos provinces

méridionales, Marcabrus composa un chant de guerre énergique et le fit suivre d'une autre pièce adressée au roi Alfonse lui-même [1].

Un autre troubadour dont j'ai déjà parlé, Pierre d'Auvergne, rappelle aussi cette alliance des princes chrétiens contre les Mores. Un peu plus tard, sous le règne d'Alfonse IX de Castille, une nouvelle croisade fut prêchée contre les Arabes, et Gavaudan composa à ce sujet une chanson assez vigoureuse. On y voit que la France, l'Allemagne, l'Angleterre, la Bretagne, l'Anjou, le Béarn, la Gascogne avaient fourni des combattants à cette sainte entreprise.

Fernand III aima et protégea la gaie science comme son père Alfonse IX, comme son fils Alfonse X. — « C'est le roi de Castille, dit Allamanon en parlant de Fernand III, qui rétablira les jeux, les amusements des troubadours, car ils ne reviendraient point d'ailleurs [2]. »

Un des derniers poëtes distingués qu'ait produit le midi de la France, Guiraut Riquier, paraît s'être surtout attiré la faveur d'Alfonse X. J'aurai tout à l'heure à parler d'un morceau assez intéressant de ce troubadour.

Comme Guiraut Riquier et tant d'autres, Boniface Calvo a chanté la protection qu'Alfonse X accordait au gai savoir : « Encore ici chants et soulas puisque les maintient le roi don Alfonse. Mais si lui seul ne le faisait ils seraient déjà tout à fait oubliés et puisqu'il les veut maintenir il ne met point

[1] Fauriel. *Hist. de la Poésie provençale*, t. II, p. 147-148.
[2] *Hist. litt. de France*, t. XIX, p. 446.

l'amour de côté, car sans amour chant ni soulas ne valent [1]. »

Ce Boniface Calvo était un noble gênois; il quitta l'Italie alors troublée par les guerres civiles, vint en Provence, et de là se rendit en Castille. Lorsqu'Alfonse X prépara une expédition restée sans résultat, pour faire valoir de prétendus droits sur la Gascogne, Calvo le seconda par un chant guerrier. Après avoir quelque temps habité la Castille où, malgré les largesses du roi, ses poésies ne lui parurent pas toujours encouragées autant qu'elles le méritaient, le troubadour italien retourna dans sa patrie. Alors, il est temps de le remarquer, il n'y avait pas plus d'Alpes que de Pyrénées. Les troubadours naissent à Gênes comme Calvo, à Venise comme Bartholomé Zorgi, près de Mantoue comme Sordello, tout aussi bien qu'aux environs de Clermont comme Pierre d'Auvergne, ou qu'en Catalogne comme Guillaume de Berguedan. Peut-être le lecteur se rappelle-t-il encore ce dernier nom que le marquis de Santillana a cité comme celui d'un noble et généreux chevalier. Berguedan ne semble d'ailleurs pas avoir été digne d'un tel éloge, car il nous est représenté comme un

[1] En quer cab sai chanz e solatz
Pos los mante lo reis N Anfos ;
Ma si per lui tot sol no fos
Ja'ls agron del tot oblidatz
E pois qu'el los volt mantener
Non met amor a non caler
Car sans amor, chanz e solatz no val...

(Raynouard. *Nouveau Choix de Poésies originales des troubadours*, t. I du *Lexique roman*, p. 475.)

homme d'un caractère fougueux et d'une licence de mœurs effrénée. Assassin d'un seigneur plus puissant que lui, il fut obligé de fuir et trouva chez des parents et des amis une hospitalité qu'il profana indignement. Je ne veux pas, du reste, retracer la vie de ce misérable assez dépravé pour s'applaudir d'avoir déshonoré la femme de son frère, mais je veux profiter d'un fait qui se rattache à lui et qui contribue à prouver que la gaie science formait comme un royaume ou plutôt comme une république littéraire au milieu d'états réels, que les limites de ces états n'enclavaient nullement la renommée des troubadours. Un des plus anciens recueils de l'Italie : *Le Cento Novelle antiche* renferme un conte dont ce Berguedan, qualifié là de noble chevalier de la Provence, est le héros. On lui prête un mot qui a aussi été attribué à Jean de Meung. Celui-ci, sur le point d'être fustigé par des femmes irritées de ses médisances, pria celle d'entre elles qui penserait le mieux mériter ses critiques de lui porter le premier coup. C'est exactement ce que dit Berguedan : « Donne io vi prego per amore che qual di voi é la più p... mi dea in prima. Allora l'una riguardò l'altra, non si trovò chi prima li volesse dare e cosi scampò a questa volta [1]. »

Une autre nouvelle de ce même recueil, la soixante-quatrième, offre encore une particularité

[1] *Le Cento Novelle antiche*, Novella XLII, p. 64. — On trouve encore cette anecdote, mais avec d'autres noms, dans le *lai d'Ignaurès* et dans le *Livre du chevalier de La Tour Landry*.

qu'il faut noter. Ce conte est écrit en italien et a pour sujet une aventure arrivée au troubadour Allamanon; mais il se termine par une longue pièce de vers en provençal. Et cette pièce, l'auteur n'a nullement songé à la traduire. Il était donc certain que les lecteurs auxquels il s'adressait la comprendraient tout aussi aisément que leur langue natale. Cette bizarrerie est faite pour attester quelle extension avait prise l'idiome des troubadours. Cet idiome, tel qu'ils l'employaient, ne fut probablement jamais parlé par les basses classes, mais devait être entendu de tout homme un peu lettré. Il était ce que le latin est de nos jours, mais avec plus de vie et de popularité. De même qu'en Espagne, la langue d'oc avait la prééminence en Italie. Le nombre des poëtes transalpins qui s'en servirent est très-considérable. Outre ceux que j'ai déjà cités, il faut nommer encore, comme ayant joui d'une certaine célébrité, Albert, marquis de Malaspina et Dante de Majano. Le seul sonnet[1] que l'on possède en langue d'oc fut composé par cet italien contemporain du grand homme qui, par son génie, s'est comme approprié le nom de Dante.

Toutes les œuvres du vrai Dante portent les traces de la renommée qu'avaient acquise les vers provençaux. Dans la *Vie nouvelle,* étonné d'une vision, il voulut l'apprendre à plusieurs qui étaient de fameux troubadours de ce temps; « Proposi di farlo sentire à molti li quali erano famosi *trovatori*

[1] Raynouard. — *Nouveau Choix,* p. 504.

in quel tempo [1]. » En Espagne, à peu près vers le même temps, Gonzalo de Berceo employait aussi ce mot : troubadour.

Aun merced te pido por el tu *trobador* [2].

Dans son *de Vulgari eloquio,* Dante cite Bertrand de Born, Pierre d'Auvergne, Foulque de Marseille, à côté de Guido Guinicelli, de Cino da Pistoja ou de ses propres vers. Raimbaud de Vaqueras a composé un *descort* dont le premier couplet est en provençal, le second en italien, le troisième en français, le quatrième en gascon, le cinquième en castillan et le sixième en ces six langues qui chacune y comptent un vers. Dante ne voulut-il pas imiter cet étrange modèle lorsqu'il fit une *canzone* où le provençal, le latin et l'italien se succèdent.

Ahi ! faulx ris per que trai havez
Oculos meos et quid tibi feci
Che fatto m'hai cosi spietata fraude [3].

La *Divine Comédie* présente encore de nombreux souvenirs de la Provence, *les Triomphes* de Pétrarque sont pleins aussi de la gloire des troubadours [4]; on a trop de fois cité ces illustres preuves de leur célébrité pour que je fasse ici d'inutiles redites, mais, je le ferai remarquer, l'influence

[1] *Vita nuova,* p. 9.
[2] *Poesias anteriores al siglo XV. — Loores de nuestra Señora,* st. 232, p. 190.
[3] *Opere di Dante,* t. II, p. 226.
[4] *Trionfo d'Amore Capitolo quarto.*

des poëtes de la langue d'oc s'étendit plus loin encore que l'Espagne et l'Italie. Dans la partie septentrionale de cette dernière contrée, les troubadours se trouvèrent souvent en rapport avec les Allemands. Ils furent aussi en relation avec eux dans la Provence même, par les prétentions que Frédéric Barberousse, Othon IV, Frédéric II, élevèrent sur le royaume d'Arles, et ainsi peuvent s'expliquer d'étranges ressemblances entre de vieux chants allemands et des chansons provençales. Frédéric Barberousse a quelque droit à être lui-même qualifié de troubadour. On connaît de cet empereur un couplet dans lequel il dît ce qui, dans chaque nation, lui plaît le plus et dans lequel il parle — c'est encore pour nous une circonstance à indiquer — de la brillante cour de Castille [1]. Le couplet que nous rappelons a du reste été attribué, et entre autres, par Schlegel, à Frédéric II. C'est de l'un ou de l'autre de ces empereurs qu'il est

[1] Dans *Guillaume au Faucon*, il est fait allusion à la beauté des castillanes.

De la dame vos voldrai dire
Un petitet de sa beauté.
La florete qui naist el pré,
Rose de mai ne flor de lis
N'est tant bele, ce m'est avis,
Com la beauté la dame estoit.
Qui tot le monde cercheroit,
Ne porroit-on trover plus bele
Ne el realme de Castele,
Où les plus beles aünés sont
Qui soient en trestot le mont.

(*Fabliaux de Barbazan*, t. IV, p. 408).

question dans *Le Cento Novelle antiche*, comme étant protecteur de la gaie science. « L'empereur Frédéric fut un très-noble seigneur et tous ceux qui avaient quelque talent venaient à lui de toutes parts parce qu'il donnait volontiers et faisait bon accueil à quiconque avait du mérite. Vers lui venaient musiciens, troubadours, conteurs, artistes, joûteurs, jongleurs et toute manière de gens [1]. »

Les troubadours, poètes d'humeur vagabonde, ne craignaient pas les longs voyages. Emeric, roi de Hongrie, ayant épousé Constance, fille d'Alfonse II, cette princesse attira plusieurs poètes et parmi eux Pierre Vidal, à peu près comme une autre Constance, Constance d'Aquitaine, avait amené une suite de provençaux à la cour du roi Robert. L'Angleterre fut aussi parcourue par les maîtres en gaie science; ce pays était en outre en relation avec eux par la Guyenne.

La Provence, si bien connue de l'Italie, comme on l'a vu tout à l'heure, fut peut-être une transition entre cette contrée et l'Espagne. Dès la fin du onzième siècle, les villes du midi de la France et plusieurs cités transalpines s'étaient alliées par divers traités. Elles formèrent des ligues pour combattre les Arabes, les chassèrent de plusieurs îles de la Méditerranée et leur enlevèrent des places en Espagne même. Dans le siècle suivant, Raymond Bérenger IV, celui sous le règne duquel s'opéra la réunion de la Provence et de l'Aragon, s'allia aux Gênois pour assiéger Alméria. Ainsi avaient

[1] Novella XXI.

commencé par la politique des relations que la littérature continua et qui apportèrent plus tard à l'Espagne la renommée des grands poètes italiens dont elle allait s'inspirer. A une époque postérieure au temps dont nous nous occupons, la gloire de ceux-ci succéda à celle des troubadours; on oublia les Provençaux même dans la Catalogne où l'écho de leurs chants s'était le plus prolongé. Jorde imita Pétrarque; Andres Febrer traduisit la *Divina Commedia* [1].

L'imitation provençale en Castille n'appartient pas non plus à la période que je me propose de traiter ou du moins ne se fit sentir que vers la fin de cette période. L'imitation provençale fut dans tout son éclat seulement au quinzième siècle, seulement sous Juan II. C'est du règne de ce roi que datent surtout les preuves écrites de cette influence à laquelle il fallut une si longue incubation. Cependant, dès Alfonse X, on doit le croire, il y eut une action plus sensible exercée par la poésie provençale. Dès lors la gaie science paraît avoir eu en Castille son organisation, sa hiérarchie, comme aux environs de Toulouse ou de Marseille. Une pièce de Guiraut Riquier donne même à penser que cette organisation était meilleure en Castille qu'en Provence. Cette pièce est une supplique adressée à Alfonse X pour prier ce roi de relever l'état de jongleur. Le jongleur qui chante de beaux vers, qui en compose, peut-il être comparé au vil saltimbanque écorchant un mauvais instrument, qui

[1] Ticknor, *Hist. de la Litt. esp.*, t. I, p. 349, n. 2.

charme la populace par des tours de passe-passe, par des danses de singe? Les vrais jongleurs ne sont pas ces indignes bateleurs, et le poète demande qu'il ne puisse plus y avoir de confusion entre eux et que les premiers reçoivent un nouveau nom. Cette supplique est suivie d'une réponse d'Alfonse X, réponse qui est probablement encore l'œuvre du troubadour. Le roi ou le poète qui le fait parler répond que du mot latin *joculator* est venu le mot jongleur, et regrette qu'en Provence on n'ait pas fait d'utiles distinctions. En Espagne, ajoute-t-il, les choses sont mieux ordonnées, les musiciens y sont appelés *joglars,* les mimes *remendadores,* ceux qui mènent une vie déshonorante *cazuros.* Alfonse finit par décréter que tous ceux qui ne cherchent qu'à divertir le peuple par leurs ignobles exercices soient comme en Lombardie nommés *Bufos,* que le titre de jongleur ne soit accordé qu'aux hommes dont le but, en jouant des instruments ou en récitant des vers, est seulement de divertir de nobles auditeurs. Quant aux hommes privilégiés qui savent composer, ils peuvent revendiquer le beau nom de troubadour et méritent toute espèce de considération [1]. On trouve, du reste, dans les *Siete Partidas,* recueil de lois rédigé par Alfonse X, la plupart des distinctions que vient de faire Riquier. Alfonse X y déclare infâmes les jongleurs, les mimes, les bouffons qui chantent devant le peuple et se font payer leurs jeux par quelques aumônes. Ne sont pas compris dans cette

[1] Diez. *Poésie des Troubadours,* p. 403 et suiv.

classe les personnes qui jouent des instruments ou chantent, soit pour se divertir, soit pour récréer leurs amis, les rois ou les seigneurs.

Les indications que l'on rencontre en Espagne sur les jongleurs sont nombreuses et anciennes. Il en est parlé dans le *Livre d'Apollonius,* dans le *Poème du Cid,* dans le *Poème d'Alexandre,* dans les œuvres de Gonzalo de Berceo. On raconte dans la *Chronique générale* que le Cid, au mariage de ses filles, donna beaucoup de vêtements aux jongleurs qui étaient présents. La même circonstance est rappelée au sujet du mariage des trois filles d'Alfonse VI (1095). D'où venait cet usage? Il avait existé chez les Grecs, chez les Romains, il avait existé aussi chez les Arabes. Mahomet donna son manteau au poète Kaab [1]. Mais d'où venaient les jongleurs eux-mêmes? Autre question sur laquelle il est inutile de s'appesantir ici et qui pourrait fournir un immense déploiement de citations de toute espèce. Sous divers noms on retrouve les jongleurs partout. Le chant, la musique, la danse, le rire provoqué par des gestes, par des paroles, la curiosité excitée par des preuves d'adresse ou de force, cela est si naturel à tous les temps, à tous les peuples, que toujours et partout il a dû se former spontanément des hommes cherchant à satisfaire de semblables instincts.

D'après l'esquisse que je viens de tracer on peut juger qu'il existait de grandes ressemblances entre l'Espagne et la France, mais cette ressemblance

[1] On peut lire à ce sujet la Dissertation XXIX de Muratori.

dans l'aspect des deux nations était surtout à la surface de la société. Au milieu des diverses influences qui se croisaient au-dessus d'elle, influence latine, moresque, française, provençale, italienne, l'Espagne conserva une certaine originalité; elle put imiter des détails, des usages; elle conserva un caractère propre. Pressée entre les féeries de l'Orient et les croyances merveilleuses dont les traditions celtiques avaient peuplé la France, l'Espagne resta longtemps dans une sévère vérité. Ses héros primitifs ne se couvrent pas d'armes enchantées, ils ne sont pas les protégés de Merlin ou de la Dame du Lac, ils ne montent pas le cheval aérien de Firouz-Schah, ils ne possèdent point la lampe magique d'Aladin : ce sont des hommes forts, au cœur intrépide, qui revêtent de bonnes cottes de mailles, qui serrent entre leurs genoux de robustes coursiers, qui se battent souvent moins pour la gloire que pour le profit, que pour gagner leur pain — comme dit le poëme du Cid, — qui vivent enfin d'une existence toute réelle. A peine quelques romances offrent de vagues réminiscences de ces fictions qui, chez nous, ont alimenté de longs poëmes. La forêt de Brocéliant, célèbre par tant de prodiges, ne pouvait croître dans un sol sur lequel la croix étendait si souverainement les bras. Si parfois le surnaturel apparaît dans les productions espagnoles des premiers temps, ce surnaturel est emprunté au christianisme et ne cesse de rester dans les limites de la possibilité. Il y avait donc quelque chose de très-positif dans le caractère espagnol, on n'y sentait

d'aspirations ni à l'idéal, ni à l'infini, mais cette réalité n'a rien qui nous déplaise justement parce que pour nous elle n'est plus réalité; parce que ces mœurs, ces usages, ces caractères, ces manières de penser ne sont plus les nôtres. La société telle qu'elle était au moyen âge trouve dans le contraste qu'elle offre avec le monde moderne une apparence de poésie. Ce qui pouvait être vulgaire pour des contemporains se transforme sous le charme mystérieux que le lointain donne à tous les objets. — Cet esprit positif de l'Espagne, je n'ai fait que l'indiquer ici, bientôt j'en accuserai les traits davantage. J'ai essayé de faire connaître comment se créa la langue dans laquelle furent écrites les anciennes productions de la Castille, j'ai tenté d'indiquer les influences nombreuses qui ont pu participer à ces œuvres antiques, il est temps, à cette heure, de classer les débris, les ruines de cette vieille littérature dans un livre qui sera moins un livre de critique qu'un livre d'archéologie littéraire.

CHAPITRE PREMIER.

LE CID. — DÉTAILS HISTORIQUES.

Le Cid est aussi populaire au-delà des Pyrénées que le neveu de Charlemagne l'a été en deçà. L'imagination des poètes s'est emparé de l'un et de l'autre héros, elle a mêlé la vérité à la fiction, et pour tous deux il est aujourd'hui difficile de dégager l'histoire du roman. On a cependant sur le Cid beaucoup plus de renseignements que sur Roland. Comme témoignage sérieux il n'existe guère sur celui-ci qu'un court passage d'Eginhard. Pourtant le guerrier dont le nom plane sur tout le moyen âge, dont le souvenir se retrouve partout, ce guerrier dût être un homme véritablement illustre... Mais quels monuments consulter sur lui? Des œuvres dont la forme, dont les détails révèlent immédiatement une inspiration toute romanesque.. la poésie et les traditions ont trop vengé Roland de l'oubli de l'histoire.

Plusieurs des documents que l'on a sur le Cid n'ont pas les caractères de la fiction, mais pour quelques-uns d'entre eux cela tient simplement à ce qu'en Espagne la fiction, en plein moyen âge, était presque toujours empreinte des couleurs de la réalité, et en dépit de leur apparence d'authenticité ces documents ne sont souvent guère plus vrais que les légendes relatives à notre Roland. Grâce à leur aspect de vraisemblance, ces détails ont pu toutefois s'introduire dans l'histoire. Des biographes, des historiens ont raconté sans hésiter la vie romanesque du Cid [1]. Mariana avouait pourtant qu'il rapportait de Ruy Diaz plus de choses qu'il n'en croyait. Le doute qui apparaissait dans cette phrase devait grandir. Masdeu en arriva au point de contester l'existence du Campeador [2]. Il faut le reconnaître, aucune des chroniques composées en Espagne dans le onzième et le douzième siècle ne cite Ruy Diaz; mais il est fait mention de lui dans une chronique des premières années du douzième siècle et écrite probablement dans le midi de la France. A l'année 1099 on lit dans cette chronique: « In hispania apud Valentiam Rodericus comes defunctus est, de quo maximus luctus christianis fuit et gaudium inimicis paganis. » — Cela n'est guère plus long que ce qu'Eginhard dit de la mort de Roland: « In quo prælio Eggihardus regiæ mensæ prepositus, Anselmus comes

[1] Entre autre Muller.

[2] *Refutacion critica de la historia leonesa del Cid*, citée par M. du Méril, *Poésies latines populaires*, p. 285.

palatii et Hruodlandus britanici limitis præfectus cum aliis compluribus interficiuntur. »

Les deux ou trois lignes de la chronique française et le contrat de mariage de Rodrigue Diaz et de Chimène, fille de Diego, comte d'Orviedo, ont longtemps été les plus importantes preuves de l'existence du Cid [1]. De nouvelles recherches, des travaux dont nous allons parler successivement, ont montré combien l'incrédulité de Masdeu était exagérée.

Postérieurement aux deux documents que nous venons de citer on avait eu, par les chroniqueurs du treizième siècle, quelques détails plus circonstanciés sur le Cid. Tout à coup, en 1792, apparut une vie complète de ce personnage, une vie qui semblait avoir été écrite peu d'années après sa mort. Elle avait été découverte par Risco et publiée comme appendice à son livre : *La Castilla y el mas famoso Castellano*. Les admirateurs du Cid romanesque, ceux qui tenaient à son combat avec le comte de Gormaz, à son mariage avec la fille de celui-ci, à l'épisode des infants de Carion, aux récits popularisés par la *Cronica general*, par la *Cronica del Cid*, par les romances, accusèrent hautement Risco d'être l'auteur des *Gesta Roderici Campidocti* ; à eux se joignirent les sceptiques qui, avec Masdeu, doutaient même de l'existence du héros castillan. L'accusation portée contre Risco,

[1] Et ce contrat de mariage ou plutôt cette *charta arrharum* a été même mise en doute. (V. du Méril, ouvrage précité, p. 294, note 1.)

examinée par les juges les plus compétents, est aujourd'hui abandonnée. Les traducteurs espagnols de l'ouvrage de Bouterwek, MM. de la Cortina et Hugalde y Mollinedo, publièrent un fac simile du manuscrit découvert par Risco. Ce manuscrit a disparu depuis, cela est vrai, mais l'auteur d'une histoire de Portugal, M. Herculano, le vit encore et le consulta en 1846. Il lui fut confié par un savant allemand, M. Heyne, qui l'avait acheté d'un colporteur français entre les mains duquel ce précieux document était tombé à la suite de la destruction des monastères [1].

On peut présumer que les *Gesta* furent rédigés avant 1238, puisque cette date est celle de la reprise de Valence par les chrétiens et que l'auteur, après avoir dit comment les Maures s'emparèrent de cette ville, ajoute: « Saraceni... unquam eam ulterius perdiderunt. » — Voilà donc une vie du Cid écrite peu de temps après la mort du Cid [2], et plusieurs des faits qu'on y rapporte sont aussi consignés dans les histoires arabes et dans un petit poème dont nous ne tarderons pas à parler.

Les travaux des historiens arabes résumés par Conde attestent en effet la réalité d'un chef espagnol qu'ils appellent Kambytur, traduction du mot Campeador. Depuis, M. Dozy a découvert dans les écrivains arabes des traces plus marquées encore de l'existence du Cid; il a pu recomposer

[1] V. *Historia de la literatura Española,* por M. G. Ticknor, traducida al Castellano, t. I°, p. 494.

[2] Une soixantaine d'années après, suivant M. Dozy.

plusieurs parties de la vie du célèbre castillan, il a jeté une vive lumière sur la voie où Conde, pour lequel il se montre sans pitié, s'était à ce qu'il paraît si souvent égaré.

Non nostrum inter vos tantas componere lites.

Un autre document fait pour corroborer tous ces témoignages a été publié depuis peu. C'est un poëme latin, un fragment de poëme malheureusement, qui a été livré au public par M. E. du Méril [1]. Le manuscrit qui contient ce poëme est du treizième siècle, et M. du Méril pense, d'après diverses inductions qui semblent plausibles mais dont nous croyons inutile d'alonger ces pages, qu'il dut appartenir à l'abbaye de Sainte-Marie de Ripoll en Catalogne. Il se trouve aujourd'hui à la bibliothèque impériale, sous le nº 5132. Trente-deux strophes saphiques sont tout ce qui nous reste de cette production qui se termine par les premiers mots d'une autre strophe inachevée. M. Mila y Fontanals adopte l'opinion de M. du Méril sur le lieu de provenance du poëme, mais il le croit en partie un résumé, en partie une traduction d'une composition plus populaire et sans doute d'origine castillane. Quoiqu'il en soit, le fragment édité par M. du Méril semble remonter loin dans le passé. On pourrait croire qu'il a été écrit à l'époque du Cid, ou — si l'on accepte l'opinion de M. Mila y Fontanals, — qu'il a été composé d'après

[1] *Poésies populaires latines du moyen âge*, par E. du Méril, p. 308.

d'autres œuvres datant elles-mêmes de cette époque, puisque l'auteur parle des récentes guerres de Rodrigue :

> Modo canamus Roderici nova
>   Principis bella.

On pourrait tirer les mêmes inductions de cette strophe dans laquelle l'auteur semble s'adresser à des contemporains du guerrier :

> Eia ! lætando populi catervae
> Campi doctoris hoc carmen audite !
> Magis qui ejus freti estis ope,
>   Cuncti venite !

Le poète parle d'abord des guerres que le Cid fit en Navarre, guerres où il mérita le surnom de Campeador. Il parle ensuite de l'affection du roi Sanche pour le jeune chevalier, puis raconte comment, après l'assassinat de ce prince, Rodrigue fut également cher à son successeur don Alfonse ; mais des courtisans envieux réussirent à perdre le Campeador dans l'esprit du nouveau roi qui bannit le héros. Ce fut alors que le Cid commença à guerroyer contre les Mores. Ses succès augmentèrent la haine de ses ennemis et, cédant à leurs instances, le roi envoya le comte Garcia combattre Rodrigue. Rodrigue fut vainqueur, il le fut encore du comte de Barcelone avec lequel s'était allié le prince more Alfagib. Le poème est interrompu au moment même où l'on peut croire que l'auteur allait traiter son sujet moins sommairement. C'est

ce qu'on peut supposer en lisant les dernières strophes qui contiennent une description prolixe de la manière dont le Cid s'arma pour combattre de nouveau le comte de Barcelone et Alfagib.

Voilà la rapide analyse du curieux fragment publié par M. du Méril; nous aurons à le citer tout à l'heure avec plus d'extension. Nous remarquerons que dans ce poème, pas plus que dans les *Gestes* découverts par Risco, Rodrigue n'est nulle part qualifié de Cid. Il paraît toutefois que, dans des chants populaires très-anciens, il était connu sous ce surnom qui signifie seigneur en arabe. C'est ce que prouvent des vers souvent rapportés et empruntés à un poème latin du douzième siècle. Ces vers, nous aurons aussi à les transcrire plus tard. Quant au titre de *Campeador* traduit dans l'œuvre qui vient de nous occuper par les mots *campidoctor,* rendu ailleurs par ceux de *campidoctus, campiductor, campidator, campeator, campiator,* et dont les Arabes ont fait *cambythour, campydhour,* quant à ce titre, il a donné lieu à diverses explications; nous en résumerons quelques-unes le plus brièvement possible. Suivant M. Dozy, ce surnom n'a rien à démêler avec le mot latin *campus* et dérive du mot teutonique *champt* qui répond aux mots *duellum, pugna.* « Dans le latin du moyen âge — ajoute le savant écrivain — on trouve les substantifs *camphio, camphius*... les verbes *campare, campire* et probablement *campeare* (d'où dérive *campeator*) [1]. »

[1] *Recherches sur l'Histoire politique et littéraire de l'Espagne pendant le moyen âge*, p. 418.

M. Chasles donne une étymologie peu probable au mot *campeador,* il le fait venir de *acampar, campar,* exceller, surpasser [1]. D'autres ont essayé de traduire le mot de *campeador* par champion, ce qui, suivant M. Dozy, ne le rendrait pas exactement [2].

Ce n'est sans doute pas assez d'avoir établi l'authenticité du Cid. Avant de parler des diverses œuvres poétiques qu'il inspira, il peut être nécessaire d'esquisser sa vie en employant les documents les plus dignes de foi, de montrer le personnage de la réalité avant de montrer le personnage de la fiction. Nous allons essayer de le faire avec la sobriété de détails que nous impose le caractère plus littéraire qu'historique de ce livre.

Rodrigue descendait de Laïn Calvo, l'un des deux juges auxquels, au temps de Froila, les Castillans avaient confié le soin de terminer leurs différends. Le petit-fils de Laïn Calvo, qui s'appelait Diego Lainez, épousa Teresa Nuña et en eut, vers la moitié du onzième siècle, Rodrigue, appelé plus

[1] *Études sur l'Espagne,* p. 451.

[2] Cet auteur dit en résumant les recherches de Ducange : « Dans le moyen âge le champion était un homme qui allait d'un lieu à un autre et qui se donnait à louage pour combattre dans les combats judiciaires. Il combattait à pied, jamais à cheval, et n'avait d'autres armes qu'un bâton et qu'un bouclier. Les champions étaient réputés infâmes et les anciennes lois les mettaient sur la même ligne que les voleurs et les filles publiques. » Mais ce mot ne fut-il pas quelquefois pris en bonne part, nous serions tenté de le croire en lisant au mot *campion* dans le *Lexique roman de Raynouard*. « *Lo valen catholic coms de Montfort campion per la fe.* » « Le vaillant catholique comte de Montfort, champion pour la foi. »

fréquemment Ruy ou plutôt Roy-Diaz (Rodrigue, fils de Diego). Tels sont du moins les renseignements que donnent et l'auteur des *Gesta* et Rodrigue de Tolède, chroniqueur du treizième siècle. Ce dernier ne paraît pas classer la famille du Cid au rang des plus illustres races du pays. En cela il n'est pas d'accord avec le poème récemment publié par M. du Méril. On y dit :

Nobiliori de genere ortus
Quod in Castella non est illo majus
Hispalis novit et Iberum littus
Quis Rodericus.

« D'une race si noble qu'il n'en est pas de plus illustre en Castille, Séville et la terre des Ibères ont su quel homme était Rodrigue. »

Plus tard on entoura la naissance du Cid de contes étranges. Ce fut sans doute à l'imitation des romans français où les naissances illégitimes étaient fort en vogue, que l'on fit de lui un bâtard [1]. Dans une chronique rimée, dont il sera question par la suite, Ruy Diaz fait répondre au duc de Savoye qu'il est le fils d'un marchand, mais c'est là une plaisanterie dans le genre de celle de Jean de Paris au roi d'Angleterre.

Le Cid fit ses premiers exploits dans une guerre en Navarre, guerre dont les circonstances sont peu

[1] Sandoval — cité par Risco : *La Castilla y el mas famoso Castellano, prologo*, p. VI, — fait allusion aux bruits qui couraient sur la basse naissance du Cid dont on faisait le fils d'un meunier.

connues et qui eut pour cause les prétentions que le roi de cette contrée élevait sur une partie de la vieille Castille. Don Sanche, au dire des Gesta d'accord avec le poème précité, mit Rodrigue à la tête de son armée et lui confia la garde de l'étendard royal.

Ruy Diaz prit ensuite part aux guerres que Sanche entreprit contre son frère don Alfonse. Ferdinand Ier, leur père, avait partagé ses états entre ses cinq enfants: à l'aîné il avait donné la Castille, à Alfonse Léon et les Asturies, à Garcia la Galice et une partie de la province qui devait devenir le Portugal; à Urraca, une de ses filles, Zamora; Toro à Elvire son autre fille. Ce fatal partage produisit en Espagne des troubles analogues à ceux que des dispositions du même genre causèrent dans la France mérovingienne. Une première guerre se termina par la défaite du roi de Léon. Une seconde guerre se fût terminée par celle du roi de Castille sans un conseil du Cid. D'après des conventions solennellement adoptées, le vaincu devait céder son royaume au vainqueur. Le vaincu, nous venons de le dire, fut d'abord don Sanche; son frère, croyant à l'exécution des serments échangés, arrêta la poursuite d'ennemis dans lesquels il voyait des sujets. Rodrigue persuada alors à don Sanche de surprendre le camp de son frère. Le roi de Castille commit cette déloyauté. Les troupes d'Alfonse furent massacrées ou mises en fuite et lui-même fut fait prisonnier. Quintana a raconté avec de grands éloges pour le Cid cet

odieux manque de foi [1] que M. Dozy a jugé comme il méritait de l'être [2]. La trahison appelle la trahison. Sanche périt assassiné devant Zamora où il assiégeait sa sœur Urraca. Par cette mort la couronne de Castille et de Léon se trouvait réunie sur la même tête, sur celle d'Alfonse qui avait été remis en liberté à la condition qu'il se ferait moine et qui, plutôt que de franchir la porte sans espérance d'un couvent, avait été chercher un asile près d'Almamoun, roi de Tolède. C'est ici que la chronique du Cid et les romances placent un épisode dont ne parlent ni les Gesta, ni le poëme. Avant de reconnaître la royauté d'Alfonse, Ruy Diaz exigea qu'à Burgos, dans l'église de Sainte-Gadea (Sainte-Agathe), le roi jurât qu'il était étranger à la mort de son frère. Ce fait, que M. Dozy regarde comme vraisemblable, aurait été la cause de la haine d'Alfonse contre Rodrigue. S'il en avait été ainsi on ne s'expliquerait pas que le roi eût donné à Rodrigue la main de sa cousine germaine Chimène, fille de Diégo, comte d'Orviedo [3]. Le poëme latin prétend que Ruy Diaz fut d'abord aussi avancé dans la faveur d'Alfonse que dans celle de Sanche.

[1] *Vidas de españoles celebres*, p. 3.

[2] Dozy. *Recherches*, etc., p. 447.

[3] Igitur post mortem domini sui regis Sanctii qui eum nutrivit et eum valdé dilexit, Rex Adelfonsus honorifice eum pro vassallo recepit atque eum nimio reverente amore apud se habuit. Dominam Eximinam neptem suam, Didaci comitis Ovetensis filiam ei in uxorem dedit. — *Historia Roderici Didaci Campidocti*, ap. p. XVIII.

Post cujus necem dolose peractam
Rex Edelfonsus obtinuit terram
Cui, quod frater voverat per totam
Dedit Castellam.

Certe nec minus cœpit hunc amare
Cœteris plusquam volens exaltare
Donec cœperunt ei invidere
Compares aulae.

Dicentes regi : Domine quod facis?
Contra te ipsum malum operaris
Cum Rodericum sublimari sinis ;
Displicet nobis.

Sit tibi notum ; te nunquam amabit
Quod tui fratris curialis fuit
Semper contra te mala cogitabit
Et præparabit.

« Après sa mort (de Sanche) traîtreusement amenée, le roi Alfonse monta sur le trône et donna au Campeador le rang que son frère lui destinait en Castille.

» Certes, il ne l'aimait pas moins, il voulait l'élever au-dessus de tous jusqu'à ce que les courtisans eussent commencé à lui porter envie.

» Ils dirent au roi : Seigneur, que faites-vous, vous travaillez contre vous-même en laissant Rodrigue s'élever ; il nous déplaît.

« Sachez-le, il ne vous aimera jamais parce qu'il a été le favori de votre frère, il méditera et préparera votre perte. »

D'après le poëme, l'envie des courtisans fut donc la seule cause d'une disgrâce généralement

attribuée à la rancune que le roi aurait conservée du serment de sainte Gadea. L'auteur des *Gesta* prétend que cette disgrâce eut pour motif une victoire que le Cid aurait remportée sur les Mores dans une guerre entreprise sans le consentement du prince et durant laquelle furent dévastés les environs de Tolède, état dont le roi était l'allié d'Alfonse. Ce motif semble peu vraisemblable et l'on peut en dire autant de diverses guerres racontées précédemment par le chroniqueur latin. Quoiqu'il en soit, ce serait vers l'an 1081 que le Cid aurait été banni. M. du Méril pense que l'on peut supposer, d'après une strophe [1] du poème publié par lui, que le Campeador se vengea en dévastant les états du roi de Castille; mais M. Mila y Fontanals a fait remarquer que le mot *hispania* désignait en Catalogne les terres des Mores [2]; ce qui ferait cependant pencher pour le sens adopté par M. du Méril, c'est que le roi, toujours d'après le poème, envoya Garcia Ordoñez avec ordre de prendre le Cid mort ou vif; mais le Campeador, à la bataille de Capra, mit son adversaire en complète déroute.

Le Cid trouva un asile à Saragosse chez Yousouf-al-Montamin, c'est le prince que les *Gesta* nomment Almuctaman [3]. La guerre éclata entre

[1] Jubet e terra virum exulare
Hinc cœpit ipse Mauros debellare
Hispaniarum patrias vastare
Urbes delere.

[2] *Observaciones sobre la poesia popular*, p. 63.

[3] Voir pour tout ce qui suit; *Recherches sur l'Espagne*, par

ce prince et son frère Al-Hadjib, roi de Denia — Alfagib dans les chroniques espagnoles — qui avait pour allié Sancho Ramirez, roi d'Aragon et de Navarre, et Bérenger, comte de Barcelone. Le Cid consacra son épée à son protecteur et combattit vaillamment en trop de rencontres pour que nous tenions un compte exact de tous les exploits dont le bruit arriva à don Alfonse. Ce roi le rappela, mais de nouvelles calomnies — étaient-ce bien des calomnies? c'est ce qu'une distance de huit siècles empêche de bien juger — amenèrent un nouvel exil, et le Cid revint chercher un asile à Saragosse qu'il quitta un peu plus tard pour rentrer passagèrement dans les bonnes grâces de son roi. Ce prince lui donna alors un grand nombre de villes, de châteaux et la propriété de tout ce qu'il pourrait conquérir sur les Mores. Ce retour de faveur fut de courte durée. Le Cid, par un malentendu, n'ayant pu se joindre au roi dans une expédition contre les Almoravides, fut encore une fois en butte aux accusations de ses ennemis. Alfonse l'exila, lui prit ses châteaux, fit emprisonner sa femme et ses filles. Celles-ci furent remises en liberté, grâce aux sollicitations d'un envoyé de Rodrigue, mais le Cid n'obtint pas d'être autorisé à combattre ses ennemis en champ clos. D'autres expéditions, d'autres victoires consolèrent le proscrit; guerroyant tantôt pour les uns, tantôt pour les autres, n'oubliant jamais ses intérêts, combattant pour

M. Dozy, Quintana *Vidas de españoles celebres*, Risco *la Castilla y el mas famoso Castellano*. — *Chronica del Cid*.

gagner du butin, pour gagner son pain comme dit le vieux poème, tombant sur les chrétiens sans plus de scrupules que sur les Mores, pillant les mosquées et même les églises si l'on en croit certaine lettre du comte Bérenger, le Cid retrouva plus de puissance que don Alfonse ne lui en avait enlevée Nous ne pouvons raconter minutieusement ces expéditions dans lesquelles Rodrigue unit souvent, d'après M. Dozy, à une vaillance vraiment chevaleresque, toute la rapacité d'un condottiere et toute l'astuce d'un diplomate. Nous citerons cependant sa guerre contre Al-Hadjib et le comte Bérenger qu'il avait déjà combattu lors de son premier séjour chez Yousouf-al-Montamin. Le comte rejoignit le Cid dans des montagnes, et la rencontre des deux armées fut précédée par des espèces de lettres de défi [1].

« Nous savons et nous connaissons, disait le comte Bérenger à la fin de sa lettre, que les montagnes, les corbeaux, les corneilles, les aigles et presque toutes les espèces d'oiseaux sont tes dieux, que tu as plus de confiance en leurs augures qu'en Dieu. Nous, nous croyons en un seul Dieu qui nous vengera de toi et te livrera à nos mains. Nous avons la confiance que demain à l'aurore, avec l'aide de Dieu, tu nous verras près de toi et devant toi. Si tu quittes la montagne et viens vers nous dans la plaine, tu seras ce Rodrigue qu'on appelle le guerrier et le Campeador. Si tu ne le

1 *La Castilla y el mas famoso Castellano.* — *Historia Roderici Didaci*, p. 56-57.

fais pas, tu seras ce que les Castillans appellent un *alevoso* (un traître), et ce qui, en langue vulgaire des Français, se nomme *bauzador* (trompeur), et *fraudator* (fourbe)...[1] Dieu vengera ses églises que tu as démolies et violées... »

C'est dans les *Gesta* que se trouve cette lettre et la réponse qu'y fit Ruy Diaz. Ces deux morceaux ont passé de là, sans doute, dans la *Chronica de España,* et dans la *Chronica del Cid.*

Nous ne savons si ces morceaux peuvent être authentiques, mais il nous a paru bon d'emprunter au premier un court fragment; il fait voir le Cid sous un aspect étrange et rappelle les divers passages du poëme qui nous représentent aussi don Rodrigue préoccupé d'augures [2]. Du reste, malgré la lettre injurieuse du comte, la conduite du Cid fut, à l'égard de Bérenger, généreuse et pleine de grandeur : il le battit, s'empara de sa personne et lui rendit la liberté ainsi qu'aux autres prisonniers. — On retrouve cet épisode dans le poëme que nous venons d'indiquer.

Un raccommodement s'effectua encore entre le roi et Rodrigue, raccommodement aussi trompeur que ceux qui avaient précédé. Après avoir uni ses troupes à celles d'Alfonse et combattu avec lui les Almoravides, nouveaux sectateurs de Mahomet récemment accourus des confins du Sahara, le Campeador fut banni. Cette fois il eut la douleur de voir une partie des siens l'abandonner pour

[1] En langue d'oc.
[2] Pages 21, 33, 41, 52.

passer au service du roi. Rodrigue se retira dans le château de Peñacastel, aux environs de Valence, dont probablement dès lors il convoitait la possession, et d'heureuses entreprises accrurent encore sa puissance et sa renommée. Il fit une guerre terrible à Garcia Ordoñez, comte de Najera, son plus grand ennemi près d'Alfonse. Il se précipita dans la Rioja, commettant des cruautés et des violences que ne dissimule nullement l'auteur des *Gesta*, puis il revint à Saragosse chargé d'un énorme butin.

Nous touchons à la plus brillante époque de la vie du Cid, à la prise de Valence que les Mores appelaient leur paradis. Les limites de cette esquisse ne nous permettent pas d'entrer dans tous les détails qu'a si patiemment rassemblés M. Dozy. Nous résumerons en peu de mots ce beau et curieux chapitre de l'histoire de la Péninsule au moyen âge. Hiaya, nommé aussi Al-Kadir, était roi de Tolède; il n'avait abandonné cette ville à Alfonse de Castille qu'à la condition qu'il serait mis en possession de Valence, ce qui eut lieu après diverses vicissitudes. Mais Al-Kadir régna si inhabilement dans sa nouvelle capitale, qu'elle put devenir l'objet de la convoitise de plusieurs de ses voisins, d'Al-Hadjib, roi de Denia, d'Al-Mostain, roi de Saragosse, et que ses sujets ne demandaient qu'à passer sous un autre maître. Le Cid protégea Al-Kadir contre tous ces dangers; mais pendant une absence du Campeador, un kadhi de Valence, Ibn-Djahhaf, avec l'aide des Almoravides, renversa Al-Kadir, le fit assassiner et se saisit du pouvoir.

A ces nouvelles, Rodrigue accourut et, avec une armée grossie par les partisans d'Al-Kadir, il marcha contre Valence après s'être emparé de la forteresse de Cebolla, où il laissa un lieutenant, et se rendit maître de deux faubourgs de la ville. Les Valenciens et les Almoravides résolurent d'entrer en accommodement avec le Cid. Celui-ci mit pour première condition l'éloignement des Almoravides, ce qui eut lieu en effet. La paix fut donc conclue et Ruy Diaz demeura en possession des deux faubourgs qu'il avait pris, tandis qu'Ibn-Djahhaf continua de gouverner Valence. Mais bientôt la guerre se ralluma entre lui et le Campeador qui, sous prétexte de se délasser dans un jardin d'Ibn-Djahhaf, avait pris possession d'un faubourg voisin. Après avoir forcé une armée d'Almoravides à rebrousser chemin, Rodrigue cerna Valence de tous les côtés. Pendant ce temps Ibn-Djahhaf avait perdu le pouvoir; il réussit à le ressaisir, à entrer en pourparlers avec le Campeador; mais après avoir promis d'exécuter certaines conditions, il s'y refusa et demanda en vain du secours au roi de Saragosse qui ne chercha qu'à gagner du temps. Cependant Valence souffrait toutes les horreurs d'un long siége, la famine y était horrible et les habitants s'engagèrent à capituler s'ils n'étaient pas secourus dans un certain délai; ils ne le furent pas et Valence se rendit le 15 juin de l'année 1094. Mais Rodrigue, suivant M. Dozy, qui du reste, il faut le remarquer, s'appuie sur des documents arabes c'est-à-dire hostiles au Campeador, n'observa nullement les conditions de la capitulation,

Il dissimula d'abord ses projets et adressa aux Mores un discours rapporté dans la chronique générale et dans la chronique du Cid [1], discours qui les remplit de joie. Mais cette joie se changea en amères douleurs quand, dans une seconde réunion, Rodrigue exposa clairement ses projets : ils étaient en contradiction complète avec les conditions qu'il avait promis d'observer.

Les deux chroniques que nous venons de citer sont aussi écrites sur des matériaux arabes et il y a à douter un peu de leur véracité. « Je ne puis croire — a dit à ce sujet M. Ch. de Monseignat — que le Cid ait violé déloyalement les conditions mises à la reddition de Valence, car ces conditions sont si favorables aux Mores qu'elles ne s'accordaient guère avec la situation désespérée où l'effroyable famine, dont leurs historiens font la description, avait réduit la ville... Je ne puis supposer qu'une ville, ainsi réduite par la faim, ait imposé à sa reddition des conditions telles que Rodrigue en aurait été le seigneur nominal plutôt que le maître réel [2]. »

Cette réflexion, d'une grande justesse, nous semble devoir être prise en considération. Il est encore un fait que l'on a reproché au Cid, c'est la mort d'Ibn-Djahhaf. Ce malheureux fut, dit-on, enterré jusqu'au cou dans une fosse autour de laquelle on alluma un bûcher. Non content d'avoir

1 Ces discours ont été traduits par M. le Cte de Circourt. *Hist. des Mores Mudejares et des Morisques* t. I, p. 388 et suivantes.

2 *Le Cid*, par Ch. de Monseignat, p. 144.

Cet homme sans foi ni loi, ce Raoul de Cambrai, qui viola et détruisit les églises chrétiennes, qui procura à Sanche de Castille la possession du royaume de Léon par une trahison infâme, en conseillant à son roi de violer les conditions arrêtées avant la bataille décisive, qui trompait Alfonse, les rois arabes, tout le monde, qui fit brûler des malheureux assiégés qui s'étaient mis entre ses mains et en fit déchirer d'autres par des dogues, qui viola à Valence et à Murviedro les traités solennellement jurés [1]... »

M. Dozy reconnaît ensuite que beaucoup des crimes qu'il attribue au Campeador pouvaient ne pas sembler tels pour les hommes du onzième siècle. Mais ces crimes mêmes ne sont pas tous suffisamment prouvés. D'après quelle autorité accuse-t-on le Cid d'avoir violé les églises? D'après une lettre d'un de ses ennemis. D'après quelles autres autorités parle-t-on de sa barbarie à l'égard des Valenciens, de sa déloyauté à tenir ses engagements? D'après des écrivains arabes. Que penserions-nous de notre glorieuse Jeanne d'Arc si nous n'avions sur elle que les appréciations des chroniqueurs du parti bourguignon, d'Enguerran de Monstrelet, de Jean de Wevrin, de Georges Chastellain?

M. Dozy a traduit, de la *Dhakkirah* d'Ibn-Bassâm, un chapitre où il est beaucoup question du Campeador. Il nous semble qu'à travers la haine de l'écrivain arabe on aperçoit un caractère plus grand

[1] *Recherches*, etc., p. 652.

que ne le représente le savant traducteur : « La puissance de ce tyran — dit Ibn-Bassam en parlant de Ruy Diaz — alla toujours en croissant, de sorte qu'il pesa sur les contrées basses et sur les contrées élevées, et qu'il remplit de crainte les grands et les roturiers. Quelqu'un m'a raconté l'avoir entendu dire, dans un moment où ses désirs étaient très-vifs et où son avidité était extrême : « Sous un Rodrigue cette péninsule a été conquise, mais un autre Rodrigue la délivrera ! [1] » Parole qui remplit les cœurs d'épouvante et qui fit penser aux hommes que ce qu'ils craignaient et redoutaient arriverait bientôt. Pourtant cet homme, le fléau de son temps, était, par son amour pour la gloire, par la prudente fermeté de son caractère et par son courage héroïque, un des miracles du Seigneur. Peu de temps après il mourut à Valence d'une mort naturelle. La victoire suivait toujours la bannière de Rodrigue (que Dieu le maudisse) ; il triompha des princes des barbares ; à différentes reprises il combattit leurs chefs, tels que Garcia surnommé par dérision *la Bouche-Tortue,* le comte de Barcelone et le fils de Ramire ; alors il mit en fuite leurs armées et tua avec son petit nombre de guerriers leurs nombreux soldats [2]. »

De la part d'un ennemi, de telles paroles ne

[1] Jeanne d'Arc disait : « Est-ce que vous n'avez pas ouï que la France perdue par une femme serait sauvée par une autre femme. « *Nonne alias dictum fuit quod Francia per mulierem desolaretur et postea per Virginem restaurari debebat.* — (*Procès de Jeanne d'Arc, publié* par M. Quicherat, t. II, p. *444.*)

[2] *Recherches,* etc., p. 356.

renferment-elles pas un magnifique éloge? Mais il est bien certain maintenant que Ruy Diaz ne fut pas le beau paladin que nous a fait aimer Corneille, et que certains biographes ont écrit sur son compte des nouvelles à peine historiques. Un des traducteurs de *romancero* du Cid s'est cramponné aux fables des romances et ne veut renoncer ni au fameux duel avec le comte de Gormaz, ni au mariage avec Chimène Gomez, ni à *tous les plus charmants et les plus touchants épisodes de cette poétique jeunesse* [1]. Plutôt que de ne plus croire à la tendre Chimène Gomez et contrarié par les traces d'un mariage avec une autre Chimène, fille du comte des Asturies, il a mieux aimé donner à Rodrigue deux femmes du même nom. Ailleurs M. Damas-Hinard use du même expédient à l'égard du cheval du Campeador, du fameux Babieca, dont la longévité lui paraît difficile à expliquer. Il est tenté de supposer que le Cid a eu plusieurs coursiers du même nom. Quelques auteurs ont bien prétendu qu'il y avait eu divers personnages connus sous le nom de Cid et qu'on avait attribué à un seul les actions de tous; pourquoi ne pas inventer deux Chimènes et trois ou quatre Babieca?

On montre, du reste, deux tombeaux de Chimène, l'un à San Juan de la Peña, l'autre à San Pedro de Cardeña, mais il faut voir dans un de ces monuments une supercherie rendue presque excusable par l'admiration des Espagnols pour leur

[1] *Romancero* ou *Recueil des Chants populaires de l'Espagne*, t. II, p. 2.

héros, un témoignage du désir de faire croire à la possession d'un souvenir de Ruy Diaz. Les moines de San Pedro de Cardeña prétendaient bien conserver dans leur église les restes de presque tous les individus qui figurent dans la vie de Ruy Diaz, y compris ceux du cheval du héros, enterré à la porte du couvent. « On le voit, dit M. Dozy, Saint-Pierre de Cardègne devint un véritable panthéon consacré à tous les personnages réels ou fabuleux qui avaient eu quelques rapports avec le Cid de l'histoire ou celui de la poésie populaire [1]. »

Les restes du Cid n'eurent guère plus de repos que ceux du valeureux roi Jean de Bohême. Enfin après bien des vicissitudes, en 1824, ils retournèrent à San Pedro de Cardeña où ils avaient été déposés d'abord.

La renommée du Cid grandit rapidement. En 1272, Alfonse le savant composa, dit-on, une épitaphe pour le Campeador. La croix qu'il portait sur sa poitrine, avec d'autres objets qui lui avaient appartenu, fut longtemps précieusement conservée. Les rois d'Espagne, au moment d'entreprendre des guerres, firent souvent chercher cette croix à San Pedro de Cardeña; elle leur semblait un présage de victoire, elle était presque pour eux une relique nationale. Comme pour Charlemagne la renommée héroïque ne sembla plus suffisante autour du nom du Campeador. On faisait à son tombeau des pèlerinages, on racontait des miracles opérés par son intercession. Cette croyance existait encore au

[1] *Recherches*, etc., p. 697.

seizième siècle. Philippe II fit solliciter la canonisation de Ruy Diaz, sans s'inquiéter de tout ce que l'avocat du diable aurait pu dire.

Quand un personnage est ainsi environné de la sympathie, de toute l'admiration d'un peuple, les poètes s'empressent de mettre leurs chants sous la protection de ce personnage célèbre, de recueillir les traditions qu'il a inspirées, d'ajouter à ses exploits des prouesses nouvelles. Ce fut ce qui arriva pour le Cid. Mais avant de le montrer tel que le firent les œuvres des poètes, nous allons le considérer dans la chronique qui porte son nom.

CHAPITRE II.

LA CHRONIQUE DU CID.

Dans le chapitre précédent j'ai cité plusieurs fois la *Chronique du Cid*. Cet ouvrage, dans sa rédaction actuelle, paraît appartenir à une époque beaucoup plus rapprochée de nous que celle dont j'aurais à parler maintenant si je suivais l'ordre des temps. Ce livre semble postérieur à la chanson de geste que j'analyserai bientôt et peut-être même lui a-t-il emprunté des détails. J'ai cru cependant devoir ici sortir d'une disposition chronologique et m'occuper dès à présent de cette chronique. Je trouve qu'il vaut mieux réunir dans une sorte d'ensemble tout ce que j'ai à dire sur le Cid que de l'éparpiller sous des dates diverses; je trouve encore qu'il est préférable, en traitant de ce personnage fameux, de m'arrêter dès à présent devant des documents qui assez souvent se rattachent à l'histoire plutôt

que de les apprécier après d'autres qui s'en éloignent beaucoup davantage.

Quelques discussions se sont élevées sur l'âge et sur l'origine de l'œuvre que je vais ouvrir. Je résumerai rapidement ces controverses littéraires.

La Chronique du Cid paraît un fragment à peine remanié, à peine modifié d'une compilation que j'ai déjà nommée souvent, que je rencontrerai encore un peu plus loin et qui est célèbre sous le titre de *Cronica general de España* [1]. C'est du IVe livre de cet ouvrage — composé par Alfonse X ou tout au moins sous sa direction — que, selon la plupart des critiques, est extraite, avec de légères variantes, l'histoire connue sous le nom de *Cronica del famoso cavallero Cid Ruy Diez Campeador.* Telle est l'opinion de M. Dozy. Suivant ce savant, la Chronique du Cid n'est que la partie correspondante de la *Cronica general* retouchée et refondue par quelque ignorant du quinzième ou de la fin du quatorzième siècle, retouchée de nouveau au commencement du seizième siècle, par son premier éditeur Juan de Veloredo. M. Ticknor s'exprime à peu près de même. Des nombreux arguments dont il étaie son avis je rappellerai le suivant : La Chronique générale, après avoir parlé de l'enterrement du Cid, ajoute : « Il fut ainsi placé dans l'endroit où il repose encore. » Dans la Chronique du Cid on lit : « Et il resta là longtemps jusqu'à ce que vint à régner le roi don Alfonse. » Suit le récit de la translation du corps dans un

[1] *Recherches*, etc., p. 406.

autre tombeau, translation qui eut lieu évidemment à une époque postérieure à la rédaction de la Chronique générale, puisque cette chronique ne dit rien de cette cérémonie.

M. Huber, s'emparant, probablement sans le savoir, d'une hypothèse de Southey, suppose que les deux compilations ont dû avoir une source commune, que toutes deux ont été redigées d'après une chronique plus ancienne. Cette explication ne supporterait pas un examen sérieux.

M. de Pidal, lui, regarde la Chronique du Cid comme antérieure à la Chronique générale; il se fonde sur ce que plusieurs passages du premier de ces ouvrages offrent des séries de vers de romance, et croit qu'il fut écrit directement d'après les *cantares* des jongleurs. Dans la Chronique générale, les passages correspondant à ceux qu'a cités M. de Pidal n'ont plus rien conservé de ces débris poétiques; ils furent donc, suivant le critique espagnol, composés, non d'après les *cantares*, mais d'après la Chronique du Cid où ces fragments avaient déjà pris l'aspect de la prose. Pour concilier ces objections en sens invers, il faut admettre — supposition certes peu croyable — que la Chronique du Cid existait avant la Chronique générale, qu'elle servit de modèle à celle-ci, puis qu'elle fut remaniée ensuite et d'après la compilation d'Alfonse X.

Quoiqu'il en soit des dissertations auxquelles a donné lieu la quasi-identité des deux chroniques, il est un fait qui semble certain, c'est qu'une phase importante de la vie du Cid a été écrite sur des documents arabes. Ces documents, après avoir été

traduits en castillan, ont été intercalés dans un texte fourni d'abord par des matériaux d'origine espagnole.

De là le peu d'unité qu'offre la physionomie du Cid; de là les couleurs très-différentes sous lesquelles il apparaît; de là deux personnages pour ainsi dire, deux personnages fort dissemblables: l'un grand, héroïque, chevaleresque; l'autre ambitieux, fourbe, cruel. M. Dozy présume que le roi Alfonse X, qui eut tant de fois à se plaindre des grands de son royaume, saisit avec joie l'occasion de les fustiger dans leur type et de les fustiger par la main d'un Arabe. « Je crois, ajoute M. Dozy en parlant d'Alfonse-le-Savant, je crois qu'il a traduit lui-même le récit arabe et cela aussi littéralement que possible, afin qu'on ne pût pas dire qu'il avait calomnié le héros de la nation. C'est cette circonstance qui nous explique pourquoi le style de la traduction est si mauvais, pourquoi il diffère si sensiblement du style du roi-auteur [1]. »

Je me permettrai de faire quelques observations à ce sujet. Je crois parfaitement que le récit de la prise de Valence, ce récit où le Cid se montre sous un jour si défavorable, est emprunté à un More. Mais ne pas réveler l'origine moresque de ce passage n'était-ce pas se déclarer responsable des appréciations de l'écrivain ennemi? Il me semble que si réellement Alfonse X voulait rabaisser le Campeador, sans risquer d'être accusé de *calomnier le héros de la nation,* il eut d'abord indiqué

[1] *Recherches*, etc., p. 412.

d'après quelles autorités il rédigeait cette période de la vie du Cid. En ne le faisant pas il se trouvait exactement dans la même position que si, de lui-même, il eût cherché à décrier Ruy Diaz.

Florian de Ocampo, qui, en 1541, publia la première édition de la Chronique générale, croyait que la dernière partie de ce livre, celle qui contient justement la vie du Cid, n'était pas l'œuvre d'Alfonse X. Il paraît certain cependant que la fin du IVe livre fut écrite par ce roi. C'est cet illustre auteur, comme le fait remarquer M. Ticknor, auquel on peut le mieux attribuer certains détails de vie intime et la relation de la mort de saint Fernand. Mais tout en admettant la remarque de M. Ticknor, on peut penser qu'Alfonse X eut divers collaborateurs, surtout lorsqu'il s'agissait de traduire et croire que le commencement du IVe livre, ou tout au moins le récit de la prise de Valence — qui n'est qu'une traduction — fut l'œuvre de l'un de ces coopérateurs inconnus. Ce mauvais style, dont parle M. Dozy, serait, il me semble, une induction de plus en faveur de mon hypothèse. Si du reste Alfonse X avait eu pour le Cid les sentiments hostiles qu'on lui prête aujourd'hui, eût-il, en 1272, fait élever un nouveau tombeau au guerrier castillan, y eût-il fait graver une élogieuse épitaphe composée, dit-on, par lui-même?

M. Dozy fait de la mémoire du Cid comme une pensée d'opposition dressée en face du trône de Castille, et nous voyons cependant plusieurs des princes qui montèrent sur ce trône témoigner la plus grande admiration pour Ruy Diaz, traiter les

objets qui lui avaient appartenu comme de véritables reliques. C'est ainsi que, en 1336, Alfonse XI écrivait à l'abbé de Cardeña : « Sachez que pour la grande dévotion que nous avons dans la croix du Cid que nous avons portée l'autre fois quand nous fûmes devant Gibraltar, nous croyons bon de l'envoyer chercher de nouveau pour la porter dans notre guerre en Portugal..., etc. » Ces traditions de respect se conservèrent longtemps après la mort du Campeador. On a une lettre adressée par Charles-Quint à l'abbé de San-Pedro de Cardeña, qui s'était permis de déplacer le tombeau du Cid et celui de Chimène. L'empereur ordonne à l'abbé et aux moines de remettre sur-le-champ les choses dans l'état où elles étaient, et il s'étonne que l'on ait eu la hardiesse de toucher aux sépulcres d'aussi illustres personnages. Plus tard le respect devint de la vénération. Philippe II, bon connaisseur en despotisme et qui se fût peu soucié d'exalter encore le souvenir d'un factieux, sollicita — nous l'avons déjà dit — la canonisation de Ruy Diaz.

Il ne résulte pas moins, je dois l'avouer, des divers ouvrages inspirés par le Campeador, que l'on a donné au même personnage deux caractères très-distincts, qu'on l'a fait le représentant de deux idées opposées ; des historiens modernes ont, pour définir ces deux personnifications, employé par un singulier anachronisme de langage les locutions de la politique actuelle, les mots de monarchique, de démocratique. Tout étrange que cela paraisse d'abord, on s'explique assez vite comment un même homme a pu réunir en lui

deux types contradictoires. Rodrigue domine le moyen âge espagnol ; il a depuis longtemps attiré à lui toutes les imaginations, et la difficulté de retrouver les réalités de son existence a permis à ces imaginations en mouvement de voir dans la vie du héros ce qu'elles y voulaient rencontrer. La chanson de geste, qui porte le titre de ***Poème du Cid***, est le plus ancien ouvrage en langue castillane que l'on connaisse sur lui. Là le Campeador est le Cid monarchique, des persécutions injustes ne peuvent lui faire oublier le respect qu'il doit à son roi ; l'exil lui donne l'interêt qui s'attache à ceux qui souffrent, mais l'exil ne fait pas de lui un factieux. Pourtant il y a déjà dans cette œuvre antique le germe d'un autre sentiment. « Quel bon vassal s'il avait eu un bon seigneur ! » disent les habitants de Burgos en voyant partir le glorieux proscrit. C'est la pensée contenue dans ce vers qui va se développer dans la chrônique rimée et dans plusieurs romances. Alfonse, l'un des plus grands princes de l'Espagne, devient un mauvais seigneur, une espèce de tyran ; toutes les sympathies se tournent vers Ruy Diaz, l'intérêt change de nature ; la résignation n'est pas une vertu faite pour plaire longtemps aux masses, il leur faut quelque chose de plus actif, de plus énergique : la révolte, la lutte ; et elles prennent parti pour le plus faible, sans rechercher où est le droit, où est la justice. Elles s'imaginent être entraînées par un instinct généreux et ne font qu'obéir à des instincts d'orgueil, à une pensée hostile à ce qui est autorité. Le peuple espagnol se passionna pour le Cid par

les mêmes raisons qui plus tard et dans d'autres romances lui firent accorder ses sympathies au hardi contrebandier en révolte contre les lois. Ce qui resta surtout de Rodrigue, ce furent ses exils et ses insolences contre le pouvoir : que le pouvoir s'appelât le roi ou même qu'il se nommât le pape. Remuez toutes les nations et vous trouverez toujours le vers de Lafontaine :

Notre ennemi, c'est notre maître.

La prédilection qui s'attacha au Cid fut celle qui s'attacha, en France, aux quatre fils Aymon. On sacrifia Alfonse à Rodrigue, comme chez nous on avait immolé Charlemagne à Renaud qui, dans une des éditions sans cesse remaniées du vieux poème d'Hélion de Villeneuve, finit par offrir le modèle d'un parfait démocrate :[1] étrange altération de l'orgueilleux grand-feudataire, dernière expression d'une idée révolutionnaire longtemps cachée sous l'armure de la chevalerie.

Je pense, du reste, que ce fut un peu à l'exemple des *quatre Fils Aymon* et sous l'influence de la littérature française que la physionomie du Cid s'altéra ainsi et que le même homme devint le héros de deux partis. On trouverait, dans les jugements qu'a inspirés un personnage plus moderne et non moins célèbre que le Campeador, cette bizarre dualité de personnifications contraires. Jeanne d'Arc, pour certains historiens, est une

[1] *Les Quatre Fils Aymon* (Paris. Lugan, 1827), t. II, p. 266.

héroïne monarchique; pour d'autres c'est la messagère d'une ère nouvelle, c'est une héroïne démocratique... Mais laissons ces questions auxquelles plus tard nous serons peut-être ramené encore, et revenons à la Chronique du Cid.

La vie du Campeador dans la Chronique générale et dans la chronique qui porte son nom et qui est presque, comme je l'ai dit, une reproduction de ce premier ouvrage, fut sans doute écrite d'après Lucas de Thuy, Roderick de Tolède, les *Gesta*, le vieux poème, quelques traditions et des historiens arabes. Ces sources si diverses ont produit nécessairement un livre où la vérité s'unit aux fables; mais l'aspect général de l'ouvrage offre une apparence de réalité, même dans les pages où l'on ne peut guère douter que la fiction n'ait eu sa part. Je l'ai repété et je le montrerai encore, l'esprit espagnol ne s'écarte guère des limites de la probabilité, et les œuvres d'imagination qu'il produit ont encore quelque chose de possible.

« Nous ignorons absolument — dit M. Hubert — ce que veulent ou peuvent signifier et sur quoi sont fondées ces expressions d'*extravagante*, d'*absurde*, de *fabuleuse*, d'*incroyable*, appliquées aux relations de la chronique... Quant à nous, pour dire la vérité — en mettant de côté certains traits qui touchent plus ou moins au caractère de *miracle* et de *vision*, qui sont dans le sentiment de la tradition catholique et populaire et tels qu'on en rencontre d'ailleurs dans beaucoup d'historiens du moyen âge que personne n'a songé à regarder comme entièrement fabuleux — nous n'avons pas

rencontré dans la chronique un seul fait qui, en soi-même ou relativement à ceux qui le suivent ou le précèdent, puisse être traité d'absurde, de merveilleux ou d'extravagant. Que l'on suppose ces récits inventés par un More ou un chrétien, il faut bien avouer que jamais on n'employa moins d'imagination et d'invention, ou que jamais on n'usa d'autant d'artifice, d'invention et d'imagination pour produire une histoire fausse et mensongère, et l'on doit reconnaître que l'auteur montre dans ce qu'il rapporte autant de bonne foi qu'aucun autre historien de son temps. Et, qu'on le remarque bien, ce caractère de vérité historique nous ne le rencontrons pas autant dans les bonnes que dans les mauvaises qualités de cette relation, que dans la confusion, les contradictions, le défaut de conséquence et de continuité logique qui sautent aux yeux, que certainement personne n'aurait pris la peine d'inventer et que jamais on n'a inventé de cette manière ni à ce degré. Laissons à nos adversaires le soin de concilier toutes ces invraisemblances, beaucoup plus grandes, à notre avis, que celles qu'offre la chronique, et hâtons-nous d'ajouter que nous sommes très-loin de vouloir conclure que tout ce qui est raconté avec cette simplicité et cette probabilité intrinsèque puisse être pris pour *vérité historique*. Ce que nous nions c'est que l'on doive placer la chronique au rang d'œuvres notoirement et évidemment de pure invention, de contes tout à fait imaginaires, qu'ils soient mores ou chrétiens [1]. »

[1] *Chronica del famoso cavallero Cid Ruydiez Campeador*

Il me semble que ces paroles définissent assez exactement l'aspect de la Chronique du Cid, mélange de faits réels et de faits controuvés, racontés sous les apparences de la réalité. Je ne tenterai pas une analyse qui pourrait fatiguer le lecteur plus encore que moi-même. Je n'essaierai pas de dégager les faits qui peuvent être véritables de ceux qui semblent apocryphes : ce serait recommencer à peu près la notice que j'ai donnée sur Rodrigue. Je me contenterai d'indiquer quels sont les épisodes principaux que l'on peut regarder comme imaginaires et qui figurent dans la chronique. Tel est la mort du comte de Gormaz ; telle est l'expédition de Rodrigue contre la France, sa victoire sur le comte de Savoie ; tels sont d'autres faits d'armes du même genre ; tels sont encore le mariage des filles du Cid et des infants de Carrion, l'infâme trahison de ces derniers, la manière dont Rodrigue obtient justice, la rencontre d'un lépreux dont le Campeador prend le plus grand soin et qui n'est autre que saint Lazare. Cette légende indique déjà une tendance à faire du héros un bienheureux, tendance qui est plus marquée encore dans la légende du juif. Tous les ans on fêtait, dans l'église de San-Pedro de Cardeña, la mémoire de Rodrigue. On retirait de la tombe le corps embaumé du guerrier et on le plaçait en évidence, le buste entouré d'un manteau, la main sur une épée. Un juif pénétra dans l'église dans un moment où elle était

con una introduccion, por D V. A. Huber. — Introduccion, p. LVII, et LVIII.

déserte, il se mit à contempler les restes de Rodrigue : « C'est donc là, se dit-il, le corps de ce Cid Ruy Diaz dont on assure que personne n'a jamais touché la barbe; je vais la lui prendre à présent et je verrai ce qui en adviendra. » Il étendit la main, mais avant qu'elle n'atteignît la barbe vénérable, le squelette fit un mouvement et tira à demi son épée du fourreau. Le pauvre juif tomba évanoui et le miracle qu'il avait provoqué le convertit au christianisme.

De tous ces épisodes celui qui a rendu le Cid populaire en France c'est son duel avec le comte de Gormaz et son mariage avec Chimène. Je vais prendre dans la chronique le germe de la tragédie de Guillen de Castro et de la tragédie de Corneille :

« ...Et ce Rodrigue, allant par la Castille, se prit de querelle avec le comte don Gomez, seigneur de Gormaz; et ils combattirent ensemble, et Rodrigue tua le comte. Sur ces entrefaites, les Mores vinrent parcourir la Castille, et ils étaient très-puissants, car là étaient cinq rois mores. Ils passèrent près de Burgos; ils passèrent à Montes de Oca, Carrion, Vilforada, San-Domingo de la Calçada, Logroño, Najara et dans tout ce pays, et ils enmenaient une grande quantité de captifs et de captives, de juments, de troupeaux et tout espèce de choses, et eux venant avec tout ce butin, Rodrigue de Bivar appela tous les hommes de sa terre, attaqua les Mores à Montes de Oca, les combattit, les mit en fuite et les vainquit, et prit tous les rois et s'empara de tout le butin qu'ils emportaient. Et ils s'en vint vers sa mère et il enmenait les rois avec lui. Et il partagea très-bien tout ce qu'il avait pris dans la bataille avec les autres chevaliers et ceux qui avaient été avec lui, tant les Mores prisonniers que

les autres gains qu'ils avaient fait, en sorte que tous partirent très-joyeux et bien payés et le vantant beaucoup et se louant de lui et de sa manière d'agir. Et lui, quand il arriva près de sa mère avec grand honneur, il remercia beaucoup Dieu de la grâce qu'il lui avait faite, et dit qu'il ne tenait pas pour bon de garder les rois prisonniers, mais qu'il tenait pour bon qu'ils s'en fussent dans leurs terres. Et il les délivra en ordonnant qu'ils s'en allassent, et eux le remercièrent de la grande grâce qu'il leur faisait. Et ils s'en retournèrent dans leurs terres en le bénissant autant qu'ils pouvaient et louant la merci et la courtoisie qu'il leur avait faites, et ils s'en furent dans leurs terres et lui envoyérent aussitôt des tributs et se reconnurent pour ses vassaux. Le roi allant pacifiant son royaume dans le pays de Léon, il lui arriva la nouvelle du succès que Rodrigue de Bivar avait eu sur les Mores, et sur ces entrefaites vint devant le roi Chimène Gomez, fille du comte don Gomez de Gormaz, et elle plia les genoux devant lui et lui dit : Seigneur, je suis la fille du comte don Gomez et Rodrigue de Bivar tua le comte mon père, et je suis la plus jeune de trois filles qu'il a laissées. Et, seigneur, je viens vous demander merci, que vous me donniez pour mari Rodrigue de Bivar, ce dont je me tiendrai pour bien mariée et pour très-honorée : car je suis sûre que sa fortune sera en plus grand état que celle d'aucun homme de votre seigneurie. En cela je tiendrai, seigneur, que vous me faites grande grâce, et vous, seigneur, vous devez le faire, parce que c'est le service de Dieu et parce que je pardonne à Rodrigue de bon cœur. Et le roi trouva bon de lui octroyer sa demande et fit aussitôt écrire à Rodrigue de Bivar des lettres dans lesquelles il le priait et lui ordonnait qu'il vînt incontinen à Palencia pour causer avec lui de choses qui étaien très au service de Dieu, dans son intérêt et dans son honneur.

Rodrigue de Bivar, quand il vit les lettres du roi son seigneur, se réjouit beaucoup et dit aux messagers qu'il voulait accomplir la volonté du roi et se rendre à son ordre. Et Rodrigue s'apprêta bien et promptement et il prit avec lui beaucoup de ses chevaliers et de ses parents et de ses amis, et beaucoup d'armes nouvelles; et il arriva à Palencia, près du roi, avec deux cents pairs de lances, et le roi sortit et le reçut très-bien, et lui fit beaucoup d'honneur et cela irrita beaucoup tous les comtes. Et quand le roi eut trouvé bon de lui parler, il lui dit comment doña Chimène Gomez, fille du comte don Gomez de Gormaz, celle dont il avait tué le père, était venue le demander pour mari et comment elle lui pardonnait la mort de son père. Il le pria de trouver bon de se marier avec elle et qu'il lui ferait pour cela toutes sortes de bien et de grâces. Et quand Rodrigue de Bivar entendit cela, cela lui plut beaucoup et il dit au roi qu'il ferait à sa volonté, ainsi qu'en toute autre chose qu'il lui ordonnerait. Et le roi le remercia beaucoup et il envoya chercher l'évêque de Palencia et ils firent leurs serments, et l'on dressa un acte comme le veut la loi[1]... »

Et voilà le point de départ du Cid chevaleresque et amoureux !

Ces détails sur la Chronique de Ruy Diaz ont, ce nous semble, servi de transition entre la vérité et la fiction, et nous ont tout naturellement conduit à l'œuvre antique que l'on connaît sous le titre de *Poème du Cid* et qui, comme M. Dozy l'a fait remarquer, devrait plutôt être appelée : *Chanson du Cid*[2].

---

[1] *Chronica*, p. 10, *y seg.*

[2] En parlant de cette œuvre, je la désignerai indifféremment par ces deux dénominations.

CHAPITRE III.

LE POÈME DU CID [1].

On ne peut pas douter que l'Espagne n'ait eu, comme la France, des chansons de geste. L'existence de ces poëmes est prouvée par diverses allusions de la Chronique générale. Elle parle d'une chanson de geste sur Bernard del Carpio. « *E algunos dicen en sus Cantares de gesta que fue este don Bernardo,* etc... Quelques-uns disent dans leurs chansons de geste que ce don Bernard fut... » Ailleurs elle dit encore : « *Non lo sabemos por cierto sinon quanto oïmos dezir a los juglares en sus cantares de gesta...* » Alfonse X, dans les *Sicte Partidas,* défend aux chevaliers de se faire réciter

[1] Toute cette partie de mon livre était écrite depuis longtemps quand a paru la traduction complète du *Poème du Cid*, par M. Damas-Hinard, traduction que les lecteurs, qui voudront connaître à fond cette œuvre antique, liront avec intérêt.

autre chose que des chansons de geste ou des récits de faits d'armes... « *Que los juglares non dixiesen ant ellos cantares sinon de gesta o que fablasen de fecha d'armas.* »

Aujourd'hui la connaissance de la littérature romane est assez répandue pour qu'il soit inutile de s'étendre beaucoup sur la nature de la chanson de geste. Nous n'en sommes plus au temps où l'on déclarait la fameuse chanson de Roland perdue parce que l'on s'imaginait qu'elle ne devait se composer que de quelques couplets. De courts détails suffiront donc pour rappeler à nos lecteurs ce qu'ils ont déjà su.

Chez les peuples où la lecture, l'écriture, étaient des sciences inconnues, les chants furent le seul moyen de populariser les souvenirs. Tacite dit que les Germains célébraient leurs dieux dans des vers antiques qui étaient toute leur histoire. Il ajoute qu'ils avaient encore un autre chant, appelé ***Bardit***, par lequel ils s'animaient au combat. Mais ce chant était moins une suite de paroles que le cri du courage : « *Nec tam voces illæ quam virtutis concentus videntur* [1]. » Ce sont sans doute ces cris sauvages qui devinrent la chanson de geste et qui de leur appellation firent, dans la Gaule comme chez les peuples du nord, donner le nom de ***bardes*** à des poètes dont le caractère était réputé sacré.

On connaît deux couplets d'un chant latin qui fut composé sur la victoire que Clotaire II remporta, en 623, sur les Saxons. D'après le témoignage

[1] *De Ger. II.*

d'Eginhard, Charlemagne fit recueillir les poèmes barbares et antiques dans lesquels avaient été célébrées les actions et les guerres des anciens rois.

La chanson de geste, dont le germe se retrouve si loin dans le passé, se développa, en France, au douzième siècle. Elle devint alors un récit en vers de dix ou douze syllabes, disposés en tirades monorimes. Les guerres des grands vassaux entre eux et quelquefois contre leurs suzerains furent les sujets de ce poème qui, d'abord assez court pour être chanté dans une marche militaire ou à l'instant du combat, s'accrut plus tard au point de prendre les dimensions d'une épopée. Ce développement ne fit pas perdre à la chanson de geste son caractère belliqueux, et, ne pouvant plus en redire la totalité, on en récita des branches. La chanson de Roland, qui n'a que dix-huit cents vers dans le texte publié par M. F. Michel, en a plus de dix mille dans une autre rédaction [1].

C'est un fragment de cette chanson que Taillefer chanta avant la bataille d'Hastings, où Guillaume changea son surnom de *Bâtard* contre celui de *Conquérant*. Taillefer rappelle encore les bardes du nord dont on ne reconnaît plus guère les héritiers dans les trouvères et les jongleurs. Ces deux noms désignaient primitivement deux états différents qui souvent se confondirent pour tomber dans un même discrédit. Le trouvère, comme son

[1] *Chants historiques français*, par Leroux de Lincy, t. I, p. X.

nom l'indique, était celui qui inventait, qui trouvait, le poète; le jongleur était celui qui chantait les œuvres des trouvères et qui joignait à ce talent le métier de baladin, d'escamoteur. Un poème anglo-normand du treizième siècle, le *Dit du Jongleur de Ely* [1], offre une série de jeux de mots débités par un jongleur, jeux de mots dans le genre de ceux qu'au dix-septième siècle on nommait *turlupinades*, et dont une scène du *Pédant joué,* de Cyrano de Bergerac, offre un assez plaisant spécimen.

Les trouvères et les jongleurs, on l'a déjà vu, ne furent pas inconnus à l'Espagne; on trouve dans son ancienne littérature mille traces de leur existence, et sans doute le Cid dut être un des premiers héros qu'ils célébrèrent. Nous laisserons à ce sujet la parole à M. Huber: « Il ne serait pas facile, dit-il, de rencontrer une existence, une physionomie historique qui offrît à l'imagination et à la tradition populaire autant d'éléments, autant de points d'appui et pour ainsi dire autant de tentations irrésistibles que le Cid, soit que nous le considérions comme champion invincible de la nationalité politique et religieuse, soit que nous voyions en lui le vassal loyal dans la bonne et la mauvaise fortune, dans l'exil et jusque dans la rébellion contre son roi, soit qu'on le considère comme le fléau des grands seigneurs haïs et craints du peuple et entouré de ces rumeurs d'illégitimité et de bassesse d'origine que répandaient parfois ses ennemis

[1] Même ouvrage, t. I. p. XXVI.

et qui devaient le rendre plus sympathique aux masses. Il serait presque inutile de démontrer par des preuves que, durant sa vie ou peu de temps après sa mort, le Cid fut célébré dans des traditions populaires. Ni l'analogie générale, ni les faits notoires, ni les lois qui résultent de la nature des choses ne permettent de douter que ces traditions, dès leur origine, s'exprimèrent non-seulement en relations prosaïques, mais aussi sous une forme poétique, et principalement dans ce genre de poésie que l'on appelle *populaire*, pour le distinguer de la poésie plus artificielle dans laquelle les idées, les sentiments cherchent à s'exprimer et dont la culture appartient aux classes plus élevées de la société. Nous n'omettrons pas un témoignage très-décisif et intéressant à divers points de vue, qui prouve que dès le commencement du douzième siècle, c'est-à-dire peu d'années après la mort du Cid, on chantait déjà ses exploits en Castille [1]. »

M. Huber cite ensuite quelques vers que l'on a souvent reproduits et que nous transcrirons aussi. Ils sont extraits d'un poème latin sur la prise d'Alméria par Alfonse VII, en 1147. L'auteur de cette œuvre barbare, qui a été publiée par Sandoval, faisait, à ce qu'il paraît, lui-même partie de cette expédition. Il nomme, parmi les chevaliers qui assistaient au siége d'Almeria, Alvar Rodriguez, petit-fils d'Alvar Fañez, l'un des compagnons du

[1] *Chron. del Cid*, p. XIX.

Campeador, et à cette occasion il rappelle et ce dernier et le Cid lui-même [1].

Cognitus et omnibus est avus Alvarus, arx probitatis
Nec minus hostibus extitit impiis urbs bonitatis.
Audio sic dici, quod est Alvarus ille Fanici;
Hismaelitarum gentes domuit, nec earum
Oppida vel turres potuerunt stare fortes.
Fortia frangebat; sic fortis ille premebat.
Tempore Roldani si tertius Alvarus esset
Post Oliverum, fateor sine crimine rerum,
Sub juga francorum fuerat gens Agarenorum,
Nec socii chari iacuissent morte perempti;
Nullaque sub cœlo melior fuit hasta sereno.
Ipse Rodericus, mio Cid semper vocatus
De quo cantatur, quod ab hostibus haud superatur
Qui domuit Mauros, comites domuit quoque nostros;
Hunc extollebat, se laude minore ferebat
Sed fateor virum, quod tollet nulla dierum
Meo Cidi primus fuit, Alvarus atque secundus;
Morte Roderici Valentia plangit amici
Nec valuit Christi famulus ea (eam?) plus retinere.

On voit, d'après cette citation, qu'en 1147, une cinquantaine d'années après la mort de Rodrigue, il existait des chants sur ce héros toujours appelé *mon Cid*, qui ne fut jamais vaincu, qui dompta les Mores, qui triompha des comtes espagnols et après la mort duquel les chrétiens ne purent pas conserver Valence.

Ces chants se sont perdus, mais l'Espagne possède néanmoins une chanson de geste bien réelle.

[1] M. Dozy. *Recherches*, etc., p. 605.

C'est cette chanson que Sanchez a publiée sous le titre trop solennel de *Poème du Cid*, et qui paraît être le plus ancien monument de la littérature castillane. L'auteur inconnu de cette antique production a deux fois indiqué fort clairement ce qu'était son œuvre. Il en termine ainsi la première partie :

Aqui conpieza la gesta del mio Cid el de Bivar.

Et il dit à la fin de la seconde :

Las coplas deste cantar aquis'van acabando.

C'est donc bien une chanson de geste que nous avons sous les yeux [1].

1 On trouve dans l'ancienne littérature castillane trop de traces de notre influence pour ne pas voir encore ici une imitation de la France du moyen âge. M. E. Barret a publié un intéressant opuscule sur les analogies qui existent entre la chanson du Cid et celle de Roland, et, quoique nous n'apercevions pas toutes les ressemblances qu'il signale, il rapproche certains détails qui ne sont certainement pas sans rapport. Mais même en admettant que ce soient là des rencontres dues au hasard, des rencontres qu'on s'explique aisément quand on pense au fond assez modique d'idées qui était en circulation au moyen âge, on est frappé par une réelle similitude de ton, d'inspiration, par un effet d'ensemble qui n'est pas sans identité. Il n'y aurait du reste rien d'impossible à ce que la chanson du Cid n'eût pris celle de Roland pour modèle, et nous croyons que cela aurait pu avoir lieu sans l'intervention du midi, sans qu'il soit besoin de supposer une rédaction provençale de la geste de Roncevaux. M. Barret, qui ne me paraît pas tenir assez de compte de l'action exercée par la France du nord, pourrait, je le sais, étayer son opinion de celle de M. Dozy, qui dit dans une note : « Quant à la poésie française, je suis porté à croire qu'elle était entièrement

On a beaucoup discuté sur sa date. Sanchez la publia sur un manuscrit portant un millésime qui, suivant lui, peut être MCCXLV ou MCCCXLV (1207 ou 1307), Mais M. de Gayagos, qui a examiné soigneusement ce manuscrit, déclare que la date est bien 1345. « Quelque curieux, dit-il, effaça l'un des C afin de donner à l'œuvre une plus grande apparence d'antiquité. Si, comme on l'a dit, la lettre effacée eût été un *e* (et) la rature n'eût pas été aussi grande[1]. » Quoiqu'il en soit le manuscrit n'est pas le texte original du poème, les mots *le escribió* qui le terminent paraissent indiquer l'œuvre d'un copiste et non l'œuvre du poète qui, suivant l'usage du temps, aurait employé sans doute le verbe *faire* au lieu du verbe *écrire*. Il est certain que le style du poème semble beaucoup plus ancien que celui de Gonzalo de Berceo qui vivait vers 1220; aussi Sanchez conjecture qu'il dut être composé au milieu du douzième siècle. Des savants de diverses nations ont partagé cette opinion, tels sont entre autres Marina, Capmany, M. Huber et M. F. Wolf.

inconnue en Castille et même en Aragon. * » Nous avons trouvé tant de preuves du contraire que nous oserons ne pas être de cet avis. Nous avons déjà indiqué quelques-unes de ces preuves, nous aurons encore à en citer d'autres. On ne peut vouloir prétendre que toutes les œuvres françaises dont on retrouve des traces en Espagne soient arrivées dans ce pays par des textes provençaux. S'il en était ainsi, on en retrouverait quelques-uns : tous n'auraient pu se perdre. La chanson de Roland, protégée par un nom célèbre, a pu, tout aussi bien et mieux même que les antiques productions que nous avons citées, arriver à l'Espagne et y arriver directement.

[1] *Hist. de la Litt. esp.*, t. I, p. 496.

* *Recherches*, etc., p. 641.

M. Maguin pense que le poëme du Cid est formé de trois chansons de geste distinctes mais probablement écrites par le même auteur et ne dépassant pas la deuxième moitié du douzième siècle [1]. M. Dozy penche pour l'annéc 1207. M. Jose Amador de los Rios dit dans une note de ses savantes études sur les juifs : « Sans prétendre que notre opinion soit décisive, nous croyons que le poëme (du Cid) a bien pu être écrit par quelq''es-uns de ses serviteurs les plus familiers. Cette conjecture à laquelle donne quelque consistance l'esprit qui règne dans toute l'œuvre, semble se corroborer encore si l'on remarque que toujours au nom de Cid est ajouté le pronom possessif *mon*, chose qui n'a pas lieu pour les autres personnages et qu'on ne voit répétée dans aucun poëme de l'époque. Le mot Cid signifie seigneur, de sorte que chaque fois que l'on dit mon Cid cela équivaut à mon seigneur. Il semble naturel que celui qui appelle toujours son seigneur le seigneur de Bivar ait été son vassal. A cela on répondra que le poëme fut écrit un demi-siècle après la mort du Cid et qu'il ne peut, par conséquent, être l'œuvre de ses familiers ou de ses serviteurs. Les pages du Cid ne devaient pas être âgés, ils devaient au contraire être très-jeunes, ce n'est donc pas une supposition aventurée que de penser que l'un d'eux put écrire le poëme quarante ans après la mort de son maître. [2] »

[1] *Revue des Deux-Mondes*, août 1847. *De la Chevalerie en Espagne.*

[2] *Estudios historicos politicos y literarios sobre los Jadios de España por don Jose Amador de los Rios*, p. 237.

Il me semble que l'on peut d'abord opposer à cette assertion une objection produite par la langue même dans laquelle est écrit le *Poème du Cid*. Si cette langue est beaucoup plus vieille que celle de Gonzalo de Berceo, elle paraît beaucoup plus moderne que l'idiome qui a servi à la traduction de la charte d'Avila, traduction qui fut faite en 1155. Citons, comme preuve, quelques mots de cette pièce : « *Estos sunt los Foros que den el rey D. Alonso ad Abilies cuando la poblou par foro sancti Farondi et otorgo lo Emperador em primo per solar prender i solido a la reu et ij denarios a lo saion e cada ano un solido en censo per lo solar...* »

On peut, à la vérité, expliquer l'apparence plus antique ou plus moderne qu'offrent les premières traces de la langue espagnole, en considérant dans quels lieux ces manifestations se sont produites, car l'idiome était moins formé dans telle province que dans telle autre, et pouvait, par cette raison, avoir un certain aspect de vétusté. Si l'on explique de cette manière l'apparence d'antériorité que la langue de la charte d'Avila paraît avoir à l'égard du poëme du Cid, il y a un autre argument à opposer à l'opinion de M. de los Rios. Si réellement le poëme du Cid avait été écrit par un des serviteurs de Ruy Diaz, cette œuvre ne serait pas si fréquemment en désaccord avec ce qui semble être la vérité. Pour ruiner cette objection, il faudrait pouvoir établir que le récit de la chanson de geste est réellement de l'histoire et, par conséquent, que le récit retrouvé par Risco, et dont des documents

de nature diverse prouvent l'authenticité, n'est, au contraire, qu'un tissu de fictions ou d'inexactitudes?

M. Huber, dans son introduction à la *Chronique du Cid,* se fait deux questions qui ne manquent pas d'intérêt. Il demande [1] si le *Poème du Cid* a été, comme une espèce de mosaïque, composé de l'agrégation de plusieurs romances antiques, ou si, au contraire, le texte de cette œuvre forme un tout compacte et homogène. La première supposition ne serait pas sans exemple; pour ne citer qu'une production fameuse: ce fut ainsi que se forma le célèbre poème des *Niebelungen*. M. Huber ne veut pas, du reste, se prononcer sur ce point; mais il fait remarquer que parmi les romances antiques du Cid, un seul, celui qui commence par ce vers :

Tres cortes armara el rey,

correspond plus ou moins avec le récit du poème — du vers 2984 au vers 3169 — mais offre tant de différences essentielles qu'on ne peut le regarder comme un des matériaux de la chanson de geste [2]. Quant au grand nombre de romances que l'on fabriqua avec les chroniques, à partir du seizième siècle, il n'y a évidemment pas à s'en occuper, puisqu'ils ne peuvent avoir aucune connexion immédiate avec le poème [3].

[1] P. XL.
[2] *Hist. de la Litt. esp.*, t. I, p. 496.
[3] M. de Gayangos a fait remarquer une circonstance que Sanchez

La seconde question que s'est faite M. Huber est celle-ci : Y a-t-il quelque relation immédiate entre la chanson du Cid et la chronique publiée par Risco? A cette demande il répond par la négative. Quoique le sujet soit le même dans les deux œuvres, on ne retrouve pas dans les détails ces analogies frappantes qui seules peuvent établir de véritables rapports, et prouver que l'une procède de l'autre. Les passages dans lesquels le poème et la chronique diffèrent entièrement sont d'ailleurs assez nombreux. Ainsi, dans le poème, le comte de Barcelone n'est qu'une fois prisonnier du Cid ; il l'est deux fois dans la chronique. Dans le poème, la prise de Murviedro précède celle de Valence, dans l'histoire elle lui est postérieure ; il n'est pas question dans le poème du secours que les Almoravides apportent aux habitants de Valence; enfin, les aventures relatives au mariage des filles du Cid et des infants de Carrion et bien d'autres faits encore appartiennent à la chanson de geste [1].

Il faut donc voir, dans le Cid de cette dernière œuvre, non le Cid de l'histoire, mais le Cid de la tradition. On ne doit du reste pas s'étonner que si, peu de temps après sa mort, le Campeador ait été ainsi transformé. Ces altérations rapides étaient

a passé sous silence : c'est que la chanson du Cid présente un certain nombre de divisions commençant par des majuscules. Il pensa d'abord que ces majuscules pouvaient indiquer le commencement de romances ; mais, en examinant attentivement ce point, il se convainquit que ces divisions tout à fait arbitraires devaient être le fait du copiste.

[1] P. XLII—XLIII.

fréquentes au moyen âge et même dans des siècles plus civilisés que l'époque de Ruy Diaz. Ainsi on trouve, dans une chronique anonyme de Lorraine, des détails sur Jeanne d'Arc qui diffèrent en beaucoup de points de l'histoire. La Jeanne d'Arc de la chronique qui fut écrite quarante-six ans seulement après la mort de la Pucelle est celle de la tradition populaire [1]. Le récit du vieil annaliste doit être le résumé de ce que, en Lorraine, pensaient les contemporains de Jeanne; ils ne savaient pas même trop comment elle était morte. L'imagination du peuple, frappée par la célébrité de l'héroïne, avait suppléé aux notions incomplètes que l'on avait sur elle, et à défaut d'une histoire avait fait un roman. C'est presque toujours ainsi qu'agit le peuple quand il est ému par la renommée d'un être extraordinaire : il crée des épisodes fabuleux qui lui paraissent dignes de ce personnage de prédilection.

Un mot maintenant sur la langue et le rhythme du poème du Cid. La langue — j'en ai déjà parlé ailleurs — rude, imparfaite dans ses formes, indécise dans ses constructions, se privant des particules qui donnent tant de grâce et de force aux idiomes modernes [2], dérivait tout nouvellement du latin. Elle en corrompait les mots à sa manière ou elle les acceptait sous la forme que leur donnaient la langue d'oil et la langue d'oc [3]. Le

[1] *Revue de Metz* (année 1843). *Tradition sur la vie de la Pucelle d'Orléans*, par le baron d'Huart; t. II, p. 272.

[2] Ticknor, *Hist.*, etc., t. I, p. 21.

[3] L'influence de la langue d'oil me paraît, dans le poème du Cid, plus marquée peut-être que celle de la langue d'oc. Certes, on

rhythme se compose de vers d'une extrême irrégularité ; on y remarque des vers de huit et des vers de vingt syllabes, des vers qui tantôt, comme dans nos anciens poëmes, offrent des séries de rimes pareilles, qui tantôt ne présentent que de faibles assonnances, qui d'autrefois enfin se terminent par un son seul de son espèce. C'est un rhythme réellement barbare qui peut cependant avoir eu son modèle dans les vers rimés de quinze syllabes employés quelquefois au moyen âge et par exemple dans une pièce sur une victoire remportée par les Pisans en 1088 :

Inclytorum Pisanorum scripturus historiam,
Antiquorum romanorum renovo memoriam;
Nam extendit modo Pisa laudem admirabilem,
Quam olim recepit Roma vincendo Cartaginem[1], etc.

y retrouve beaucoup de mots qui appartiennent à l'idiome des troubadours, mais ces mots appartenaient aussi à la langue des trouvères, et ce qui pourrait donner à penser qu'ils lui ont été fournis par cette langue, c'est qu'elle lui en a donné d'autres qui ne se trouvent pas dans le provençal. Voici quelques-uns des mots que, plus ou moins altérés, on rencontre dans les deux langues de la France: *Solas, quitar, ardiment* (hardiesse), *plaza, endurar, ocasion, gonel, luen, barnax, atender, meter, ome, cuita, departicion* (*départiment* en provençal, *départie* en français). En voici d'autres qu'offre encore le poëme du Cid et que, nous le croyons, possédait seulement le roman du nord: *mager* (maugre), *nuef* (neuf), *eclegia* (eglegie), *prison* (*preiso* en provençal), *peliçon* (*pelisson* en vieux français, *pélissa* en langue d'oc), *aguardar* (guarder), *poridad* (dans le sens de *secret*), *fonta* (honte). On remarque encore dans le poëme du Cid cet impératif : *fed* (faites) au lieu de *hazed*.

[1] *Poésies populaires latines*, par Ed. de Méril, p. 240.

Les irrégularités rhythmiques du *Poème du Cid* ont fait douter à M. Dozy que ce poème ait pu être calqué sur les chansons de geste françaises ou provençales ; pourtant des traces certaines d'imitation le prouvent, ce sont nos chansons de geste qu'a voulu copier le poète du Cid et l'on peut expliquer les défectuosités de la mesure par le peu de soin que les vieux auteurs espagnols apportaient à l'observer. Juan Lorenzo parle comme d'un grand mérite de faire des vers à syllabes comptées *(a sillabas cuntadas)*. L'auteur du *Poème du Cid* a fort bien pu s'inspirer des chansons de geste françaises, tout en conservant les libertés de la versification espagnole.

Le Poème du Cid, tel que nous le possédons, contient 3744 vers. Il manque au manuscrit qu'a fait imprimer Sanchez et qui est le seul que l'on connaisse, quelques pages au commencement et un feuillet vers le milieu. Le début de l'œuvre étant perdu, le lecteur se trouve subitement en face du Cid partant pour un exil qu'il saura rendre si glorieux. L'auteur nous montre Rodrigue regardant sa demeure dévastée et pleurant. Au moyen âge, comme l'a remarqué Sismondi, on n'a jamais fait consister le courage à ne pas répandre des larmes. Après avoir contemplé les portes ouvertes et sans cadenas, les perchoirs de la fauconnerie privés d'oiseaux, le Cid soupira et dit : « Sois béni, Seigneur Père, qui es au ciel ! » Puis il s'éloigna à cheval et entra à Burgos à la tête de soixante lances. En sortant de Bivar, il avait une corneille

à droite; il en avait une à gauche en entrant à Burgos [1].

« Tous les habitants sont aux fenêtres, pleurant de leurs yeux, tant ils ont de douleur; tous disent : Dieu! quel bon vassal, s'il avait eu un bon seigneur! Mais personne n'osait l'accueillir, tant le roi Alfonse avait une grande colère. Avant la nuit était arrivée à Burgos une missive de lui fortement scellée. Le roi défendait à qui que ce fut de donner asile au Cid, et par vraie parole faisait savoir à quiconque le ferait qu'il perdrait ses biens, plus les yeux de la tête et même son corps et son âme. Grande peine avaient les chrétiens; se cachant de mon Cid, ils n'osaient rien lui dire. Le Campeador se dirigea vers sa maison; quand il arriva devant la porte, il la trouva bien fermée, par crainte du roi Alfonse qui l'avait ainsi ordonné, en sorte que s'il ne la brisait personne ne la lui ouvrirait. Les gens de mon Cid appelaient à haute voix; ceux de dedans ne voulaient pas leur rendre une parole. Mon Cid piqua des deux et s'approcha de la porte. Il tira son pied de l'étrier, et du pied donna un coup dans l'huis qui ne s'ouvrit pas, car il était bien clos. Une petite fille de neuf ans se montra alors : Campeador, dans une heure bonne vous avez ceint l'épée. Le roi a défendu de vous recevoir. Avant la nuit est arrivée de lui une missive fortement scellée; nous n'oserions vous ouvrir ni vous recevoir pour rien au monde. Si nous le faisions, nous perdrions

[1] On a déjà vu que le Cid croyait à l'ornithomancie. Cette prétendue science, qui remonte à la plus haute antiquité, fut condamnée par Moïse. Dans Eschyle, Prométhée se vante d'avoir inventé ce mode de divination. V. à ce sujet *Hist. des Spectres et Apparitions* par Le Loyer, p. 366, et une note dans laquelle M. Dozy montre combien les Espagnols croyaient à ce moyen d'augurer. *Recherches sur l'Histoire politique et littéraire de l'Espagne*, p. 493.

nos biens, nos maisons et les yeux de notre tête. Cid, à notre malheur vous ne gagneriez rien. Mais que le Créateur et tout ses saints vous protégent. La jeune fille dit cela et s'en retourna à sa maison [1]. »

Cette scène si simplement écrite me paraît véritablement belle et touchante, et je ne crois pas qu'un poète moins abrupt que l'écrivain inconnu pourrait arriver à produire un plus grand effet.

Rüy Diaz, voyant que le roi était implacable, traversa Burgos. Arrivé à Sainte-Marie, il mit pied à terre, s'agenouilla et pria du fond de son cœur, puis il sauta en selle et alla camper sur les bords de l'Arlanzon; il le fallait bien puisque personne ne voulait le recevoir. Le roi avait même défendu de lui vendre des vivres. Pourtant Martin Antolinez pourvut abondamment Ruy Diaz et ses hommes de pain et de vin. Martin Antolinez dit au Cid:

« Campeador, dans une heure bonne vous êtes né [2]. Cette nuit préparons-nous au départ et mettons-nous en chemin de grand matin, car je serai accusé pour le service que je vous ai rendu, je serai pris en haine par le roi don Alfonse. Mais si je reste avec vous sain et sauf, il faudra bien que plus tard le roi m'ait pour ami. Quant à ce que je laisse, je n'en fais pas plus de cas que d'une figue [3]. »

[1] Vers 18 et suiv.

[2] Cette phrase, qui apparaît à chaque instant dans le Poème du Cid, se trouve aussi plusieurs fois dans nos *Chansons de Geste*. L'auteur de *Parise la Duchesse* s'écrie en parlant de Guillaume de Losanne :

Beneoite soit l'oure que il fu engenrez !

On lit encore le même vers dans *Guy de Bourgogne*, p. 51.

[3] Vers 71.

Le Cid entendit avec joie ces paroles et regretta de ne pouvoir donner une paie double à Antolinez, mais il n'avait plus ni or ni argent. Il lui en fallait cependant pour solder ses hommes. Il fit part à Antolinez d'une idée qui lui venait :

« Je veux, lui dit-il, prendre deux coffres et les remplir de cailloux, pour qu'ils soient bien pesants, ils seront couverts de cuir et fermés soigneusement, le cuir sera or et rouge, les clous seront dorés. Vous irez chez Rachel et Vidas, à Burgos, vous leur direz que je n'ai pu m'arrêter à cause de la colère du roi, qu'il m'est impossible d'emporter mon trésor avec moi à cause de son poids, que je désire le mettre en gage et qu'ils le fassent emporter la nuit pour que personne ne le voie [5]. »

Après avoir parlé de cet expédient digne de Gusman d'Alfarache, Sismondi ajoute : « Cette « tromperie, la seule que se soit permise le héros « espagnol en était à peine une, puisque sa pa- « role était sur ce sable et valait seule un trésor. « En effet, le premier fruit des dépouilles des « Maures servit à racheter le sable mis en gage. » Ce n'est pas du tout ce que dit le poète. Les romances racontent bien que le Cid s'acquitta de sa dette, mais fort tardivement, environ quatorze ans après l'emprunt ; quant au poëme, il laisse la restitution dans le doute. Le vieil auteur prête, au sujet de cette tromperie, une sorte de scrupule à Ruy Diaz ; il lui fait dire ces paroles : « Dieu et tous les saints le voient je ne puis faire autre chose

[5] Vers 85.

et je le fais malgré moi. » La réprobation est plus indiquée dans le roman relatif au même épisode : « O nécessité infâme, à combien d'hommes d'honneur tu fais violence et qui pour sortir de toi font mille choses mal faites ! » On se rappelle encore en Espagne cette anecdote plus honorable pour Rachel et Vidas que pour le Cid ; et l'on voit encore dans la cathédrale de Burgos un des deux fameux coffres.

Rachel et Vidas confiants dans la parole du Cid, lui prêtèrent sans difficulté six cents marcs d'argent, et Antolinez réussit en outre à obtenir pour lui-même un présent de trente marcs. S'étant ainsi procuré des fonds, le Cid se mit en route pour le monastère de San-Pedro de Cardeña où était sa femme doña Chimène et ses filles Sol et Elvire. Il arriva au monastère au chant du coq; l'abbé don Sancho récitait les matines. Chimène, accompagnée de cinq dames d'honneur, était aussi dans l'église où elle priait Dieu et saint Pierre pour son mari. Le Cid fut reçu avec bien de la joie par l'abbé don Sancho qui lui offrit l'hospitalité dans son couvent. Ruy Diaz lui remit de l'argent pour payer les vivres dont il avait besoin ; il y ajouta deux cent marcs pour l'entretien de sa femme et de ses enfants, demandant au bon abbé de les garder sous sa protection et promettant que pour un marc dépensé en leur faveur, il en donnerait cinq au couvent.

« Voilà doña Chimène qui arrive avec ses filles. Les dames les conduisent. Devant le Campeador doña

Chimène plia les deux genoux. Elle pleurait de ses yeux et voulait lui baiser les mains : — Mercy, Campeador, dans une bonne heure vous êtes né; par de méchants intrigants de cette terre vous êtes banni. Mercy, Cid, barbe accomplie [1]; me voici devant vous moi et vos filles, ce sont des enfants de bien peu d'années ; avec elles sont mes femmes de qui je suis servie. Je vois que vous êtes au départ et quoique vivant nous devons nous séparer. Donnez-nous vos conseils par amour pour sainte Marie. Le Cid porta ses mains dans sa barbe touffue, il prit ses filles dans ses bras et les serra contre son cœur, car il les aimait beaucoup. Il pleura fortement de ses yeux et soupira : « Doña Chimène, ma femme accomplie je vous aime comme mon âme. Vous le voyez, bien qu'en vie, nous allons nous séparer. Je m'éloignerai, vous resterez ici. Plaise à Dieu et à sainte Marie qu'un jour je marie mes filles moi-même; que je vive quelques jours de bonheur, et vous femme honorée, que vous soyez servie par moi [2]. »

Martin Antolinez, qui avait quitté le Cid après lui avoir promis de le rejoindre, arriva à San-Pedro de Cardeña à la tête de cent quinze cavaliers. Le Cid alla à leur rencontre et leur dit qu'il souhaitait, avant de mourir, pouvoir faire quelque bien à

[1] Nos vieux poèmes parlent plusieurs fois avec une espèce d'admiration respectueuse des barbes de leurs héros :

Car li roys Cordabas à la barbe florie
(*Chevalier au Cygne*, *vers 3042*.)
Saps que ti manda Karles ab la barba floria.
(*Fier-à-Bras*, *cité dans le Chevalier au Cygne*, *p. 120*.)
Et le dus Naimes respond qui ot le poil flori.
(*Gui de Bourgogne*, *p. 87*.)
Volentiers, dit Doon, par ma barbe flourie.
(*Gaufrey*, *p. 7*.)

[2] Vers 262.

des gens qui avaient quitté pour lui leurs propriétés et leurs maisons, et pouvoir leur rendre le double de ce qu'ils avaient perdu. Six jours s'étaient déjà passés sur les neuf que le roi permettait au Cid de passer en Castille, il fallait se préparer au départ.

« Mon Cid et sa femme vont à l'église. Doña Chimène s'agenouille sur les degrés du maître-autel priant Dieu aussi bien qu'elle le sait, pour qu'il préserve de tout mal mon Cid Campeador[1]... Après la messe dite on sortit de l'église, les chevaux étaient harnachés. Le Cid embrassait Chimène, Chimène baisait les mains de Cid, pleurant de ses yeux que l'on ne savait que faire. Lui se retournait vers ses petites filles et les regardait : — Je vous recommande à Dieu mes filles et à ma femme et au Père spirituel, à présent nous allons partir, Dieu saura nous aider. Pleurant de leurs yeux que jamais vous n'avez rien vu de tel, ils se séparent les uns des autres, comme l'ongle se sépare de la chair. Et il s'en va regardant derrière lui[2]. »

Le poète raconte ensuite minutieusement le voyage du Cid qui, chemin faisant, est rejoint par beaucoup d'hommes d'armes. Un songe, dans lequel l'ange Gabriel lui apparut, inspira un peu de confiance à l'illustre proscrit. Au moment de quitter les états d'Alfonse, il passa sa petite armée en revue ; il compta huit cents lances et un bon nombre de piétons. Le Cid entra à leur tête dans le pays des Mores. Il y signala son arrivée par une victoire qui lui valut un butin considérable. Dieu

[1] Vers 327.
[2] Vers 367.

continua à lui être favorable dans plusieurs combats, et, se dirigeant du côté de Catalayut, il s'empara du fort château d'Alcocer. A cette nouvelle es Mores envoyèrent demander des secours au roi de Valence et vinrent assiéger le Cid. Craignant de manquer de vivres, le Cid proposa à ses gens d'attaquer les Arabes. Les chrétiens, quoique bien inférieurs en nombre, acceptèrent cette offre avec enthousiasme. Ruy Diaz confia sa bannière à Pero Bermuez, en lui recommandant de ne pas se porter en avant sans son ordre.

« Ils ouvrent les portes ; ils se précipitent dehors. Les sentinelles des Mores les aperçoivent et se replient sur l'armée. Quel émoi chez les Mores ! Ils courent prendre leurs armes. Au roulement des tambours la terre semble se fendre. Vous auriez vu les Mores s'armer et se réunir. Ils ont, de leur côté, deux étendards principaux. Ils forment deux troupes de fantassins. Qui pourrait les compter ? Leurs troupes se meuvent en avant ; elles s'avancent pour combattre mon Cid et ses hommes : « Soldats, restez à vos places, que nul ne bouge sans mon ordre ! » Mais Pero Bermuez ne peut rester immobile. Il soulève la bannière et s'élance. « Dieu vous protège, brave Cid Campeador ; je vais mettre votre étendard au milieu des ennemis. Nous verrons comment ceux qui le doivent le sauront défendre ! » Le Cid s'écrie : « Ne le faites pas, par charité ! » Pero Bermuez répond : « Il ne restera point là ! » Il éperonne son cheval et se précipite dans le bataillon le plus épais. Les Mores l'entourent pour s'emparer de sa bannière. Ils lui portent de grands coups, mais ne peuvent le blesser. Le Cid s'écrie : « Secourez-le, par charité ! » Ils serrent leurs écus sur leurs poitrines ; ils abaissent leurs lances ornées de penons ;

ils se courbent sur leurs selles ; ils se jettent vaillamment sur leurs ennemis. A grands cris appelle celui qui nacquit dans une heure bonne : « Frappez, chevaliers, frappez au nom de Dieu ! Je suis Ruy Diaz, le Cid Campeador de Bivar. » Tous tombent sur la troupe où est Pero Bermuez. Il y a là trois cents lances ; toutes sont ornées de banderolles. Chacune de chaque coup tue un More, et en se retournant en tue encore autant. Que vous auriez vu là de lances frapper et se relever, de boucliers percés, de cuirasses bosselées et trouées. Que vous auriez vu de penons blancs devenus rouges dans le sang, de chevaux galoper sans cavaliers [1]. Les Mores crient : « Mahomet ! » les chrétiens : « Saint Jaques ! » En un petit espace tombent morts mille trois cents Arabes [2]. »

Cette description de combat, chaude et vraiment entraînante dans les vieux vers espagnols, est suivie des noms des principaux guerriers et de détails un peu minutieux sur leurs exploits. Presque toutes les descriptions de batailles de nos chansons de geste offrent aussi des longueurs de ce genre. Le poète célèbre ensuite l'immense butin fait par les

[1] M. Barret a rapproché de ce passage des vers de la *Chanson de Roland* qui offrent les mêmes images. (*Du Poème du Cid dans ses analogies avec la Chanson de Roland*). On pourrait emprunter à nos *Chansons de Geste* beaucoup de descriptions analogues. Citons la peinture suivante que nous offre *Guy de Bourgogne*, p. 18 :

La oissiez grant bruit à l'estour commencier
Quant les lances sont fraites, traient les brans d'acier,
La véissies le jor tel estour commencier
Tant bras et tante espaulle et itant hanepier
L'un mort desore l'autre verser et trebuchier
Et foir par ces chants tant auferrant destier
Les regnes trainant qui erent estraier, etc.

[2] Vers 701.

chrétiens. Le Cid, pour sa part, eut trois cents chevaux. Il appela Minaya, son bras droit, et le chargea d'aller faire part de sa victoire au roi Alfonse, et de lui conduire trente coursiers harnachés. Il lui remit aussi une bourse pleine et le chargea de payer mille messes à Sainte-Marie de Burgos et de disposer du reste en faveur de sa femme et de ses filles. Minaya alla remplir son message. Le roi sourit en voyant les beaux chevaux et demanda qui les lui envoyait.

« Mon Cid Ruy Diaz qui dans une heure bonne a ceint l'épée, répondit Minaya, a vaincu deux rois mores dans une journée. Seigneur, le butin est immense. A vous, roi honoré, il envoie ce présent. Il vous baise les pieds et les mains, et vous prie de l'avoir en merci [1]. Le roi dit : — Il est bien tôt : un banni ne peut ainsi, au bout de trois semaines, rentrer en grâce près de son seigneur ; mais puisque cela vient des Mores, j'accepte ce présent et apprends avec plaisir ce qu'a fait le Cid. »

Le roi ajouta qu'il pardonnait à Minaya et qu'il permettait à tous ceux qui le voudraient d'aller combattre sous la bannière de Ruy Diaz. Au bout de trois semaines le Cid vit revenir Minaya qui lui amenait encore deux cents cavaliers et une foule de piétons. Le Cid avait rendu Alcocer aux Mores, moyennant trois mille marcs d'argent. Il pouvait payer généreusement ses troupes qui s'augmentaient de jour en jour. La nouvelle de tant de gloire et de profits excita l'envie de Raymond III, comte

[1] Vers 879.

de Barcelone. Il devint pour le Cid un nouvel ennemi, fut vaincu et fait prisonnier par le Campeador. Dans sa douleur, Raymond refusait de prendre aucune nourriture ; mais Ruy Diaz lui annonça qu'il le rendait à la liberté. Cette victoire apporta encore un immense butin au Cid ; ce fut sur le comte de Barcelone qu'il conquit la *Colada*, célèbre épée qui valait plus de mille marcs d'argent. Les triomphes de Ruy Diaz allèrent toujours croissant : des villes, des bourgs, des châteaux tombèrent en son pouvoir, et enfin il s'empara de Valence après un long siége :

« Quand mon Cid entra à Valence, ceux qui étaient des piétons devinrent des cavaliers. Qui pourrait compter l'or et l'argent qu'ils trouvèrent : tous étaient riches. Mon Cid don Rodrigue eut le cinquième dans la prise ; il eut en argent trente mille marcs d'argent pour sa part ; ce qu'il eut en outre, qui pourrait le compter ?... Le Cid passa en revue ses troupes. « Grâce à Dieu et à sainte Marie, sa Mère, dit-il à Minaya, nous avons plus de monde avec nous que lorsque nous quittâmes la maison de Bivar ! [1] »

Le Cid chargea ensuite Minaya d'aller de nouveau vers le roi Alphonse, de lui offrir un présent de cent chevaux et de lui demander la permission de faire venir près de lui sa femme et ses filles. Le Cid envoya aussi mille marcs d'argent à l'abbé de San-Pedro de Cardeña, et, dans son zèle pour la foi, établit pour évêque à Valence le bon prêtre don Jérome : ce qui fut une grande joie pour les

[1] Vers 1221—1277.

chrétiens. Lorsque Minaya arriva à la résidence du roi, don Alfonse sortait de l'église où il était allé ouïr la messe :

« Voilà Minaya Alvar Fañez qui arrive ; il plia les genoux devant tout le peuple et aux pieds du roi Alfonse il tomba avec grande tristesse ; il lui baisa la main et lui parla ainsi : « Merci, Seigneur Alfonse, pour l'amour du Créateur ! Mon Cid vainqueur vous baise les mains, les pieds et les mains comme à son bon seigneur, et il vous prie de lui accorder merci. Vous l'avez banni de votre terre ; il n'a pas votre faveur. Quoiqu'en pays étranger, il a fait de belles choses. Il a pris Xerica, Ondra, Almenar, la forte place de Murviedro, Cebolla, Casteion, Peña Castiella qui est une roche redoutable. Maintenant il est seigneur de Valence ; il y a mis un évêque ; il a gagné cinq grandes batailles ; immenses sont les profits que Dieu lui a donnés. En voici les preuves ; je vous dis la vérité : Voilà cent beaux chevaux, bons coureurs ; ils sont garnis de leurs selles et de leurs brides. Le Cid vous baise les mains et vous les présente. Il se reconnaît pour votre vassal et vous tient pour son seigneur. » Le roi leva sa droite et se signa à la nouvelle des grands butins qu'avait faits le Campeador. « Saint Isidore me soit en aide ! Je me réjouis de ce qu'a fait le Campeador ; j'accepte ces chevaux qu'il m'envoie en don. » Ce qui plut au roi déplut à Garci Ordoñez : « Il semblerait que dans le pays des Mores il n'y a plus un homme vivant quand on voit le Campeador faire ainsi à sa guise [1]. »

Minaya parla ensuite du désir que le Cid avait de revoir sa femme et ses filles. Don Alfonse le permit et dit qu'il ferait même donner une escorte

[1] Vers 1325.

d'honneur à Chimène. Il ajouta qu'il accordait au Cid toutes les terres qu'il avait conquises. Minaya alla accomplir la fin de son message. Il se rendit à San Pedro de Cardeña; annonça à Chimène et à ses filles qu'il était chargé de les conduire près de Ruy Diaz, et remit au bon abbé Sancho la somme qui lui était destinée. Minaya acheta ensuite pour Chimène, ses filles et leurs femmes, les plus beaux ornements qu'il put trouver à Burgos, des palefrois et des mules. Voilà que tout à coup, comme il allait partir, Rachel et Vidas vinrent se jeter à ses genoux pour se plaindre du tort qui leur avait été fait. Minaya promit de s'entretenir de cette affaire avec le Cid, et les assura que le service qu'ils avaient rendu serait reconnu. Il n'est plus davantage question des pauvres juifs, mais on peut s'étonner que, après tant de fructueuses victoires, Rodrigue n'ait pas songé plutôt à acquitter ses dettes. En effet, les événements que j'ai racontés ont rempli plusieurs années. C'est un point qu'il est bon d'indiquer, car la rapidité de l'analyse pourrait faire supposer qu'il ne s'est agi que d'un court laps de temps. Le bon abbé don Sancho vit avec bien des regrets partir Chimène et ses filles dont le poète raconte minutieusement le voyage. Elles arrivèrent à Valence, où elles furent reçues avec solennité. Le Cid alla au-devant d'elles, monté sur le fameux Babieca, son cheval favori. C'est la première fois, du reste, que ce cheval est cité dans le poème. La joie du Campeador et de sa famille est vivement décrite :

« Écoutez ce que dit celui qui naquit dans une heure prospère : « Vous, chère et honorée femme et mes deux

filles, mon cœur et mon âme entrez avec moi à Valence, dans cet héritage que j'ai gagné pour vous. La mère et les filles lui baisèrent les mains, puis tous entrèrent avec grand honneur dans Valence, et le Cid les conduisit à l'Alcazar [1]. »

Mais le Cid ne devait pas vivre longtemps en paix. Yucef, roi de Maroc, a rassemblé une puissante armée, il débarque en Espagne et vient assiéger Valence. En voyant du haut de l'Alcazar les troupes africaines, Chimène et ses enfants, qui sont devenues de jeunes filles pendant le long exil de leur père, ressentent une grande terreur. Rodrigue les tranquillise, ce sont de nouvelles richesses qui lui arrivent, c'est le présent de bienvenue de Chimène, c'est la dot de Sol et d'Elvire. Le Cid se détermine à fondre sur ses ennemis. Après avoir entendu la messe et reçu avec ses gens l'absolution de l'évêque Jérôme, il monte sur Babieca et se précipite sur les Africains. Il y a là un terrible combat; le Cid est vainqueur encore une fois. Il rentre à Valence où il est reçu avec bonheur par sa femme et ses filles. Le gain de cette journée est énorme et le poète l'énumère complaisamment. Rodrigue envoie de nouveau une ambassade et des cadeaux au roi Alfonse. Ce n'est pas sans admiration que le prince écoute le récit d'une si brillante victoire et il témoigne la plus grande estime pour l'illustre guerrier. En voyant le roi rendre ainsi sa faveur au Cid, deux jeunes gens de la cour, les infants de Carrion, don Diègo et don Ferrando, se dirent qu'ils

[1] Vers 1622.

ne pouvaient trouver de meilleurs partis que les filles du héros et parlèrent de leurs projets au roi. Don Alfonse lui-même en entretint Minaya et Pero Bermuez, les envoyés du Cid, et les engagea à faire connaître à ce dernier les espérances des infants de Carrion. Diego et Ferrando passaient pour fort orgueilleux et leur demande fut peu agréable à Rodrigue; il ne crut pas cependant devoir re pousser des gendres qui étaient appuyés par le roi, et bientôt une entrevue dans laquelle le Cid fut comblé d'honneur eut lieu entre ce dernier et don Alfonse; le mariage fut décidé et célébré peu de temps après. — Ici le vieux poète avertit ses lecteurs qu'il va mettre fin à cette partie de sa chanson et leur souhaite la protection de Dieu et de tous les saints [1].

La dernière partie du poème est presque entièrement remplie par l'épisode des infants de Carrion, qui renferme de très-beaux détails et qui offrirait plus d'intérêt s'il était moins longuement raconté. Don Diego et don Ferrando n'étaient pas dignes d'épouser les filles du Cid; ils donnèrent une triste idée de leur courage en s'enfuyant devant un lion que le Cid faisait élever et qui s'était échappé de sa cage. Le Campeador, qui faisait sa sieste, brusquement réveillé, marcha vers le farouche animal, le fascina de son regard, le saisit par le cou et le remit dans ses chaînes. Peu après, la lâcheté des infants apparut de nouveau dans une guerre contre les Mores, guerre où le Cid acquit une

[1] Vers 2286.

gloire nouvelle en tuant le roi Bucar et en lui enlevant Tizon, épée non moins fameuse que Colada. En butte au mépris des compagnons d'armes de leur beau-père, les infants témoignèrent le désir de retourner à Carrion, et ils obtinrent du Cid la permission d'y emmener leurs femmes. Celui-ci, quoique consentant à ce départ avec répugnance, combla ses gendres de ses bontés; outre des richesses considérables il leur donna Tizon et Colada. Les infants ne s'étaient mariés que par avarice, ils haïssaient le glorieux sang du Cid ; ils s'étaient imaginés que le lion devant lequel ils avaient fui n'avait été lâché que pour éprouver leur fermeté; ils étaient humiliés, ils voulaient se venger et ne plus vivre avec les témoins de leur lâcheté. Arrivés dans un bois, les perfides infants dépouillent Sol et Elvire de leurs vêtements, attachent les malheureuses à des arbres et les abandonnent après les avoir meurtries de coups. Felez Munoz, neveu du Cid, trouve ses cousines dans cette affreuse position et comme mortes, il les ramène à leur père. Le Cid, songeant que s'il a été insulté le roi l'a encore été davantage car c'est lui qui a marié Sol et Elvire, demande à Alfonse de le mettre en présence des coupables. Alfonse réunit les cortès à Tolède. Le cinquième jour arrive Rodrigue précédé d'Alvar Fanez. Le roi monte à cheval et vient à la rencontre du Campeador et lui fait le plus honorable accueil. Le roi expose ainsi aux cortès le motif de leur réunion [1] :

[1] Vers 3140.

« Ecoutez, chevalier et que Dieu vous protège. Depuis que je suis roi je n'ai jamais réuni que deux cortès, l'une à Burgos l'autre à Carrion. Aujourd'hui je tiens cette troisième assemblée à Tolède par amour pour mon Cid, qui est né en une heure bonne, pour qu'il obtienne justice des infants de Carrion. Ils lui ont fait grand tort, nous le savons tous. Que soient juges le comte don Anrich et le comte don Rémond et vous autres comtes, qui n'êtes d'aucun parti; prêtez toute votre attention car vous êtes capable de voir où est le bon droit, car je ne veux rien d'injuste. Soyons de part et d'autre en paix aujourd'hui. Je le jure par saint Isidore, celui qui quittera cette réunion sera banni du royaume et perdra mon affection. Je serai du côté de celui qui a le bon droit. A présent parle, mon Cid Campeador, nous saurons ce que répondront les infants de Carrion. » Mon Cid baisa la main du roi et se leva : « Je vous remercie comme mon roi et mon seigneur de ce que vous avez réuni ces cortès pour moi. Je demande ceci aux infants de Carrion: pour mes filles qu'ils ont abandonnées, je n'ai pas de déshonneur car vous les avez mariées, roi, et vous saurez ce que vous avez à faire; mais quand ils emmenèrent mes filles de Valence-la-Grande, je les aimais de cœur et d'âme et je leur donnais mes deux épées Tizon et Colada. Je les avais gagnées en baron, je les leur avais données pour qu'ils s'honorassent avec elles et vous servissent. Quand ils laissèrent mes filles dans le bois de chêne, ils ne voulurent plus m'être rien et perdirent mon amour; qu'ils me rendent mes épées puisqu'ils ne sont plus mes gendres. »

Les juges trouvèrent la demande juste et déclarèrent que les épées devaient être remises au Cid.

« Il reçut les épées, baisa les mains du roi et retourna au banc qu'il avait quitté. Il tient les épées dans ses

mains et les regarde ; on ne peut les avoir changées car le Cid les connaît bien. Tout son corps est joyeux ; il sourit, il lève la main et la porte à sa barbe : « Par cette barbe que personne n'a coupée, elles iront venger doña Elvire et doña Sol. » Il appela son neveu par son nom, tendit le bras et lui donna l'épée Tizon : « Prends-la, neveu, elle gagne à changer de maître. » Et à Martin Antolinez, le brave habitant de Burgos, tendant le bras il donna l'épée Colada : « Martin Antolinez, mon preux vassal, prends Colada, je l'ai gagnée d'un bon seigneur, du comte don Remond Berengel, de Barcelone-la-Grande. Je vous la donne pour que vous en ayez grand soin. Si vous combattez avec celle-là, vous aurez grand renom et grand prix. » Il lui baisa la main et prit l'épée. Alors se leva mon Cid le Campeador : « Grâce au Créateur et à vous, roi seigneur, je suis payé à présent de mes épées Colada et Tizon. J'ai une autre demande à faire aux infants : quand ils emmenèrent mes filles de Valence, je leur donnais en or et en argent trois mille marcs. Ils acceptèrent ce don. Qu'ils me rendent mon bien puisqu'ils ne sont plus mes gendres [1]. »

Les infants, après s'être concertés, cédèrent encore sur ce point, espérant qu'ainsi se termineraient les exigences du Cid, et dans les cortès même ils remirent à Rodrigue la valeur des sommes qu'ils avaient reçues de lui ; ils lui donnèrent des chevaux, des mules, des épées ; alors le Campeador reprit la parole et ce fut pour demander à venger par les armes l'outrage qui lui avait été fait.

De vives discussions s'élèvent entre le Cid et le comte don Garcia, son ennemi, le même dont il a

[1] Vers 3188.

déjà été parlé ailleurs; enfin le champ clos est accordé. Le neveu du Cid, Pero Bermudez, doit combattre Ferran Gonzalez; Martin Antolinez se présente contre le second infant. Mais le nombre des combattants s'accroît encore par l'arrivée d'Azur Gonzalez, parent des infants. Celui-ci entra aux cortès le manteau traînant et le visage empourpré, car il venait de déjeuner; il s'écria : « Barons, a-t-on jamais rien vu de si mauvais, qui nous donnera des nouvelles du Cid de Bivar? Est-il allé à Riodovirna pour y mettre ses moulins en mouvement et prendre des moutures comme il a coutume de le faire? Etait-ce à lui à s'allier à ceux de Carrion![1] » Ces paroles sont vivement relevées par Muno Gustios, qui provoque l'insolent. Trois combats sont donc décidés. Tout à coup deux étrangers s'avancent vers le roi: l'un est Oiarra, infant de Navarre; l'autre Yenego Ximenez, infant d'Aragon; ils viennent demander les filles du Cid pour en faire deux reines. Le Cid y consent avec l'agrément du roi. Quant à l'autre réparation qu'attend le Campeador elle doit avoir lieu le lendemain; mais les infants trouvent des prétextes pour faire ajourner le duel à trois semaines. Le Cid repart pour Valence après avoir adressé des encouragements à ses champions: « Pourquoi nous dites-vous cela? lui répond Antolinez. Nous avons pris le défi et vous pourrez entendre parler de morts mais non de vaincus[2]. »

[1] Vers 3385.
[2] Vers 3539.

Enfin arrive le jour où s'ouvre la lice, et ce jour amène la défaite des perfides infants. Les préparatifs du combat et le combat lui-même sont décrits avec beaucoup de mouvement et d'énergie. Cette description, on peut la préférer aux descriptions analogues de l'Arioste et du Tasse; elle est moins pompeuse, elle est plus réelle que celle des deux poètes italiens. C'est un épisode rendu avec une grande exactitude et une grande vérité, et le vieil auteur espagnol a su varier avec bonheur les détails des trois duels qu'il raconte.

En apprenant la victoire de ses champions le Cid rend grâce à Dieu; à présent ses filles sont vengées et sans déshonneur il peut les marier.

« Leurs premiers maris étaient de grands seigneurs, les seconds sont meilleurs encore, et le second mariage leur donne plus de gloire que le premier. Voyez quel honneur pour celui qui naquit dans une heure favorable, quand ses filles sont souveraines de Navarre et d'Aragon! A présent les rois d'Espagne sont ses parents et tout sera honneur pour celui qui est né dans une heure bonne. Il est sorti de ce siècle le jour de la Pentecôte. Qu'il obtienne pardon du Christ Puissions-nous l'obtenir aussi. Ce sont là les nouvelles de mon Cid le Campeador. Ici s'achève ce récit. Dieu donne le paradis à celui qui écrivit ce livre. Amen. Per Abbat (abbé) l'écrivit au mois de mai en l'an mil et CC...XLV ans[1]. »

Telle est la donnée du poème ou plutôt de la chanson du Cid. Cette œuvre antique fut sans doute inspirée par nos chansons de geste françaises; mais

[1] Vers 3731.

si par sa forme, par quelques détails elle rappelle des influences étrangères, elle est restée espagnole par le caractère de son personnage principal et elle est un des livres les plus curieux que puisse citer l'ancienne littérature castillane. La chanson du Cid a longtemps été dédaignée, partageant le sort de toutes les productions du moyen âge. Sismondi, M. Villemain, M. Viardot ont été chez nous les premiers qui lui aient rendu justice. En Allemagne Clarus l'a vengée des mépris de Bouterwek. *Chronique rimée,* telle est l'épithète qui a souvent été accolée au titre du *Poème du Cid.* Chronique rimée soit. Cette désignation dénigrante explique pourtant une partie de l'attrait qu'offre la vieille chanson de geste. C'est un accent de vérité et de bonne foi qui y règne du commencement à la fin; qui finit par subjuguer, par faire accepter comme authentique le récit d'événements la plupart imaginaires. Les courses de Rodrigue sont souvent racontées étapes par étapes ; les lieux où il passe la nuit sont scrupuleusement indiqués; on rapporte ses paroles comme si on les avait entendues. *Le loyal serviteur du chevalier sans paour et sans reprouches*, le fidèle écuyer qui nous a laissé une vie si animée de Bayard, n'avait pas pour son maître plus d'affection que le poète pour *son Cid.* Que de respect et d'amour dans ces mêmes phrases qui reviennent presque chaque fois que le héros est nommé; dans ces répétitions que l'on attend comme un refrain aimé et connu : *celui qui est né dans une heure bonne, celui qui dans une heure bonne a ceint l'épée!* Et comme le guerrier castil-

lan mérite toute cette sympathie ! Nos personnages chevaleresques perdent de leur probabilité dans un réseau d'aventures impossibles, le Cid reste vrai, il reste homme mais grand homme. Le roman a si bien l'aspect de la réalité, qu'un savant espagnol a pu croire que le poème était l'œuvre d'un page même du Cid, qu'on adopterait volontiers cette hypothèse s'il y avait moins d'opposition entre des documents authentiques et le récit du poète. On peut du moins distinguer l'histoire à travers la légende. C'est une curieuse peinture du moyen âge que cette œuvre sans féerie, sans chevaliers errants, sans femmes dévergondées, avec son héros unique, avec ce Ruy Diaz, rude, énergique, chrétien fervent, mari fidèle, père tendre, vassal inébranlable, qui combat pour vivre, qui appelle gagner une bataille, gagner son pain. Sismondi a peint assez heureusement un des effets que produit la lecture du *Poème du Cid :* « Il est sans prétention, sans art, mais tout plein d'une nature supérieure; il caractérise pleinement les hommes de ce temps si différents du nôtre, il nous fait vivre avec eux et nous séduit d'autant plus que l'auteur ne se propose nullement de les peindre. Ils sont faits ainsi, et le poète nous les laisse voir tels, mais il ne nous les montre pas; il n'est point frappé des circonstances qui nous frappent, il ne suppose point que les mœurs de ces personnages soient différentes de celles des lecteurs, et la naïveté de la représentation en suppléant au talent fait bien plus d'effet que lui [1]. »

[1] *la litt. du Midi de l'Europe*, t. III, p. 149.

Il me semble seulement que Sismondi ne tient pas assez compte du talent du poète, et il y a chez lui talent abrupt, mais talent. L'entrée du Cid dans Burgos, son départ de san Pedro de Cardeña, ses adieux à Chimène, plusieurs batailles, la joie du Campeador lorsque Chimène arrive à Valence, la description des cortès, l'attitude de Rodrigue en face des infants de Carrion, le triple combat par lequel se termine le poème, sont des passages à citer et où la grandeur, l'intérêt des situations gagnent peut-être à l'extrême simplicité du style. Dans ces vers qui sont à peine des vers, qui manquent de mesure et souvent de rime et d'assonnances, qui sont écrits dans une langue qui n'est pas encore une langue, point d'antithèses, point d'hyperboles, point d'images, rien qui indique l'art, et pourtant on les lit avec entraînement, ces vieux vers incorrects, on les lit plus volontiers qu'on ne lirait tous les poèmes réunis par Quintana qui parle si dédaigneusement du *Poème du Cid*.

CHAPITRE IV.

LA CHRONIQUE RIMÉE.

Nous avons dit que l'on a prêté au Cid des physionomies fort diverses. Dans le poème on a vu le Cid royaliste. Une chronique rimée le représente sous un autre aspect et offre un Cid féodal, un Cid qui devait faire bien accueillir par les seigneurs les jongleurs se présentant sous son patronage. C'est de cette œuvre que nous allons nous occuper. Elle n'a point de titre et nous la désignerons comme on l'a fait jusqu'ici sous le nom de *Chronique rimée*. Indiquée par M. de Ochoa, elle a été publiée par M. F. Michel, par M. Wolf et plus récemment par M. Augustin Duran. La date qui peut lui être assignée est un point sur lequel on n'est nullement d'accord. M. Ticknor, dans son *Histoire de la Littérature espagnole*, traite la *Cronica rimada* assez cavalièrement. Il ne s'en occupe que dans une note et paraît l'attribuer au quinzième

siècle. Après avoir dit quels détails nouveaux elle contient sur le Cid et combien elle altère ceux que l'on connaissait, il ajoute : « Tout cela est une version très-libre des antiques traditions du pays, faite à ce qu'il semble au quinzième siècle, à l'époque où les romans de chevalerie commençaient à être en vogue, et dans le but louable de donner au Cid une place parmi les héros de cette littérature.[1] »

M. Dozy allègue quelques faits qui paraîtraient démontrer que la chronique remonte plus loin dans le passé. Selon lui elle a été composée au commencement du treizième ou à la fin du douzième siècle, mais depuis elle fut rajeunie par un copiste maladroit[2].

[1] *Hist. de la Littérature espagnole*, t. 1, p. 26, note 14.

[2] M. Dozy pense trouver l'indication de la date reculée qu'il prête à la chronique dans les traits suivants. A plusieurs reprises le poète dit qu'en Espagne il y a cinq rois. Il n'en était pas ainsi à l'époque du Cid, mais il en était ainsi entre 1157 et 1220 ; il y avait alors les royaumes de Castille, de Léon, de Navarre, de Portugal et d'Aragon. En remarquant que lorsqu'ils peignent le passé, les hommes du moyen âge décrivent toujours leur propre temps, M. Dozy croit que l'on peut placer l'existence du poète inconnu entre ces deux dates 1157 et 1220. En supprimant une ligne qui selon lui est hors de sa place, M. Dozy trouve qu'à l'époque où fut écrite la *Cronica rimada*, Monte Yrago était nommé comme ayant plus d'importance que Bénévent qui fut fondé par Fernand II, roi de Léon (1157 — 1158) ; que par conséquent si Bénévent était alors dans un état d'infériorité, c'est que cette ville ne devait pas encore être fort éloignée de sa fondation. Cet argument que M. Dozy n'établit qu'en amputant hardiment la vieille chronique de deux lignes, et qui n'est pas exprimé avec la clarté habituelle à ce savant, ne vaut pas sa dernière induction. M. Dozy tire une troisième présomption de l'antiquité de la *Chronique*

M. Augustin Duran croit la *Chronique rimée* de la fin du quatorzième siècle ou du commencement du quinzième. Elle contredit l'esprit des documents connus sur le Cid; toutefois quelques romances peuvent en avoir été tirées. Sauf certains passages

rimée, de ce qu'il y est dit que les filles du comte de Gormas portèrent le deuil en noir, et de ce qu'un glossateur ajoute : « Alors on » portait cela comme deuil, à présent on le porte comme signe de » joie. » Or, divers passages cités par M. Dozy peuvent faire supposer que l'époque où le noir cessa d'être deuil, s'étendit de la seconde partie du douzième à la seconde partie du treizième siècle, et il pense que la glose appartient à cette dernière époque *. Il y a une observation que l'on pourrait encore ajouter à celles de M. Dozy. Dans la *Chronique rimée*, le prince de Savoie est toujours nommé comte, et tel fut le titre que les princes de cette maison portèrent jusqu'à Amédée VIII, jusqu'en 1417. On pourrait donc penser que si l'œuvre eût été écrite postérieurement à cette date, l'auteur, avec l'habitude que les poètes du moyen âge avaient de reproduire ce qu'ils avaient sous les yeux, eût donné au prince de Savoie le titre de duc. Nous indiquons cette remarque sans y attacher toutefois grande importance.

M. Dozy ne réclame pas d'ailleurs une même antiquité pour l'ensemble de la *Chronique rimée*, il pense que dans le tissu ordinaire de cette œuvre, tissu qui a été rapiecété au quinzième siècle, se sont mêlés des chants plus anciens. Il rappelle que dans la *Chronique générale* il est dit après le récit de l'expédition fabuleuse de Fernand Ier en France: « Et pour cette raison les *cantares* disent qu'il passa les ports d'Aspa en dépit des Français **. *E per esto dixerun los cantares que pasava los puertos de Aspa a pesar de los franceses*. Or, les mêmes expressions se retrouvent dans la *Chronique rimée* qui reproduit sans doute un de ces cantares dont parle la *Chronique générale*.

* *Recherches*, etc., pages 624, 26, 31, 32, 33.

** Citant M. Dozy, nous conservons sa traduction ; disons seulement que le mot *puertos* signifie ici *défilé, gorge de montagne*, et que M. Dozy a employé le mot *ports* dans la même acception. Il s'agit d'une vallée des Pyrénées qui s'étend du sud au nord et doit son nom au gave d'Aspe.

plus anciens, qui sont sans doute des romances traditionnels intercalés, le style de la *Chronique rimée* paraît à M. Duran celui du quinzième siècle. — Le Cid de la chronique représente les intérêts et les passsions des grands en hostilité avec la royauté. — Le Cid de la tradition, des chroniques en prose et du poème publié par Sanchez, est beaucoup plus conforme à celui de la chronique latine de Risco et du chant trouvé par M. du Méril. — Si l'on compare la chronique et le poème et si l'on veut juger de leur date par l'art et la versification, la première, dont la forme est bien plus défectueuse, paraîtra plus ancienne; mais si l'on ne tient compte que des expressions antiques on en trouvera davantage dans le poème. Cette apparence de vétusté, que la chronique doit à sa forme, peut n'être causée que par l'ignorance et la grossièreté de l'auteur inconnu.

M. Duran n'affirme pas du reste que le poème soit antérieur à la chronique. La chronique peut avoir été rajeunie, mais si elle l'a été comment est-elle restée si barbare de forme? Dans sa rédaction actuelle, elle offre des vers qui, mêlés à des titres, à des notes, sont devenus de la prose, de la prose dont le copiste a maladroitement essayé de faire des vers, des romances ayant à peine perdu leur caractère primitif, les vestiges d'une œuvre aussi régulière que le pouvaient concevoir les poètes populaires, vestiges défigurés par un inhabile metteur en œuvre. — M. Duran regarde comme indubitable l'existence d'un même personnage transfiguré dans deux types, expressions

d'intérêts opposés. Le Cid de la chronique est féodal. Le Cid des autres documents est monarchique, dévot et démocratique. C'est ce Cid qui a prévalu comme type de l'esprit national. — Bien avant la chronique et les poëmes existèrent des chants populaires qui altérèrent les événements, firent de certains personnages des symboles d'idées, de vérités morales. Les héros perdirent dans ces chants leur réalité avant d'arriver à l'histoire et n'y arrivèrent plus que modifiés ou idéalisés par la tradition poétique [1].

M. Wolf voit dans l'œuvre qui nous occupe « une chronique du Cid dans laquelle a été incorporée une vieille composition poétique postérieure au poëme d'un demi-siècle au plus, faite dans la même manière mais encore plus rude [2].

Mais abandonnons ces conjectures pour examiner l'œuvre même qui les a provoquées. Le début de cette œuvre prouve au plus haut point l'impéritie du copiste et explique les non-sens, les interpolations, les omissions que l'on ne cessera de rencontrer. Il est d'abord question, dans un morceau en prose, de Pelage dont on rappelle la mort, de sa fille mariée au comte don Suero de Casso. L'auteur inconnu de ce fragment raconte ensuite à sa manière la naissance et les premières aventures de Fernan Gonzalez. A ce lambeau de prose succèdent des vers, venus on ne sait de quelle source, dans lesquels on continue l'histoire de ce

[1] *Romancero general*, t. II, p. 647.
[2] *Nouvelle revue encyclopédique*. Oct. 1857, p. 192-197-203.

personnage et où on lui donne pour arrière-petit-fils don Sancho Abarca qui en réalité paraît avoir été roi d'Aragon, et qui n'eut rien de commun avec la Castille. Il est ensuite parlé dans ce morceau de la fondation de l'évêché de Palencia, des lignages des bons castillans, de Laïn Calvo, de Fernand Ier. Ce n'est qu'au vers 280 que commence l'histoire du Cid, dont précédemment ce compilateur a donné une généalogie empruntée sans doute à des documents différents de ceux dont il va maintenant se servir.

Le récit relatif au Cid débute par la querelle du comte de Gormaz et de Diego Laïnez :

« Le comte de Gormaz fit tort à Diego Laynez. Il frappa ses bergers et enleva son troupeau. Diego Laynez étant appelé vint à Bivar, il envoya chercher ses frères et monta aussitôt à cheval. Ils se rendirent en hâte à Gormaz au soleil levant. Ils brûlèrent les faubourgs et brûlèrent le chemin de ronde. Ils emmènent les vassaux et tout ce qu'ils avaient [1], ils emmènent les troupeaux autant qu'il y en a dans les champs, ils prennent pour déshonneur les lavandières qui sont à laver dans l'eau. Contre eux s'avança le comte avec cent cavaliers nobles appelant à grands cris le fils de Laïn Calvo : « Laisse mes lavandières, fils de l'alcade citadin, car vous ne m'attendriez pas si nous étions autant les uns que les autres. » Echauffé par la colère, Ruy Laynez [2], qui était seigneur

[1] Le texte dit *tiene*, il faut sans doute *tienen*.

[2] Ca ami non me atenderedes a tantos por tantos, por quanto el esta escalentado.

M. Dozy traduit: « Voyant que l'autre s'échauffait Ruy Laynez, le seigneur de Faro, s'écria... » M. de Circourt, qui a cité plusieurs

de Faro, répondit : « Cent contre cent nous combattrons volontiers contre vous à un pouce de distance [1]. On convint du jour et de la place, on rendit des lavandières, des vassaux, mais on ne rendit pas les troupeaux, on les garda pour ce que le comte avait pris. Les neuf jours sont passés, ils montèrent à cheval. Rodrigue, fils de don Diego et petit-fils de Laïn Caloo, et petit-fils du comte Nuño Alvares de Amaya et arrière petit-fils du roi de Léon, avait douze ans, il n'en avait pas encore treize, il ne s'était pas encore vu à la bataille, mais le cœur lui en battait. Il se mit au nombre des cent guerriers que son père le voulut ou non. Les premiers coups sont entre lui et le comte don Gormaz. Les osts étaient en ligne et ils commencent à combattre. Rodrigue tua le comte qui ne put éviter la mort. Les cent se préparent à combattre. Contre eux marche Rodrigue qui ne leur laisse pas de loisir. Il s'empare de deux fils du comte, malgré leur résistance, Hernan Gomez et Alfonso Gomez, et il les conduit à Bivar. Le comte avait trois filles, toutes à marier : l'une était Elvire Gomez, la seconde Aldonza Gomez, l'autre, la plus jeune, Chimène Gomez. Quand elles surent que leurs frères étaient prisonniers et que leur père était mort, elles se vêtirent d'étoffes noires et de longs voiles — alors on se mettait ainsi comme deuil, à présent comme signe de joie ; — elles sortirent de Gormaz et s'en furent à Bivar. Don Diego les vit venir et sortit pour les recevoir : « D'où sont ces nonnes qui viennent pour me demander quelque chose ? — Nous vous

passages de la *Chronique rimée* dans la *Nouvelle Revue encyclopédique*, rend ainsi ce vers : « Ruy Lainez qui était seigneur de Faro se retourna et lui dit tout échauffé... » L'obscurité du texte se prête à l'une et à l'autre interprétation. La seconde me semble cependant plus naturelle, c'est du moins celle qui s'est aussi offerte à moi.

[1] Cyento por ciento vos seremos de buena miente e al pulgar.

le dirons seigneur, car nous n'avons pas de motifs pour le taire. Nous sommes les filles du comte don Gormaz et vous l'avez fait tuer. Vous avez pris nos frères et vous les retenez ici. Et nous sommes des femmes qui n'avons personne qui nous protège. » Don Diego dit ces paroles : « Cela n'est point ma faute ; demandez-les à Rodrigue, s'il veut vous les donner, je le promets par le Christ, je ne m'y oppose pas. » Rodrigue entendit cela et commença de parler. « Mal avez fait, seigneur, de nier la vérité ; je serai votre fils et le fils de ma mère [1]. Faites attention au monde, seigneur, par charité, les filles ne sont pas coupables de ce qu'a fait leur père. Rendez-leur leurs frères dont elles ont besoin. Il faut avoir des égards pour des femmes. » Alors don Diego dit : « Fils, faites-les mettre en liberté. » On relâche les frères, on les rend aux femmes. Quand ils se virent dehors et saufs, ils commencèrent à parler. « Donnons quinze jours de répit à Rodrigue et à son père, puis nous viendrons pendant la nuit brûler les maisons de Bivar. » Chimena Gomez, la plus jeune, parla ainsi : « De la prudence, dit-elle, mes frères, de la prudence par charité. Je vais aller à Zamora me plaindre au roi Fernand et vous resterez en sûreté et il fera justice. » Chimène monte à cheval, trois damoiselles la suivent et des écuyers la gardent. Elle arriva à Zamora où est la cour du roi, pleurant de ses yeux et demandant pitié. « Roi, je suis une malheureuse femme, ayez compassion de moi. Toute petite je fus orpheline de la comtesse ma mère ; le fils de Diego Laynez m'a fait beaucoup de mal, il a pris mes frères et tué mon père. Je viens me plaindre à vous qui êtes roi. Seigneur, par grâce, faites-moi justice. » Cela inquièta le roi et il commença de parler. « En grand trouble sont mes états.

[1] Digne de vous et de ma mère.

La Castille pourra se soulever et si les Castillans se révoltent ils me feront beaucoup de tort. » Quand Chimène Gormaz l'entendit elle alla lui baiser les mains. « Merci, dit-elle, seigneur, ne le prenez pas en mal; je vous montrerai le moyen de calmer la Castille et tous les autres états. Donnez-moi pour mari Rodrigue qui a tué mon père. » Quand il ouït cela, le comte don Osorio, père nourricier du roi, prit le roi par les mains et le mena à part: « Seigneur, que vous semble de cette demande? Elle doit vous plaire à cause de la puissance du père de Rodrigue. Envoyez chercher Rodrigue et son père. » On fait aussitôt des lettres et on les remet à un messager. Quand il arriva à Bivar, Don Diego se reposait. Le messager dit: « Je vous salue, seigneur, et vous apporte de bonnes nouvelles. Le bon roi don Fernand m'envoie à votre sujet et pour votre fils. Voilà ses lettres signées que je vous apporte, et si Dieu le veut Rodrigue sera promptement dans une haute position. » Don Diego regarda les lettres et changea de couleur; il soupçonnait qu'à cause de la mort du comte le roi le voulait tuer. « Ecoutez-moi, mon fils, je me méfie de ces lettres et crains les faussetés qui sont les mauvaises coutumes des rois. Le roi que vous servez, servez-le sans déloyauté[1], mais gardez-vous de lui comme d'un ennemi mortel. Mon fils, rendez-vous à Faro où est votre oncle Ruy Laynez, moi j'irai à la cour où est le bon roi, et si par aventure le roi me tue, vous et vos oncles vous pourrez me venger. » Alors Rodrigue répondit: « Cela ne sera pas, où vous passerez je passerai, quoique vous soyez mon père, je veux vous conseiller. Prenez avec vous trois cents cavaliers et vous me les donnerez, seigneur,

1 Al rey que vos servides servillo muy sin arte.

M. Dozy a traduit: « Le roi que vous servez je l'ai servi moi-même sans jamais le tromper. »

à l'entrée de Zamora. » Don Diego répondit: « Alors partons. » Ils se mettent en chemin et arrivent à Zamora, à l'entrée de la ville du côté où coule le Duero [1]; les trois cent guerriers s'armèrent et Rodrigue aussi. Quand Rodrigue les vit armés il leur dit : « Ecoutez-moi, amis, parents et vassaux de mon père. Servez votre seigneur sans tromperie et sans trahison. Si vous voyez que l'alguazil le veuille prendre, tuez l'alguazil; que le roi ait un jour aussi noir que les autres. On ne pourrait vous accuser d'être traîtres, parce que vous tueriez le roi, car nous ne sommes pas ses vassaux et Dieu ne le veuille! Le roi serait bien plus traître s'il tuait mon père parce que j'ai tué mon ennemi en loyal combat, irrité contre la cour où est le bon roi don Fernand [2].

Tous se disent que c'est bien là celui qui tua le comte hautain. Quand Rodrigue tournait les yeux, tous tremblaient, ils avaient une grande frayeur de lui. Don Diego Laynez vint baiser la main du roi. Quand Rodrigue vit cela, il ne voulut point la baiser [3]. Il portait une longue épée. Le roi fut très-effrayé et s'écria : « Emmenez ce possédé. [4] » Rodrigue dit alors :

[1] A la entrada de Çamora, al lado duero cay.

[2] Por yo matar mi enemigo en buena lid en campo
Yrado contra la corte e do esta el buen rey don Fernando.

M. Dozy dit de ces deux vers qu'il ne traduit pas: « Le premier vers est une explication assez fade de l'auteur de la *Cronica*. Le second ne présente pas un sens satisfaisant. » Ce qui est très-vrai, j'ai traduit mot à mot sauf un *e*.

[3] Quando esto vio Rodrigo non le quiso bessar la mano
Rodrigo finco los ynojos por le bessar la mano.
(Quand cela vit Rodrigue ne lui voulut baiser la main.
Rodrigue plia les genoux pour lui baiser la main.)

Il y a ici une contradiction étrange. Sans doute entre ces deux vers — dont j'ai supprimé, le second — se trouvait un passage qui servait de transition entre le refus et le consentement de Rodrigue à un acte de respect.

[4] *Esse peccado* (ce péché.)

« J'aimerais mieux un clou[1] que de vous voir mon seigneur et que de me voir votre vassal. Je suis irrité d'avoir vu mon père vous baiser la main. » Le roi dit ces paroles au comte Osorio, son père nourricier : « Amenez cette damoiselle, nous marierons cet orgueilleux. » Don Diego ne le croyait pas, tant il était surpris. La damoiselle parut, le comte la menait par la main. Elle leva les yeux et commença à regarder Rodrigue. Elle dit : « Seigneur, mille grâces, c'est là le comte que je demande. « Alors on maria doña Ximena Gormaz avec Rodrigue le castillan. Rodrigue répondit très-irrité contre le roi castillan : « Seigneur, vous m'avez marié plus de force que de gré, mais je promets au Christ que je ne vous baiserai pas la main et qu'on ne me verra pas avec elle (Chimène) ni en désert, ni en lieu habité jusqu'à ce que je sois vainqueur dans cinq grands combats. »

Nous avons traduit tout ce passage parce qu'il contient — quoique fort différents de ce que les a faits Corneille — les épisodes auxquels le Cid a dû sa popularité et parce qu'il offre tout à la fois les preuves les plus outrecuidantes de l'arrogance féodale. Il nous a semblé aussi que cette citation, mieux que toutes les observations, pouvait donner une idée de la *Cronica rimada* dont nous allons continuer l'analyse rapidement.

Le Cid commence bientôt à tenir son serment et bat les Mores en plusieurs rencontres. Il a ensuite une entrevue avec le roi et insiste encore sur ce qu'il ne se regardait pas comme son vassal. Don Fernand demanda qu'il lui donnât le cinquième de son butin. Mais Rodrigue repoussa cette prétention

[1] .... querria mas un clavo.

et rendit la liberté à un roi arabe. M. de Circourt rapproche cet épisode de la captivité du comte Raymond, telle qu'elle est contée dans le poème, et dont la *Cronica* a fort bien pu s'inspirer. En dépit de toutes ces insolences, don Fernand engagea Rodrigue à accepter, comme son champion, un défi du roi de Navarre. Au jour indiqué, lorsque, désespérant de le voir paraître, son père allait prendre sa place, Rodrigue arrive; il revient d'un pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle, pèlerinage pendant lequel il a rencontré le lépreux dont il est aussi question dans la chronique en prose. Le Cid, comme on le pense bien, triompha de son adversaire. Le prix de la victoire est Calahorra, qu'il conquiert pour le roi. Une lacune existe dans le manuscrit. L'auteur parle des exploits de Rodrigue contre les Mores qui envahissent les terres chrétiennes. Il raconte une nouvelle entrevue de Rodrigue et du roi. Le Cid dit à celui-ci qu'il ne le reconnaîtra pour suzerain que quand le prince se sera lui-même armé chevalier et nommé chevalier de Saint-Jacques. Le roi consent à exécuter la volonté de Rodrigue; tous deux se mettent en chemin pour aller à Compostelle. Le Cid livre un terrible combat à quatre rois mores; là périssent son père et trois de ses oncles, il les venge après avoir invoqué saint Jacques. Ici se trouve sans doute une interpolation. Il faudrait, à ce qu'il semble, placer antérieurement ce que le poète dit des victoires que le Campeador remporta sur les comtes rebelles. Après cet épisode, qui n'est pas en son lieu, le poète raconte comme quoi le roi de France et l'em-

pereur d'Allemagne exigèrent que le roi de Castille leur donnât annuellement en tribut quinze nobles pucelles, des chevaux excellents, trente marcs d'argent, etc [1]. Don Fernand est fort troublé de cette exigence; quant à Rodrigue, il se prononce énergiquement pour la guerre. A la manière épique, il y a une longue énumération des forces que l'on réunit de part et d'autre. Dans le détail des préparatifs faits par don Fernand, nous rencontrons un mot entièrement provencal :

Mando a Portogal essa tierra jensor (gent, gensor).

Quant à l'armée que don Fernand doit combattre, elle est très-considérable ; l'empereur, le pape, le roi de France, le comte de Savoie, bien d'autres princes encore se sont ligués contre lui.

Malgré les Français, les Espagnols ont franchi les défilés d'Aspe [2].

« Le comte don Firuela et le comte don Ximon Sanchez virent venir les grandes forces du comte de Savoie. Mille et neuf cents chevaliers à cheval s'approchèrent du roi de Castille en disant : « Aux armes, chevaliers, bon roi don Fernand, passons le Rhône avant qu'il ne nous mésarrive, car les Français sont nombreux comme les herbes du champ. » Le roi don Fernand

[1] Les demandes de tribut sont fréquentes dans nos vieux romans. L'empereur de Perse, Jonas, voulait aussi que Charlemagne lui offrît cent chevaux de somme chargés d'or et d'argent, cent jeunes et belles pucelles, etc. On trouve les mêmes exigences dans *Fierabras* et dans plusieurs chansons de geste.

[2] Vers 800.

dit ces paroles : « Ce n'est pas là ce que je demande ; il y a longtemps que j'ai quitté mes royaumes, ce que j'en ai tiré je l'ai dépensé. Voici le jour que je désirais me voir en bataille avec qui m'appelle tributaire. Barons, qui me fit roi et seigneur d'Espagne ? La modestie de vous tous, gentilshommes. Vous m'avez appelé seigneur et vous m'avez baisé la main. Je ne suis qu'un homme comme vous tous ; de mon corps je ne puis plus qu'un autre homme. Mais où je mettrai les mains, pour Dieu ! retirerez-vous les vôtres ? L'Espagne est menacée d'une oppression qui durerait autant que le monde. Que jamais on ne vous appelle tributaires, car ceux qui sont à naître vous maudiraient. » Personne ne répondait à ces plaintes ; le cœur du roi était prêt à se briser de douleur. Il demanda Rodrigue, celui qui naquit à Bivar. Rodrigue s'approcha et lui baisa la main : « Que vous plaît-il, seigneur, bon roi don Fernand ? Si comte ou riche homme est sorti de l'obéissance, mort ou prisonnier je le mettrai dans vos mains. » Le roi dit ces paroles : « Puisses-tu être heureux ! Sois mon porte-étendard, je t'en saurai toujours gré, et si Dieu me ramène en Espagne je te ferai du bien. » Alors Rodrigue dit : « Seigneur, ne me faites pas cet honneur quand il y a tant de riches hommes, de comtes, de gentilshommes à qui il convient de porter votre bannière, tandis que je ne suis qu'un écuyer, que je ne suis pas armé chevalier ; mais je baise vos mains et vous demande un don. Laissez-moi frapper les premiers coups et vous ouvrir le chemin par où vous entrerez. » Le roi dit ces paroles : « Je te l'octroie. » Ces paroles dites, Rodrigue s'arma avec trois cents chevaliers qui lui baisèrent la main. Rodrigue s'avance très-irrité contre le comte de Savoie. Il n'avait jamais eu ni étendard ni penon : il prend un manteau qui était de soie, il en fait vite une bannière, il la fend avec la pointe de l'épée qu'il portait au cou, il taille quinze

morceaux dans cet étendard [1]. Il aurait eu honte de le donner à des chevaliers et tourna les yeux ailleurs. Il vit son neveu, fils de son frère, que l'on nommait Pero Mudo, et il l'appela : « Viens, ça mon neveu, tu es fils de mon frère, tu es le fils qu'il fit à une paysanne quand il n'était pas encore marié [2]. Garçon, prends cette bannière, fais ce que je t'ordonne. » Pero Bermudo dit : « Je le ferai volontiers ; je sais que je suis votre neveu, fils de votre frère, mais depuis que vous êtes sorti d'Espagne, vous ne vous êtes pas souvenu de moi, vous ne m'avez jamais invité ni à dîner, ni à souper. Je suis accablé de froid et de faim. Je n'ai que la couverture de mon cheval. Un sang clair coule des crevasses de mes pieds. » Alors Rodrigue lui dit : « Tais-toi, traître, tout homme de bon lieu qui veut s'élever il faut qu'il soit intrépide [3] et qu'il supporte le mal et sache traverser le monde. » Pero Bermudo fut aussitôt armé, il reçut l'étendard et baisa la

[1] C'est plutôt le sens que le mot à mot de ces vers assez obscurs :

Nunca viera sena nin pendon devissado ;
Ronpiendo va un manto que era de sirgo,
La pena le tirô privado ;
Apriessa ertô de punia a la meter la espada que traya al cuelo
Tirola tan privado
Quinze ramos fase la sena...

[2] Depuis que ce chapitre est écrit, M. Damas Hinard a donné une traduction de la *Chronique rimée*. Il s'est, en général, tiré heureusement de cette difficile entreprise. Je ne sais pourtant s'il a bien rendu ce passage ; il a traduit : *Quando andava casando* par *quand il allait chasser*, p. CXIV. Or, la *Chronique du Cid* raconte le même épisode, sauf que dans la chronique c'est Diego Lainez, père du Cid, qui a un fils d'une paysanne : « E queremos que sepades, que Diego Laynez trasvinieto de Laïn Caloo siendo por casar (étant pour se marier) cavalgó un dia de Santiogo, que era en al mes de Julio, e encontrose con una villana que levava de comer a su marido a la hera. » (Cap II, p. 9).

[3] Conviene que de lo suyo sea avidado.
(Il convient que du sien il soit animé).

main de Rodrigue et dit : « Seigneur, en face de Dieu je vous le dis, voici le drapeau, sans tromperie je le mettrai avant le coucher du soleil où jamais ne fut planté étendard de more ni de chrétien. » Alors Rodrigue dit : « C'est là ce que je veux. A présent je vois bien que tu es fils de mon frère. »

Il me semble qu'il y a dans cette scène un souvenir de ce qui se passe dans le vieux poème où Rodrigue confie aussi son étendard à Pero Bermudo ou Bermuez :

« Et vous, Pero Bermuez, prenez mon étendard ; comme vous êtes très-brave, vous le porterez sans déloyauté. Mais n'avancez pas avec lui si je ne vous l'ordonne. » Il baisa la main du Cid et prit l'étendard... Ce Pero Bermuez ne peut attendre plus longtemps, il tient l'étendard en main et commence à éperonner. « Le Créateur vous soit en aide, loyal Cid Campeador. Je vais mettre votre bannière dans le plus gros bataillon... etc. [1] »

[1] E vos Pero Bermuez la mi seña tomad
Como sodes muy bueno tenerla hedes sin arch
Mas non aguigedes con ella si yo non vos lo mandar
Al Cid besó lo mano la seña va tomar
. . . .
Aquel Pero Bermuez non lo pudo endurar
La seña tiene en manoz compezo de espolonar :
El Criador vos vala, Cid Campeador leal :
Vo meter la vuestra seña en aquela mayor haz.

Vers 698 — 713.

Deux vers sont presque les mêmes :

Recebió la seña a Rodrigo beso la mano.
(*Cronica*).
Al Cid beso la mano la sena va tornar.
(*Poema*).

Je vais signaler du reste un rapprochement plus singulier que celui-là. Il me semble qu'il y a dans la *Chronique rimée* comme une réminiscence d'un de nos romans, de l'histoire de *Jean de Paris*. L'imitation n'est pas positive, sans doute, mais il y a une certaine analogie entre la rencontre de Rodrigue et du comte de Savoie et celle de Jean et du roi d'Angleterre; il y a quelque rapport aussi entre le ton goguenard du héros espagnol et du personnage français. Citons:

« Avec trois cents cavaliers, il allait gardant la bannière. Le comte de Savoie le vit et il fut inquiet, et il dit à ses chevaliers: « Chevauchez vitement. Sachez si cet espagnol est exilé de son pays, s'il est comte ou riche homme qu'il vienne me baiser la main; s'il est de bon lieu qu'il soit mon majordome. » En hâte les latins sont arrivés près de Rodrigue. Il fut fort émerveillé quand ils eurent fait leur commission. « Retournez, dit-il, latins, au comte avec mon message; dites-lui que je ne suis ni riche homme, ni puissant gentilhomme. Je suis un écuyer, je n'ai pas été armé chevalier, je suis fils d'un marchand, petit-fils d'un bourgeois. Mon père demeurait dans une rue [1] et toujours vendait son drap. Deux pièces me restèrent le jour où il mourut, et comme il vendait le sien je vendrai le mien volontiers, car il en coûtait beaucoup à qui lui achetait.[2] »

[1] *Mi padre mors en rua* (mon père demeura en rue, ou: mon père demeurait à Rua, si dans ce nom on veut voir la ville de Roa.) Quant au mot rua (rue), on le trouve souvent dans l'ancien espagnol; il appartenait aussi au provençal et à la langue d'oïl.

[2] Ne pourrait-on pas trouver aussi quelques rapports entre cette rencontre et plusieurs passages de nos chansons de geste, passages dans lesquels nos chevaliers cachent leurs vrais noms. Dans *Fierabras*, le personnage qui porte ce nom est provoqué par Olivier;

Rapprochons de ce passage quelques fragments de notre Jean de Paris :

« ... Le roi d'Angleterre commande d'aller quérir un héraut; lequel venu, le roi commanda d'aller voir cette compagnie et qu'il s'enquît et demandât qui en était le seigneur et qu'il le saluât de sa part. Incontinent le héraut partit et fit tant qu'il arriva près d'eux et les regarda volontiers, les voyant chevaucher en belle ordonnance et tous les chevaux pareils. Il prit courage et se mit en la garde de Dieu et vint jusqu'auprès des derniers et dit : « Dieu vous garde, messeigneurs; le roi d'Angleterre mon seigneur, qui vient après, m'envoie vers vous pour savoir qui est le capitaine de cette belle compagnie. — Ami dit l'un d'eux, elle est à Jean de Paris notre maître..... il chevauche un peu devant..... » Le héraut..... se hâta tant qu'il vit celui qu'il demandait et le salua honorablement disant : « Très-haut et puissant seigneur, je ne sais pas vos titres par quoi je puisse vous honorer, si m'aurez pour excusé. Vous plaît savoir, mon redouté seigneur, que le roi d'Angleterre, mon maître, m'envoie

il lui demande qui il est, Olivier dit qu'il s'appelle Garin et qu'il est du Périgord.

On m'apele Garin, de Pieregort sui nés,
Fius à un vavasour c'avoit nom Ysorés.
Ça sus m'a envoiié, priet m'en a assés
Karles li rois de Franche qui tant est redoutés.
. . . .
Quant l'enten Fierabras s'en a .i. ris jeté :
— Garin car me di ore, garde ne me celer,
Pour coi n'i est venus Rollans li adurés,
Et li quens Olivier, qui tant est biax armés,
Berars de Mondidier et Ogier l'alosés?
— Par foi, dist Oliviers, car il t'ont en viltés
Mais jou dont on (n') a cure sui ci à toi montés,
Je ferai la bataille se tu es si osés.

(*Fierabras*, chanson de geste, publié par MM. Kroeber et G. Servois p. 14 et 15.)

à vous pour savoir quels gens vous êtes. —Mon ami, vous direz à votre maître que je me recommande bien à lui, et que, s'il veut chevaucher légèrement, il nous pourra atteindre. — Qui dirai-je que vous êtes? — Mon ami, dites-lui que je m'appelle Jean de Paris... » Le roi d'Angleterre chevaucha jusqu'à Jean de Paris et le salua..... « Dites-moi, dit l'Anglais, de quelle qualité êtes-vous, vous qui menez telle compagnie? — Mais, répondit-il, je suis le fils d'un riche bourgeois de Paris qui va dépenser une partie de ce que mon père m'a laissé... » Quand ce vint un autre jour, le roi demanda à Jean de Paris : « Mon ami, dites-nous, je vous prie, en passant le temps, pour quelles raisons vous venez en Espagne. — Sire, dit Jean de Paris, volontiers je vous le dirai. Je vous dirai pour vrai qu'il y a environ quinze ans que feu mon père, Dieu lui fasse pardon, vint chasser en ce pays; quand il partit, il tendit un lacet à une cane; je viens m'ébattre pour voir si elle est prise[1]. »

Est-ce une illusion de ma part? Il me semble que réellement il y a des rapports entre les deux situations et même dans les paroles des deux personnages; chacun d'eux s'exprime d'une manière figurée, seulement on ne sait trop ce que signifient les deux pièces de drap du Cid, tandis que la cane de Jean de Paris est l'infante d'Espagne à laquelle le roi de France a depuis longtemps pensé pour son fils Jean. Ce qui me semblerait encore indiquer une imitation, c'est le peu d'à-propos des détails que dans la *Chronique rimée* on donne à la rencontre de Rodrigue et du comte de Savoie, c'est la disparate de ton. Ce qui est tout naturel

[1] *Histoire de Jean de Paris*, pages 19, 20, 21, 28.

dans l'histoire de Jean de Paris, ce qui est la conséquence de ce qui précède, ce qui est nécessaire à ce qui suit, se présente dans l'œuvre espagnole sans aucune utilité, comme un vrai hors-d'œuvre, comme un caprice de l'auteur qui aurait trouvé dans un livre étranger une jolie situation et qui l'aurait transportée dans le sien sans songer que n'étant pas amenée elle va perdre tout ce qu'elle a d'agréable. Si l'imitation que j'ai cru reconnaître existe véritablement, elle serait une nouvelle preuve de l'époque peu reculée où la *Chronique rimée* aurait été composée, car le roman de Jean de Paris n'est pas ancien. Mais revenons à la *Cronica rimada*. Immédiatement après ce que nous venons de traduire, le poète prête à Rodrigue ces paroles : « Dites donc au comte que mort ou vif il ne m'échappera pas. » Puis il ajoute :

« Le comte quand il ouït cela, continue le poète, fut très-courroucé et mécontent : « Cet espagnol fils d'une diablesse vient menacer. Que tous les autres meurent, que lui soit prisonnier et conduisez-le moi en Savoie les mains attachées. Je veux le pendre par les cheveux à mon château. J'ordonnerai à mes pages d'être tellement sans pitié qu'au milieu du jour il croira qu'il est nuit serrée. On commande les bataillons et l'on combat de bon cœur. Savoie ! criait le comte, et Castille ! le castillan. Vous verriez combattre à outrance et se donner de rudes coups, bien des penons brodés se lever et s'abaisser, bien des lances brisées par le premier choc, bien des cavaliers tomber et ne pas se lever, bien des chevaux sans maîtres par les champs aller. Au milieu

de la plus grande presse, Rodrigue s'était jeté; il se rencontra avec le comte et lui porta un coup, il le renversa de cheval et ne voulut le tuer. « Vous êtes pris don comte, Savoisien honoré. De cette sorte vend du drap ce bourgeois. Ainsi le vendait mon père jusqu'à sa mort, qui lui en achetait le payait cher. » Le comte dit ces paroles : « Mercy Espagnol hónoré ; un homme qui se bat ainsi ne doit pas être un vilain. Tu es frère ou cousin du bon roi don Fernand. Comment te nomme-t-on, si tu as payé à Dieu[1]? » Alors Rodrigue dit: « Cela ne te sera pas refusé, Rodrigue m'appellent ceux que je mène. Je suis fils de Diego Laynez et petit-fils de Laynez Calvo. » Le comte dit ces paroles: « Ah misérable! malheureux! je croyais combattre avec un homme, je combattais avec un diable. Il n'y a pas longtemps que je t'ai entendu nommer; roi more ni chrétien ne peut t'attendre sur le champ de bataille. Avec toi on n'échappe pas ou à la mort ou à la prison. J'ai entendu dire au roi de France et au pape de Rome que jamais homme né ne t'a pris prisonnier [2]. Dis-moi comment je pourrai sortir de tes mains sans être déshonoré. Je veux te marier avec ma fille que j'aime beaucoup; je n'ai pas d'autre fille ni d'autre fils qui doivent hériter de mon comté. » Alors Rodrigue dit: « Envoyez-la chercher tout de suite; si je m'en contente l'affaire sera vite conclue. » On va chercher l'infante aussi vite que les chevaux peuvent aller. On la ramène assise sur une selle blanche: le frein de sa monture est d'or et du plus beau travail. L'infante est revêtue d'un riche habit, ses cheveux couvrent ses épaules comme de l'or purifié par le feu, ses yeux ont la couleur de la mure, son corps est bien fait. Il n'y a ni roi ni

1 Si a Dios ayas pagado.

2 Ce passage ne pourrait avoir de sens si on n'adoptait pas la leçon proposée par M. Dozy.

empereur qui ne se fussent trouvés bien payés par elle. Quand Rodrigue la vit il la prit par la main et dit: « Comte, allez où bon vous semblera. Quoi que je puisse valoir, je n'épouserai pas votre fille, il ne m'appartient pas d'épouser une fille de comte et l'héritière d'un comté. Le roi Fernand est à marier et je veux la lui donner[1]. »

Cependant le roi Fernand fait remarquer au Cid qu'il n'est pas venu en France pour s'y marier, et que l'Espagne pouvait lui offrir assez de nobles filles. Il est venu pour combattre. Le Cid marche sur Paris où dejà il a été précédé par la nouvelle de sa victoire sur le comte de Savoie. Il fait en vain défier les douze pairs. Ses ennemis sont effrayés des forces qu'a réunies don Fernand. Le pape intervient. Des pourparlers ont lieu entre Fernand, l'empereur, le pape, le roi de France et le Cid. Celui-ci rejette fièrement les propositions qui sont faites à son maître.

« Ecoutez-moi, dit-il, roi de France et vous empereur d'Allemagne, écoutez-moi, patriarche et pape romain. Vous nous avez envoyé demander des tributs. Le bon roi don Fernand vous les remettra. L'argent que vous avez réclamé il vous le livrera demain sur un bon champ de bataille. Vous roi de France je vous chercherai, nous verrons si vous secourront vos pairs ou quelque autre hardi Français[2]. »

Il y a probablement encore des lacunes dans cette partie de la *Chronique rimée*. Au récit des

[1] Vers 886.
[2] Vers 1078.

préparatifs de la bataille succède brusquement une autre scène et qui ne pouvait être amenée que par un certain temps, un temps plus long que celui qui paraît s'être écoulé depuis la défaite du comte de Savoie. La fille du comte de Savoie accouche d'un fils dans la tente du roi de Castille. Le pape prend l'enfant avant même que son père ne connaisse sa naissance, et le baptise. Il a pour parrain le roi de France, l'empereur d'Allemagne, un patriarche et un cardinal. C'est au nom de cet enfant que les princes alliés contre l'Espagne sollicitent la paix et finissent par obtenir des conditions favorables. Là s'arrête le poëme au milieu d'un vers.

Cette analyse, ces citations ont suffi, je le pense, pour rendre distincts les changements de tons que l'on remarque dans la *Cronica rimada*. Cette variété de nuances est très-sensible et elle a frappé tous les éminents critiques qui se sont occupés de cette œuvre tronquée. Rappelons-le, tous semblent d'accord sur un point: le mélange d'alliage de diverses natures et de textes antiques. Ces interpolations expliquent pourquoi la *Cronica rimada* présente des différences de langue, pourquoi dans certains endroits elle a des caractères d'ancienneté qui disparaissent plus loin, pourquoi enfin on croit de temps en temps y saisir des réminiscences de la littérature romanesque de la France. On est d'abord tout naturellement porté à croire que les fragments anciens que présente la *Cronica rimada* faisaient peut-être partie du poëme dont le commencement manque, mais bien des détails com-

battent cette hypothèse. Il n'y a pas d'analogie entre le style des deux œuvres; dans le poème, Ruy Diaz est appelé le Campeador, mon Cid, celui qui dans une heure bonne est né, celui qui dans une heure bonne a ceint l'épée; dans la chronique il est nommé simplement Rodrigue. Le jeune homme de la chronique, si hautain, si insolent envers le roi don Fernand qui ne lui a jamais fait d'injustice, n'aurait pu devenir le héros du poème, le sujet respectueux et fidèle du roi don Alfonse qui le bannit et le persécute sans motif. On trouve il est vrai, dans les deux œuvres, une description de combat, description qui d'ailleurs rappelle la manière dont des sujets analogues sont traités dans nos chansons de geste et dans laquelle sont reproduites les mêmes idées, où elles sont exprimées presque dans les mêmes vers.

Veredes lidiar à profia (*sic*) e tan firme se dar
A tantos pendones obrados alçar e abaxar,
A tantas lanças quebradas por el primore (*sic*) quebrar
A tantos caballos (caballeros?) caer e non se levantar
A tanto caballo sin dueño por el campo andar[1].

« Vous verrez combattre à outrance et se donner de rudes coups, tant de penons brodés se lever et s'abaisser, tant de lances brisées au premier choc, tant de chevaux (de cavaliers?) tomber et ne plus se lever, tant de chevaux sans maîtres par le champ aller. »

On lit dans le poème:

Veriedes tantas lanças premer é alzar
Tanta adarga à forada é pasar

[1] Vers 895.

Tanta loriga falsa desmanchar
Tantos pendones blancos salir bermejos en sangre :
Tantos buenos cavallos sin sus dueños andar.

« Vous verrez tant de lances frapper et se relever, tant de boucliers percés et troués, tant de cuirasses faussées se détacher, tant de penons blancs devenir rouges de sang, tant de bons chevaux sans leurs maîtres errer. »

Outre que dans ces vers on remarque quelques expressions plus vieilles que dans les précédents, — telles sont *fulsa* et *desmanchar* — on sent parfaitement en lisant le *Poème du Cid* que ces vers sont à leur place ; ils arrivent naturellement, forcément, pour ainsi dire, dans la description de bataille qu'ils complètent. Il n'en est pas tout à fait ainsi dans la *Chronique rimée*, où ils se présentent comme un détail isolé. Ils ont tellement l'apparence d'un emprunt, que M Dozy — qui ne se rappelait point les vers du poème — dit à leur sujet [1] : « Ces vers qui riment en *ar* pourraient bien être un fragment d'une romance ou d'une chanson de Geste, car ces dernières offrent souvent des descriptions de bataille où l'assonnance est en *ar*. » Puis M. Dozy indique comme exemple un passage du *Poème du Cid* (vers 2414-2417) différent de celui que je viens de rappeler.

J'ajouterai à ces observations que le Cid du poème me paraît antérieur à celui de la chronique. Au temps de la domination des Goths, la féodalité

[1] *Recherches sur l'Hist. pol. et litt. de l'Esp.*, p. 666, n. 3.

put chercher à se former en Espagne, mais l'invasion des Arabes ne lui en laissa pas le temps. Les éléments féodaux reparurent ensuite dans les Asturies, dans les contrées voisines de la France et sous le règne de quelques rois de Castille, mais ces éléments qui manquèrent toujours de force ne se produisirent qu'assez tardivement. Ce dut être tardivement aussi que les seigneurs, froissés par les exigences de la royauté, purent prendre plaisir à voir personnifier leur hauteur, leur mécontentement dans un type depuis longtemps célèbre. Cette personnification même — imitation ou modèle de Bernard del Carpio — put être empruntée à la littérature française plutôt que produite spontanément par un besoin d'opposition, par un esprit d'indépendance dont en Espagne la monarchie assez restreinte dans ses prérogatives ne devait pas comme en France exciter les progrès. Je serais donc bien tenté de croire que le Cid, résumant une pensée d'hostilité aristocratique, ne dut se créer que postérieurement au Cid, sujet dévoué quand même.

Dans la *Chronique rimée*, où se sont aussi fourvoyés des lambeaux de prose, ce n'est pas seulement un seul poème qui dut être mis à contribution. Il semblerait que plusieurs œuvres de ce genre se soient mêlées dans cette compilation. La partie la plus antique de la *Cronica rimada* paraît être le récit des démêlés de Diego et de Gormaz et les divers épisodes qui remplissent la vie du héros jusqu'à l'expédition contre la France. Là apparaît un chant qui, M. Dozy l'a remarqué, paraît être un

romance. La prétendue guerre contre la France est racontée dans la chronique en prose du Cid et dans la chronique générale [1]. C'est donc une fable qui remonte assez loin; mais dans la manière dont à cet endroit la *Cronica rimada* représente le Cid, on pourrait découvrir les traces d'un changement de rédaction. Ce n'est plus le Cid insolent du commencement de l'œuvre, ce n'est plus le Cid féodal dans toute son âpreté. Il ne refuse pas de baiser la main du roi, il combat de grand cœur pour lui, il lui donne la belle infante de Savoie. Il y a là une transformation qui semblerait indiquer qu'au temps où fut écrite cette partie, la féodalité était sur son déclin. Les détails que l'auteur inconnu a donné sur cette expédition rappellent nos romans

[1] Un romance tiré de ces deux chroniques raconte aussi les détails de la guerre contre le comte de Savoie: « Huit mille neuf cents cavaliers sont réunis; une partie d'entre eux est au roi, les autres sont au bon Cid. Ils reconnaissent tous don Rodrigue pour capitaine-général. Ils passèrent les vallées d'Aspa. A leur rencontre s'avance Raymond, comte de Savoie, avec une très-grande chevalerie. Il livra bataille au Cid, le combat fut acharné; mais le Cid vainquit le comte et le fit prisonnier. Il lui rendit la liberté en gardant pour ôtage une fille que le comte avait. Le roi eut d'elle un fils que l'on appela don Fernand et qui fut cardinal du royaume de Castille. Rodrigue remporta une grande victoire sur les meilleures troupes de France qui s'avancèrent contre lui et sans que le roi y prît part, car il s'était arrêté ailleurs. Les rois, les empereurs et leur parti, quand ils virent le dégât que faisait le bon Cid, prièrent le pape d'écrire au roi Fernand de retourner en Castille et de lui dire qu'ils n'exigeaient plus de tributs, qu'ils voyaient que personne ne pouvait résister à la vaillance du Cid. Le roi, quand il reçut le message, retourna dans son royaume; il fut très-content et remercia beaucoup le Cid. » (*Romancero general de Duran*, t. I, p. 494.)

de chevalerie. Sans parler de l'analogie que j'ai cru saisir entre notre Jean de Paris et les vers espagnols, je signalerai la mention des douze pairs et le Cid qui les défie comme le more Calaïnos l'avait fait sans doute avant lui, comme Renaud de Montauban dans le romance qui porte son nom. Dans toute cette suite n'y a-t-il pas aussi quelque chose de moins rude, de moins sauvage? n'y a t-il pas comme une intention de poésie dans le portrait de la princesse de Savoie?

Je ne tenterai pas d'apprécier, à un point de vue littéraire, la *Chronique rimée*. On l'a vu, c'est une sorte de mosaïque composée par un artiste peu habile et à l'aide de matériaux divers, mal joints, mal polis, et souvent séparés par de fâcheuses lacunes. Cela peut intéresser comme objet antique, mais cela manque d'une beauté réelle.

CHAPITRE V.

—

ROMANCES SUR LE CID.

Ailleurs je m'occuperai avec détails des *romances* qui forment une des branches les plus importantes, les plus curieuses de l'ancienne littérature espagnole. Alors j'aurai à parler de leur origine, de leur développement, de leurs phases différentes, de leurs genres si divers. Je ne dirai donc pas ici ce que j'aurai à exposer plus loin ; mais il m'a semblé opportun de détacher de ce travail ce qui est relatif au *Romancero du Cid.* Les motifs qui m'ont déjà engagé à sortir de l'ordre chronologique pour traiter de sa chronique sont encore ceux qui me déterminent à anticiper ainsi sur les dates ; il m'a paru nécessaire de former une espèce d'ensemble de tout ce que j'ai à rapporter sur Ruy Diaz.

Les romances dans lesquels [1] il est célébré

[1] J'ai déjà dit qu'à l'exemple d'écrivains qui font autorité en pareille matière, j'ai conservé au mot romance le genre masculin

s'élèvent à plus de cent soixante. Les uns sont anciens, d'autres sont beaux et énergiques, d'autres prosaïques et sans intérêt. Beaucoup de ces poésies sont tirées de la *Chronique du Cid* et sont, par conséquent, assez modernes; quelques-uns peuvent dériver de la *Cronica rimada;* il n'en est point qui puissent être réputés des imitations du vieux poëme. C'est ce que j'ai déjà dit quand il a été question de cette œuvre.

Le Cid du *Romancero* se rapproche tantôt du Cid du poëme, tantôt du Cid insolent et orgueilleux de la *Cronica rimada* et reflète les idées hautaines de la féodalité française, idées dont on remarque aussi les traces dans l'histoire de Bernard del

qu'il a dans la langue espagnole. Je reconnais toutefois qu'il peut y avoir là quelque chose de choquant pour des lecteurs français habitués à voir tous les substantifs à terminaisons en *ance*, appartenir au genre féminin. Romance, signifiant proprement un idiome né du latin, a sa traduction tout à fait exacte dans notre mot roman qui, par une synecdoque, désigna d'abord tous les ouvrages écrits en langue romane, puis seulement les récits d'aventures imaginaires. C'est ce mot roman qui rendrait le mot romance avec une précision parfaite, mais je n'ai pu m'en servir parce que l'usage lui a donné chez nous une autre acception. Le mot romance a du reste été employé au masculin en français, mais à la vérité en français écrit par un Anglais et dans le sens de roman qu'aujourd'hui il a encore dans la langue de Walter-Scott, c'est dans une pièce où Guy de Beauchamp, comte de Warwick, dresse une sorte de catalogue de divers ouvrages qu'il donne à un abbé : « Sachez nous aveir baylé e en la garde le Abbé e le covent de Bordesleye laissé a demorer a touz jours tous les *romaunces* dessous només... un volum del *romaunce* de Aygnes... un volum del *romaunce* Emond de Ageland e deu roy Charles Dooun de Naunteille E le *romaunce* de Gwyoun de Nauntoyl, etc. » (*Tristan*, pub. par Fr. Michel, t. I, p. CXX.)

Carpio et qui se résument dans cette réponse de je ne sais plus quel grand feudataire : « Pourquoi trahiriez-vous? — Pas pour cent royaumes, oui, pour un outrage. »

Le germe de la tragédie de Corneille, germe à peine visible dans la chronique en prose et la chronique rimée, ne s'est que peu développé dans les romances. Ils offrent cependant quelque chose de plus précis sur les causes de la mort du comte de Gormaz, sur le combat qui amène cette catastrophe. Don Diego a reçu un soufflet du comte Trop âgé pour tenir une épée, il faut qu'il confie à un autre le soin de laver un tel affront. La belle scène : *Rodrigue, as-tu du cœur?* est remplacée par une épreuve bizarre. Diego Lainez fait venir son fils aîné et lui mord fortement un doigt ; le jeune homme jette un grand cri et son père indigné le renvoie. Il fait subir une morsure pareille à deux autres de ses enfants qui ne la supportent pas mieux que leur aîné ; enfin il mord de même un doigt de son dernier fils *qui était bâtard*. Celui-ci lui donnant un grand soufflet s'écrie : « Lâchez-moi, mon père, sinon je serai un mauvais fils. » Le père, quand il vit cela, lui donna de grands embrassements : « Viens ici, toi, mon fils aimé, je te confie mes armes, mes armes et cet emploi : tue le comte si tu veux vivre honoré. » Voilà quels rudes sentiments Corneille a rendu par ces vers :

Enfin, tu sais l'affront et tu tiens la vengeance.
Je ne te dis plus rien, venge-moi, venge-toi ;

Montre-toi digne fils d'un père tel que moi.
Accablé des malheurs où le destin me range
Je m'en vais les pleurer. Va, cours, vole et nous venge!

Dans les *Romances*, Rodrigue n'est pas troublé par son amour pour Chimène. C'est à Guillen de Castro que revient l'honneur d'avoir mis Corneille sur la voie de ce grand combat de deux sentiments opposés, la tendresse et la haine. Mais Guillen n'avait fait qu'entrevoir ce combat pathétique que le génie de Corneille éclaira tout entier : « Chez Guillen, dit M. Chasles, l'amour tient la moindre place; chez Corneille il lutte contre le devoir; de cette étreinte naissent les larmes, les angoisses et le chef-d'œuvre. Chez Guillen, doña Ximena est peu de chose ; chez Corneille elle est tout. Guillen n'a qu'un héros, l'honneur chevaleresque et chrétien qui règne à travers son œuvre et que l'on ne perd jamais de vue, soit quand le Cid sacrifie sa maîtresse à son devoir, ou quand il se bat seul contre les vassaux du comte qui le poursuivent l'épée à la main, ou quand il prend et serre un misérable lépreux entre ses bras pour sauver un chrétien et braver la contagion en priant Dieu; enfin lorsque dans les trois dernières journées du drame, devenu l'arbitre de la vaillance et de l'honneur pour toute l'Espagne, il récompense ou flétrit par la seule autorité de sa parole, terrifie les coupables, s'élève plus haut que les rois et refuse devant la cour entière de prêter serment à un monarque accusé de meurtre, jusqu'à ce que ce monarque ait juré sur la croix

qu'il est pur de sang humain. Tel est le Cid de Guillen qui a sa grandeur, c'est un drame chronique, varié, actif, rapide. Corneille en a fait un drame d'amour [1]. »

Ce qui rend le héros de Corneille si intéressant n'existe donc pas dans les romances. Avant la mort du comte de Gormaz, il n'est pas question de l'amour du fils de l'offensé pour la fille de l'offenseur. L'amour apparaît ensuite, mais c'est l'amour de l'épouse, ce n'est pas celui de l'amante; seulement Chimène est peut-être un peu plus tendre dans les romances que dans le vieux poème, sa lettre au roi sur les absences de Rodrigue est assez passionnée. Dans les romances comme dans la tragédie, Chimène vient plus d'une fois demander justice. Quant au Cid, il est encore bien loin de ressembler à celui de Corneille, il fait tout ce qu'il faut pour s'attirer la juste antipathie de la jeune fille. Non content d'avoir tué le comte, il vient chasser jusqu'auprès de la maison qu'habite la plaignante, poursuit ses colombes et, d'après un romance qui à la vérité offre la reproduction de vers maladroitement pris ailleurs, adresse à Chimène les propos les plus grossiers. Chimène prend l'étrange parti de demander au roi ce discourtois chevalier pour époux.

Le bon roi est assez étonné de cette proposition qui met fin à de longs débats et au sujet de laquelle il fait des réflexions pleines d'à-propos et de bonhomie :

1 *Etudes sur l'Espagne*, p. 453.

« J'ai toujours entendu dire et maintenant je vois combien c'est vrai, que les femmes sont très-singulières. Jusqu'à présent elle m'a demandé vengeance et voilà qu'elle veut se marier avec lui. J'y consens de grand cœur et m'en vais sur-le-champ envoyer à Rodrigue une lettre pour qu'il se rende ici. »

N'est-ce pas le cas de répéter le vers de Corneille en lui donnant un autre sens?

Rodrigue! qui l'eût cru? Chimène! qui l'eût dit?

Hélas, nous ne reconnaissons plus guère les deux charmants héros de notre poète. Mais qu'y faire? Il faut en prendre son parti. Les chevaliers espagnols n'étaient pas la fine fleur de la galanterie. On le verra par plus d'un trait rapporté dans cet ouvrage, ils étaient fort brutaux. Là où notre cher petit Jehan de Saintré se venge par une anecdote et par la restitution d'une ceinture qui fait de cette anecdote une indiscrétion, un Castillan se fût vengé en coupant les jupes de sa maîtresse à une palme au-dessus du genou [1], en lui donnant un coup de dague ou tout au moins en lui appliquant un bon soufflet, *un Bofeton*. Il ne faut du reste pas s'imaginer qu'en France, à des dates reculées, la galanterie ait été en grand honneur. Dans nos plus vieilles chansons de geste, l'amour n'a qu'un bien petit rôle et un rôle tout physique. Mais l'idéalisation de la femme paraît s'être accompli plus

[1] Por cima de la rodillas
Un palmo y mucho mas.

vite en France qu'en Espagne. Là, pendant longtemps, la femme se montra comme une compagne très-subordonnée à son mari, qui était bien le seigneur et maître; là elle n'avait pas le prestige dont l'entourèrent chez nous peut-être des réminiscences celtiques, peut-être quelques souvenirs des idées platoniciennes, peut-être quelques influences orientales. Tous les charmants sonnets des *Trovatori* italiens n'eussent pas été compris au-delà des Pyrenées, à l'époque où ils furent composés. Voyez toutes les héroïnes de la vieille littérature espagnole, elles n'ont pas cette délicatesse de sentiments, cette pudeur de démarche, cette retenue de paroles dont on a fait aux femmes de si gracieux attributs. Zaïde, fille d'Abenabet, roi more de Séville, envoie dire au roi Alphonse VI, de Castille, qu'elle désire le voir, qu'elle est fort occupée de son mérite, de la beauté qu'on lui prête, qu'elle l'aime et qu'enfin elle tient à le connaître.

Les romances sont pleins de déclarations fort vives adressées par des femmes. Là l'amour reste très-positif: point de soupirs, point de regards furtifs, de rougeurs subites, point de timides rendez-vous, des hommes, des femmes, qui se disent qu'ils s'aiment. Au lieu des détails voluptueux et pourtant chastes encore d'une passion à son début, plutôt les conséquences les plus matérielles de la passion assouvie. Des naissances qui viennent révéler des fautes. Ces situations, qui ne sont intéressantes que si la mère est à la fois épouse, qui, quand elles ne s'offrent pas avec cette condition

indispensable, répugnent généralement aux poètes, eh bien! ces situations sont à chaque instant reproduites dans les romances. Réellement la littérature castillane indique un peuple pour lequel l'idéal n'avait pas de séductions, et fort différent de ce qu'on le suppose quand on ne le considère que légèrement. Est-ce là un effet de ces grands soleils qui éclairent chaudement tous les objets, qui ne laissent rien indécis, qui font vigoureusement saillir, sur un ciel bleu, arbres, rochers et murailles, avec leurs contours nettement arrêtés, avec un relief étrange? Là point de ces vapeurs, de ces demi-teintes sous lesquelles la pensée peut errer sans but déterminé, se prenant à des regrets du passé, s'attristant de ces paysages pâles et rencontrant la rêverie, cette muse des contrées brumeuses. L'action remplace la réflexion dans les chants populaires de l'Espagne. Le poète est trop occupé des personnages qu'il crée — qu'il crée en copiant le chevalier qui passe, la dame qui monte à son balcon, tels qu'il les voit — pour s'inquiéter même du fond du tableau. La nature lui importe peu, il n'y a pas dans les romances une description de site, pas même une de ces peintures de printemps si fréquentes chez nos vieux poètes français qu'elles y sont devenues des lieux communs. Quant au langage des romances, il est très-simple et tel qu'on peut l'attendre de poètes incultes qui n'ont pas de temps à perdre et qui ont beaucoup à raconter. Il est bien rare de trouver dans les anciens romances, les seuls dont nous nous occupions, une comparaison, une

image, quelque chose qui donne de la poésie à l'expression et à l'idée. Plus tard, il est vrai, les Espagnols se dédommagèrent de cette pénurie primitive; imitateurs des Italiens, ils outrèrent leurs modèles, ils renchérirent sur les hyperboles de ceux-ci. La femme alors passa du second rang au premier; ils la peignirent avec les plus éclatants excès de couleurs; ils dirent comme Caldéron que si l'homme est tout un monde, la femme est tout un ciel; ils en firent enfin la création souveraine dont l'incomparable Dulcinée du Toboso est l'excellente parodie.

Je reviens au Cid, dont je me suis laissé éloigner par ces réflexions qui peut-être eussent été mieux à leur place plus tard et qui pourront être complétées ailleurs. Les romances nous racontent, ainsi qu'on l'a vu, le mariage du Cid; un de ces romances pourrait dériver de la *Chronique rimée* ou d'un des chants plus anciens dont l'auteur de cette chronique a fait son profit. C'est en quelque sorte la reproduction du passage de cette œuvre relative à l'union de Ruy Diaz. Celui-ci se montre outré de ce que son père ait baisé la main du roi. Le ton de cette pièce contrase avec celui des autres chants dans lesquels il est parlé de la vie de Rodrigue sous Fernand. Plusieurs des romances qui suivent roulent sur des faits dont il a déjà été question, soit dans la notice sur le Cid, soit dans l'examen de la chronique en prose ou l'analyse de la *Chronique rimée*. On y voit comment Ruy Diaz s'en alla en pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle, la rencontre qu'il fit d'un lépreux qui n'était

autre que saint Lazare, son combat avec Martin Gonzalez... Un romance peu ancien du reste et tiré de la chronique en prose, revient sur un épisode rapporté dans la *Cronica rimada*, sur l'expédition imaginaire contre le comte de Savoie. Un autre romance d'une date plus reculée et faisant également allusion aux démêlés de Fernand et du Saint-Siége, nous montre le Cid fort peu respectueux envers le Pape. A Rome, où sans doute il n'alla jamais, Rodrigue brise avec indignation le fauteuil du roi de France parce que ce fauteuil était placé au-dessus de celui du roi d'Espagne, fait pour lequel le Pape lance à Rodrigue une excommunication si mal reçue par celui-ci, qu'elle est bien vite suivie d'une absolution. Nous voyons, après cela, le Campeador dans les guerres que produisit le partage des états du roi Fernand. Plusieurs romances sont relatifs au siége de Zamora que don Sanche disputait à sa sœur doña Urraca. Nous retrouvons dans un chant qui passe pour ancien, l'infante éprise que Corneille a mise dans sa tragédie; le Cid envoyé par don Sanche pour demander la reddition de la place est reçu par l'infante qui lui adresse ces paroles :

« Dehors, dehors, Rodrigue le superbe Castillan, tu devrais te rappeler ce temps déjà loin où tu fus fait chevalier devant l'autel de Saint-Jacques, quand le roi fut le parrain et toi Rodrigue le filleul. Mon père te donna les armes, ma mère te donna le cheval, moi je te chaussai les éperons pour que tu fusses plus honoré, car je pensais t'épouser, je ne le pus pas pour mes

péchés; tu t'es marié avec Chimène Gomez, la fille du comte hautain; avec elle tu as trouvé de l'argent, avec moi tu eusses trouvé un royaume. Si tu t'es bien marié, Rodrigue, tu aurais pu te marier mieux encore, tu as laissé la fille du roi pour prendre celle du vassal. »

Sanche ayant été tué par Vellido Dolfos sous les murs de Zamora, Alfonse VI son frère lui succéda; mais le Cid soupçonnant que ce prince avait pu participer à l'assassinat, exigea du nouveau roi un serment solennel. C'est ce qui fait le sujet du beau romance suivant dont le fond paraît être ancien, mais qui a été certainement rajeuni [1]:

« A Sainte-Gadée de Burgos, où jurent les gentilshommes, on demande un serment au roi de Castille, à Alfonse sur la mort de son frère. Le bon Cid le lui demande, le bon Cid castillan, sur un verrou de fer et une arbalette de bois et en tenant les Évangiles et un crucifix à la main. Les termes du serment sont si forts qu'ils donnent de l'épouvante au bon roi : « Que les vilains te tuent, Alfonse, les vilains et non les gentilshommes, qu'ils soient des Asturies et non Castillans; qu'ils te tuent avec des aiguillons et non avec des lances et des dards, avec des couteaux à manches de corne et non avec des poignards dorés; qu'ils portent des chaussures grossières et non des souliers à lacet; qu'ils aien des capes de paille et non des capes de drap de Courtray ou d'étoffe à poils frisés; qu'ils aient des chemises d'étoupes [2] et non de Hollande ni travaillées; qu'ils

[1] Ceci prouve que ce romance, indiqué par D. Augustin Duran comme appartenant à une date reculée, n'est réellement pas ancien.

[2] *Primavera y flor*, t. I, p. 158.
Rom. gen., p. 525.

montent des ânesses et non des mules ou des chevaux; qu'ils se servent de bride de corde et non de cuir nettoyé par le feu; qu'ils te tuent dans les terres labourées et non dans un bourg ou un village; qu'ils t'arrachent le cœur vivant par le côté gauche, si tu ne dis pas la vérité sur ce que je t'ai demandé, si tu as participé ou consenti à la mort de ton frère. » Le serment était si redoutable que le roi ne le prêta pas. Alors parla un chevalier qui était très-familier avec le roi: « Faites le serment, bon roi, n'ayez pas de cela souci. Jamais roi ne fut traître, ni pape excommunié. » Le roi jura qu'il n'était pour rien dans le meurtre, mais aussitôt il dit avec colère: « Très-mal tu m'as fais jurer, Cid; Cid, très-mal tu m'as fait jurer. Aujourd'hui tu demandes un serment à qui tu dois baiser la main. Va-t'en de mes états, Cid, mauvais chevalier, et n'y reviens pas avant un an d'ici. — Cela me plaît, dit le Cid; cela me plaît, dit-il, et beaucoup puisque c'est la première chose que tu ordonnes dans ton royaume. Pour un an tu m'exiles, moi je m'exile pour quatre. »

« Le Cid partit joyeux pour son exil avec trois cents chevaliers. Tous étaient nobles, tous sont des hommes jeunes, il n'y avait pas là une tête blanche; tous ont la lance au poing avec son fer brillant; ils portent des boucliers avec des houpes rouges, et la place ne manque pas au Cid pour asseoir son camp. »

A la suite de cet épisode de Sainte-Gadée, commence le long exil du Cid et toute la partie de sa vie qui se trouve racontée dans le poème; les romances reproduisent à peu près le fonds de cette œuvre antique mais en altérent quelquefois l'esprit. Ils rapportent avec une grande minutie les prouesses vraies ou fausses du héros, la ruse qu'il emploie avec les juifs de Burgos, sa récon-

ciliation avec le roi, la prise de Valence, la trahison des infants de Carrion, la vieillesse, la mort de Rodrigue, « et forment, dit M. Ticknor, un ensemble que l'historien Muller et le philosophe Herder considéraient comme étant en grande partie une histoire digne de foi, mais qui ne peut passer pour autre chose que l'expression poétique de toutes les traditions populaires qui circulaient aux diverses époques où ces romances furent composés[1]. »

Je ne m'arrête pas longtemps sur ces romances du Cid parce que plusieurs traductions ou imitations les ont déjà fait connaître en France. Je remarquerai d'ailleurs que pour la plupart ils ne sont pas très-anciens. MM. Wolf et Hoffman n'en ont admis que trente-neuf dans leur excellent recueil *Primavera y flor de romances*. C'est à un nombre à peu près pareil que M. Huber reconnaît des caractères d'antiquité; il croit que beaucoup des chants dont est formée cette catégorie furent composés peu de temps après les événements qu'ils racontent, au douzième, au treizième, au plus tard au quatorzième siècle. Ce qu'il y a de certain c'est que la langue de ces romances n'est pas vieille; en admettant l'hypothèse de M. Huber, il faut admettre aussi que les romances ont été rajeunis sous le rapport du style. Au seizième siècle — comme j'aurai l'occasion de le dire plus tard — les chroniques qui avaient été souvent écrites à l'aide de chansons de geste, furent

[1] *Hist. de la Litt. esp.*, t. Iº.

transformées en romances. Mascarille voulait mettre en madrigaux toute l'histoire romaine; on mit en romances toute l'histoire d'Espagne. Le Cid bien entendu ne fut pas oublié, et de là le nombre beaucoup trop grand de pastiches qui se sont abrités sous son grand nom.

Le Campeador était tombé dans le domaine de la littérature populaire, comme chez nous les paladins du cycle de Charlemagne. Deux poètes aujourd'hui oubliés essayèrent de le relever, l'un fut Diego Jimenez de Ayllon, l'autre Gonzalo de Arredondo, dont l'œuvre n'a pas même été imprimée. Ruy Diaz ne devait pas tarder cependant à inspirer un homme plus digne de le chanter, cet homme fut Guillen de Castro qui eut la gloire d'être imité par Corneille. Un peu plus tard la tragédie française retourna en Espagne, elle y fut copiée par Diamante dans *El Honrador de su padre*, que Voltaire s'imaginait être le modèle de la pièce de Corneille [1].

---

[1] A la fin du dix-septième siècle un auteur satirique, Francisco Santos, évoqua encore l'ombre du Cid dans une œuvre assez originale intitulée : *La Verdad en el potro y el Cid resucitado*. « La vérité à la torture et le Cid ressuscité. » Un fait curieux que M. Ticknor fait observer c'est que plusieurs des romances cités dans cet ouvrage ne se trouvent dans aucun romancero. Le Cid revenu dans ce monde est du reste très mécontent de toutes les fables inventées sur lui. Il s'indigné en entendant débiter dans les rues le récit de son outrage au Pape : « Aurais-je jamais pu commettre une telle insolence ! — s'écrie-t-il — moi, que Dieu a fait Castillan, j'aurais insulté le pasteur de l'Église ! Moi, Castillan, avoir traité ainsi le Saint-Père, avoir montré cette irrévérence ! Par saint Pierre, par saint Paul et par saint Lazare, qui ont communiqué avec moi quand j'étais vivant, tu mens, mauvais chanteur ! »

CHAPITRE VI.

LE LIVRE D'APOLLONIUS. — LA VIE DE SAINTE MARIE L'ÉGYPTIENNE. — L'ADORATION DES ROIS. — FRAGMENT.

A en juger par l'ancienneté de la langue, par l'irrégularité des vers, par quelques mots qui peuvent indiquer la prétention d'user d'un nouveau système rhythmique, le livre d'Apollonius dut précéder les poésies de Gonzalo de Berceo et suivre d'assez près le *Poème du Cid*. Ce *Livre d'Apollonius,* tiré il y a quelques années de la bibliothèque de l'Escurial et publié pour la première fois par le marquis de Pidal, est encore une production anonyme, mais elle n'est pas, comme le *Poème du Cid,* empreinte du caractère espagnol. Ce manque d'originalité a déterminé M. Ticknor à passer très légèrement sur cette œuvre; mais si, lorsque l'on s'occupe de la littérature du moyen âge, on ne voulait s'arrêter que devant des idées

neuves, on trouverait bien peu de livres qui fussent vraiment dignes d'attention. On supposerait volontiers qu'un monde presque entièrement séparé du vieux monde, qu'un monde jeune par son ignorance et livré à lui-même, devait avoir une puissante sève, une grande fécondité. Il n'en était pas du tout ainsi ; le moyen âge, comme les enfants, ne se lassait pas d'entendre raconter les mêmes histoires, dont les unes, de réminiscences en réminiscences, remontaient à l'Inde ; dont d'autres étaient des souvenirs plus ou moins altérés de l'antiquité ; dont d'autres enfin avaient un fonds de vérité dans les turbulences des grands vassaux et leurs luttes contre la royauté. Ajoutez à cela quelques anecdotes grivoises empruntées à la vie privée et qui se transmirent avec la facilité propre à tout récit scandaleux, des trouvères à Boccace, aux autres conteurs italiens, à Louis XI, à la reine de Navarre, à Desperiers, à Verville, à Lafontaine ; ajoutez à cela encore quelques compilations à visées encyclopédiques, quelques allégories froides et monotones ; exceptant Dante, Pétrarque et au-dessous d'eux un petit groupe d'auteurs originaux et qui domine ces troupeaux d'imitateurs, vous avez pour ainsi dire toute la littérature du onzième au quinzième siècle, littérature qui, pour emprunter une expression de Shakspeare, vous offre perpétuellement *quelque chose de déjà vu*.

Pour qui aurait une immense mémoire et une vaste érudition, il y aurait un curieux livre à écrire sur ces analogies de fictions et d'idées, sur

ces transmissions et ces incessantes transformations de sujets identiques. L'histoire d'Apollonius fut au nombre des romans qui obtinrent le succès de ses nombreuses répétitions, seulement le nom d'Apollonius a été quelquefois changé en celui de Périclès.

On trouve l'histoire d'Apollonius dans presque toutes les littératures du moyen âge. Elle figure dans le recueil intitulé *Gesta romanorum*, dans un livre de Gower, *Confessio amantis;* elle était connue en Provence, elle est rappelée une fois par Armand de Marsan[1], une autre fois dans le roman de Flamenca[2]; elle n'était pas ignorée des peuples du nord, elle fut racontée en allemand, elle fut traduite en grec moderne. En français elle a été redite par bien des écrivains et entre autres par Gilles Corrozet et par Belleforest. En Espagne, Timoneda, qui a écrit des nouvelles sous le titre de *Patrañuelo,* y a inséré les aventures d'Apollonius; elles forment le dixième récit de ce recueil qui fut composé à l'imitation des conteurs italiens. Enfin le roman d'Apollonius a fourni la donnée d'un drame attribué à Shakspeare et dont quelques scènes paraissent en effet appartenir au grand poète. Ce drame c'est *Périclès*[3].

[1] *Hist. de la Poésie provençale*, t. III, p. 486.

[2] *Lexique roman*, t. I. —*Roman de Flamenca*, p. 10

[3] On peut lire sur les imitations qui furent faites de l'*Histoire d'Apollonius*, la préface de *Périclès;* œuvres de Shakspeare, tr. revue par M. Guizot, et le savant ouvrage de M. Wolf, *Studien zur Geschichte der spanischen Nationalliteratur*, S. 51.

M. E. du Méril a savamment indiqué dans l'introduction de *Floire et Blanceflor* [1] l'influence jusqu'ici peu connue que la Grèce exerça sur le moyen âge. Le *Livre d'Apollonius* est une preuve éclatante de cette influence, là l'origine grecque n'est nullement déguisée. Peut-être retrouverait-on dans cette fable quelques souvenirs fort altérés sans doute d'Apollonius de Thyane. Ce philosophe voyagea beaucoup, comme le héros du roman; comme ce dernier il alla à Tharse, à Ephèse, il passa quelque temps dans les Indes, il laissa enfin une mémoire mêlée de faits merveilleux qui dut lui attirer les sympathies populaires. Mais si en effet le souvenir du philosophe pythagoricien fut pour quelque chose dans l'œuvre dont je vais parler, il faut avouer que la vérité a disparu entièrement sous des incidents imaginaires. Le livre d'Apollonius est fort invraisemblable, aussi invraisemblable que la plupart de nos romans de chevalerie, mais il l'est autrement. Ici pas de ces grands coups d'épée qui amusaient encore Mme de Sévigné, point de géants, point de belles captives gardées par de félons châtelains, rien de ce souffle chevaleresque qui gonfle nos vieilles épopées. Apollonius ne pourfend personne; loin de là, il a même un peu peur d'Antiochus. C'est un prince fort savant, très-bon musicien, aussi habile qu'Œdipe dans l'art de deviner des énigmes; c'est bien un personnage tel que la Grèce pouvait le créer à l'époque de sa décadence.

[1] Intr. à partir de la page CXVI.

Il paraît que le texte grec original du livre d'Apollonius s'est perdu [1] et c'est sans doute après bien des transformations que cette fable dut arriver à l'auteur espagnol. Il imite sans doute une version provençale ou française, mais il ne dit pas quel put être son modèle. Il se contente d'invoquer Dieu et la Vierge et les prie de le guider dans la composition d'un roman de *Nueva maestria*. On a pensé que ces mots indiquaient une innovation dans le rhythme, et en effet les vers d'Apollonius ne sont plus ceux du *Poème du Cid*, ils offrent le rhythme qui fut aussi celui de Gonzalo de Berceo, de Juan Lorenzo et d'autres poètes. Le *Livre d'Apollonius* est en vers qui en général ont quatorze pieds. Ils sont coupés par une césure qui tombe après la sixième, la septième ou la huitième syllabe et disposés par quatrains monorimes. On remarque cette forme de quatrains monorimes

[1] *Narratio eorum quæ Apollonio Regi contigerunt*, e Græco versa est ab homine Christiano (forte Symposio) ante mille et ducentos circiter annos. Exstat latine, Augustæ Vindel, 1595, et ibid. 1682 inter opera Marci Velseri.

Casus suos, ut in extremo narrationis illius legitur, *Apollonius ipse descripsit, duo volumina perfecit, unum in templo Ephesiorum, alterum in sua bibliotheca collocavit*. Eamdem narrationem latine, sed multis locis ab impressa discrepantem habuit mstam Theod. Cauterus, ut testatus est litteris ad Joannem Meursium. Gallice prodiit primum Roterdami 1710. Carmine græcobarbaro prodiit Venet 1696 » (Fabricius, Bibliotheca græca L. V. C. 6 § 12) Je ferai remarquer que ces renseignements donnés par Fabricius ne sont pas tous exacts; ainsi, bien avant 1710, l'*Hist. d'Apollonius* fut imprimée en français, et la première édition de la traduction de ce livre en grec moderne porte la date MDLIII.

dans un grand nombre de poésies latines du moyen âge, et entre autres pièces dans une satire contre Pierre des Vignes :

Vehementi nimium commotus dolore
Sermonem aggredior furibundi more
Et quosdam redarguam in meo furore
Nullum mordens odio vel palpans amore.

Les poëtes provençaux et français ont aussi usé quelquefois de ces vers peu harmonieux. C'est en quatrains monorimes que sont écrits, en langue d'oc le *Nouvel Confort*[1], en langue d'oil le *Jugement de Salomon*[2] et le *Débat du Corps et de l'Ame*[3] :

Ung hontz estoit au siècle de grant extraction
Mais pour fuir le monde et sa déception,
Quant lui fut revelée ceste vision,
Tantost devint hermite par grant dévocion.

Ce fut sans doute chez des poëtes provençaux ou français que l'Espagne trouva le modèle d'un rhythme dont l'archiprêtre de Hita commença à sentir la monotonie. Le *Livre d'Apollonius* date probablement des premières années du treizième siècle et se compose de six cent cinquante-neuf stances. Dans l'analyse que je vais donner de cette œuvre, je tâcherai de reproduire le caractère naïf et parfois gracieux de l'original. L'auteur raconte

[1] *Poésies des Troubadours*, t. II, p. 3.
[2] *Fabliaux* de Méon.
[3] *Le Debat de deux damoyselles*, etc., p. 91.

bien, et j'aime mieux son roman que la nouvelle de Timoneda. Celui-ci n'a pas su profiter de quelques situations intéressantes indiquées dans le vieux poëme. Mais ce vieux poëme, Timoneda l'avait-il lu? On peut en douter. Un grand nombre des poésies du treizième siècle étaient oubliées déjà à l'époque ou le marquis de Santillana, né en 1398, adressait au connétable de Portugal la lettre tant de fois citée qui est une sorte de résumé de l'histoire de la littérature. Il n'est pas question dans cette lettre du *Livre d'Apollonius*. Ce personnage devait cependant jouir en Espagne d'une certaine popularité. Il est nommé dans un romance sur Alfonse X. On y prête à ce roi les paroles suivantes : « Sainte Marie, Madame, ne m'oubliez pas! Les chevaliers de Castille m'ont abandonné, et par crainte de don Sancho, ne m'osent pas aider. J'irai aux terres étrangères, naviguant au loin dans une galère noire qui montre mon chagrin; et sans gouvernail et sans agrès je me placerai dans la haute mer. Ainsi faisait Apollonius : je ferai comme lui. »

Que asi ficiera Apollonio
Y yo farę otro que tal [1].

Je terminerai ces préambules peut-être déjà trop longs en faisant remarquer que Timoneda s'éloigne de la version des *Gesta romanorum*, et qu'au contraire il existe une très-grande ressemblance entre

[1] *Primavera y flor de romances*, t. I, p. 199.

cette rédaction et le poème, une ressemblance qui semblerait indiquer que ces deux récits ont été composés d'après un même original ou que l'un a servi de modèle à l'autre[1].

Antiochus, roi d'Antioche, avait une fille d'une si merveilleuse beauté qu'elle lui avait inspiré un criminel amour. Antiochus, dans le but d'éloigner ses rivaux, avait fait proclamer que pour obtenir la main de sa fille il fallait deviner une énigme proposée par lui[2]. Si l'énigme n'était pas expliquée le prétendant devait s'attendre à perdre la vie. Déjà un grand nombre de jeunes gens avaient payé leur hardiesse de leur tête. La condition imposée par Antiochus n'effraya pas Apollonius, roi de Tyr; c'était un prince de beaucoup de sagesse, fort instruit, et il pensa qu'il serait plus heureux que ses prédécesseurs. En effet, il comprit facilement le sens caché de l'énigme, mais cette énigme n'était autre chose qu'une allusion à la passion coupable d'Antiochus. Celui-ci, en entendant s'expliquer le roi de Tyr, n'avoua pas toutefois que la solution eût été trouvée; il prétendit au contraire qu'Apollonius s'était complètement trompé, qu'en conséquence il devait avoir la tête tranchée. Il ajouta pourtant qu'il consentait à lui accorder un

[1] *Gesta romanorum cum applicationibus moralisatis ac misticis* fol. CXX. *De Tribulatione temporali que in gaudium sempiternum postremo commutabitur.*

[2] Dans le roman de *Tristan* un géant arrête Sadoc et Chélinde; il menace de tuer l'un et d'outrager l'autre si Sadoc ne devine une énigme. Sadoc comprend le sens de cette *devinaille* et découvre que le géant est incestueux.

délai de trente jours pour méditer la question proposée. Apollonius ne jugea pas qu'il fût prudent de passer ce temps à Antioche, il s'embarqua et revint à Tyr à la grande joie de son peuple dont il était chéri. Retiré dans ses appartements, au milieu de ses livres, il étudia longtemps le redoutable distique et ne put y trouver une autre réponse que celle qu'il avait déjà faite. Tourmenté par cet insuccès, par la honte de n'avoir pas réussi, Apollonius prit le parti de voyager et s'embarqua.

Pendant ce temps Antiochus, qui ne pardonnait pas au roi de Tyr d'avoir découvert son infâme secret, formait contre ce dernier des projets de vengeance. Il appela un de ses courtisans nommé Taliarque et le chargea d'aller tuer Apollonius. Taliarque, qui n'avait rien à refuser à son maître, partit pour la ville de Tyr. En y arrivant, il trouva toute la population dans la douleur et il apprit que ce deuil public était causé par le départ du jeune roi. Taliarque retourna près d'Antiochus qui se décida à faire rechercher Apollonius de tout côté et qui promit de récompenser magnifiquement celui qui le vengerait du roi de Tyr. Ici le poète s'arrête pour maudire les tyrans, il se livre sur l'enchaînement des passions à une série de réflexions morales et les termine en rappelant l'histoire de cet ermite que le vin conduisit à l'adultère et de l'adultère au meurtre, histoire qui paraît être empruntée d'un fabliau[1], et dont Piron a fait un

[1] *De l'ermite qui s'enivra*, publié par Roquefort; *De la poésie française dans les douzième et treizième siècles*, p. 334, analysé par Le Grand; *Fabliaux*, t. V, p. 122.

conte. Antiochus, amené par son fatal amour au projet de faire assassiner Apollonius, fit armer des vaisseaux et l'on commença d'actives perquisitions; mais Dieu ne devait pas permettre que de tels projets réussissent. Apollonius était arrivé à Tarse et après y avoir marqué son séjour par des bienfaits qui lui valurent l'honneur de se voir élever une statue sur la place du marché, il se décida à s'embarquer de nouveau. Les conseils d'un habitant de la ville, nommé Estrangilo, le déterminèrent à prendre ce parti. Le bruit de la colère d'Antiochus s'était répandu jusqu'à Tarse et malgré sa reconnaissance le peuple de cette cité craindrait probablement de prendre la défense du roi de Tyr. Apollonius se mit donc en mer escorté par les vifs regrets des habitants. Son voyage ne fut pas heureux : il fut assailli par une violente tempête, son vaisseau fit naufrage et de tous ceux qui le montaient il échappa seul à la mort. Ayant gagné la terre sans avoir rien pu sauver de ses richesses, le pauvre Apollonius s'abandonna aux plus sombres réflexions. Il en fut distrait par la vue d'un pêcheur dont il s'approcha et auquel il raconta toutes ses aventures. Le pêcheur répondit au roi par des pensées sur la mobilité des choses humaines; puis finissant par où il aurait dû commencer, il lui offrit la moitié de son manteau, le conduisit à sa cabane et lui présenta un frugal souper. Le lendemain matin Apollonius pria son hôte de lui indiquer le chemin de Pentapolin, la capitale du pays. Le pêcheur conduisit Apollonius et ne le quitta qu'après l'avoir mis sur la route qu'il

devait suivre. En arrivant près de Pentapolin, Apollonius aperçut beaucoup de jeunes gens qui s'amusaient à jouer à la paume, les aida à ramasser la balle et déploya tant d'adresse à cet exercice qu'il attira l'attention du roi Architrastes, lequel vint à passer par cet endroit. Architrastes, charmé de la dextérité et de la bonne mine de l'étranger, l'engagea à le suivre dans son palais et à dîner avec lui. L'heure du repas étant sonnée, le roi s'aperçut que l'inconnu n'était pas présent; il l'envoya donc quérir, mais Apollonius n'osait pénétrer dans le palais tant il était mal vêtu. Le roi lui envoya alors les plus beaux habits qu'il put trouver chez lui, et le naufragé n'eut plus de motifs pour refuser l'invitation qui lui était faite. Après le festin, Architrastes fit appeler sa fille Luciana. La jeune infante entra, baisa la main de son père comme un enfant bien élevé, salua les seigneurs et jeta un regard de curiosité sur le voyageur. Le roi voyant que celui-ci attirait l'attention de Luciana, engagea l'infante à lui parler et à s'enquérir de ses aventures. Elle le fit avec tant de grâce et de bonté qu'Apollonius ne put lui cacher ni qui il était, ni ce qui lui était arrivé; mais le souvenir de ses malheurs lui arrachèrent des larmes, et Architrastes, peiné de cette marque de douleur, engagea sa fille à distraire l'étranger par ses chants. La princesse prit aussitôt un rebec et en joua de façon à s'attirer de vives approbations. Apollonius cependant ne mêlait pas ses applaudissements à ceux des courtisans, et le roi, un peu choqué de son silence, lui demanda s'il ne trouvait

pas que sa fille eût quelque talent. Apollonius répondit franchement que certainement la belle Luciana jouait agréablement du rebec, qu'elle avait un bon commencement, mais qu'elle n'était pas arrivée à toute la hauteur de son art. L'infante, curieuse de juger le talent d'Apollonius, le pria de jouer lui-même. Il n'y consentit qu'à la condition qu'on lui mettrait une couronne sur la tête. Quoique pauvre il ne voulait pas abaisser sa dignité. Architrastes envoya sur-le-champ chercher la meilleure de toutes ses couronnes et l'ayant placée sur son front, le voyageur commença à chanter tout en s'accompagnant aussi bien qu'Apollon l'eût pu faire. L'infante fut ravie et désira qu'Apollonius lui donnât des leçons ; il y consentit volontiers, mais ces entrevues fréquentes eurent un résultat facile à deviner. Luciana s'éprit pour lui d'un tel amour qu'elle tomba malade et si gravement, que les plus célèbres médecins ne purent rien deviner à ses souffrances. Sur ces entrefaites arrivèrent à la cour trois princes qui chacun venaient solliciter la main de l'infante. Le roi leur répondit qu'ils arrivaient mal à propos ; car sa fille était fort malade, et que les plus fameux médecins ne savaient quels remèdes lui prescrire. « Cependant, ajouta-t-il, je ne puis vous laisser repartir ainsi ; écrivez chacun une lettre — car sans doute vous savez écrire — donnez vos noms, on remettra les lettres à ma fille et elle pourra choisir. » Ils firent ce qu'Architrastes leur conseillait, parlèrent de leurs états, de leurs richesses, de leurs ancêtres, et le roi, après avoir scellé ces

demandes avec son propre anneau, chargea Apollonius de les remettre à sa fille. Celle-ci fut toute surprise en voyant Apollonius. « Mon maître, lui dit-elle, que venez vous faire à cette heure? Comment se fait-il que vous entriez ici dans cet instant? Ce n'est jamais dans ce moment de la journée que vous venez me donner une leçon. — Je ne viens pas pour vous donner une leçon, répondit Apollonius, mais je viens remplir près de vous un message. Le roi votre père était allé se promener pour attendre l'heure du dîner, lorsqu'arrivèrent trois infants pour vous demander en mariage, tous trois nobles, beaux et puissants. Votre père les a parfaitement reçus; mais ignorant ce que vous pourriez dire de leurs intentions, il les a engagés à vous écrire et ce sera à vous de faire un choix. » L'infante prit les lettres et les ouvrit... Elle ne trouva dans aucune le nom qu'elle cherchait. Cette scène est très-bien contée dans le poëme espagnol, et je voudrais avoir rendu tout ce qu'elle offre de grâce et de sentiment.

Luciana écrivit une réponse et la confia à Apollonius. Celui-ci alla la remettre au roi qui se promenait sur le rivage. L'infante disait qu'elle choisissait pour époux celui qui seul avait échappé à la fureur de la mer. A ces mots chacun des prétendants assura qu'il avait couru le danger auquel la princesse faisait allusion. Mais Architrastes, qui était un homme de beaucoup de sens, soupçonna qu'ils mentaient et donna la lettre à Apollonius pour qu'il la lût et qu'il lui dît sa manière de voir. Apollonius comprit sur-le-champ la pensée

de l'infante et devint tout rouge. Architrastes appuyant alors la main sur la manche de celui-ci, le prit à part et quelques mots le mirent au fait de ce qui se passait. Il revint ensuite vers les trois infants et les congédia, puis il se rendit près de sa fille qui, en l'apercevant, fut bien troublée; mais le bon roi la tranquillisa et lui ayant demandé quel était le mari qu'elle voulait elle répondit qu'elle ne pouvait vivre sans Apollonius. Architrastes accueillit ces paroles avec beaucoup de joie, et peu de temps après on célébra avec la plus grande pompe le mariage du roi de Tyr et de la belle Luciana. — Un jour, Apollonius s'alla promener au bord de la mer avec sa douce compagne; il pouvait y avoir alors sept mois qu'ils étaient mariés et Luciana était devenue enceinte dès la première semaine. Les deux époux virent un navire jeter l'ancre, et Apollonius ayant demandé au maître du bâtiment quelle était sa patrie, entendit avec émotion le nom de Tyr. En causant avec son compatriote, le roi apprit qu'il était toujours aimé de ses sujets, et il fut informé d'une nouvelle d'un grand intérêt : Antiochus et sa fille n'existaient plus, le diable les avait fait périr et les habitants d'Antioche s'étaient décidés à reconnaître Apollonius pour souverain. C'était là une disposition dont il fallait profiter, aussi le roi de Tyr annonça-t-il à sa femme qu'il n'y avait pas de temps à perdre et qu'elle devait se préparer à quitter Pentapolin avec lui. Luciana voyait ce voyage avec crainte à cause de sa grossesse, mais Architrastes appuya fortement son gendre, et l'on s'oc-

cupa du départ. Ce fut un triste jour que celui où, après avoir reçu la bénédiction d'Architrastes, les deux époux montèrent dans un vaisseau. Bien des larmes coulèrent, mais elles ne firent pas tomber les vents qui gonflaient les voiles, et le navire disparut à l'horizon. Le ciel était beau, la mer ne pouvait être plus calme et semblait vouloir faire oublier à Apollonius les maux qu'elle lui avait causés. Cet aspect si paisible des flots tranquillisait les passagers ; heureux était Apollonius, heureuse était Luciana : ils ne savaient pas que la peine est la sœur de la joie. Au bout de quelques jours de traversée, Luciana se trouva prise des douleurs de l'enfantement et avec d'horribles souffrances donna la vie à une petite fille, mais manquant des soins nécessaires la malheureuse mère tomba dans un état tel qu'on la crut morte. Les matelots, convaincus par une étrange superstition que le navire courrait les plus grands dangers si on conservait un cadavre, exigèrent avec violence que le corps de Luciana fût jeté à la mer. « Bientôt, si nous conservons ce cadavre, nous allons tous périr — lui disaient-ils — perdons la mère pour conserver la fille. » Après une vive résistance et croyant s'apercevoir que déjà les vagues commençaient à grossir, le malheureux Apollonius fut forcé de céder. Il oignit de parfums le corps bien-aimé et le plaça dans un cercueil enduit de bitume. Il mit dans ce cercueil quarante bonnes pièces d'or et y ajouta une lame de plomb sur laquelle il avait écrit et le nom de la morte et une prière à ceux qui la trouveraient de la faire honorablement ensevelir ; puis

le sacrifice s'accomplit. Les eaux portèrent le cercueil à Ephèse; là il fut recueilli par un savant physicien qui errait sur la plage. Celui-ci chargea un de ses élèves de remplir les désirs témoignés par Apollonius, et le disciple commença à s'occuper des tristes soins qui précèdent l'inhumation. Tout à coup il lui semble qu'il sent un léger battement de cœur, il interroge le pouls et se dit que la vie n'est pas complètement éteinte. Il court porter cette nouvelle à son maître qui est hors de la chambre. Le physicien s'empresse d'aider son élève et Luciana revient à la vie.

La pauvre reine apprit par ses sauveurs dans quel lieu elle se trouvait, et, en attendant que quelque heureux hasard pût lui apporter des nouvelles de son mari, elle se décida à entrer dans un monastère et à y vivre comme une religieuse. Maintenant que nous sommes plus tranquilles sur le sort de Luciana, allons retrouver Apollonius. Après que le cercueil eût été jeté dans les flots, sa tristesse fut extrême, et les jours s'écoulèrent sans améliorer sa lamentable position. Ce fut ainsi qu'il arriva à Tarse. Il ne voulut pas se faire connaître et alla loger chez Estrangilo, un des habitants de cette ville, qu'il avait particulièrement connu autrefois. Il lui raconta tout ce qui lui était arrivé depuis qu'il l'avait quitté et lui confia sa fille qu'il appela Tarsiana, et la gouvernante de celle-ci, Lycorides, qui avait été la nourrice de Luciana. Apollonius fit ensuite le vœu de ne couper ni ses cheveux ni ses ongles tant que Tarsiana ne serait point mariée; puis il déclara qu'il ne voulait ni aller à Tyr, ni se

rendre à Antioche, ni retourner à Pentapolin, et qu'en attendant que sa fille fût grande, il irait parcourir l'Égypte... Dans quel but? C'est ce que l'auteur ne dit point; pas plus que les autres poètes, ses contemporains, il ne se donne la peine de pallier les invraisemblances.

Estrangilo et sa femme Dionisa eurent d'abord les plus grands soins de la petite Tarsiana. Ils ne la laissèrent manquer d'aucune chose; ils lui donnèrent des maîtres de grammaire et lui firent apprendre à jouer du rebec et à chanter; si bien que, parvenue à l'âge de douze ans, l'enfant était charmante et n'avait point de rivales dans la ville de Tarse dont tous les habitants la chérissaient. La jeune Tarsiana ne devait cependant pas tarder à connaître la douleur : elle perdit sa bonne gouvernante Lycorides, qui, avant de mourir, lui révéla le secret de sa naissance. Ce malheur ne vint point seul... Dionisa, en voyant l'infante si parfaite, en l'entendant partout mettre au-dessus de ses propres enfants, Dionisa, qui jusque-là avait dignement rempli ses devoirs, se laissa tout à coup aller à la jalousie. Elle se dit que si Tarsiana disparaissait elle pourrait profiter des richesses de celle-ci pour marier convenablement ses filles. La méchante femme s'adressa à un malfaiteur nommé Théophyle et lui promit de grandes récompenses s'il voulait tuer Tarsiana. Le misérable consentit au crime, et il fut décidé que le lendemain il frapperait la jeune princesse lorsqu'elle irait prier sur la tombe de Lycorides. Théophyle se trouva en effet au cimetière au moment où Tarsiana y entra, et lorsqu'elle

s'agenouilla sur la tombe de sa gouvernante, il se précipita sur elle, la saisit par ses beaux cheveux et leva son sabre. Mais la malheureuse Tarsiana lui demanda d'une manière si touchante un instant pour prier Dieu, que l'assassin n'eut pas le courage de le lui refuser. Il s'apprêtait pourtant à gagner la récompense promise; il relevait son arme, lorsque des pirates, qui passaient près du cimetière, poussèrent de grands cris qui le mirent en fuite. Les pirates s'approchèrent de la jeune fille, la trouvèrent belle et, pensant qu'ils pourraient la vendre un bon prix, l'entraînèrent avec eux sur leur vaisseau et la conduisirent à Mythilène. Là Tarsiana fut mise en vente, et ses charmes excitèrent l'attention et les désirs d'Antinagoras, qui tenait cette ville sous sa puissance, puissance peu étendue et peu despotique, car un mauvais homme, qui faisait le plus honteux métier, ne craignit pas d'enchérir sur les mises d'Antinagoras et lui enleva la belle captive pour en augmenter le sérail qu'il tenait à la disposition du public. Le lendemain Antinagoras se présenta chez le maître de Tarsiana et lui paya la somme à laquelle ce dernier tarifait la première entrevue qui aurait lieu avec son esclave. Mais la princesse supplia avec tant d'éloquence Antinagoras de ne pas l'outrager, que celui-ci la quitta en manifestant les sentiments du plus grand respect. Tarsiana comprenait cependant combien sa position offrait de danger; elle fit une proposition à son maître. Elle lui offrit d'aller comme les jongleurs chanter et jouer d'un instrument sur les places publiques, et lui promit de

lui rapporter de fortes sommes d'argent. Son maître finit par consentir à cette proposition, et le lendemain de bonne heure la jeune fille, après s'être richement parée, se rendit sur la place du marché. Là elle se mit à jouer de la viole et à chanter avec un talent qui ravit tous les assistants. Elle gagna plus de cent marcs. Et continuant à exercer ce métier, Tarsiana s'acquit bientôt l'affection et le respect de tous les habitants.

Cependant dix années s'étaient écoulées depuis qu'Apollonius avait confié sa fille à Estrangilo, et l'époque où il s'était proposé de venir la retrouver était arrivée. Il quitta donc l'Egypte et partit pour Tarse. A la vue du roi, Estrangilo éprouva le plus grand trouble; mais sa femme, espérant tromper Apollonius par ses mensonges, prit la parole et annonça au pauvre père qu'il n'avait plus d'enfant. Le désespoir d'Apollonius fut navrant, et il demanda à aller pleurer sur la tombe de sa fille. La méchante Dionisa conduisit le roi près d'un monument vide qu'elle avait fait élever et sur lequel on lisait l'épitaphe de Tarsiana [1]. Arrivé sur la tombe, Apollonius ne trouva pas une larme. Il s'étonna de rester aussi calme et se dit que si réellement le corps de sa fille était là, il éprouverait cette douleur qu'il était surpris de ne pas ressentir. Soupçonnant que sa fille existait encore, mais ignorant ce qu'elle

[1] Dans le roman de *Flore et Blanchefleur*, les parents de Flore, pour lui faire oublier son amour, vendent Blanchefleur à des corsaires et lui font élever un tombeau comme si elle eût été morte. (V. *Floire et Blanceflor*, p. 25).

pouvait être devenue, il s'embarqua dans la pensée de retourner à Tyr. Une violente tempête l'assaillit et poussa son navire vers la plage même où vivait Tarsiana. Le vaisseau aborda à Mythilène. Apollonius permit aux gens de l'équipage de descendre à terre et d'y aller chercher des vivres. Quant à lui, il ne voulut pas quitter le lit sur lequel il gémissait, et il défendit qu'on vînt l'importuner. Après avoir fait l'acquisition des vivres qui leur étaient nécessaires, les hommes de l'équipage vinrent faire leur repas sur le vaisseau et attirèrent l'attention d'Antinagoras qui se promenait sur la jetée. Il s'approcha d'eux et leur demanda quel était le patron du navire. Ceux-ci lui répondirent que leur maître gisait malade sur un lit et qu'il avait défendu que l'on s'approchât de lui; ils ajoutèrent qu'il se nommait Apollonius et apprirent à Antinagoras une partie des infortunes de ce prince. Antinagoras se souvint qu'il avait entendu prononcer le nom d'Apollonius par Tarsiana. Montant sur le vaisseau, il s'avança vers le roi de Tyr en écartant ceux qui voulaient l'en empêcher. La colère d'Apollonius se calma à la vue d'un étranger, et Antinagoras adressa au roi les plus sages discours Il s'aperçut pourtant que ses paroles ne consolaient pas le malade et songea à recourir au merveilleux talent de la belle Tarsiana. Il la fit appeler sur-le-champ et elle chanta d'une manière ravissante, mais sans réussir non plus à rendre le calme à Apollonius. Celui-ci lui fit remettre de l'or, mais elle le refusa d'abord et, dans son désir de prolonger son entretien avec le voyageur, elle s'en-

gagea ensuite à recevoir son cadeau à la condition qu'Apollonius devinerait plusieurs énigmes proposées par elle. Le roi finit par accepter cette condition et expliqua les énigmes dont le mot lui était demandé. Se voyant battue, Tarsiana s'efforça encore de prolonger l'entrevue, mais Apollonius ne le permit pas... La jeune fille, sur le point de quitter le voyageur pour lequel elle ressentait une irrésistible tendresse, se précipita tout à coup dans ses bras... Le roi la repoussa rudement ; elle ne put alors retenir ses plaintes, et, tout en maudissant son triste sort, elle esquissa en quelques mots l'histoire de sa vie... En l'entendant, Apollonius éprouva une surprise qui se changea en une joie indicible lorsque Tarsiana, complétant son récit, lui eut prouvé qu'elle était sa fille [1].

« Il la prit dans ses bras avec une très-grande allégresse, disant : « Ah ! ma fille, je mourais pour vous. Maintenant j'ai perdu le souci que j'avais, ma fille ; jamais un si beau jour ne s'est levé. Ce jour, je ne croyais jamais le voir ; je ne croyais jamais vous tenir dans mes bras. J'eus pour vous de la douleur : j'ai maintenant du plaisir. J'aurai toute ma vie à remercier Dieu de ce moment. » Il commença à appeler : « Venez, mes vassaux, Apollonius est guéri ; battez des mains, chantez... Pensez comment vous ferez cette fête grande et complète : elle est retrouvée

[1] Dans le *Ramayana*, poème sanscrit, Rama retrouve ses fils un peu comme Apollonius retrouve sa fille ; il les reconnaît dans de jeunes rapsodes qui chantent les courses de Rama. — (*Le Ramayana, poème sanscrit, mis en français par H. Fauche,* t. Ier, p. 88.)

la fille que j'avais perdue ! Bonne fut la tempête : elle fut permise par Dieu, puisque c'est elle qui nous a conduit ici !... »

Antinagoras fut plus heureux de cette rencontre que s'il eût gagné le royaume de France, et pria Apollonius de lui donner sa fille. Le roi de Tyr accueillit avec joie cette demande. Le mariage fut célébré au milieu des plus grandes réjouissances ; le vilain homme qui avait mis la vertu de Tarsiana dans un si grand danger fut lapidé, et l'épouse d'Antinagoras maria convenablement les femmes qu'il avait chez lui ; elles sortirent, grâce à celle-ci, du péché, et vécurent très-honorées. On perpétua par un monument le souvenir de la reconnaissance du père et de la fille ; puis Apollonius, son gendre et Tarsiana partirent pour la ville de Tyr... Durant la traversée un esprit apparut au roi et lui ordonna de se rendre à Ephèse et d'y visiter le temple de Diane. Apollonius obéit et, dans ce temple, retrouva Luciana. Il alla ensuite avec elle et les autres membres de la famille à Tarse où Estrangilo et Dionisa reçurent un juste châtiment ; puis ayant donné le royaume d'Antioche à Antinagoras et à Tarsiana, il se dirigea avec Luciana vers Pentapolin pour y voir le bon Architrastes. Plus tard, Apollonius eut un fils dont la naissance le combla de joie, et après plusieurs années d'une félicité parfaite il trépassa dans la ville de Tyr. Cette mort donne à l'auteur l'occasion de débiter quelques banalités sur la vanité et la brièveté de la vie, et son poëme, finissant par une espèce de prière, se termine par le mot : Amen.

Le manuscrit dans lequel M. de Pidal a découvert le *Livre d'Apollonius*, contient encore deux œuvres en vers qui ont été publiées par le même littérateur ; l'une est intitulée : « Ici commence la vie de Madame Sainte Marie Egyptienne. » (*Aci comeca la vida de Madona Santa Maria egipciaca*) ; l'autre : « Ici commence le livre des trois rois d'Orient. » (*Aci comeca lo libre dels tres rey doriet*). Ces productions appartiennent à une époque reculée ; la langue, ce qui tient peut-être à ce qu'elle était employée par un poëte populaire, y semble bien informe. Comme dans le *Poëme du Cid*, quelques mots, *uxor* par exemple, y sont restés latins. Comme dans le *Poëme du Cid* encore on rencontre dans la légende de Marie plusieurs termes qui, avec de légères modifications, font à la fois partie de l'idiome des troubadours et de celui des trouvères, plusieurs termes dont la plupart ont à la vérité une origine latine, mais qui, par la manière dont ils se sont altérés, indiquent presque toujours qu'ils sont provenus non directement du latin, mais des idiomes qui en France dérivèrent de cette langue [1].

[1] Tels sont *gente, jovent, Deus, sage, vertut, semblant, affer, linatge, res* (chose) *grinnyon* (cheveux, poils, en provençal *grigno*, en roman du nord *grénon*, en bas latin *grani, grenones*) ; tel est encore l'emploi de l'adverbe *en* dans cette phrase : *Tornad vos en* (retournez-vous en). On rencontre toutefois dans la vie de Marie l'Egyptienne le comparatif *genzor* usité en provençal et en vieil italien et que ne possède pas l'ancien français qui a cependant l'adjectif *gent*. D'un autre côté on y remarque les mots : *ren* (rien), *domatge* dommage), *buen oratge* (bon vent, en langue d'oïl *bel orage*), qui, je le crois, n'étaient point employés

Marie l'Egyptienne a joui d'une grande célébrité au moyen âge. Dès le onzième siècle, Hildebert, évêque du Mans, écrivit la vie de la sainte [1] en vers latins; un peu plus tard Rutebœuf traita le même sujet en vers français [2].

L'auteur inconnu de l'œuvre espagnole suit à peu près le récit qui a été répété dans les *Acta sanctorum* et dans la *Légende dorée* [3]. Comme beaucoup de poëtes français que l'on peut présumer avoir été ses contemporains, il débute par une apostrophe directe à ses auditeurs :

« Ecoutez, hommes, une histoire (huna razon) dans laquelle il n'y a que vérité ; écoutez-la de cœur pour avoir pardon de Dieu. Elle est toute faite de vérité, il n'y a rien de fausseté. Tous ceux qui aiment Dieu écouteront ces paroles, et pour ceux qui de Dieu n'ont souci cette parole sera dure. D'une dame que vous avez ouï nommer je veux vous conter toute la vie, de sainte Marie

par les troubadours. D'après ces observations on peut présumer que nos deux vieilles littératures ont agi sur les œuvres mises au jour par M. de Pidal. Leur rhythme même semble emprunté à la France. Il est cependant moins régulier que celui de nos poètes et c'est surtout par la manière de rimer qu'il y aurait imitation. En genéral les rimes se suivent deux par deux, mais quelquefois elles s'étendent à un nombre plus grand de vers, comme dans les fabliaux, et aussi comme dans les productions provençales dont le genre est narratif.

[1] *Paraphrosis metrica auctore Hildeberto Episc. Cœnomanensi.* — *Acta Sanctorum Aprilis*. P. 83 - 90.

[2] M. Tarbé a publié une légende de Marie l'Egyptienne. *Poëtes de Champagne antérieurs au siècle de François Ier*, p. 104.

[3] *La Légende dorée et Vie des Saincts et Sainctes qui Jesuchrist aymèrent de pensées non feinctes.* F. lxviij.

Egyptienne qui fut une dame très-belle et de son corps très-fière. »

L'auteur continue par quelques réflexions morales puis arrive enfin à son sujet. Marie, dès sa jeunesse, s'abandonna à tous ses mauvais penchants ; les exhortations de sa mère, les réprimandes de son père passaient sur elle comme un souffle de vent. Pour être plus libre dans ses vices elle quitta sa famille. Elle partit seule comme un voleur qui ne veut point de compagnie. Elle emportait avec elle un petit oiseau ; il chantait hiver et été, et elle l'avait en grand goût parce que toujours il chantait d'amour. Elle arriva à Alexandrie avec grande joie.

« Elle fit prévenir tous les fils de bourgeois pour qu'ils la vinssent admirer. Eux avaient grande passion pour elle, parce qu'elle était comme une fleur. Tous lui faisaient la cour pour obtenir son amour (por el su cuerpo acabar). Elle les recevait très-volontiers pour qu'ils fissent à son plaisir. A boire, à manger, dans la folie elle passait ses jours et ses nuits Quand elle se levait de table c'était pour se réjouir avec eux. Elle ne songe qu'à jouer, qu'à rire ; elle ne se rappelle pas qu'elle mourra un jour. Les jeunes gens de la ville sont si épris de sa beauté que chaque jour ils viennent la voir et ne peuvent s'éloigner d'elle. Elle attirait telle foule que les jeux se changeaient en querelles sanglantes. Devant sa porte on se donnait de grands coups d'épée. Le sang répandu coulait dans la rue. La malheureuse, quand elle le voyait, n'en avait nul souci. Celui qui était le plus vicieux, celui-là était son ami. Si deux de ses amis mouraient, il lui en restait cinquante vivants. Pour l'âme de celui qu'elle

avait perdu elle ne donnait qu'un rire. Ceux qui étaient blessés pour elle, elle n'allait pas les visiter. Elle aimait mieux se divertir avec ceux qui se portaient bien que d'aller voir des malades. »

Cette dangereuse Marie jeta toute la ville dans le trouble; mais c'est que, depuis qu'elle naquit, on ne vit pas de beauté comparable à la sienne. Elle avait des oreilles rondes, blanches comme le lait des brebis; ses yeux et ses sourcils étaient noirs; son visage avait la couleur de la rose; son cou et sa poitrine étaient tels que la fleur d'épine; ses bras, son corps étaient blancs comme le cristal. Les vêtements dont elle se parait étaient de la plus grande richesse; jamais elle ne se couvrait de laine: il lui fallait l'or, l'argent, la soie, l'hermine; elle ne se chaussait que de souliers de maroquin, magnifiquement brodés.

Un jour de printemps, la belle pécheresse sortit de la ville et, se promenant sur le port, elle vit une galère pleine de pèlerins qui allaient à Jérusalem. Marie eut envie de faire aussi ce voyage. Le poète décrit ensuite la traversée avec des détails que nous ne reproduirons pas. Arrivée à Jérusalem, Marie mena une vie plus dissolue que jamais. Le jour de l'Ascension, mêlée à la foule des pèlerins, elle voulut comme eux pénétrer dans le temple, mais des anges armés d'épées la repoussèrent du saint lieu. Cette apparition fit une vive impression sur la courtisane; déplorant ses erreurs, arrachant ses cheveux, meurtrissant sa poitrine, elle tomba

à genoux devant une statue de la Vierge et prononça une longue prière [1].

[1] On y remarque une pensée qui a fait fortune au moyen âge :

Ay duenya dulce Madre
Que en el tu vientre toviste el tu padre.
. . . .
Gran maravilla fue del Padre
Que su fija fizo Madre.

M. Barret, en trouvant cette même idée dans une pièce du troubadour Pierre de Corbian,

Domna esposa filh'e maire

semble croire que Dante s'était inspiré de cette pièce lorsqu'il dit :

Vergine Madre figlia del tuo figlio...

Mais Pierre de Corbian ne me paraît pas avoir la priorité. On trouve la même idée dans Gautier de Coincy, qui lui était antérieur :

Rose fresche et clère,
De saint espir plaine,
Tu es fille et mère
Au Fils Dieu demaine.
Tant fu ta matere
Nete et pure et saine,
Qu'en toi prist ton père
Forme et char humaine.

On remarque encore une pensée analogue dans Gonzalo de Berceo :

Ruega a tu fija, Madre, por los clameros
Madre te a et fija...

La vogue de cette idée ne s'arrête pas là. Dans le *Miracle d'Amis et d'Amile*, la Vierge parle ainsi :

Enfans en la Jhesus puissance
Qui est mon Fils et mon Père
En vous plaie nulle n'appère...

Dans un livre d'heures, charmant petit manuscrit provenant de l'abbaye de saint Pierremont, je lis :

Ligniée beneoite ton père
Fille apaise douqu'il es mère.

L'archiprêtre de Hita, dans ses *Gozos de Sante Maria*, a dit :

Virgen Santa Maria
Fija et leal esposa
Del tu fijo Mexia.

Marie s'adressa ensuite à Dieu et le pria de la protéger contre les tentations, puis elle se rendit de nouveau à l'église. Aucune apparition ne lui en défendait plus l'entrée et une voix mystérieuse l'engagea à se rendre sur les rives du Jourdain, au monastère de Saint-Jean, où elle recevrait le divin remède qui la guérirait de ses crimes. Cette voix lui enjoignit encore de se retirer ensuite dans la solitude. Elle obéit et se soumit, dans le désert, aux plus cruelles expiations. Le poète la peint bien différente de ce qu'il l'a montrée au commencement de son récit et avec un *réalisme* de détails qui font un peu ressouvenir d'une pièce de Villon, *les Regrets de la belle Heaulmière*. Au bout de sept ans, Marie fut privée de ses vêtements, elle n'eut plus pour se couvrir que ses cheveux incultes; les épines déchiraient ses pieds sans chaussures. Chaque fois qu'une épine la blessait, elle perdait un de ses péchés. Elle avait

Dans le *Cancionero de Baena*, une cantiga d'Alfonso Alvarez de Villasandino, offre ces deux vers :

Noble rosa, fija e esposa
De Dyos, e su madre dyna...

Pulci commence la seconde octave du chant II de *Morgante* par ces mots :

E tu Vergine figlia e Madre e sposa
Di quel Signor.

Un poète italien moderne, Borghi, s'écrie au début d'une de ses hymnes :

O del eterno artefice
Madre figliuola e sposa...

On aperçoit du reste quelque chose de cette idée dans une hymne de l'Église :

Summi regis Mater et filia.

emporté avec elle trois pains : la première année ils furent durs comme la pierre, ils devinrent ensuite blancs et tendres comme s'ils eussent été faits le matin. Quand les pains furent mangés, Marie se nourrit d'herbes et de racines, elle en vécut dix-huit ans ; elle vécut ensuite vingt ans sans rien manger, à moins qu'un ange ne lui apportât de la nourriture. Le diable voulut encore la tenter, il s'efforça de lui rappeler tout ce qu'elle avait tant aimé, les grands repas et les lits moëlleux, mais elle réussit à vaincre le mauvais. Il y avait près de quarante ans que Marie accomplissait sa dure pénitence quand elle fut rencontrée par un saint personnage, Zozime, que l'auteur espagnol appelle don Gozimas. Il crut voir un spectre, mais elle l'appela par son nom ; il reconnut alors qu'il y avait là quelque chose de divin et s'approcha, mais comme elle était nue il lui donna en se détournant une partie de ses vêtements. Lorsqu'elle s'en fut couverte elle lui apprit ses crimes et son répentir. Zozime fut touché de tant de remords et Marie lui demanda de lui apporter la communion, ce qu'il fit. Ce saint regagna le monastère dans lequel il habitait en admirant la piété de la sainte. Il revint ensuite pour la revoir... il ne trouva plus que ses restes mortels, mais quelques lettres étaient tracées sur le sol : « Prends, Zozime, le corps de Marie, ensevelis-le aujourd'hui et quand tu l'auras enseveli prie pour elle. »

Zozime s'apprêtait à exécuter ces ordres tout en craignant de ne pouvoir lui seul creuser la fosse ; tout à coup un lion descendant de la montagne

vint l'aider dans sa tâche. Zozime retourna dans son couvent, et l'exemple de Marie, qu'il prenait plaisir à citer, amenda la vie de plusieurs moines :

« Prions cette Marie, chaque jour et chaque nuit pour qu'elle intercède près du créateur pour qui elle eut tant d'amour. Puisse-t-elle obtenir que nous fassions tel service qu'à l'heure du jugement il ne nous trouve pas dans le vice, qu'il nous donne part à la vie perdurable, que tout homme doué de sens réponde et dise amen ! »

La légende des rois d'Orient est beaucoup plus courte que celle de Marie l'Egyptienne, elle n'a que 244 vers ; elle ne se distingue jamais par la forme, mais le plan en est assez heureusement imaginé. *Le Livre des trois Rois* n'est pas seulement le récit que nous a conservé le Nouveau Testament. Le sujet principal de cette œuvre est l'arrestation de la Sainte Famille par des brigands. Le fils de l'un d'eux, couvert d'une affreuse lèpre, est miraculeusement guéri en se servant de l'eau qui a été employée à laver l'enfant Jésus. Plus tard cet enfant, devenu un homme, se trouve attaché à une croix à côté du Christ mourant. C'est le bon larron.

On doit encore à M. de Pidal une publication intéressante mais qui, n'ayant pas été mise en vente, est peu répandue. Nous la connaissons, grâce à M. Wolf. Ce savant l'a reproduite dans ses études sur la littérature espagnole. C'est le fragment d'un poème inédit qui paraît appartenir au treizième siècle. L'auteur raconte une vision qu'il eut. Il aperçut un corps mort et vit près de ce cadavre l'âme qui venait de s'en exhaler. Elle

maudissait son compagnon et lui rappelait l'inanité de tout ce qui naguère faisait son orgueil et sa joie. M. Wolf cite, à côté des vieux vers espagnols, les vers français dont ils sont la traduction. Ce lambeau d'antique poésie est une nouvelle et curieuse preuve de l'influence qu'exerçaient les trouvères. Quant à l'idée même sur laquelle est écrit ce morceau, elle paraît avoir eu beaucoup de vogue au moyen âge. Nous la reverrons se manifester dans l'ancienne littérature castillane et s'y manifester encore d'après un modèle français.

CHAPITRE VII.

GONZALO DE BERCEO.

Gonzalo de Berceo est le premier poète espagnol sur lequel on ait quelques renseignements, mais il n'occupe pas dans les lettres une place assez importante pour justifier toutes les recherches auxquelles Sanchez s'est livré à son sujet. Je suis loin cependant de lui refuser tout mérite et je trouve que Bouterwek et Sismondi se sont montré trop dédaigneux à son égard. Le premier de ces critiques pense que si Gonzalo n'eût pas appartenu à l'Église, on se serait, en Espagne, beaucoup moins intéressé à lui : « Si Berceo, dit-il, avait fait des vers mondains, les littérateurs espagnols ne discuteraient pas avec autant de zèle l'histoire de sa vie. » Mais dans ce cas, ajouterai-je, Bouterwek aurait sans doute fait une plus large place au vieil auteur. Il l'a, je le crois, condamné sans l'en-

tendre et rien qu'à l'intitulé de ses poésies. Des préjugés anti-catholiques l'ont rendu inique à son égard. Il n'a pu supposer qu'un homme adonné à chanter la Vierge et les Saints fût digne d'un examen sérieux. Sismondi n'a guère été plus équitable. M. Viardot ne s'est pas laissé influencer par ces mesquines préventions : « Gonzalo de Berceo, dit-il, était un véritable poète auquel il n'a manqué que des connaissances plus étendues que celles de son siècle et un instrument plus maniable et plus harmonieux qu'une langue dans l'enfance. »

Oui, dans certains moments Gonzalo a des éclairs de poésie, il a des pensées, il a quelquefois du style ; ses vers sont écrits avec facilité, c'est pour son temps un versificateur habile s'exprimant avec clarté, maniant sans trop de contrainte une langue indisciplinée, l'assouplissant dans un rhythme assez ingrat. Lui donner ces éloges ce n'est pas dire qu'on puisse le lire sans fatigue et sans ennui. Gonzalo manque d'invention, et dans les sujets de piété qu'il a traités il n'a pas trouvé de grands élans ; il n'y a pas là d'inspiration comme on en admire chez sainte Thérèse, c'est un mysticisme rasant la terre, un mysticisme de légende. C'est bien le prêtre espagnol du moyen âge. Gonzalo ne me paraît mériter ni l'indifférence hautaine de certains écrivains étrangers, ni l'attention excessive avec laquelle il a été considéré par quelques critiques espagnols. Je n'imiterai pas les premiers en n'indiquant Gonzalo que par une phrase dédaigneuse, et je ne suivrai pas les seconds dans des dissertations prolixes et inutiles.

Gonzalo naquit vers la fin du douzième siècle, au plus tard en 1198, à Berceo, ville peu éloignée de l'abbaye de Saint-Millan dans laquelle il fut élevé. C'est un détail qu'il consigne deux fois dans ses vers. Gonzalo appartint au clergé séculier de sa ville natale et mourut vers 1260. Ses œuvres, non compris quelques hymnes, sont au nombre de neuf, et portent les titres suivants : *Vie du glorieux confesseur saint Dominique de Silos* (Vida del glorioso confessor Santo Domingo de Silos). *L'histoire du seigneur saint Millan mise du latin en romance* (La Estoria de señor Sant Millan tomada de latin en romance). *Du sacrifice de la Messe* (Del sacrificio de la Misa). *Martyre de saint Laurent* (Martirio de San Lorenzo). *Louanges de Notre-Dame* (Loores de nuestra Señora). *Des signes qui apparaîtront avant le jugement* (De los signos que apareceran ante del juicio). *Miracles de Notre-Dame* (Milagros de nuestra Señora). *Le deuil que fit la Vierge Marie le jour de la passion de son fils Jésus-Christ* (El duelo que fizo la Virgen Maria el dia de la passion de su fijo Jesu Christo). *Vie de sainte Oria, vierge* (Vida de santa Orio virgen).

La *Vie de saint Dominique de Silos* paraît avoir été la première production de Gonzalo. Dans les 777 quatrains qui la composent, Sanchez voit le nombre 21 (trois fois sept) et suppose que cette œuvre date de 1221. Cette conjecture, toute bizarre qu'elle soit, ne paraît pas impossible lorsque l'on se rappelle les savantes puérilités du moyen âge, quand on se souvient que dans *El Doctrinal de Privados* le marquis de Santillana paraît avoir

voulu indiquer par le nombre de 53 stances l'année 1453 dans laquelle mourut *Alvar de Luna*, dont la disgrâce fait le sujet du poème. En admettant comme probable la date sous laquelle se place généralement le *Poème du Cid*, il y aurait donc une cinquantaine d'années entre ce poème et la *Vie de saint Dominique*. La langue a fait des progrès, le vers a pris de la régularité : mais le rhythme employé par Gonzalo dans tous ses livres et que nous verrons encore en usage longtemps après lui, est d'une monotonie fatigante. C'est encore ce quatrain monorime dont s'était déjà servi l'auteur inconnu du *Livre d'Apollonius*. Gonzalo ne cherche pas un style relevé, et, comme on le verra par la fin de la citation suivante, du familier il descend souvent jusqu'au trivial. Voulant écrire pour l'édification du peuple, il désire surtout être aisément compris : « Au nom du Père qui fit toute chose et de don Jésus-Christ, fils de la Glorieuse et de l'Esprit-Saint qui est leur égal, d'un confesseur saint je veux faire une prose en roman vulgaire, dans lequel le peuple a coutume de parler à son voisin, car je ne suis pas assez lettré pour faire un autre latin ; cela vaudra bien, je le crois, un verre de bon vin.. »

Bouterwek dit, à propos de ce passage, que Gonzalo appelait ses vers de la prose. L'envie de dénigrer le pauvre vieux poète a fait oublier au savant critique que le nom de *prose* a été donné à des hymnes de l'Église dans lesquelles on ne retrouve plus les règles de la prosodie latine, mais où l'harmonie est produite par le nombre des

syllabes et par l'emploi de la rime ; que ce même nom de *prose* fut pris sans doute de ces chants religieux, et donné par les provençaux à leurs poésies narratives :

Versi d'amore e *prose* di romanzi...

s'écrie Dante en parlant des œuvres d'Arnauld Daniel. Il est évident que c'est en souvenir ou des hymnes de l'Église, ou des poèmes de la langue d'oc, que Gonzalo a employé le mot de *prose* et que lui, qui se traite en un endroit de *versificateur*, dans un autre passage de *troubadour*, ne faisait pas des vers, comme M. Jourdain faisait de la prose, sans le savoir.

La vie de saint Dominique de Silos, dont la fête tombe le 20 décembre, est racontée dans l'ouvrage du P. Ribadeneira. Gonzalo n'a guère fait que mettre la légende en vers. Un des meilleurs passages du poème est l'entrevue du saint et de don Garcie, roi de Navarre : « En ce temps-là — dit Ribadeneira — Garcie, roi de Navarre, entreprit de piller les joyaux d'or et d'argent de la sacristie du couvent. Le saint résista constamment à l'avarice du roi, faisant plus d'état de la gloire de Dieu et de défendre les biens de l'Église, si nécessaires au service divin, que de l'indignation ou de l'amitié du roi, qui, depuis, le chassa du couvent de Saint-Millano avec quelques-uns de ses religieux.[1] » Il

[1] La *Vie des Saints*, par le R. P. Ribadeneira, trad. de M. l'abbé Daras ; t. XII, p. 268.

y a dans l'entretien de Dominique et de Garcie un mouvement assez dramatique. Gonzalo termine son poème en rapportant les miracles du saint. La vie de saint Millan[1] n'est pas écrite de suite comme celle de saint Dominique; elle est divisée en trois livres. Dans le premier, Gonzalo raconte la mission du saint, qu'il fait naître à Berceo, en dépit des autres localités fort nombreuses qui se disputent son berceau. Après avoir gardé les brebis, Millan fut instruit par un pieux ermite et se retira lui-même dans des lieux déserts, fuyant la foule que la renommée de ses vertus attirait à lui. L'évêque Dydime l'engagea à renoncer à cette vie isolée et à exercer les fonctions de prêtre. Il les remplit à Berceo; mais bientôt l'envie lui suscita des ennemis. Il fut indignement calomnié, et quittant de nouveau le monde, il se retira dans les montagnes et y reprit son existence d'anachorète. Dans le second livre, Gonzalo raconte, d'après saint Braulio qui écrivit une vie de Millan, les miracles de celui-ci.

Le troisième livre continue la relation de ces miracles et renferme le récit d'une bataille que Ramire II, roi de Léon, gagna contre les Mores, grâce à l'apparition de saint Jacques et de saint Millan. Cette dernière partie a été prise par quelques critiques pour une œuvre séparée à laquelle ils ont donné le nom de bataille de Simancas. Ce troisième livre est le meilleur. Gonzalo y décrit avec énergie les signes de la colère céleste; il dit

[1] *Vie des Saints*, par le R. P. Ribadeneira, t. II, p. 193.

en parlant d'une éclipse qui dura presque tout un vendredi: « Plus épouvantable jour ne se leva jamais depuis le saint Vendredi où le Christ mourut. » N'y a-t-il pas quelque chose de Dantesque dans la manière dont le poète raconte cet autre prodige: « Les étoiles se mouvaient dans le ciel, elles volaient par les airs, elles se heurtaient entre elles comme des hommes qui combattent, revenant et fuyant. » Le récit de la bataille est assez chaleureux, et l'on reste convaincu que s'il avait eu le secret d'un autre rhythme, Gonzalo aurait pu s'élever bien plus haut. Cette obligation de renfermer une pensée dans quatre vers, de les terminer tous quatre par des sons semblables, a dû être une gêne incessante pour le poète; souvent l'idée a été mutilée, d'autres fois elle a été delayée d'une façon toute prosaïque. Deux vers vraiment beaux ont eu pour escorte deux lignes d'une vulgarité désespérante, deux lignes parasites que l'auteur eût certes supprimé s'il ne lui eût fallu ses quatre rimes pareilles. — Voltaire, dans une jolie épître à l'empereur de la Chine, disait, en parlant de notre système poétique:

Ton peuple est-il soumis à cette loi si dure
Qui veut qu'avec six pieds d'une égale mesure
De deux alexandrins côte à côte marchants
L'un serve pour la rime et l'autre pour le sens?
Si bien que sans rien perdre, en bravant cet usage,
On pourrait retrancher la moitié d'un ouvrage.

C'était encore bien pis avec ces malheureux et lourds quatrains monorimes.

Le *Sacrifice de la Messe* est une œuvre froide dans laquelle le poète apparaît rarement. Dans ce petit poème, Gonzalo commence par parler de la loi de Moïse et se montre très-versé dans l'Ecriture sacrée. Il arrive ensuite au sacrifice de la loi nouvelle, à la messe dont il explique longuement chaque détail. On peut remarquer qu'au temps de Gonzalo on pratiquait quelques cérémonies qui ont été abandonnées depuis. On voit aussi dans les vers du vieil auteur que les fidèles ne découvraient leurs têtes qu'à l'Evangile. Beaucoup plus tard, Louis de Grenade reprenait cette mauvaise coutume, après être entré à l'église et s'y être agenouillé, de *se couvrir* et de se mettre à causer avec son voisin. J'extrairai du livre de Berceo cette explication du *Pater*[1].

« Nous demandons sept choses par cette prière. Les trois premières durent éternellement, les quatre dernières finiront avec le monde et n'ont qu'un temps. La première s'adresse au Père spirituel dont le saint nom est durable et non mortel. La seconde demande le royaume céleste qui ne finira jamais. En troisième lieu nous demandons que la volonté de Dieu pleine de bénédiction s'accomplisse sur la terre comme au ciel où jamais n'entre un voleur. Ces trois premières choses que nous avons lues ne seront jamais accomplies dans notre monde, mais elles le seront dans l'autre où l'on n'entend jamais de paroles de discorde. La quatrième demande que nous adressons à Dieu est la vie de notre corps; nous nommons toute la nourriture quand nous disons le pain;

[1] Quatrain 255.

quand nous nommons le pain, nous comprenons tout en lui. Dans la cinquième phrase — à laquelle nous devons faire grande attention de peur de gravement errer — si nous demandons que Dieu nous pardonne nous devons d'abord pardonner à tous..... Si nous voulons être pardonnés de nos péchés, pardonnons d'abord; allons nous confesser, nous pourrons ensuite être certains et assurés que du mal que nous avons fait nous serons déchargés. Quand nous adressons la sixième demande nous devons le faire de tout cœur pour que Dieu ne nous laisse pas tomber en tentation qui fait à la chair perdre son frein. Une phrase reste, c'est la dernière qui renferme les autres; il y a peu de paroles mais saintes de haute manière. C'est un petit épi bien rempli de grain. Nous prions le Père céleste que par sa sainte grâce il nous délivre du mortel ennemi, du feu infernal qui ne cesse de brûler en aucun temps. »

Un poète, né en Italie en 1265 — à peu près à l'époque présumée de la mort de Gonzalo — a aussi paraphrasé le *Pater*. Ce poète a dit :

O Padre nostro che ne'cieli stai
Non circonscritto, ma per più amore
Ch'ai primi effetti di lassu tu hai,

Laudato sia'l tuo nome e'l tuo valore
Da ogni creatura, com'è degno
Di render grazie al tuo alto vapore.

Vegna per noi la pace del tuo regno
Che noi ad essa non potem da noi
S'ella non vien con tutto nostro' ngegno.

Come del suo voler gli angeli tuoi
Fan sagrificio a te, cantando *Osanna !*
Cosi facciano gli uomini de' suoi.

Da oggi a noi la cotidiana manna
Senza la qual per questo aspro diserto
A retro va chi più di gir s'affanna.

E come noi lo mal ch'avem sofferto
Perdoniamo a ciascuno, e tu perdona
Benigno e non guardare al nostro suerto.

Nostra virtu che di leggier s'adona
Non spermentar con l'antico avversario
Ma libera da lui che si la sprona [1].

Le poète qui fit ces vers s'inspirait aussi de ces mêmes mystères auxquels Gonzalo demandait le sujet de ses chants. Mais il ne se bornait pas à raconter quelques légendes, quelques miracles apocryphes. Entraîné par son génie, il s'élançait

[1] « O Notre Père qui es dans les cieux, qui n'y es pas circonscrit, mais qui y es attaché par le plus grand amour que tu portes aux premiers effets de ta création,

Loués soient par toute créature ton nom et ta puissance, et qu'il soit rendu grâce à ta haute sagesse.

Qu'elle vienne vers nous, la paix de ton règne ; car si elle ne descend pas vers nous, malgré toute notre intelligence nous ne pouvons nous élever jusqu'à elle.

Comme tes anges te font le sacrifice de leur volonté en chantant *Hosanna!* qu'ainsi fassent les hommes de leurs désirs.

Donne nous aujourd'hui la manne quotidienne sans laquelle, dans cet âpre désert, va en arrière celui qui de s'avancer s'efforce le plus.

Et de même que nous pardonnons à chacun le mal que nous avons souffert, clément, pardonne-nous et ne regarde pas à notre mérite.

Notre vertu qui succombe si aisément, ne l'éprouve pas avec l'antique adversaire, mais délivre-la de lui qui la tente si fortement. »

au-delà de la tombe, traversait l'empire des éternelles douleurs, parcourait le royaume des expiations, et — comme l'a dit Michel-Ange — conduit par sa grande pensée, montait vivant jusqu'à Dieu :

...e a Dio
Scorto dal gran pensier vivo saliò.

Ce poète qui créa une œuvre colossale et magnifique, c'était Dante.

Mais ne nous laissons pas éblouir par ce radieux génie et redescendons vers Gonzalo de Berceo. *Le martyre de saint Laurent,* qui d'ailleurs est inachevé, ne me semble pas digne d'arrêter l'attention; mais l'œuvre intitulée : *Des signes qui apparaîtront avant le jugement*, offre quelques passages d'une sombre énergie, et pêle mêle des traits ridicules ou d'un prosaïsme effrayant. Ainsi, après avoir décrit tous les terribles prodiges qui précèdent le jugement dernier, les oiseaux jetant des cris dans les airs, les mers mugissantes, les arbres suintant le sang, les édifices s'écroulant, les pierres se précipitant les unes contre les autres comme dans une bataille et se broyant en poudre plus fine que du sel, la terre tremblant des plus horribles secousses, les hommes consternés cherchant en vain un refuge, les étoiles se détachant du firmament et tombant comme des feuilles de figuier, le poète ajoute :

Enfin le dernier jour, comme dit le prophète,
L'ange envoyé de Dieu sonnera la trompette ;

Tous les morts l'entendant, chacun dans sa cachette,
Viendront au jugement en portant leur *malette*.

On a vu, dans la nomenclature des œuvres de Berceo, qu'il avait composé trois pièces en l'honneur de la Vierge. Dans ces poëmes, une foi vive, ardente, inspire par moment des vers très-heureux au poëte, mais l'élan ne se soutient pas et la prose la plus vulgaire vient contraster à côté de pensées remarquables. Dans les louanges de Notre-Dame on remarque, au sujet de la naissance du Christ, les vers suivants :

En el vidrio podria asmar esta razon
Como lo pasa el rayo del sol sin lesion
Tu asi engendreste sin nulla corruption [1].

[1] Cette comparaison a été souvent employée au moyen âge ; elle se trouve dans une pièce du troubadour Pierre de Corbian :

De vos trait sa carn humana
Jhesu Christ nostre salvaire,
Si com ses trencamens faire,
Intra'l bel raiz quan solelha
Por la fenestra veirina.

Avant Pierre de Corbian, Rutebœuf avait deux fois émis la même idée, la première fois dans le miracle de Théophile :

Si comme en la verrière
Entre et reva arrière
Li solaus que n'entame,
Ainsine fus vierge entière
Quant Diex qui es ciex tere
Fist de toi mère et fame.

La seconde fois dans la chanson de Notre-Dame :

Si com on voit le soloil toute jour
Qu'on la verrière entre et ist et s'en va
Ne l'empire, tant i fiert à sejour
Ainsi vos di que oncques n'empira
La Vierge Marie,
Vierge fut nourrie

Les miracles de Notre-Dame offrent au début la description assez gracieuse d'un lieu de délices, d'un de ces Edens que tant de fois les vieux poëtes se sont plu à dépeindre :

« Moi, maître Gonzalo, surnommé de Berceo, en allant en pèlerinage, j'arrivai à une prairie verte, fraîche, parsemée de fleurs, lieu désirable pour un homme fatigué. Des plantes odorantes répandaient un grand parfum et raffraîchissaient dans l'homme les chairs et l'esprit. A chaque coin de cette prairie coulait une claire fontaine, fontaine bien froide en été et tiède en hiver. Il y avait là une abondance de bons arbres, grenadiers et figuiers, poiriers et pommiers, et bien d'autres fruits parmi lesquels on n'en trouvait ni de pourris, ni d'acides. La verdure du pré, le parfum des fleurs, les ombres des arbres pleines de douces saveurs me reposèrent tout à fait, et je séchai mes sueurs. L'homme pourrait vivre avec de telles odeurs. Je ne trouvai jamais dans le siècle un lieu si délectable, ni un ombrage si doux, ni une odeur si suave. J'ôtai mon manteau pour me reposer mieux ; je me plaçai sous l'ombre d'un bel arbre. Ainsi

Vierge Dieu porta
Vierge l'aleta
Vierge fut sa vie.

On rencontre encore cette comparaison dans un vieux poème italien, la *Regina Ancroja:*

Si come el vetro non si rompe o spezza,
El fiore non perde l'alimento e frutto,
Cosi fu'il corpo suo de tanta altezza
Che per virtù de Dio fu netto tutto.

Une hymne du douzième siècle donna probablement cette comparaison pour la première fois :

Ut vitrium non læditur
Sole penetrante
Sic illæsa creditur
Post partum ut ante.

étendu, je perdis tous mes soucis; j'entendis le chant des oiseaux pur et mélodieux : jamais hommes n'ouïrent orgues plus harmonieuses, ni qui puissent former des sons mieux accordés... »

Le poète continue sa description en disant qu'auprès de ces chants les instruments les meilleurs : la viole, le psaltérion, la gigue, le *manoderotero*, la voix du plus habile chanteur, ne pourraient produire des sons qui valussent un denier. Chose admirable : ni le froid ni la chaleur n'enlevaient rien de sa beauté à ce lieu ravissant, et pour une fleur qu'on y prenait il en poussait trois. Cette prairie devait ressembler au paradis terrestre. Mais ici tous les fruits étaient excellents, et si *don Adam* en eût mangé, il ne lui serait pas arrivé tant de mal, à lui et à sa femme. « Seigneurs — ajoute Berceo — ce que nous avons dit en paroles obscures, nous voulons l'exposer plus clairement; laissons là l'écorce, arrivons à la moëlle ; prenons le dedans, abandonnons le dehors... » Gonzalo explique ensuite ce qu'il entend par cette prairie enchantée. Tous ici-bas nous sommes des pèlerins; dans notre voyage nous trouvons une prairie où nous pouvons nous reposer. Cette prairie c'est la glorieuse Vierge Marie. Les fontaines d'eau limpides qui y coulent sont les quatre évangélistes. Les ombres des arbres sont les prières que Notre-Dame fait nuit et jour pour les pécheurs. Les oiseaux qui chantent si agréablement sont Augustin, Grégoire et tant d'autres. Les fleurs qui parsèment la prairie sont les doux noms que l'on a donnés à

la Vierge... Gonzalo termine cette introduction en disant qu'il veut raconter quelques-uns des miracles de Notre-Dame; mais grand est son embarras: il ne sait par où commencer, car les miracles qu'a faits la Vierge sont plus nombreux que les grains de sable sur le bord de la mer.

Le commencement de cette œuvre ne manque pas d'une certaine grâce. Il y a dans la description de la prairie mystique un éclat étrange, un brillant dans les détails et à la fois une certaine naïveté qui me feraient volontiers comparer les vers de Gonzalo à un charmant petit tableau de Breughel de Vlours, au *Paradis terrestre* que l'on voit dans la galerie du Louvre. Malheureusement Gonzalo ne reste pas longtemps poëte, il devient trop vite un incolore légendaire. Il raconte avec les intentions les plus pures des miracles dont la plupart doivent être regardés comme apocryphes et dont quelques-uns peuvent à peine être indiqués. Ici, du reste, nous retrouvons une preuve nouvelle de l'influence française: Gonzalo imite un de nos vieux poëtes, Gautier de Coincy. Les auteurs de l'*Histoire littéraire de la France* paraissent douter de cette imitation et croire que Gonzalo copia plutôt des hagiographes latins; mais s'ils eussent comparé avec attention les deux poëtes, ils auraient vu que ce n'est pas seulement quelques récits qui offrent des ressemblances. Gonzalo a raconté vingt-cinq miracles; dix-huit se retrouvent dans Gautier de Coincy, et plusieurs fois les vers espagnols ont été évidemment inspirés par les vers français. Ces analogies, qu'il peut être curieux de constater, m'en-

gagent à faire rapidement connaître les sujets traités par Gonzalo.

Premier miracle. — Idelfonse, archevêque de Tolède, avait une très-grande foi en la Vierge et institua une fête nouvelle en son honneur. Elle l'en récompensa par le don d'une chasuble, « œuvre angélique et non tissue par mains humaines ». Quand Dieu rappela à lui Idelfonse, il fut remplacé par un mauvais prélat nommé Siagrius. Celui-ci voulut revêtir la chasuble de son prédécesseur, mais à peine l'eût-il endossé qu'elle se rétrécit, et se rétrécit à tel point qu'elle l'étrangla.

Cette légende est la seconde que Gautier de Coincy raconte dans ses *Miracles de la sainte Vierge*. Il y mêle du reste une autre légende que Gonzalo a laissé de côté, de même que des attaques d'une excessive violence contre le clergé et la corruption romaine. M. l'abbé Poquet a publié, en le tronquant, ce récit dans les *Miracles de la sainte Vierge* [1], et

[1] Les *Miracles de la sainte Vierge*, par Gautier de Coincy, publiés par M. l'abbé Poquet; un vol. in 4°; p. 77. — M. l'abbé Poquet, en livrant cet ouvrage à l'impression, a rendu service aux personnes qui s'occupent de notre ancienne littérature, quoiqu'il n'ait pas osé faire paraître l'œuvre de son poète favori sans de nombreuses mutilations. Je comprends parfaitement ce scrupule, mais je regrette qu'il ait fait prendre au savant éditeur des mesures qui ont quelquefois trop défiguré le recueil du prieur de Vic-sur-Aisne. M. Poquet n'aurait-il pas dû surtout s'abstenir des corrections qui enlèvent parfois toute vraisemblance aux légendes et qui s'attaquent même — comme dans l'histoire de Gérard — aux vignettes dont on prétend offrir la reproduction. M. l'abbé Poquet a pensé que les *Miracles de la sainte Vierge*, ainsi expurgés, mériteraient un bon accueil des lecteurs pieux qui ont tant de

il a été inseré intégralement dans les fabliaux de Méon [1].

Deuxième miracle. — Un moine dont la conduite avait d'abord été très-régulière finit par se dépraver. Il sortait souvent la nuit de son couvent et se noya dans une rivière qu'il lui fallait traverser. Comme il était loin d'être en état de grâce, les diables s'emparèrent de son âme. Cependant ce moine avait conservé une vive foi dans la sainte Vierge et il s'inclinait devant sa statue en disant un *Ave* toutes les fois qu'il sortait du couvent ou qu'il y rentrait. Cet acte de piété lui mérita l'intercession d'une toute-puissante protectrice, grâce à laquelle il fut ressuscité. Il profita de cette seconde vie pour faire pénitence de la première.

En comparant la narration de Gonzalo de Berceo à celle de Gautier de Coincy, on y remarque des traces évidentes d'imitations. Seulement le récit de Gonzalo est plus abregé que celui du prieur de Vic-sur-Aisne. Cette légende, intitulée: *D'un Moine*

chefs-d'œuvre à leur disposition. Cela a été une erreur. Le livre des miracles, quoique offrant des traces d'invention et de poésie, présente trop de *monstrueuses absurdités* — j'emploie les expressions de Louis Racine qui en a fait le sujet d'un examen — pour intéresser d'autres personnes que les antiquaires en littérature. Peut-être, à cause de ce motif, à cause de sa langue vieillie, ce livre aurait pu, sans inconvénient, être publié intégralement. Si cependant une retenue parfaitement compréhensible en faisait juger autrement à M. l'abbé Poquet, il aurait pu suivre l'exemple donné par Sanchez. Celui-ci, en livrant au public les poésies de l'archiprêtre de Hita, a indiqué les suppressions qu'il a faites et a respecté le texte de tout ce qu'il a cru pouvoir donner.

[1] T. II, p. 270.

que Nostre-Dame ressuscita, qui estoit péris par son pechié, arrive le trente-deuxième dans le manuscrit de Gautier [1], elle a été insérée dans l'édition de M. l'abbé Poquet, p. 459, et analysée par Legrand dans ses fabliaux, t. V, p. 56.

Troisième miracle. — Un autre moine, de peu d'intelligence, mais qui avait toujours été plein de respect et d'amour pour la Vierge, mourut et fut enterré dans un lieu peu honorable. Notre-Dame apparut à l'un de ses confrères et lui ordonna de faire déterrer et ensevelir plus convenablement le corps du défunt. On obéit. Quand on exhuma ce corps, on le trouva dans un parfait état de conservation, et de sa bouche sortait une belle fleur.

Legrand a analysé ce conte dévot qui, sous le titre : *Du Clerc de Chartres en qui bouche V Roses furent trouvées*, forme le septième récit de Gautier et qu'on peut lire à la page 298 du livre de M. Poquet.

Quatrième miracle. — C'est encore d'une histoire à peu près semblable que Gautier raconte la quinzième : *Des cinc roses qui furent trouvées en la bouche au moine*, et que M. Poquet a placée à la page 362 de son recueil, que Gonzalo a tiré le commencement de son quatrième récit.

Cinquième miracle. — Histoire insignifiante d'un homme fort pauvre et que la Vierge réconforte à l'heure de sa mort.

[1] Dans le manuscrit de Soissons, dont M. l'abbé Poquet a donné la table, p. XXXII de son introduction.

Sixième miracle. — Un voleur, qui avait toujours eu de la dévotion pour Notre-Dame, est condamné à être pendu; mais au moment de l'exécution, des mains divines le soutiennent dans les airs. Voyant qu'il ne mourait pas, on voulut lui couper la tête. Les mêmes mains s'interposèrent entre le cou et la corde, qui seule fut tranchée. On reconnut là un miracle et on laissa la vie au voleur.

Du Larron que Notre Dame soustint par trois jours, douzième récit de Gautier, p. 501 des *Miracles de la sainte Vierge;* analysé par Legrand, t. V, p. 43.

Septième miracle. — Histoire d'un moine de Cologne rendu à la vie et usant de ce bienfait pour racheter les fautes qu'il n'avait pas expiées avant de mourir.

Dans Gautier : « *D'un Moine ressuscité de l'une et l'autre mort par la deserte Nostre Dame* », seizième récit, p. 454, des miracles imprimés.

Huitième miracle. — Gonzalo déclare qu'il emprunte cette légende à saint Hugues, abbé de Cluny, et probablement il ne fait que traduire Gautier de Coincy qui dit aussi :

Un biau miracle vous weil dire
Qu'en son tempoire fist escrire
Saint Hue, li abbes de Clingni
Pour ce que n'el mette en oubli
Brievement le weil en rimes mettre...

Saint Hugues rapporte effectivement le singulier événement qui fait le sujet de cette légende. Il est

consigné dans la *Vie de Guibert de Nogent* (livre III, p. 522), mais les détails que donne Gonzalo sont empruntés à Gautier dans le manuscrit duquel il forme le dix-septième récit. Ce miracle, peu édifiant, a été, avec des suppressions et de bizarres changements, inséré p. 291 du Recueil de l'abbé Poquet. Un certain Girard, lorsqu'il était dans le siècle, ne marchait guère dans les voies de Dieu. Il voulut pourtant faire un pèlerinage à Saint-Jacques, mais chemin faisant, ses mauvaises habitudes reprirent le dessus et il s'oublia au point de commettre un péché mortel. Le diable désirant l'avoir dans cet état, lui apparut sous les traits de saint Jacques et lui déclara qu'il ne pouvait espérer son salut qu'en se mettant hors d'état de succomber de nouveau. Le pèlerin mourut de son obéissance à suivre ce mauvais conseil, mais saint Jacques pria tellement en faveur de Girard, que tout à coup il se retrouva sain et dispos. Il entra dans l'ordre de Cluny et put braver l'esprit du mal.

Ce conte a été donné en extrait par Legrand, t. V, p. 58.

Neuvième miracle. — Il y avait un prêtre si ignare, si inepte, qu'il ne pouvait guère remplir ses fonctions. Il ne savait qu'une seule messe et la répétait tous les jours. Cette messe était celle de Notre-Dame, et la Vierge prend la défense du pauvre prêtre contre un évêque qui le persécute à cause de son ignorance.

Ce conte est le sixième de Gautier, et on le trouve à la page 323 de ses œuvres imprimées. Gautier,

comme beaucoup d'autres légendaires, l'emprunta aux miracles de Notre-Dame de Chartres.

Dixième miracle. — Gonzalo raconte, d'après Gautier — quarante-sixième miracle, et de l'édition de M. l'abbé Poquet, p. 393 — qu'il y avait à Rome deux frères dont l'un, appelé Pierre, était cardinal, et l'autre, nommé Étienne, était sénateur. Le cardinal mourut, et comme il avait à expier quelques traits d'avarice, il alla en purgatoire. Peu après mourut aussi le sénateur. Il avait été très-avide de richesses et s'était même emparé de biens appartenant à l'Église. Il était menacé du feu éternel. Dans cette terrible conjoncture il aperçut son frère et lui demanda du secours. L'âme répondit que si le pape voulait bien dire une messe à l'intention d'Étienne, l'état de celui-ci pourrait s'améliorer. Étienne s'adressa alors avec beaucoup de dévotion à saint Proiect, et ce saint obtint que la vie serait pour trente jours rendue au sénateur. Il fit pénitence, obtint la messe du souverain pontife et mourut pardonné.

Onzième miracle. — Histoire d'un laboureur avare qui est sauvé parce qu'il avait une grande foi en la Vierge. Procède : *Du Vilain qui à grant poine savoit son Ave Maria ;* quarante-septième légende de Gautier ; p. 613 des *Miracles* de l'édition de M. Poquet.

Douzième miracle. — Un prieur vient après sa mort apprendre à un sacristain qu'il a été sauvé par l'intercession de Notre-Dame. — Dans Gautier: *Du Moine qui oncques ne fist as heures de Nostre Dame ;* dix-neuvième miracle, et p. 487 du recueil de M. Poquet.

Treizième miracle. — L'évêque de Pavie étant mort, il y avait de grandes cabales au sujet de son successeur. La Vierge apparaît et engage à nommer un homme modeste et bon. Le conseil est suivi ; tout rentre dans l'ordre.

Quatorzième miracle. — Le feu du ciel incendie le monastère de San-Miguel de la Tumba, en punition de graves péchés, mais une belle statue de la Vierge est épargnée par les flammes.

Quinzième miracle. — Un homme très-affectionné au service de Notre-Dame perd ses parents. Il se décide à vivre dans le monde et veut se marier.

Au moment même de son mariage, la Vierge lui reproche de l'abandonner. Il disparaît la nuit de ses noces. On ne sait ce qu'il devint ; mais le poète croit qu'il se retira dans quelque lieu de religion où il put mériter la vie éternelle. . . . .

C'est l'épisode soixante-six de Gautier, imprimé dans les *Miracles*, p. 627. Cette légende offre des analogies avec un autre conte de Gautier : *Du Clerc qui mis l'anel au doi Nostre-Dame.* Un jeune romain qui s'amusait à lutter, de crainte de briser son anneau nuptial, le mit au doigt d'une statue de la Vierge. La statue plia le doigt de telle sorte qu'on ne put retirer la bague. Une vision enjoignit ensuite au jeune homme de renoncer à sa première épouse. Tout finit cependant par s'arranger, grâce à une nouvelle statue de Notre-Dame que le jeune homme fit élever. Cette histoire, racontée aussi par Vincent de Beauvais, est devenue la tradition sicilienne d'où a été tiré l'opéra de *Zampa,* et a fini, sous la plume de M. Mérimée, par s'appeler la *Vénus d'Ile.*

Seizième miracle. — Un jeune juif qui allait à l'école chez un maître chrétien, communia avec les élèves de ce dernier. Il vit la sainte Vierge dans une resplendissante vision, et rentré chez son père ne lui cacha pas ce qui s'était passé. Celui-ci, furieux, jeta son enfant dans un four. L'enfant y resta sain et sauf. Le miracle fut bientôt connu et le juif puni comme il le méritait.

Gautier de Coincy dit que ce miracle eut lieu à Bourges. — (*Du fils du juif qui, à Bourges, fut délivré du brasier.*) — Quatrième miracle du ms. de Soissons, et p. 282 du recueil imprimé. — Un fait semblable est rapporté dans Grégoire de Tours, *Liber miraculorum*, t. I, p. 30, dans Evagrius, lib. IV, ch. XXXVI; dans Nicephore, l. XVII, ch. XXV.

Dix-septième miracle. — Histoire de trois hommes qui avaient profané une église en y poursuivant un de leurs ennemis. Ils sont punis par une affreuse maladie et Notre-Dame obtient enfin leur grâce.

Dix-huitième miracle. — Un jour, pendant une grande fête, on entendit dans la cathédrale de Tolède une voix qui se plaignait des impiétés des juifs. Aussitôt l'archevêque, suivi du peuple, se rendit chez le rabbin. On y trouva une grande statue en cire du Christ que les juifs crucifiaient.

Dix-neuvième miracle. — Il y avait une chapelle dans une île, les eaux de la mer en se retirant permettaient aux fidèles de s'y rendre. Une femme enceinte y était allée avec d'autres personnes, mais ralentie dans sa marche, elle ne put

gagner la rive avant l'heure du reflux. Tout le monde la croyait perdue; il n'en était rien, grâce à la protection de Notre-Dame. Les eaux s'écartèrent et la pauvre femme reparut tenant dans ses bras un enfant qu'elle venait de mettre au monde.

Vingtième miracle. — Histoire d'un moine qui s'était enivré, à qui le diable apparaît sous diverses formes hideuses, et que la Vierge protége contre le maudit. Elle engagea le moine à se confesser dès le lendemain, ce qu'il fit.

C'est la huitième légende de Gautier, imprimée, p. 326.

Vingt-unième miracle. — Des pèlerins embarqués pour la Terre-Sainte sont, pendant une tempête, sauvés par Notre-Dame.

Dans Gautier, vingt-septième miracle du manuscrit et p. 515 de l'œuvre imprimée.

Vingt-deuxième miracle. — Cette légende commence comme un conte de Boccace, M. l'abbé Poquet ne pouvait la publier. Sous le titre : *De l'Abbesse que Nostre-Dame deffendi d'angoisse,* elle est le douzième récit qu'offre le manuscrit de Soissons. Ce conte a été plusieurs fois redit au moyen âge. Legrand en a donné un extrait et Louis Racine a parlé de l'une des versions de cet inconvenant épisode, sur lequel je ne m'arrêterai pas davantage.

Vingt-troisième miracle. — Histoire d'un homme ruiné qui va trouver un juif et obtient de lui de l'argent en lui faisant accepter pour garantie Notre-Dame et son fils. Cet homme va au Caire, refait sa fortune, puis tout à coup songe que le jour où

sa dette doit être payée va arriver. Il n'a pas le temps de retourner à Constantinople où son créancier l'attend. Après une fervente prière il confie l'argent à la mer. Les flots le portent le lendemain au juif qui le serre précieusement. Revenu plus tard à Constantinople notre homme est poursuivi par le juif; il déclare qu'il l'a payé, et une image du Christ prend la parole et dit ce qui s'est passé.

Quarante-cinquième légende du ms. p. 543 des œuvres imprimées de Gautier.

Vingt-quatrième miracle. — Gonzalo raconte une légende très-célèbre au moyen âge et que pour cette raison même je rappellerai en peu de mots, car elle est très-connue. Théophile n'ayant pu, comme il l'espérait, parvenir à l'évêché d'Adana, se donne au diable par l'entremise d'un juif, et remet à l'esprit du mal un acte en bonne forme de cette donation. Il ne tarde pas cependant à éprouver le plus poignant repentir et il supplie avec tant de douleur, avec tant de larmes, Notre-Dame d'intercéder pour lui, qu'après avoir d'abord rejeté sa prière, elle finit par se laisser toucher. Elle reprend à Satan la donation que Théophile lui avait faite de son âme et la remet au pécheur repentant. Elle lui ordonne ensuite d'aller porter cet acte à l'évêque qui, pour l'édification des fidèles, le fait lire en public.

La vie de Théophile fut d'abord écrite en grec par Eutychianus, son disciple, qui dit avoir été témoin d'une partie des événements qu'il raconte et avoir appris les autres de Théophile lui-même. Le diacre Paul traduisit cette vie en latin. Elle fut

encore écrite dans la même langue par Gentianus Hervetus et par Laurent Surius. Au dixième siècle, Roswitha de Gandersheim et, au siècle suivant, un anonyme composèrent chacun un poème latin sur Théophile. Son histoire devint aussi le sujet d'un poème allemand, d'une légende de Gautier de Coincy — la première du manuscrit et p. 26 de la publication de M. Poquet — d'une œuvre dramatique de Ruteboeuf et jouit dans tout le moyen âge d'une faveur qui la fit citer par les écrivains religieux comme par les poètes, qui en fit reproduire les principaux épisodes par les artistes verriers comme par les sculpteurs[1].

Vingt-cinquième miracle. — Cette histoire, la dernière de celle que contiennent *les Miracles de Notre-Dame*, est tout à fait insipide : des bandits se livrent dans une église à des vols sacriléges qui sont aussitôt miraculeusement châtiés. Il peut y avoir ici un souvenir d'un chapitre de la *Chronique de Turpin :* « Comment ung maistre Sarrasin de Cordube avec plusieurs aultres mescreans furent griefvement pugnis de Dieu, pour ce qu'ilz fasoyent choses deshonestes en l'église Sainct-Jacques. » F. XXVII verso.

Les *Miracles de la Vierge*, je l'ai dit et on vient de le voir, sont presque tous imités de Gautier de

[1] Voyez à ce sujet *la Mystique de Gœrres* trad. de M. Ch. Sainte-Foi; t. IV, p. 203. — *Théâtre français au moyen âge*, par MM. Monmerqué et F. Michel. — *Le Miracle de Théophile*, notice p. 136. — *Fabliaux de Le Grand*, t. II, p. 124. — *Hist. litt. de la France*, t. XX, p. 778.

Coincy qui, lui-même, avait mis à contribution Herman, Hugues Farsit [1] et d'autres légendaires. Gonzalo n'a pas toujours emprunté à nos vieux écrivains leurs meilleures productions. Nos contes dévots offrent quelquefois de l'intérêt et des idées assez heureuses. On sait que d'un de ces contes : *De l'Ermite qu'un Ange conduisit dans le siècle*, Voltaire a tiré un des plus jolis chapitres de *Zadig*. Gonzalo, sur des données bien faibles, montre du reste un certain talent de narration. Ses vers sont faciles et quelquefois ses personnages sont mis en scène avec assez de mouvement et de vérité. Quant à la portée morale de son livre, elle devait être fort dangereuse et se trouve ainsi indiquée dans une stance de son maître Gautier de Coincy :

Ave Dame qui es I royne des archanges,
Royne des apostres, des virges et des anges,
Royne des martyrs, royne des confès,
Qui le croit ainsi puist mourir desconfès [2].

Pour les hommes du moyen âge la conséquence à tirer des miracles de Notre-Dame devait être que

[1] Voir, sur Gauthier, Herman et Hugues Farsit, *Hist. littéraire de France ;* t. XII, p. 294 ; t XVIII, p. 830; t. XIX, p. 844.

Dans son édition du *Livre du Chevalier de La Tour Landry*, M. de Montaiglon dit qu'il croit avoir retrouvé l'ouvrage de Hugues Farsit : « Car dans un manuscrit de la bibliothèque impériale se trouve entre autres choses un poème français en *quatrains monorimes* sur les miracles de Théophile, un ouvrage latin sur les miracles de Notre-Dame de Roc Amadour, » p. 293. Serait-ce ce poème en *quatrains monorimes* qui aurait servi de modèle au rhythme employé par Gonzalo et les vieux poètes castillans ?

[2] *Les Miracles de la sainte Vierge*, p. 739.

le pécheur le plus criminel pouvait être sauvé s'il avait dans la Vierge une foi que cependant démentaient ses œuvres. Cette persuasion — dont on retrouve encore quelque chose dans un beau drame de Calderon : *La Dévotion de la Croix* — explique du reste les anomalies qui frappent dans les hommes du moyen âge ; elle explique les médailles bénites de Louis XI et ce mélange bizarre de pratiques pieuses, de duels et d'aventures galantes que l'on remarque encore avec étonnement dans les mémoires de Bassompierre. Parmi ses contemporains, Montaigne ne devait pas en trouver beaucoup qui comprissent ce passage des *Essais :* « Celui qui appelle Dieu à son assistance pendant qu'il est en train du vice, il fait comme le coupeur de bourse qui appelleroit la justice à son aide. »

Le second poëme de Gonzalo sur la Vierge est le récit de la Passion mis dans la bouche même de la Mère de Dieu et fait par elle à saint Bernard. Il y a de la facilité, dans la versification de cette œuvre où Gonzalo s'exprime souvent avec une douceur et une naïveté qui ne sont réellement pas sans attraits ; mais là comme dans tout ce qu'il écrit, Gonzalo tombe souvent dans d'étranges trivialités. Le vieil auteur annonce qu'il veut avec l'aide de la Vierge écrire un poëme sur la douleur qu'elle souffrit lors de la mort de son divin fils, puis il poursuit de cette manière :

« Saint Bernard, un bon moine très-ami de Dieu, voulut connaître qu'elle fut l'affliction dont je vous parle, mais il ne put trouver d'autre moyen que de s'adresser

à celle à qui Gabriel dit : « Le Seigneur est avec vous. » Non une fois, mais bien des fois le saint homme répandant de vives larmes de son cœur fidèle, adressait à la Glorieuse cette supplique qu'elle accomplît ses vœux. Il s'écriait plein de foi : « Reine des cieux, avec qui le Messie partage tous ses secrets, que je ne sois pas privé de ta pitié ! Toute la sainte Eglise en aura grand profit et aura plus de respect encore pour ta personne. On saura de plus grandes choses à ta louange que n'en publient tous les savants de France. » Le moine pria avec tant de ferveur que son cri monta jusqu'aux cieux. Sainte Marie dit : « Pensons à l'exaucer, ce moine ne nous donnera point de repos. » La Glorieuse descendit, vint à la retraite où le moine priait le capuchon renversé ; elle lui dit : « Dieu te sauve ; mon âme déchirée, je viens te donner la consolation que tu demandes. — Dame, dit le moine, si tu es Marie, celle qui de son sein allaita le Messie, c'est toi que j'invoquais, car toute mon espérance gît en toi. — Frère, dit la dame, n'en doute pas, je suis Dona Maria, épouse de Joseph. Ta supplication m'attire ici triste et navrée, je veux que nous composions, moi et toi, une prose. — Madame (Sennora), dit le moine, je sais bien que tristesse ni douleur ne peuvent te toucher, car tu es dans la gloire de Dieu, Notre-Seigneur, mais tu sais mon désir, fais-moi la faveur de l'accomplir. Je te prie de me dire d'abord si quand le Christ fut arrêté tu étais avec lui, comment tu le regardais et avec quels yeux, je te prie de me l'apprendre. — Frère, dit la dame, ce m'est une chose pesante de rappeler mes peines, car je suis glorifiée, cependant mon affliction je ne l'ai pas oubliée, car je l'ai bien fortement dans mon cœur. Ni vieillard, ni jeune homme, ni femme mariée ne souffrit jamais tel coup, ne connut jamais tel déchirement, etc. [1] »

[1] *Poesias anteriores al siglo XV*, p. 242.

Tel est le début singulier de ce poëme de Gonzalo, poëme qui a eu l'honneur d'attirer l'attention de M. Villemain. C'est au sujet de cette œuvre que l'illustre critique a écrit ces lignes qui sont en peu de mots une si juste appréciation des livres du vieux poëte: « La piété était en Espagne indigène comme la valeur. On compte parmi les monuments de la langue castillane, au treizième et au quatorzième siècle, beaucoup de légendes versifiées. C'était le romancero de l'Église. Il se compose de vies de Saints ou de gloses poétiques de l'Évangile. Ce sont des vers rudes, sans éclats dans le style, mais avec une sorte d'invention dans les faits, un tour d'esprit hardi; nulle trace de ce faste, de cette pompe de langage qui remonte à Lucain et à Sénèque. L'hyperbole est dans la fable et non dans le langage grossier mais naturel [1]. »

« ...Vous remarquerez, ajoute plus loin M. Villemain, par le choix que le poëte a fait de saint Bernard, à quel point les grands noms de France étaient alors célèbres. Il est visible qu'à cette époque c'était de la France que les idées religieuses, poétiques se répandaient dans l'Europe [2]. » Ajoutons que dans le fragment que l'on vient de lire on trouve encore une sorte d'hommage à la France. C'est lorsque Gonzalo parle de ses savants, de ses maîtres :

Que non renuncian todos los maestros de Francia.

[1] *Cours de Littérature*, moyen âge, t. II, p. 122.
[2] P. 125.

M. Wolf, dans son éminent ouvrage : *Studien zur Geschichte der spanischen Nationalliteratur,* s'est occupé du poème sur la douleur de la Vierge surtout au point de vue du rhythme; il y a signalé avec raison comme un essai de poésie lyrique. C'est un chant que les juifs répètent autour du tombeau du Christ, chant où deux vers rimant ensemble sont uniformément séparés par un refrain qui reste le même [1].

La *Vie de sainte Oria* est le dernier poème de Gonzalo. Cette sainte, qui fut religieuse à Saint-Millan qui alors était tout à la fois un couvent de moines et de religieuses, vivant séparément dans un monastère, avait reçu l'habit des mains de saint Dominique de Silos. Gonzalo, en racontant la vie de ce dernier, avait déjà eu à dire quelques mots de sa pieuse héroïne. L'histoire de sainte Oria fut écrite en latin par un bénédictin du nom de Muño. Il paraît que c'est cet ouvrage que Gonzalo *romança*, comme il le dit. Cette dernière production, qui se compose de deux cent cinq quatrains, ne m'a paru rien offrir de saillant.

J'ai dit que Gonzalo a laissé des hymnes, elles sont au nombre de trois et sont écrites dans le rhythme habituel au vieux poète, rhythme qui peut convenir rigoureusement pour le récit, mais qui ne saurait avoir aucun élan lyrique. Je traduirai une de ces pièces :

« Salut, sainte Marie, Étoile de la mer, Mère du Roi de gloire qui jamais n'eut d'égal ; Vierge toute saveur

[1] P. 64.

qui ne péchas point ; Porte des pécheurs pour entrer au ciel.

» A toi fut dit *Ave* par l'ange Gabriel, mot doux et suave, plus doux que le miel, tu nous conserves en paix, Mère toujours fidèle ; *en Ave s'est changée Eva, la mère d'Abel.*

» Délivre les pécheurs qui gisent enchaînés ; donne la lumière aux aveugles qui vont errant ; ôte de nous le mal qui nous tient assujettis, et accorde-nous le bien dont nous sommes privés.

» Montre-toi notre Mère : que ta pitié te guide ; offre nos prières au roi de majesté ; obtiens-nous, par charité, la grâce du Fils qui en toi prit l'humanité.

» Vierge, Mère glorieuse, seule et unique, pleine de mansuétude, plus douce qu'un agneau, obtiens-nous, Mère, la vie véritable, et ouvre-nous le ciel comme une bonne portière.

» Conduis notre vie, que nous ne l'empoisonnions pas ; tu es notre voie pour que nous ne trébuchions pas. Guide-nous, Dame, quand d'ici nous nous en irons, pour que nous voyions Dieu et que nous nous réjouissions avec lui.

» Louange soit au Père, au Fils révérence, honneur au Saint-Esprit qui n'a pas moins de puissance. Un Dieu en trois personnes : c'est là la croyance ; un règne, un empire, un roi, une essence. — Amen. »

On aura sans doute remarqué la recherche de cette pensée : *En Ave s'est changée Eva la mère d'Abel.* Cela pourrait sembler une des premières traces de ces *conceptos* qui plus tard devinrent si communs dans la littérature espagnole, mais il est probable que Gonzalo n'a guère fait qu'imiter Gautier de Coincy. C'est sur ce contraste entre *Eva et Ave* que roule presque entièrement e *Prologue des Salus Notre-Dame* du vieux poète français :

Quant à sa douce mère envoia Diex *Ave*
Livrez iert touz li mons atristé et *Ave*
Pour saluer sa mère fist Diex *Ave* d'*Eva*
Marie a recouvré quanque perdu *Eve a*
. . . .
Laissons donc l'*Eva* si detenons l'*Ave*
Quar par l'*Ave* sunt tuit du mal levain lavé
. . . .
Eva le ciel nous clost mais *Ave* le nous euvre, etc[1].

Un cantique à la Vierge d'Alvares de Villasandino, présente la même idée :

Contrario de Eva, Ave
De los çielos puerta e llave
Rruega al tu fijo suave
Que me oya mi rrogança[2].

« Contraire d'Eve, Ave, des cieux porte et clé, prie ton doux fils pour qu'il entende ma prière. »

On remarque une pensée analogue dans l'hymne *Ave Maris stella.*

Sumens illud ave
Gabrielis ore
Funda nos in pace
Mutans Evæ nomen.

Sanchez a publié, à la suite des œuvres de Gonzalo de Berceo, un poème en son honneur écrit par un anonyme et dont l'ancienneté inspire des

[1] *Miracles de la sainte Vierge*, p. 737-738.
[2] *Cancionero de Baena*, t. I, p. 14.

doutes à son éditeur. Sanchez paraît voir dans ces vers un pastiche de l'antique poésie castillane. C'en est assez pour que je m'abstienne de parler avec détails de ce poëme qui, d'ailleurs, n'a aucun mérite littéraire. Il renferme quelques indications sur Gonzalo, la nomenclature des livres qu'il composa et l'éloge de ses vertus et de son talent. Ce talent, on ne peut le nier complètement, mais est-il resté visible dans les analyses et les citations que j'ai données. Une bonne partie de ce talent n'a-t-elle pas disparu avec ce vieil espagnol dont Gautier eut souvent le secret de disposer les mots avec une réelle harmonie. Les qualités de Gonzalo ne sont pas de celles que la critique peut, pour ainsi dire, toucher du doigt: c'est la simplicité, c'est un ton de bonne foi, c'est une piété crédule, superstitieuse, mais pleine de candeur, de douceur, d'onction; c'est quelquefois aussi la rencontre d'images heureuses, un instinct de ce qui peut donner au récit du mouvement, de l'intérêt. On dirait que Gonzalo a trop douté de lui quand il a voulu surtout s'adresser au peuple et lui parler ainsi que l'on parle à son voisin; quand il s'est, comme à plaisir, abaissé par des comparaisons vulgaires, par des traits de trivialité. Mais dans ces espèces d'humilités de style ou de pensée, il y a quelque chose de modeste qui ne déplaît pas chez un prêtre, et l'on se sent, pour le légendaire, une sympathie, une estime qu'on n'éprouve pas pour l'archiprêtre de Hita, dont j'aurai à parler un peu plus loin et qui, lui, fut un des poëtes les plus remarquables de son temps.

CHAPITRE VIII.

—

LE POÈME D'ALEXANDRE.

Il arriva à la mort d'Alexandre ce qui se produit presque toujours à la disparition des grands hommes. Le peuple qui ne les connaît que par le bruit de leur gloire, qui ne sait que vaguement ce qui la leur a méritée, s'efforce de les entourer de détails dignes de leur renommée. Les récits qui ont pu descendre jusqu'à lui ne lui suffisent pas; la vérité, si admirable qu'elle soit, ne saurait le satisfaire. Attribuer à ces héros des actions possibles, ce n'est pas assez, c'est presque les outrager. Le peuple les met trop au-dessus des autres mortels pour ne pas leur prêter une vie presque surnaturelle; il se lance alors dans la carrière des fictions, entoure ses personnages favoris de fables merveilleuses, s'empare à leur profit de tout ce que les légendes ont de plus extraordinaire, dépouille, pour les en parer, d'autres héros de

leurs hauts faits, et se crée, à côté de l'histoire, un roman auquel chaque siècle vient ajouter de nouveaux chapitres.

Alexandre était à peine mort que déjà son histoire était étrangement travestie. A leur retour dans leur patrie, des soldats grecs débitèrent sur le conquérant des contes qui remplirent bientôt l'occident et qui, plus tard, se condensèrent dans une prétendue vie d'Alexandre très-faussement attribuée à Callisthène.

Lorsque le persan Firdousi[1], né vers l'an 917 de notre ère, composa le *Livre des Rois*[2], cet immense poème ou mieux cette série de poèmes qui embrasse une période de plus de treize siècles, il ne trouva pas de matériaux persans sur le règne d'Alexandre-le-Grand, ce qui se comprend aisément. « Les peuples, comme l'a dit M. Molh, ne chantent pas leurs propres défaites. » Firdousi eut recours aux fables dont nous parlions tout à l'heure; ces fables avaient été rédigées en latin et en grec; un recueil, écrit dans cette dernière langue, avait été traduit en arabe. Cette version fournit au poëte les matériaux avec lesquels il combla la lacune qui existait dans les traditions de son pays[3]. Mais, par un sentiment national, Firdousi fit d'Alexandre un chef de race persane en lui donnant pour mère une fille de Philippe, roi de Macédoine, et pour père, Darab, roi de Perse. Le

1 *Biographie universelle*, Firdoucy, par Lenglet, t. XIV.
2 *Collection orientale, Livre des Rois*, traduit par J. Molh.
3 Même ouvrage, préface, t. I, p. XLIX.

Livre des Rois rendit une nouvelle célébrité au conquérant, et d'autres poëtes persans ou arabes qu'aurait dû décourager le génie de Firdousi, chantèrent après lui le héros macédonien. Nizami, qui mourut en 576 de l'hégire (1180), écrivit un ouvrage en vers sur Alexandre, ouvrage appelé *Scharaf Nameh*[1]. L'Arabe Abou-Thaher composa, sur le même personnage, le *Darab-Nameh;* un autre Arabe, Abd-al-Salam, écrivit encore l'*Isken-der-Nameh*. D'Alexandre il fit non-seulement un insatiable guerrier, mais un prophète, et comme dans les idées musulmanes il faut être de race sémitique pour avoir la faculté de lire dans l'avenir, Abd-al-Salam mit Esaü au nombre des ancêtres de son héros et le fit naître d'une vierge devenue enceinte miraculeusement. Cette vierge mourut en mettant Alexandre au monde, et Philippe, roi des Grecs et des Francs, ayant trouvé le petit enfant près de sa mère qui venait d'expirer, prit soin de lui et l'adopta[2].

Alexandre remplit encore de ses prouesses d'autres ouvrages orientaux, poëmes, contes ou romans. Cardonne[3], dans un intéressant article, a donné quelques détails curieux sur la manière dont les Arabes ont compris le personnage de l'illustre macédonien. Ils lui ont prêté tant d'aven-

[1] *Biographie univ.*, Nizami, par M. Silvestre de Sacy, p. 302, t. XXXI.

[2] *Livre des Rois*, préface p. LXXIII et suiv.

[3] *Bibliothèque des Romans*, juillet 1777, 1er volume, p. 24 et suiv.; même recueil, même année, oct. 1er volume. — Extrait du roman d'Alexandre-le-Grand, p. 7 et suiv.

tures qu'ils ont fini par faire de lui plusieurs Alexandre. Ils ont appelé le principal, ***Roumi***, c'est-à-dire Grec. Les uns l'ont fait fils de Philippe, les autres, comme Firdousi, petit-fils de ce roi par sa fille qui avait, disaient-ils, épousé Darius. Le monarque persan, suivant eux, répudia la fille de Philippe, et Alexandre ayant appris quels étaient ses droits à l'empire attaqua Darius Codoman, qui s'en était emparé, et le vainquit [1].

Une autre version faisait naître Alexandre de Nectanebus, roi d'Egypte, ou plutôt de la femme de ce prince et d'un amant sorcier. Nous rencontrerons ce nom de Nectanebus dans nos poëmes du moyen âge où nous verrons que, transposant les rôles, on le représente comme l'amant d'Olympias. C'est de cette dernière façon que plusieurs historiens grecs ont aussi parlé de Nectanebus. Amoureux d'Olympias, il s'introduisit près d'elle sous la forme d'un serpent, et Philippe fut, par un songe, averti que sa femme donnerait la vie à un grand homme. Ben Gorion, le continuateur de Joseph, a débité ces fables qu'a rappelées Freinshemius [2], et a raconté que Nectanebus devint le maître de magie d'Alexandre, que tous deux se retirèrent dans un lieu désert où l'élève finit par tuer son professeur. Suivant Plutarque [3], le serpent qui pénétra près d'Olympias n'était autre que Jupiter lui-même. Les prétentions à une origine

[1] *Bibliothèque orientale*, par d'Herbelot, p. 319.
[2] *Suppléments sur Quinte-Curce*, livre Ier, ch. Ier.
[3] Trad. Ricard, t. VI, p. 9. — *Dict. de Bayle*, art. *Olympias*.

divine, que le conquérant macédonien manifesta plusieurs fois, durent être la cause première de ces légendes dont nous retrouverons des traces assez nombreuses au moyen âge.

Revenons aux traditions orientales. A les en croire, Alexandre poussa ses conquêtes jusqu'à la montagne de Kaf qui, selon le Coran, est le bout du monde. Il chercha l'anneau et le tombeau de Salomon [1], il se mit aussi en quête de la fontaine de Jouvence, mais ne la découvrit pas; un philosophe qui lui était attaché, Kender suivant les uns, Aristote selon les autres, fut plus heureux, et dans le Kathay trouva la source merveilleuse. En s'avançant à sa recherche, Alexandre rencontra de terribles obstacles, des lions, des panthères, d'autres animaux féroces, des aigles, des vautours, des torrents furieux, des fantômes gigantesques.... On remarque les souvenirs de ces divers épisodes dans les poèmes français et dans le poème espagnol.

Quelles que soient les voies par lesquelles ces fables arrivèrent à l'occident, elles y pénétrèrent au douzième siècle.

[1] Un démon ravit à Salomon l'anneau auquel il devait la sagesse, et le jeta dans la mer. Salomon le retrouva dans le ventre d'un poisson qu'on servit à sa table. — Saint Arnould, gémissant au bord de la Moselle sur la grandeur de ses fautes, jeta son anneau dans la rivière en disant qu'il se croirait pardonné si cet anneau lui était rapporté. Quelque temps après, son cuisinier trouva la bague dans les entrailles d'un poisson et la remit à son maître. — On se rappellera encore l'histoire de l'émeraude de Polycrate, tyran de Samos, et un conte recueilli par Grimm, *la Frauensand*.

M. Wolf a indiqué avec sa sagacité ordinaire tout ce que le personnage d'Alexandre pouvait avoir de séductions pour les poètes du moyen âge; ses lointaines conquêtes le mettaient au nombre des chevaliers et rappelaient ce mystérieux Orient vers lequel se tournaient tous les esprits et qui attirait à lui les croisés[1].

L'histoire du conquérant ne fut pas du reste racontée d'une manière uniforme. Deux sortes de traditions se répandirent sur lui. L'une, orientale, partait du pseudo-Callisthène et de son paraphraste Julius Valerius; en Italie Qualichino d'Arezzo, en Allemagne Rudolf de Monfort et Seifrit, en France Lambert li Tors, Alexandre de Bernay et bien d'autres encore la répétèrent. L'autre tradition, qui fut pour ainsi dire classique, dérivait de Quinte-Curce; elle eut pour interprètes Ulrich d'Eschenbach, Jacob de Mærlant et Gaultier de l'Isle, appelé aussi de Chatillon[2]. L'œuvre qu'a laissée ce poète latin est intitulée: *Alexandreis sive gesta Alexandri Magni*. On pourrait indiquer dans ce poème de légères traces des traditions orientales, mais l'ensemble de l'œuvre est inspiré par Quinte-Curce; c'est sa narration que suit Gaultier de Chatillon, il ne l'interrompt que par quelques longs discours, que par des épisodes

[1] *Studien zur Geschichte der spanischen und portugiesischen National-Literatur*, von F. Wolf. — S. 67.

[2] *Studien*, S. 72 — 73. On donna à Gaultier de l'Isle le surnom de Chatillon pour le distinguer d'un autre Gaultier de l'Isle, *Gualterus de Insulis*, qui fut évêque de Maguelone et avec lequel Sanchez l'a confondu.

d'un intérêt médiocre. Au nombre de ces créations il faut placer ce que le poète dit d'une île dans laquelle on trouve ces froids personnages allégoriques dont trop longtemps on a fait une machine épique : l'Ambition, la Clémence, la Gloire, la Richesse. La fin du poème présente encore des personnages du même genre. Au livre X, indignée qu'Alexandre veuille, en allant aux antipodes, pénétrer tous ses secrets, la Nature s'enveloppe d'un nuage, descend au bord du Styx et charge Léviathan d'arrêter les courses du roi de Macédoine. La Trahison se propose et ses odieux services sont acceptés.

Gaultier fut un des modèles de l'auteur du poème espagnol. Mais celui-ci, réunissant les traditions classiques et les traditions orientales, fit aussi de nombreux emprunts à l'œuvre commencée par Lambert li Cors ou *li Tors*, et terminée par Alexandre de Bernay. Cette œuvre est écrite en alexandrins, ce qui a fait dire que ce rhythme avait reçu son nom soit du héros, soit de l'un des auteurs du poème. Mais bien avant l'apparition du livre d'Alexandre, le vers de douze syllabes avait été employé et notamment dans le ***Roman de Rou***. En Espagne aussi on a attribué la création et le nom de l'alexandrin à l'auteur du ***Poema de Alejandro Magno*** et sans plus de raison qu'en France, puisque, antérieurement à cet écrivain, Gonzalo de Berceo s'était déjà servi de ce mètre.

Le livre de Lambert li Tors a été publié en Allemagne par un de nos savants compatriotes,

M. Henri Michelant[1], et a été le sujet d'une notice insérée dans l'histoire littéraire de France[2]. C'est d'après ces travaux que nous ferons rapidement connaître la marche de ce roman célèbre.

La naissance d'Alexandre fut accompagnée de prodiges qui semblaient prophétiser sa haute destinée. A treize ans, le jeune prince fut armé chevalier et associé à la couronne de Macédoine. Sa première guerre eut lieu contre le roi Nicolas, qu'il battit et qu'il tua. Il alla ensuite assiéger Athènes. Son ancien précepteur, Aristote, qui demeurait dans cette ville, vint le trouver et lui révéla alors le secret de sa naissance. Alexandre n'était pas le fils de Philippe, mais bien d'un sénéchal. Le jeune prince, indigné de la trahison de sa mère, tua le sénéchal, auquel pourtant il devait la vie. Philippe, qui ne soupçonnait pas que ce meurtre vengeait son honneur, entra contre son fils dans une violente colère, et l'on eut beaucoup de peine à l'apaiser. Alexandre marcha ensuite contre Darius, qui tenta de faire assassiner son jeune adversaire. Celui-ci ne rencontra que des victoires, et le roi de Perse, épouvanté de tant de succès, lui fit offrir la main de sa fille. Alexandre la refusa. Darius fut défait et tué, sa femme mourut de douleur; en généreux adversaire, le prince

[1] *Li romans d'Alixandre, par Lambert li Tors et Alexandre de Bernay, nach Handschriften der kœniglichen Büchersammlung zu Paris, herausgegeben von Heinrich Michelant.*

[2] *Hist. litt.*, t. XV, p. 160.

macédonien fit élever un superbe mausolée à la malheureuse reine.

Ici le poète s'inspirant surtout des fables réunies sous le nom de Calisthène, fait du poème un roman digne de continuer les *Aventures de Sindbad le Marin*. Nous ne dirons pas maintenant — parce que nous retrouverons les mêmes épisodes dans le livre espagnol — par quels moyens Alexandre descendit dans la mer, et comment un peu plus tard, il précéda dans les airs l'hypogriphe de l'Arioste. La guerre contre Porus se retrouve aussi dans le poème de Lorenzo Segura, mais l'auteur espagnol n'a pas reproduit tous les enchantements qu'ont prodigués Lambert li Cors et Alexandre de Bernay. Poussé par une insatiable curiosité, le conquérant se détermine à aller dans les Indes. Des monstres de toute espèce s'opposent, mais en vain, à ses voyages ; Alexandre les combat, triomphe d'eux et s'égare dans une immense forêt. Une voix lui indique son chemin, il finit par retrouver son armée, mais sur le bord de la mer il est attendu par de nouveaux ennemis : par des syrènes, aïeules sans doute de celles que l'Arioste a placées dans le jardin d'Alcine, de celles que le Tasse a fait se jouer dans les limpides eaux du Jardin d'Armide :

E schezando sen van per l'acqua chiara
Due donzellette garrule e lascive

Alexandre triomphe encore de cette nouvelle aventure et fait la rencontre de quatre vieillards.

L'un d'eux lui apprend qu'il existe trois fontaines dans les environs: l'une est celle de Jouvence, l'autre rend immortel, la troisième ressuscite les morts. Alexandre, à la recherche de ces sources merveilleuses, parcourt encore une fois des pays enchantés.

Le roi de Macédoine pénétra dans une forêt dont les arbres avaient le don de la parole. Ils firent entendre au conquérant que sa dernière heure était proche. Cette heure fut cependant assez retardée pour qu'Alexandre eût encore des aventures singulières, s'emparât de Babylone et reçût la reine des Amazones qu'avait émue le bruit de sa gloire.

Après Lambert li Tors et Alexandre de Bernay, un auteur né en Angleterre voulut aussi célébrer le héros macédonien; cet auteur s'appelait Thomas de Kent. Dans son poème, Alexandre naît d'Olympias et de Nectanebus, grand guerrier et grand magicien chassé de l'Égypte. Un dragon transformé en autour alla apprendre au bon roi Philippe que sa femme mettrait au monde un glorieux conquérant. Alexandre naquit en effet et reçut des leçons de magie de Nectanebus son père. A quatorze ans, il fut armé chevalier, et l'année suivante il commença à se signaler par ses exploits. Pendant qu'il guerroyait, Philippe renvoya la reine Olympias et la remplaça par Cléopâtre. A cette nouvelle, Alexandre accourut près de sa mère et réussit à la réconcilier avec Philippe. Mais la paix du ménage fut troublée de nouveau. Olympias fut enlevée par Pausianas, que le mari outragé finit par tuer. Le

reste du poëme paraît rentrer dans le plan et les détails que nous avons indiqués tout à l'heure [1].

D'autres trouvères écrivirent encore sur Alexandre [2]. Jehan le Nivelet composa la *Vengeance d'Alexandre* [3]; Guy de Cambray traita le même sujet; Pierre de Saint-Clout écrivit le *Testament d'Alexandre*, Jacques de Longuyon les *Vœux du Paon*, Jean Brisbarre le *Restor du Paon*. Un autre poëte, le clerc Simon, que l'*Histoire littéraire de France* regarde comme ayant précédé Lambert, dont Roquefort fait un de ses successeurs [4], composa sur le conquérant un autre poëme qui paraît s'être perdu. L'abbé de la Rue [5] indique comme se trouvant au muséum de Londres, bibliothèque harléienne, nº 2488, un manuscrit renfermant sur Alexandre un certain nombre de pièces en latin : 1º le testament d'Alexandre; 2º une lettre du roi des Indes à Alexandre; 3º le voyage d'Alexandre aux arbres du soleil et de la lune, et la réponse prophétique de ces arbres, etc. Le titre de ce dernier morceau rappelle un épisode du *Poëme d'Alexandre* de Lambert li Tors, épisode que nous retrouverons dans l'Alexandre espagnol. J'ajouterai à ces détails qu'Alexandre joue encore un grand rôle dans le roman de *Perceforet*, où la belle

[1] Voyez l'*Histoire littéraire de France*, t. XIX.
[2] *Hist. litt. de France*, t. XIX, p. 74, note.
[3] On peut voir, sur Jehan le Nivelet: *Poëtes de Champagne antérieurs au siècle de François Ier*, par M. Tarbé, p. XXXIII.
[4] *Biographie universelle*, art. Alexandre de Bernay, t. I.
[5] Cité dans l'*Histoire litt. de France*, t. XIX.

Sébille le met au nombre des aïeux du grand Artus [1].

Maintenant que le lecteur connaît, peut-être trop minutieusement, les sources où a puisé Juan Lorenzo Segura, occupons-nous de son œuvre. Et d'abord cette œuvre a-t-elle bien pour auteur le personnage que nous venons de nommer? Elle a été attribuée assez longtemps au roi Alfonse X, Alfonse-le-Savant, et à Gonzalo de Berceo. Le manuscrit qu'a publié Sanchez ne semble pas devoir laisser d'incertitude à ce sujet, puisqu'il est dit dans le dernier quatrain que l'auteur du poème est Juan Lorenzo Segura d'Astorga. Quel était ce Juan Lorenzo? A cette question on ne peut guère répondre que par les rares détails biographiques que renferme son livre. L'auteur annonce à ses lecteurs qu'il n'est pas un jongleur, mais un clerc; et ailleurs il donne à entendre qu'il était prêtre. Ces particularités s'accordent avec le quatrain final dont nous avons parlé et qui pourrait avoir été tracé par un copiste. Le surnom d'Astorga ajouté à celui de Juan Lorenzo Segura nous apprend tout ce que nous pouvons savoir sur la patrie du poète. Dans quel temps florit-il? comme dit Sanchez. C'est ce que le patient éditeur finit par établir, grâce à de judicieuses inductions. Juan Lorenzo parle dans son livre du papier, et le papier ne fut connu en Espagne que vers 1260; il parle aussi

[1] Les Provençaux paraissent avoir aussi eu un *Poème d'Alexandre*. Il y est fait allusion par Raimbaud de Vaqueiras, Giraud de Cabreira, Giraud de Calanson, etc (V. *Hist. de la Poésie provençale*, par Fauriel; t. III, p. 491.)

d'une pièce de monnaie appelée *pepione;* or, on cessa de frapper des *pepiones* durant le règne d'Alfonse X. Voilà réduites à leur plus simple expression et dégagées de tout leur attirail scientifique, les observations qui permettent de penser que Juan Lorenzo vivait dans la seconde moitié du treizième siècle.

Sanchez, qui ne connaissait que le poème de Gaultier, a cru que Juan Lorenzo avait été doué du talent d'inventer; mais ce que Lorenzo n'a pas pris dans l'*Alexandreide,* il l'a presque toujours trouvé dans le livre de Lambert li Cors continué par Alexandre de Bernay, et peut-être dans le poème de Thomas de Kent. Ces romans en vers ne sont, il est vrai, que la reproduction des fables orientales sur Alexandre, fables réunies pour la plupart dans la vie du héros attribuée faussement à Callisthène. On pourrait donc penser que Juan Lorenzo s'inspira directement de cette histoire apocryphe; mais plusieurs traits, qui ne peuvent être empruntés qu'aux poèmes français, s'opposent à cette conjecture. Nous ne prolongerons pas cette digression en citant toutes les traces d'imitation qui nous semblent probantes à cet égard; rapportons-en une seule. Dans le roman de Lambert li Cors, Aristote engage son élève à choisir douze pairs parmi ses plus valeureux guerriers:

Elisez doze pers qui soient compaignon
Si mainront vos batailles tosjours par division...

Dans le poème de Lorenzo, Clitus donne à son maître le même conseil. Alexandre le suit et

désigne les chefs que dit Lorenzo : « On nomma les douze pairs. » Ce passage et ce nom de pair indiquent très-visiblement que Juan Lorenzo avait connaissance de l'œuvre de Lambert li Cors, et s'il l'a mise à contribution dans cette circonstance, on peut penser qu'il a dû en profiter dans tous les endroits si nombreux où il y a analogie entre le livre espagnol et le livre français. Le premier de ces ouvrages n'est cependant pas une imitation servile du second ; bien des emprunts ont été faits certainement, mais souvent les épisodes ont été disposés dans un ordre différent et ils varient par les détails. Enfin Juan Lorenzo a su, il faut le reconnaître, s'approprier les idées de ses devanciers par la manière heureuse dont il les exprime. Il y a beaucoup plus de poésie dans l'imitation que dans les modèles.

« Seigneurs, si vous voulez agréer mon service, je veux vous servir suivant mon métier. L'homme, de ce qu'il sait, doit être généreux, sinon il pourrait tomber dans une faute et mériter d'être repris. Mon métier est honorable, il n'est pas de *jonglerie*, c'est un métier exempt de péché, il est de clergie, je veux faire un ouvrage rimé en quatrains, à syllabes comptées, ce qui est une grande science... » Tel est le début de l'auteur, l'ouvrage qu'il se propose d'écrire est l'histoire d'un roi païen qui conquit tout le monde; ce prince c'est le roi Alexandre qui fut franc et hardi *(franc e ardit)* et de grand savoir. Dès sa plus tendre enfance il montra ses nobles penchants; il ne voulut jamais, étant en bas âge, prendre le

sein de femmes qui ne fussent de haut lignage. Des prodiges précédèrent sa naissance : entre autres choses extraordinaires, il naquit le même jour que lui plus de cent fils de puissants comtes, ce fut pour le servir plus tard dans toutes ses guerres. Son père Philippe et sa mère Olympias s'aperçurent avec joie de toutes les heureuses dispositions qu'il annonçait. Quand il eut sept ans, son père commença à lui faire apprendre à lire et le confia aux meilleurs maîtres qui pour lors fussent en Grèce. Ceux-ci furent chargés de lui enseigner les sept arts. On trouva que pour son esprit Alexandre ressemblait à Nectanebus (Natanao), et le bruit courut même qu'il était son fils [1]; cette rumeur parvint jusqu'au jeune Alexandre qui, de dépit, se précipita d'une tour et faillit mourir.

Dans ce temps-là les rois de Grèce étaient vassaux du roi de Babylone et devaient des tributs à Darius. Quand Alexandre apprit cela il entra dans une grande fureur. Son précepteur, Aristote [2], eut beaucoup de peine à le calmer, et lui donna

[1] Li plusior disoient sens nule legerie
Que Alixandres est nés de bastarderie
Car è l'tans k'il fu nés si com la letre die
Ert I clercs de l'pais plains de grande voisdie
Natabus ot a non en la langue arabie
Al nestre aida l'enfans, coi que nus li en die.
(*Romans d'Alix.*, p. 15.)

[2] M. le comte Albert de Circourt, le savant auteur de l'*Histoire des Mores Mudéjares*, a bien voulu me communiquer des variantes au passage du poëme d'Alexandre dans lequel Aristote adresse des conseils à son royal élève. Elles sont tirées les unes de la citation faite par don Eugenio de Llaguno y Amirola, dans

à cette occasion de sages conseils dont le prince profita par la suite. Bientôt Alexandre fut en âge d'être armé chevalier. Ce fut une belle cérémonie qui eut lieu le jour de la fête de saint Anthère, pape et martyr. Chaque pièce de l'habillement et de l'armure dont on revêtit le poursuivant d'armes est longuement décrite, et en effet mérite de l'être. Sa ceinture était l'œuvre de dame Philosophie, ses souliers valaient chacun une ville, ses hauts-de-chausses ne valaient pas moins; quiconque aurait eu ses gants n'aurait jamais eu à craindre la misère. Son épée, qui était enchantée, avait été forgée par don Vulcain en personne. Deux fées de la mer avaient travaillé à sa chemise, celui qui la portait devait être toujours loyal et à l'abri des

le *Victorial cronica de D. Pero Nino*; les autres de la copie d'un manuscrit sur lequel M. de Circourt a entrepris une traduction du *Victorial*. Ce morceau du poëme est introduit dans la légende d'Alexandre qui, avec trois autres légendes, celles de Salomon, de Nabuchodonosor et de Jules-César, sert d'illustration au traité de chevalerie placé en tête de la chronique. Il y aurait un grand profit à tirer de ces variantes si l'on donnait une nouvelle édition du poëme d'Alexandre dont le texte est si souvent défectueux; elles offrent plusieurs vers qui manquent dans la version de Sanchez, tels sont entre autres les suivants :

A los de mas alexos tiren los ballesteros,
A los de mas cerca fieran los caballeros,
A los algareadores e a los adargueros,
Aquestos hechares siempre por delanteros.

« Que les arbalétriers tirent sur ceux qui sont le plus loin; sur ceux qui sont plus près que frappent les cavaliers; tu mettras toujours devant les *algareadores* (*algarada*, attaque imprévue), et ceux qui portent des boucliers (*adarguero*). » Ce petit détail sur la manière de combattre peut avoir quelque intérêt.

impérieux désirs des sens; ses éperons étaient inestimables, son bouclier était une œuvre magnifique, plus brillant que le soleil et la lune, et si bien travaillé qu'Apelles, qui s'y connaissait, ne se lassait pas de l'admirer... Quant à son cheval, fils d'un éléphant et *d'une dromadaire,* c'était le fameux Bucéphale. Ayant hâte de montrer sa valeur, Alexandre s'en alla chercher les aventures; il s'attaqua d'abord à un roi très-puissant qui s'appelait Nicolas: il le vainquit et le tua dans un combat singulier. Il revint triomphant en Macédoine et y arriva au moment où les messagers de Darius venaient réclamer les tributs dus à leur maître. Alexandre repoussa avec hauteur leurs prétentions, puis s'en alla conquérir l'Arménie; pendant ce temps, Pausanias devint très-amoureux de la reine Olympias: dans le désir de la posséder il prit les armes contre Philippe. Le roi de Macédoine fut défait; heureusement Alexandre fut averti de ce qui se passait; il accourut, marcha contre Pausanias, mit les troupes de celui-ci en déroute et le tua. Alexandre alla ensuite à la recherche de son père et le trouva mourant.

Après avoir adressé à son fils de sages exhortations, Philippe trépassa. Son corps, suivant l'usage, fut mené à Corinthe. « Corinthe était une noble cité; saint Paul la convertit plus tard à la vérité. Sur toute autre ville elle avait grande bonté; elle fut la tête du catholicisme dans l'antiquité. » Ce fut à Corinthe, où son père venait d'être enseveli, qu'Alexandre fut enfin couronné. Il tint là une sorte de cour plénière. Aristote voyait avec bonheur

la puissance de son élève. Cependant toutes les villes de la Grèce ne s'empressaient pas de reconnaître le nouveau roi. Athènes, mal conseillée par le comte don Démosthènes, essaya de résister, de même que Thébès. La première de ses cités se soumit cependant; quant à la seconde, qui avait prolongé la lutte, elle fut impitoyablement détruite, malgré les discours d'un jongleur qui intercédait pour elle. Dans les traditions orientales, un philosophe implore à peu près de même la pitié du conquérant, qui pardonne à une ville dont il vient de se rendre maître [1]. Le poète raconte ensuite, en citant Gaultier de Châtillon, les préparatifs de l'expédition d'Alexandre contre Darius, et décrit assez heureusement l'embarquement de l'armée d'Alexandre. « Dès qu'ils perdirent la terre, ils se calmèrent un peu; les larmes se séchèrent, les discours changèrent de sujet, et bientôt toutes les têtes se tournèrent vers l'Asie. » Au sujet de l'arrivée d'Alexandre dans cette contrée, l'auteur étale assez intempestivement ses connaissances en géographie et écrit un vers fort étrange: « Tous les pays doivent révérence et honneur à l'Asie, *car là naquit don Baccus qui est notre rédempteur.* » Dante, dans son *Purgatoire*, a mêlé aussi les réminiscences mythologiques et les souvenirs divins. « Et si cela m'est permis, ô grand Jupiter qui fus pour nous crucifié sur la terre, est-ce que tes justes regards sont tournés ailleurs? »

[1] *Bibl. orientale*, p. 317.

E se licito m'è o sommo Giove
Che fosti'n terra per noi crocifisso
Son li giusti occhi tuoi rivolti altrove.
(*Canto VI.*)

Mais le nom de Jupiter, rappelant plus celui de Jehova, la puissance suprême, est moins choquant que celui de Bacchus.

Ca hi nacio don Baccus que es nuestro redentor.

Qu'a voulu dire Juan Lorenzo? Peut-être faut-il voir ici la trace de quelque lointaine influence de l'Inde qui, sous le nom de Siva, assignait à Bacchus un rang si important qui faisait de lui la troisième personne de la Trimourti hindoue? Peut-être aussi l'auteur, par ces mots : *don Bacchus*, a-t-il voulu personnifier le vin auquel le mystère de l'Eucharistie donne un sens mystique, qui avec le pain forme le corps et le sang du Sauveur?

Alexandre gravit une haute montagne d'où il voit d'immenses pays, et en revenant vers son camp il tue une lionne, ce qui semble à ses soldats un heureux présage. Ce fut vers ce temps que Clitus, un des plus fidèles vassaux d'Alexandre, engagea son maître à choisir parmi ses chevaliers douze hommes dévoués qui seraient toujours prêts à lui obéir et à l'accompagner. Alexandre trouva le conseil bon et choisit parmi sa suite douze seigneurs auxquels il donna le nom de pairs.

La vue de Troie intéressa vivement Alexandre. L'épitaphe d'Achille l'émut; il fit faire une procession en l'honneur de ce héros; puis, dans un

discours qui ne contient pas moins de 1,688 vers et que nous nous dispenserons d'analyser — il vaut beaucoup mieux relire Homère ou Virgile — Alexandre raconte à son armée toute l'histoire de la prise de Troie [1]. Les Macédoniens, enflammés par tous ces grands souvenirs, sont prêts à seconder leur roi qui s'avance vers l'empire de Darius. Celui-ci rassemble une immense armée, et — étranges préliminaires de la guerre qui va s'engager — les deux souverains échangent divers objets allégoriques. C'est ainsi que Darius, pour donner au roi macédonien une idée du nombre de ses soldats, lui envoie un sac plein de graines de pavots. Le roi de Macédoine en prend quelques-unes, les met dans sa bouche, les mâche et dit : « Elles sont douces et molles, faciles à manger : tels sont les peuples de la Perse [1]. »

Il la trouva moult douce et bonne pour maschier,

dit notre poëme d'Alexandre en parlant de graines de millet qui y remplacent la semence de pavots ; et encore, comme dans notre poëme, l'Alexandre de Juan Lorenzo envoie à Darius un sac plein de grains de poivre destinés à peindre allégoriquement au roi de Perse la force et le courage des Macédoniens [2]. L'auteur suit assez fidèlement l'histoire.

[1] Gaultier de Chatillon a donné l'exemple de ces longueurs et quelquefois de ces anachronismes. (V. *Hist. litt.*, t. XV, p. 104.)

[2] Les Arabes racontent un échange du même genre ; seulement, suivant eux, Darius envoya à Alexandre un muid de graines de sésame, et Alexandre riposta par un sac de graines de sénevé,

Alexandre est vainqueur de Mamon, l'un des meilleurs généraux de Darius ; il s'empare de Sardes, passe le Sagaris, tranche le nœud gordien et arrive enfin en présence de Darius. Juan Lorenzo fait une longue description de l'armée persane ; il profite des détails donnés par Quinte-Curce et de quelques tableaux de Gaultier de l'Isle. Toutefois il est moins ampoulé que ce dernier. Selon celui-ci : « Les casques brillent à l'envi des étoiles, l'éther est surpris de voir des feux pareils aux siens réfléchis par les boucliers ; il craint que la terre ne s'efforce de devenir le ciel, et la nuit se réjouit d'être aussi brillante que le jour.

Sideribus certant galeae clypeisque retusis
Invenisse pares flammas stupet arduis æther
Et metuit cœlum fieri ne terra laboret
Nec minimum gaudet nox instar habere diei.

La description de Juan Lorenzo est beaucoup moins pompeuse, mais s'il n'emploie pas d'hyperboles comme son prédécesseur, il n'épargne pas les détails et parfois ils sont naïfs, comme par exemple quand il parle de l'escorte qui accompagne les femmes de Darius. En décrivant la garde d'honneur du roi de Perse, Juan Lorenzo rencontre un vers assez heureux ; cette garde se composait de beaux jeunes hommes tous parents et amis du roi ; il semblait que tous fussent nés le même jour.

Semeiaba que fueron en ein dia nacidos.

Un bain pris dans le Cydnus faillit sauver cette brillante armée de la défaite qui l'attendait. Juan

Lorenzo raconte la maladie qui attaqua Alexandre pour s'être plongé dans des eaux trop froides, et la confiance qu'il témoigna à son médecin Philippe. Il arrive ensuite aux préliminaires de la grande bataille que vont se livrer les deux monarques, rapporte leurs discours, s'arrête devant les magnifiques armes de Darius, qu'il décrit avec complaisance, et se décide enfin à sonner la charge. Les bataillons se meuvent, les archers bandent leurs arcs, les cavaliers inclinent leurs têtes, les coursiers dressent leurs oreilles, les coups se précipitent avec une telle fureur que le son des clairons est étouffé par le bruit du fer; les flèches volent dans les airs en telle quantité qu'elles cachent la lumière du soleil, ce sont des nuages de dards et de pierres, les traits sont plus nombreux dans l'air que des essaims d'abeilles. Dans cette bataille, Darius blessé est obligé de prendre la fuite, laissant au vainqueur un immense butin et sa famille qu'Alexandre traite avec respect. Le jeune conquérant poursuit sa marche victorieuse et s'avance vers Jérusalem. Le grand-prêtre, l'archevêque, comme dit le poète, vient au-devant du vainqueur. Celui-ci s'agenouille, et cet acte d'humilité excite le mécontentement des Grecs. Mais si Alexandre s'est ainsi prosterné devant un homme, c'est que dans cet homme il a reconnu un personnage supérieur dont une vision lui a offert les traits au moment de son avènement au trône. L'être qui lui apparut alors l'encouragea dans ses audacieuses entreprises; il annonça aussi que quand un homme ayant sa ressemblance se présenterait au jeune

prince, la fortune de ce dernier serait à son apogée. Or, Alexandre a reconnu les traits de l'être mystérieux, il s'est incliné devant lui, il a adoré plus qu'un évêque, qu'un abbé ou qu'un prieur, il a adoré le créateur de toutes choses.

Le poète continue son œuvre en mêlant au récit de l'histoire quelques épisodes d'un médiocre intérêt. Il raconte ensuite que Darius réunit une autre armée, et peint la consternation que cette nouvelle répandit parmi les Grecs. Les appréhensions des Macédoniens furent encore augmentées par une éclipse ; mais le sage Aristander réussit à diminuer ces craintes en expliquant le phénomène de manière à rassurer les troupes. L'événement donna raison aux prophéties d'Aristander, les Perses furent défaits dans une terrible bataille dont l'auteur raconte trop longuement toutes les particularités.

Après cette victoire, Alexandre se présenta devant Babylone, dont le poète décrit minutieusement les merveilles[1]. Alexandre fut reçu avec solennité dans cette ville ; les rues étaient pleines de peuple, ornées de fleurs ; une immense foule, précédée par d'excellents musiciens et dirigée par le clergé, se porta au-devant du conquérant. Le jeune roi prit quelque repos à Babylone ; il y donna de l'avancement à ses officiers et « ordonna divers changements que l'on trouva très-bons quand ils

[1] Ces merveilles ont beaucoup frappé les poètes du moyen âge ; dans *Floire et Blanceflor* — publié par M. du Méril — on trouve aussi une description de Babylone (p. 63).

furent faits. » Cependant, bientôt las de repos, Alexandre continua le cours de ses triomphes. Ici l'auteur se conforme à l'histoire et raconte, sans trop les dénaturer quant aux faits, la trahison dont Darius fut victime. Darius, se confiant encore aux traîtres qui l'entourent, leur adresse quelques mots sur la fidélité. Tous gardent le silence, excepté Narbazane qui, loin d'être touché par les paroles de son roi, engage brusquement Darius à abdiquer en faveur de Bessus. Ce morceau est bien écrit, mais il n'y faut pas rechercher le caractère de l'antiquité, c'est un tableau du moyen âge. Narbazane et Bessus sont de grands vassaux du treizième siècle. Darius, avant le repas qu'il donne aux misérables qui l'entourent, dit le *benedicite*. La prière qu'il adresse à Dieu, quand il ne peut plus douter de sa perte, est tout à fait chrétienne. Saint Fernand pouvait prier ainsi.

Alexandre apprit avec indignation la manière dont Darius avait été trahi; il rassembla ses hommes et marcha à son secours. Les satrapes, vivement poursuivis, voulurent contraindre Darius à quitter la cage dans laquelle ils le conduisaient captif; ils exigeaient de lui que pour ne pas ralentir leur marche il montât à cheval; mais Darius s'y refusa, il préférait tomber au pouvoir d'Alexandre. Alors les satrapes le frappèrent et le laissèrent mourant. Le corps de l'infortuné roi fut plus tard retrouvé par Alexandre; il pleura sur le sort de Darius et lui fit rendre de grands honneurs. Apelles fut chargé de lui élever un monument. Il le couvrit de superbes bas-reliefs représentant divers sujets

historiques, et comme il était un clerc bien lettré, il composa aussi l'épitaphe de Darius. Cette épitaphe, que Juan Lorenzo rapporte en latin, se compose de deux vers empruntés presque textuellement à Gaultier de l'Isle.

A propos de la mort de Darius, le poète fait des réflexions assez peu neuves sur la brièveté de l'existence et sur la nécessité de mourir. Il parle des diverses classes de la société et de la mauvaise vie que l'on mène dans toutes ces classes. Personne n'est épargné dans cette espèce de danse macabre : rois, princes, prêtres, religieuses, ont leur part de réprimande; mais il ne règne dans ce passage aucune poésie. C'est un plat sermon, c'est de plus un trop long hors-d'œuvre; il occupe depuis le quatrain 1,642 jusqu'au quatrain 1,670, c'est-à-dire 104 vers.

Après la triste fin de Darius, les Grecs demandèrent impérieusement à retourner dans leur pays, et leur roi eut beaucoup de peine à les retenir; il leur dit que leur tâche n'était pas finie, que la conquête des états de Darius n'était pas assurée, qu'enfin il ne pouvait laisser impunis les meurtriers de ce roi. Alexandre parvint ainsi à inspirer d'autres sentiments à ses soldats et les entraîna à la poursuite des traîtres. Il venait d'infliger à Narbazane un châtiment trop mérité, quand arriva au camp macédonien une reine, maîtresse de la terre, qu'on appelle *Féminine*. Cette reine, que Juan Lorenzo nomme Calestrix, et Quinte-Curce Thalestris, se présenta devant Alexandre; elle était accompagnée de trois cents vierges montées sur

de légers chevaux et toutes expertes au maniement des armes. Leur costume était élégant et rappelait celui des jeunes garçons. Elles portaient une tunique descendant à mi-jambe, des pantalons serrés à la taille et un carquois. Calestrix parut devant Alexandre richement couverte de précieux habits de soie et tenant un faucon sur le poing[1]. Son front était blanc, uni, plus clair que la lune dans son plein; ses sourcils semblaient deux bandes de soie; ses yeux, quand se relevaient ses longs cils, avaient une noble fierté. Apelles n'aurait pas pu faire un nez plus beau; ses lèvres étaient charmantes, sa bouche petite, ses dents égales semblaient des gouttes de lait; la rose sur l'épine n'est pas une plus jolie fleur, la rosée du matin ne paraît pas plus fraîche. Ce portrait, que nous avons un peu abrégé, est fort gracieux dans le texte. Alexandre fit à Calestrix l'accueil que méritait une si belle personne, et lui demanda ce qu'elle désirait, s'engageant à le lui octroyer. Le reste se passe à peu près comme dans Quinte-Curce: « Interrogata nunc aliquid petere vellet, haud dubitavit fateri, ad communicandos cum rege liberos se venisse dignam ex qua ipse regni generet hæredes[2]. »

Après le départ de Calestrix, Alexandre continua à poursuivre Bessus. Ici encore l'auteur s'éloigne

[1] Le faucon était un signe de noblesse. La fée du *Lai de Lanval* arrive aussi à la cour d'Artus un faucon sur le poing:

Un espervier sor sun puing tint.

[2] Liber sextus, cap. V.

peu de la vérité historique; il raconte la mort de Philotas, la manière dont Bessus fut pris par Alexandre et livré par lui à Oxatrès, frère de Darius. Maître du plus vaste empire, le roi de Macédoine voulut tenir une promesse que, suivant Juan Lorenzo, il avait faite aux restes de Darius: épouser Razena, la fille de son ancien ennemi. Juan Lorenzo, en parlant de l'époque choisie pour le mariage de son héros, trouve de charmants vers. Conserveront-ils quelque chose de leur fraîcheur dans la traduction suivante[1]:

« On était au mois de mai, douce saison où les oiseaux font un délicieux concert, où les vertes prairies sont vêtues de frais habits, où soupire la femme qui n'a point d'époux.

» Temps doux et savoureux pour former des unions, car les fleurs le parfument et les souffles suaves le rafraîchissent. Alors les jeunes filles chantent et vont par troupes en s'adressant de gaies paroles. Au printemps tombent les bonnes rosées et entrent en fleurs les moissons. Au printemps se marient plusieurs qui ensuite s'arrachent la barbe de dépit. Au printemps, les femmes, la robe flottante, font claquer leurs doigts[2]. Jeunes et

[1] Du quatrain 1,788 au quatrain 1,793, p. 378, 379, de l'édit de Baudry.

[2] Facen las duennas triscas en camisas delgadas. *Triscas*, dit Sanchez, *accion de triscar*. — *Triscar*, dit le Glossaire des mots anciens : Produire avec les doigts un certain bruit comme pour danser. — *Triscar*, disent les dictionnaires modernes : Faire du bruit avec les pieds. D'une manière comme de l'autre, il doit s'agir de danse, — peut-être de castagnettes — mais nous avons traduit mot à mot. En italien *Trescare* veut dire danser, et *Tresca* était le nom d'une danse particulière.

vieilles...[1], à l'heure de la sieste, vont dans les prés cueillir des fleurs et se disent les unes aux autres : Bons sont les amours, et les plus tendres sont les meilleurs. Les jours sont grands, les champs sont verts, les oiseaux ont quitté leurs nids, les taons qui mordent ne sont pas encore venus, les enfants en braies et sans habits luttent ensemble[2]. »

Voilà une jolie description faite, on le sent, par un poète du Midi qui retrace ce qu'il a vu et qui parle du printemps non sur des ouï dire, comme cela est arrivé trop souvent aux poètes du Nord. Ce fut à l'époque si heureusement décrite par Lorenzo, au mois de mai, qu'Alexandre épousa la fille de Darius. Ce mariage donna lieu à des fêtes qui durèrent quinze jours. Les jongleurs n'y manquèrent pas. Les uns jouaient de divers instruments, les autres conduisaient des singes. Quand le mariage fut célébré, Alexandre envoya à sa

[1] Andan mozas e viejas cobiertas en amores.

[2] Donnons ici un exemple de la différence qui existe entre la poésie arabe et la poésie espagnole primitive. A côté de cette description du printemps si vraie, si bien faite d'après nature; citons une description du printemps empruntée à un poète arabe :

« O jours du printemps! jours de délices! Les oiseaux dans leur mélodieux concerts rivalisent à l'envi. Au travers des buissons s'élève la rose colorée comme le front de la pudeur ou comme les joues d'une vierge timide. Le naissant feuillage est balancé par le zéphir comme un homme ivre par les vapeurs de son vieux vin, et l'eau filtre doucement dans la plaine comme s'insinue la langueur du sommeil dans les yeux d'un enfant qui s'assoupit. »

(*Antologie arabe ou choix de poésies arabes inédites*, traduites par Jean Humbert, p. 71.)

mère, à ses sœurs, au bon philosophe qui l'avait élevé, des lettres par lesquelles il leur annonçait son union. Ce fut une grande joie en Grèce; les femmes y fêtèrent son mariage et mirent en chansons ses prouesses; elles seront chantées jusqu'à ce que revienne Hélie.

Après avoir parlé du mariage du roi de Macédoine, Juan Lorenzo raconte la mort de Clitus et les victoires de son héros dans sa guerre contre Porus. Nous passons rapidement sur cette partie du poème qui nous offre encore des descriptions d'armées et de batailles. Alexandre finit par triompher de Porus dans un combat terrible où les deux adversaires se portent des coups dignes de Samson[1]. Porus, vaincu, crie merci à son vainqueur et se reconnaît son vassal. Alexandre, aussi généreux qu'intrépide, rend à Porus plus d'états qu'il n'en possédait, et n'a qu'à se louer de la fidélité de son ancien adversaire. Ces récits de guerre sont mêlés à quelques épisodes: telle est l'audacieuse entreprise de Nicanor et de Simacos, le Nisus et l'Euryale de Juan Lorenzo; tels sont la mort de Bucéphale, la description d'un magnifique palais, la rencontre d'affreux serpents qui gardent les abords d'une fontaine, de monstres fantastiques de toute espèce qui veulent, comme dans le poème de Gaultier de Châtillon, empêcher Alexandre de pénétrer dans l'Inde.

Une seule ville résistait encore au conquérant,

1 V. *Li Romans d'Alixandre*, p. 360, et *El Poëma de Alejandro*, p. 391.

c'était Subdracana. Le héros s'en empara par des prouesses dignes de lui ; mais il fut grièvement blessé. Les soins que lui donna Aristobule le rendirent à la santé, et à peine rétabli il voulut poursuivre le cours de ses exploits ; il se décida à s'embarquer avec son armée pour aller conquérir de nouveaux mondes. Les Grecs furent fort mécontents de ce projet ; ils représentèrent à Alexandre qu'il avait assez fait pour sa gloire et lui donnèrent de sages conseils. « Je ne compte pas, leur dit-il, ma vie par années et par jours, mais par exploits et gestes de chevalerie. Homère n'a pas écrit les mois que vécut Achille, mais les prouesses qu'il fit [1]. »

Malgré ses répugnances, l'armée fut contrainte d'obéir, cédant à l'ascendant qu'exerçait sur elle son glorieux chef ; les Grecs s'embarquèrent avec leur roi. Ce fut alors que celui-ci eut une singulière curiosité, il voulut savoir ce qui se passait au fond

[1] M. de Puibusque, dans son excellente traduction du *Comte Lucanor*, remarque qu'on trouve dans la *Chronique générale* ce passage : « Non cuentan de Alejandre los dias nin los años mas los buenos fechos e las sus caballerias. » Il ajoute que dans le poème de Fernan Gonzales on rencontre cette pensée rimée ainsi qu'il suit :

Non cuentan de Alejandre las noches, nin los dias
Cuentan sus buenos fechos et sus cavallerias.

Il termine en déclarant que les preuves de l'imitation sont flagrantes. — Les deux passages précités proviennent du *Poème d'Alexandre* :

Non conte io mi vida por anos nen por dias
Mas bonas faciendas e por caballerias.

de l'eau. On trouve aussi dans le poème français [1] cet épisode qui sans doute a été tiré d'un ouvrage attribué à Aristote et connu sous le nom de *Secreta Secretorum*. Alexandre fit exécuter une espèce de cage en verre bien garnie de bitume, se mit dans cette cage que de fortes chaînes retenaient au navire, ordonna qu'on le descendît dans la mer et qu'on l'y laissât quinze jours. Alexandre ne vit pas, pendant ce voyage étrange, des choses aussi extra-

[1] Tout ont acreanté si com il plot au roi
Mult boin ouvrier de voirre avoit ensemble soi
Qui savoient ouvrer le voirre a itel loi
Qu'il ne pooit fausser ains le metent enploi
Li rois li a mandés et si lor dit por coi.
. . . .
Si touniaux fu en l'aije a I batel portés
E eu de toutes pars a plom bien sarelés,
Alixandres li rois est dedens entrés,
E fu as notoniers en haute mer menés
E commande à ses homes qu'en mer soit avalés;
Et quand le touniaus fu la dedens avalés
Des lampes qui ardoient fu moult grans li clartés
Assez fu li touniaus des poissons esgardés
Ainc ni ot si hardi, ne fust espoantés
Por la grand resplendor dont est enluminés.
Alixandre li rois les a bien avisés
Et vit les grans pissons et li petis mellés
Quant li petits est pris sempres est devorés
Quant ce voit Alixandre sempre est pourpensés.
Que tout li siecles est et peri et dampnés.
Alixandres li rois ne fu mie esbahis
Bien a tous les poissons et veus et choisis
Mais ainc n'en est I ki fust isi hardis
Vers le touniel de voirre osast tourner son vis
Il vit le plus petits de grignors asalis, etc.

(*Li Romans d'Alixandre*, p. 265.)

ordinaires qu'on pourrait le penser ; il vit que les grands poissons mangeaient les petits, que les petits reconnaissaient les grands pour seigneurs, que ceux qui étaient forts maltraitaient ceux qui l'étaient moins. Il n'était guère nécessaire de quitter la terre pour avoir un spectacle de ce genre. Un brillant critique raconte, en parlant de cette immersion d'Alexandre, que le conquérant rencontra sous les flots un monstre tellement grand qu'il passait depuis vingt-quatre heures sans qu'on eût encore vu le commencement de sa queue. Nous n'avons rien trouvé de tel dans le passage en question, et le poisson monstrueux nous semble tout simplement un poisson d'avril.

Cependant la nature commençait à s'irriter de tous les désirs d'investigation d'Alexandre, et Dieu lui-même s'indignait de l'orgueil de ce prince. Dame Nature se décida, à peu près comme dans le poëme de Gaultier de Châtillon, à exciter l'enfer contre le héros. Ici se place une longue description des abîmes éternels, de ces abîmes dans lesquels, presqu'au moment où écrivait Juan Lorenzo, voyageait un autre poëte, mais celui-là immortel : Dante. Reproduisons rapidement quelques détails des descriptions de Juan Lorenzo. Jamais la lumière ne pénètre dans les profondeurs de l'enfer que ceignent des murailles de soufre. Sur les rives du gouffre sifflent d'horribles serpents qui enlacent les coupables. Les sept péchés capitaux et les péchés qui en dérivent sont à l'entrée de l'enfer. La Superbe est leur impératrice. Les réprouvés sont châtiés dans des lieux distincts les uns des

autres et qui rappellent les cercles de Dante. Les simoniaques boivent du plomb fondu, les luxurieux brûlent dans d'énormes chaudières. Plus loin sont tourmentés ceux qui s'adonnent à la gourmandise, cette compagne de la luxure. « La gourmandise est au milieu se léchant les doigts; près d'elle sont la gloutonnerie à l'estomac chargé d'aliments, l'ivresse qui boit et vacille et qui ne sait plus ce que c'est que la pudeur. » La société de ces vices se compose de jeunes hommes débauchés, de femmes légères *qui n'aiment pas les sermons*. Si Adam n'eût pas été si gourmand, le Messie n'aurait pas souffert la Passion; si Loth n'avait pas tant bu, ses filles n'auraient pas eu des fils si privés de raison.

Au milieu de l'enfer fume une fournaise qui ne donne jamais de flamme: c'est là qu'est le roi ennemi de la paix, qu'il prépare les supplices sans répit de ses victimes, dont les unes souffrent moins, d'autres davantage, suivant le mal qu'elles ont fait; quelques-unes au milieu du feu sentent toutes les tortures d'un froid intolérable. Douze fois par jour Thésée est dévoré par des vautours, et douze fois il reprend sa forme. Les enfants morts sans baptême ne brûlent point, ils sont à l'écart des damnés au milieu des ténèbres: ils sont privés de la vue du Créateur, c'est une assez grande peine. Les justes des anciens temps étaient dans ces mêmes limbes avant la venue de Jésus-Christ. La peinture de l'enfer occupe 340 vers dans le *Poème d'Alexandre,* c'est dire que nous n'avons pas donné une analyse complète de cette longue

description, où Juan Lorenzo ne recule pas devant les digressions. C'est ainsi qu'à propos de l'Envie il cite un conte dont nous retrouvons le sujet dans un de nos fabliaux.

Jean de Boves, l'auteur de ce fabliau, raconte qu'il y avait une fois deux compagnons, gens assez pervers : l'un était un *convoiteux* dont rien ne pouvait rassasier les désirs, l'autre un envieux toujours désolé du bien qui arrivait à autrui. Un jour ils rencontrèrent saint Martin qui, en les quittant, se fit connaître et leur dit : « Que l'un de vous me demande un don, et il l'aura à l'instant ; mais l'autre aura le double de ce que le premier m'aura demandé. » Ces paroles excitèrent une vive querelle entre les deux compagnons qui, ni l'un ni l'autre, ne voulaient parler le premier. Enfin l'envieux fut poussé à bout : « Eh bien, dit-il au saint, je vous demande de perdre un œil afin que mon compagnon en perde deux. » Ce souhait fut aussitôt exaucé, et les deux malheureux ne tirèrent de la rencontre du saint d'autre profit que d'être l'un borgne et l'autre aveugle [1].

En arrivant dans les enfers, dame Nature fit appeler Belzébuth. Celui-ci, fort surpris de la savoir en enfer, se hâta, pour ne pas l'effrayer, de quitter sa forme ordinaire et prit une apparence angélique. Puis, accourant au-devant de l'auguste visiteuse : « Belle dame, lui dit-il, qu'y a-t-il ? Je n'aurais jamais cru vous voir en un tel

[1] Le Grand, *Fabliaux*, t. III, p. 91.

lieu. » La Nature, peu désireuse de rester longtemps en enfer, s'empressa de dire à Belzébuth ce qui l'amenait. Rien ne résiste à Alexandre, ses exploits surpassent ceux de tous les héros; il a vaincu Darius, il a vaincu Porus, nul ennemi ne peut lutter contre lui, et maintenant dans sa superbe il veut connaître les secrets qui doivent rester cachés aux hommes: il a déjà sondé la profondeur des mers, il est capable de pénétrer même dans les enfers et de vaincre jusqu'aux démons. C'est à Belzébuth qu'il appartient de triompher d'un pareil ennemi. Tel est le sens du discours de dame Nature, après le départ de laquelle Belzébuth s'empresse de réunir son conseil. Il expose ce dont il s'agit; l'embarras est général quand la Trahison prend la parole et propose ses bons offices. L'enfer applaudit au discours de la Trahison et accepte ses propositions. Elle part aussitôt et va trouver le comte Antipater.

Le poète revient à Alexandre qui a terminé son voyage sous les flots, mais qui doit encore avoir bien des aventures. Juan Lorenzo, qui semble pressé d'en finir avec son œuvre, et qui veut profiter des romans français, entasse épisodes sur épisodes. Alexandre rencontre des hommes sauvages, il voit le merveilleux oiseau appelé Phénix, il arrive dans un palais situé au milieu d'une île, palais qui appartient à Phébus et à Diane, sa sœur; là un vieillard l'accueille fort courtoisement et lui apprend que sur une montagne des environs poussent deux arbres magiques qui parlent et qui peuvent révéler l'avenir. C'est du moins ainsi que nous

interprétons ce passage dont Sanchez donne une autre explication. Il prétend, dans une note, qu'il faut lire non *arboles*, arbres, mais *arioles*, du mot latin ariolus ou plutôt hariolus, devin. Nous nous permettons de contester cette interprétation. Il nous paraît tout naturel de croire que le poëte s'est rappelé la forêt du roman français et le voyage aux arbres du soleil et de la lune; que, par conséquent, c'est bien *arboles* que Juan Lorenzo a voulu écrire[1].

Alexandre se rend sur la montagne et apprend des arbres magiques qu'il ne reverra pas la Grèce, que sa fin est prochaine et qu'il périra empoisonné. Alexandre fait encore diverses rencontres extraordinaires, puis, comme il avait voulu visiter la mer, il veut visiter les airs. *Un monstre ailé ne le transporte pas au sommet des cieux*, quoiqu'en ait dit un élégant critique, mais il a recours à deux griffons, comme dans le poëme français. Après les avoir fait jeûner pendant trois jours, il les attèle à une espèce de cage de cuir très-solide, dans laquelle il se place. Il s'est armé d'une lance à laquelle est fixé un morceau de viande; la vue de cette viande, promenée à distance du bec des griffons, les engage à s'élever ou à s'abaisser suivant la volonté du héros. Alexandre avait sans doute

[1] Dans *Li romans d'Alixandre*, comme je l'ai déjà indiqué, il est aussi question des arbres prophètes : « Ci dist comme Alixandres et dix de ses homes et un prestre estoient devant II arbres qui lor donnoient respons. » p. 355. — On peut lire dans le *Magasin pittoresque* (année 1855, p. 156), un article curieux sur les arbres du soleil et de la lune et leurs prédictions à Alexandre.

emprunté cette manière de voyager à Nembrod qui, après avoir essayé de monter au ciel par la tour de Babel, tenta de s'y faire conduire par quatre griffons [1]. Le roi de Macédoine parcourt ainsi les airs; mais le bon Juan Lorenzo, qui reprochait tout à l'heure à son principal modèle, Gaultier de l'Isle, d'être las et de négliger de nombreux détails, paraît lui-même assez fatigué et ne tire pas tout le parti désirable de cette course dans l'espace. Il décrit assez rapidement les pays au-dessus desquels il plane et finit par comparer le monde à un homme; sa chair c'est la terre, les rivières sont ses veines, les rochers ses os, les plantes ses cheveux, et les animaux qui y vivent *les ennuyeuses bêtes que nous devons supporter par mortification* [2].

Au retour de son expédition aérienne, Alexandre se rend à Babylone, où il reçoit des députations de tous les pays. La France, l'Espagne, l'Allemagne, l'Afrique, la Sicile, lui envoient les plus riches présents; la gloire du héros est à son comble, mais la trahison a réussi dans ses affreux projets. Alexandre est empoisonné, il songe aussitôt au

[1] Henri-le-Lion voyage enveloppé dans la peau d'un bœuf qu'un griffon a enlevé dans les airs. (*Traditions allemandes par les frères Grimm,* traduites par M. Theil, t. II, p. 289.)

[2] Dans les traditions scandinaves, Ymer est tué par Odin, Til et Loder; son corps forma le monde, sa chair se changea en terre, son sang en eau, ses ossements en montagnes, sa chevelure en plantes, son crâne produisit la voûte céleste, sa cervelle les nuages, ses yeux les étoiles. (*Tableau de la Littérature du nord,* par Eichhoff. *Poème de l'Edda,* p. 59).

partage de ses vastes états, dicte les clauses de son testament à son notaire, maître Simon, et expire dans les bras de sa veuve éplorée.

Cette conclusion amenait tout naturellement une moralité : « Seigneurs, celui qui veut sauver son âme doit peu se fier au siècle, il doit, s'il ne veut pas la laisser au pouvoir du monde, bien servir Dieu et le prier. La gloire de ce monde, qu'on ambitionne tant, n'est pas plus à estimer que la fleur des champs [1] ; c'est quand l'homme se croit le plus en sûreté qu'il tombe tout à coup dans la plus mauvaise position. Alexandre, qui était un roi de tant de puissance, Alexandre, si grand que la mer et la terre ne le pouvaient contenir, finit par être mis dans une fosse qui n'avait pas douze pieds de longueur [2]. Je veux, seigneurs, vous remercier de ce que vous avez bien voulu m'écouter ; si j'ai manqué en quelque chose, vous devez me le pardonner, je suis de peu de science. Je veux pourtant vous demander quelque chose avant de finir : je veux un salaire pour mon œuvre et vous prie de dire un *Pater* pour moi. Vous me ferez profit et vous n'y perdrez rien. »

Vient ensuite une stance dont nous avons déjà parlé et qui contient le nom de l'auteur.

[1] La vostra nominanza è color d'erba
Che viene e va, e quei la discolora
Per cui ell' esce della terra acerba.
Dante (*Purg.*, canto XI).

[2] Il est là... sous trois pas un enfant le mesure...
Lamartine (*Bonaparte*).

Le poème est suivi de deux pièces : le *Testament d'Alexandre*, et une lettre dans laquelle Alexandre, sur le point de mourir, cherche à consoler sa mère. Ces morceaux, d'assez peu d'étendue, sont en prose et en bonne prose. La première pièce se termine ainsi :

« Vous savez, ma mère, que toutes les choses que fait Dieu naissent petites et vont en croissant, excepté les douleurs, qui, très-grandes d'abord, vont en diminuant... Ma mère, faites construire une vaste maison de campagne, et quand vous viendra la nouvelle de ma mort, que cette maison soit faite, et ordonnez qu'on y prépare un grand festin, et faites dire par toute la terre que tous ceux qui n'ont point de chagrin, qui n'ont pas eu de pertes à pleurer, viennent pour y manger, afin que le deuil d'Alexandre soit plus grand que celui de tous les autres rois. Et elle fit ainsi; et quand arriva la nouvelle de la mort de son fils Alexandre, la maison était achevée et elle ordonna de préparer le repas selon l'ordre d'Alexandre, et il n'y vint personne pour manger. Puis elle dit : « Qu'ont donc les hommes qu'ils ne viennent pas à notre festin? » Et on lui répondit : « Madame, vous avez ordonné qu'il ne vînt ici personne que ceux qui n'ont pas de peines, qui n'ont pas de pertes à pleurer, et Madame il n'y a pas un homme dans le monde qui n'ait eu peine et deuil, et c'est pour cela qu'il n'est arrivé personne. »

Il nous semble que dans cette sorte d'apologue il y a un souvenir oriental, de même que dans les images et dans les comparaisons qui remplissent la seconde lettre :

« Mère, comprenez ma lettre et pensez à ce qu'elle renferme, et prenez courage avec bon confort et bonne

patience, et ne ressemblez pas aux autres femmes par la faiblesse qu'elles montrent en toute occasion, pas plus que votre fils ne ressemblait aux hommes par sa sagesse et ses actions. Mère, voyez-vous rien dans ce monde qui soit dans un état durable? Ne voyez-vous pas que les arbres verts et beaux qui ont des feuilles épaisses et portent beaucoup de fruits, en peu de temps leurs fruits tombent? Mère, ne voyez-vous pas la lune qui, quand elle est la plus pleine et la plus brillante, est le plus près de l'éclipse...[1] Mère, pensez à tous les hommes qui vivent en ce siècle, qui peuplent le monde; à tout ce qui frappe nos yeux ou nos sens; tout ce qui s'engendre, tout ce qui naît est uni par la mort et par la destruction. Mère, avez-vous jamais vu qui donne et ne prend point, qui emprunte et ne paie point, qui confie un dépôt et ne le réclame point? Mère, si quelqu'un doit pleurer: que le ciel pleure ses étoiles, les mers leurs poissons, les airs leurs oiseaux, la terre ses plantes et tout ce qu'elle renferme; que l'homme pleure sur lui qui est mortel, qui est la mort, dont chaque jour, chaque heure abrègent la vie... »

Je le répète, il y a, dans le testament et la lettre d'Alexandre, à saisir quelques traces de l'influence des Arabes[2], traces qui sont bien rares dans l'ancienne littérature espagnole.

[1] Don Santob semble s'être souvenu de ce passage dans ses *Consejos y Documentos*.

[2] Je trouve la confirmation de cette opinion dans l'ouvrage de M. Wolf, *Studien zur Geschichte*, etc., qui vient de paraître; l'érudit critique allemand remarque (p. 80, note) que dans l'*Iskender nameh*, Alexandre adresse à sa mère les mêmes consolations que l'Alexandre de Juan Lorenzo. M. Wolf ajoute que dans un ouvrage d'Abulfaradsch, *Histoire des Dynasties*, on rencontre aussi l'idée d'un banquet auquel ne sont conviés que les hommes

Le marquis de Santillana, dans sa lettre au connétable de Portugal, cite le poëme d'Alexandre et une autre œuvre qui s'y rattache : *Les Vœux du Paon* [1]. Cette dernière production paraît être perdue. Le titre qu'elle portait peut faire supposer qu'elle était une imitation du poëme français de Jacques de Longuyon, qui est désigné par le même intitulé.

Bien que nous n'ayons pas fait une analyse minutieuse du livre de Juan Lorenzo, on aura pu, nous le croyons, se former une idée de cette compilation poétique. Peut-être ce mot choquera-t-il quelques amateurs de la vieille littérature espagnole, et pourtant nous croyons qu'il est juste. Nous l'avons déjà dit, Juan Lorenzo manque d'invention. Son récit, tissu de lambeaux d'histoire et de fables empruntés de tous les côtés, tronqué ici, là développé outre mesure, n'a ni proportion ni plan. Mais si Juan Lorenzo n'a pas su inventer le fond, il a su très-souvent créer la forme avec

heureux. Il est possible que les deux pièces de Lorenzo aient été directement inspirées par la littérature orientale. Je rapellerai pourtant que Pierre de Saint-Clout écrivit aussi un *Testament d'Alexandre* et que l'abbé de la Rue a trouvé un morceau en latin et portant ce titre au muséum de Londres. L'œuvre de Juan Lorenzo, dont je viens de parler, n'est peut-être qu'une imitation de l'une ou de l'autre de ces pièces. — D'anciens auteurs grecs et latins, et entre autres saint Augustin, ont parlé d'une lettre écrite par Alexandre à Olympias. (V. Fabricius *Bibl. Græca*, t. II, lib. II, ch. 10, § 19, p. 421, et Sanchez qui cite Fabricius, p. 416, note.)

[1] *Tesoro de los prosadores*. Prœmio al cond. de Port., p. 46.

bonheur. Il fait les vers facilement, trop facilement ; il en a aligné par quatrains monorimés dix mille au moins ; nombre de ces vers sont traînants, incolores, mais d'autres portent réellement la marque du vrai poète et se détachent, brillants et en relief, sur une masse monotone de lignes rimées. Lorenzo décrit avec de rares bonnes fortunes d'expression. Nous avons cité sa fraîche peinture du printemps, nous indiquerons encore le tableau qu'il fait de Babylone et nous donnerons la traduction qui, ailleurs, eût trop entravé notre analyse, de ce qu'il dit de la représentation allégorique des douze mois dont était ornée la tente d'Alexandre. Ce morceau, inspiré peut-être par Ausone : (*De mensibus monosticha, Disticha de iisdem mensibus* [1]) fut imité plus tard par l'archiprêtre de Hita, le poète le plus original de l'Espagne du moyen âge [2].

« On voyait don Janvier furetant avec soin de toutes parts, entouré de cendres et traînant ses bûches ; il tenait de grosses poules qu'il s'occupait à rôtir, et décrochait les saucisses de la perche.

» Don Février se chauffait les mains ; tantôt le soleil luisait, tantôt l'été et l'hiver se livraient bataille ; il venait les séparer, se plaignant de ce qu'il était le plus petit [3].

[1] *Poetæ latini veteres*, p. 1038.

[2] M. Viardot a donné la traduction des seize premiers vers de ce passage ; nous la lui empruntons. (*Essai sur l'Espagne*, p. 124.)

[3] « Cette strophe renfermant plusieurs mots tout à fait oubliés et que les Espagnols n'entendent plus, je lui donne le sens qui me paraît le plus probable, mais je n'ose le garantir. » (Note de M. Viardot).

» Mars avait grande hâte de travailler ses vignes, hâte de les tailler, hâte de les piocher; il rendait égaux les jours et les nuits et faisait entrer en amour les oiseaux et les bêtes.

» Avril mettait en marche les armées pour aller guerroyer, car il y avait déjà de grands blés verts à moissonner. Il faisait bourgeonner les vignes pour produire le vin, croître les herbes et les moissons, et allongeait les jours.

» Le mois de Mai siégeait couronné de fleurs, fardant les campagnes de couleurs variées, habillant de fête les *Mayas* et chantant les amours, faisant poindre l'épi des moissons qu'ont semées les laboureurs [1].

» Don Juin mûrissait les moissons et les prairies; il avait autour de lui de la paille d'orge coupée, il chargeait les cerisiers de fruits mûrs, il donnait la chaleur aux jours plus longs.

» Don Juillet rassemblait les moissonneurs, leur couvrait le visage de sueurs, lançait les taons piquants à la poursuite des bêtes et donnait au vin d'amères saveurs.

» Don Août battait le blé dans les granges, le vannait et serrait les grains. Il changeait en vrais raisins des grappes encore aigres; l'automne le chargeait de ses premiers ordres.

» Septembre, armé de gaules, frappait les noyers; il apprêtait les cuves, il émondait les saules, il vendangeait avec des serpettes et chassait les oiseaux des figuiers.

» Don Octobre se mettait à labourer, faisant comme une chose nouvelle ce qu'il avait déjà fait; il se préparait pour semer quand l'hiver viendrait, et goûtait les vins qui avaient déjà fermenté.

» Novembre donnait des glands aux porcs, rentrait

[1] Ici finit la traduction de M. Viardot.

du bois sur des civières [1] et éclairait à la lampe les hommes actifs, car les nuits sont longues et courts les jours.

» Décembre tuait les porcs pour en faire des provisions, offrait leurs foies pour premier repas et le matin remplissait l'air d'un brouillard épais [2]. »

Bien que nous n'aimions pas les allégories, nous devons convenir que le passage dont nous venons de donner la traduction a un charme très-réel dans les vieux vers de Juan Lorenzo. Puisse ce charme ne pas avoir tout à fait disparu dans notre prose! Puissions-nous avoir réussi à rendre exactement les idées du poete, cela n'est pas une œuvre

[1] Caera d'un robre levabanlo en andes.

La traduction littérale de ce vers n'aurait point de sens, j'ai tâché de deviner quelle avait pu être la pensée du poete.

[2] Nos églises du moyen âge offraient souvent sur leurs portails la représentation des travaux des douze mois de l'année. Ainsi, dit M. de Caumont, on peut trouver comme à Sens :

Janvier, indiqué par un vieillard en repos et paraissant méditer.

Février, indiqué par un vieillard qui se chauffe.

Mars, par un vigneron qui taille la vigne.

Avril, par un homme qui sème.

Mai, par un homme à cheval, époque de la guerre et des voyages.

Juin, par un faucheur, époque de la récolte des foins.

Juillet, par un moissonneur.

Août, par un homme battant le blé.

Septembre, par les vendanges.

Octobre, par l'entonnage des vins.

Novembre, par un bûcheron faisant la provision de bois nécessaire pour l'hiver.

Décembre, par un homme tuant un porc. »

(*Rudiment d'Archéologie*, architecture religieuse, p. 505.)

aisée. Le *Poème d'Alexandre* est parfois peu intelligible, le sens y disparaît fréquemment sous des mots inconnus ou dont il faut demander l'explication au *Lexique Roman* de Raynouad. Ce sont là du reste des embarras qu'offrent toutes les productions de l'ancienne littérature espagnole, mais ici elles sont encore augmentées par les incorrections, les défectuosités du manuscrit qu'a publié Sanchez.

Juan Lorenzo n'était pas un ignorant, loin de là. Son œuvre appartient à cette classe de poèmes ayant des prétentions à *la clergie* et qui indiquent un déclin dans la littérature chevaleresque, un déclin qui, dans des contrées différentes, se manifeste par les mêmes signes, par la création d'êtres allégoriques destinés à remplacer les paladins qui vieillissaient. C'est ainsi qu'en France, Bel accueil, Franchise, Faux-Semblant succédaient à Roland, à Tristan, à Ganelon. En Italie, les personnages des *Cento novelle* ou des *Reali di francia* allaient perdre leur popularité. On allait oublier Iseult ou Berthe-au-Grand-Pied pour Béatrice, dans laquelle on devait reconnaître la théologie. Le monde moral s'anima et se mit à vivre; les vertus, les vices revêtirent des formes matérielles et constituèrent une nouvelle mythologie. La droiture, la tempérance, la générosité ne sont plus des qualités abstraites, impalpables, invisibles, ce sont trois nobles femmes, trois proscrites, qui ne savent où trouver un refuge; comme on vient à la maison d'un ami, elles viennent au cœur de Dante, et l'Amour qui habite ce cœur les accueille favora-

blement. La Rose, célébrée par Jean de Meung, n'est plus, au dire de quelques glossateurs, un symbole érotique; selon tel commentaire, elle signifie le grand œuvre, ce rêve des alchimistes; selon tel autre, elle a un sens mystique et rivalise avec Béatrice. Juan Lorenzo, on l'a vu, a prodigué les personnages allégoriques, personnages que des traditions classiques altérées avaient légués d'ailleurs à son modèle Gaultier de Châtillon, et dont l'épopée n'était pas encore déblayée quand Voltaire écrivit la *Henriade*. Juan Lorenzo voulait composer une œuvre savante, on le reconnaît à d'autres indices encore. A l'en croire, il avait *lu* non-seulement l'Enéide mais même l'Illiade. Il aime à faire parade de tout ce qu'il s'imagine savoir; il montre ses notions en géographie, il ne craint pas les digressions pédantesques. Tout ce qu'il a appris, il faut qu'il le fasse entrer dans son œuvre; que cette érudition incomplète se trouve ou non à sa place, peu importe. A propos de Babylone, il consacre une centaine de vers à parler des propriétés imaginaires des pierres précieuses, propriétés sur lesquelles un de nos vieux rimeurs, un poëte de Metz, dit-on, Omont, a écrit le *Lapidaire*, croyances superstitieuses que l'antiquité avait transmises au moyen âge. Cette science si souvent et si intempestivement étalée par Juan Lorenzo, ne l'a pas empêché de commettre des anachronismes de toute espèce. Cela n'a rien d'étonnant, ce qui l'est beaucoup plus, c'est de voir des critiques se montrer si scandalisés de ce que l'on eût appelé, il y a quelques années, une

absence de couleur locale. Il ne faut avoir aucune connaissance du moyen âge pour jeter les hauts cris à ce sujet, pour vouloir représenter comme une erreur particulière ce qui était une erreur générale. Que l'on veuille bien se rappeler tous les anachronismes de Shakspeare et de Calderon, et l'on pardonnera au pauvre Juan Lorenzo les bévues qu'il a faites. Le vieux poète nous raconte que la mère d'Achille fit mettre son fils dans un couvent de religieuses pour le préserver des dangers qui le menaçaient; il nous montre Hector parlant de vigiles et d'églises; il fait chanter le *Te Deum* par l'armée des Grecs. Son Alexandre, armé chevalier le jour de la fête de saint Anthère, aurait pu monter sur le trône de Castille; le comte don Démosthène, les satrapes de Darius sont de véritables ricos-hombres. Des naïvetés de ce genre se retrouvent plus ou moins chez tous les poètes et chez tous les peintres du moyen âge. Ce manque du costume de l'antiquité, il ne faut pas le déplorer; en peignant Alexandre et ses généraux, comme s'ils eussent été ses contemporains, Juan Lorenzo a donné à son œuvre plus de vie que s'il eût essayé de décrire des mœurs étrangères et mal connues. Le *Poème d'Alexandre*, comme plusieurs livres de la même date, doit à cette transposition d'hommes et d'événements anciens dans un monde moderne, une certaine part de l'intérêt qu'il peut exciter. Il en doit une autre pour nous, Français, aux imitations qu'il offre de notre littérature. Il est une preuve très-éclatante de l'influence qu'exerçait cette littérature, influence qu'on a de la peine à se

figurer aussi vive à une époque où les communications devaient être difficiles, périlleuses, et dont nous avons ailleurs cherché à expliquer les causes.

On laisserait du reste de côté ces deux motifs d'intérêt, intérêt de curiosité, intérêt de vanité nationale, qu'il resterait encore à Juan Lorenzo assez de talent pour qu'il méritât d'être distingué. On n'a pas toujours rendu justice au vieil auteur, qui, s'il ne se montra pas poëte par l'invention, se montra très-souvent poëte par le style. Bouterwek en a parlé fort légèrement et en homme qui ne l'a pas lu. Après avoir cité le *Poème du Cid,* il ajoute : « Il y a moins de poésie encore dans la chronique fabuleuse d'Alexandre-le-Grand ; à peine entrevoit-on quelques traits de la véritable histoire du héros grec à travers ce grotesque mélange d'inventions insipides et de ridicules travestissements [1]. »

On regrette qu'un excellent juge, M. de Puibusque, n'ait écrit que deux petites pages sur le *Poème d'Alexandre* [2]. Dans cet examen un peu écourté, on rencontre quelques inexactitudes que l'on retrouve aussi dans le *Manual de Literatura* de don Antonio Gil de Zarate [3]. M. Ticknor, dans son *Histoire de la Littérature espagnole* [4], est presque aussi bref que M. de Puibusque, du reste il définit bien l'œuvre dont il parle ; il en donne une idée

1 *Hist. de la Littérature espagnole.* t. I, p. 87.
2 *Hist. comparée,* etc., p. 41.
3 *Segunda parte,* p. 11.
4 Tome I, p. 61.

juste et reconnaît à l'auteur un véritable esprit poétique.

M. Viardot consacre les deux côtés d'un feuillet au *Poème d'Alexandre,* où il signale, « au milieu des plus risibles anachronismes, quelques beautés vraiment épiques [1]. »

La *Biographie universelle* [2] ajoute une erreur à une paraphrase des jugements de Bouterwek. Parlant des anachronismes du poète, elle dit que suivant lui, Alexandre, dans son enfance, fut mis dans un couvent de Bénédictins. Il n'est pas question de cela. La *Biographie* a confondu sans doute ce que le poète dit de l'enfance d'Achille et de l'enfance d'Alexandre. L'auteur de cette notice termine ainsi son article : « Mais c'est assez de détails au sujet d'un poème dont personne ne parle et que personne ne lit. » Pas même quelquefois ceux qui le jugent, on le voit bien.

Clarus s'est occupé consciencieusement du *Poème d'Alexandre* dans sa *Darstellung der spanischen Literatur im Mittelalter* [3], et dans son récent ouvrage *Studien zur Geschichte der spanischen und portugiesischen Nationalliteratur* [4] M. Wolf a donné de précieuses indications sur l'œuvre de Lorenzo Segura.

---

[1] *Étude sur l'Espagne,* p. 123.
[2] Tome 82, p. 65.
[3] Erster Band, S. 271—303.
[4] S. 67—81.

CHAPITRE IX.

—

ALFONSE X. — DÉTAILS BIOGRAPHIQUES.

Ayant comme infant montré autant de valeur que d'habileté, parlant l'arabe aussi facilement que le latin, initié aux sciences exactes, et il faut le dire — travers de son époque — aux sciences occultes, d'une infatigable activité d'esprit, grand législateur, astronome, mathématicien, poëte, historien, en relation avec les troubadours et leur protecteur, Alfonse X paraissait appelé aux plus hautes destinées, et son règne ne fut qu'un lamentable tissu de malheurs. Suivant Mariana, il était plus apte à s'occuper des lettres et des sciences qu'à gouverner. Mariana a dit de lui: « Pendant qu'il considérait le ciel et qu'il observait les astres il perdit la terre. » Mais Mariana a été séduit par le cliquetis d'une antithèse. Comment! un prince en plein moyen âge a créé le plus

parfait recueil de jurisprudence que l'Europe ait eu jusqu'aux codes modernes, il a fait des lois que l'on invoque encore aujourd'hui en Espagne, et ce prince n'était pas propre à régner! N'y a-t-il pas une révoltante injustice dans ce rigoureux arrêt et ne faut-il pas faire la part du sort? Qu'elles si grandes fautes peut-on reprocher à Alfonse? L'ambition qui le porta à briguer le titre d'empereur? Mais quel prince eut alors résisté aux prestiges de ce titre? La facilité avec laquelle il crut qu'en altérant la monnaie il remédierait à des embarras financiers? Mais cette erreur qui fut celle de Philippe-le-Bel, prince habile à coup sûr, était commune à une époque où l'on était dénué des plus simples notions d'économie politique. La grande faute d'Alfonse X, ce fut le malheur. Sa grande faute, ce fut d'être détrôné par son fils. Les historiens étonnés de la hauteur de sa chute l'ont placé trop bas, ils se sont presque fait les courtisans d'un fils dénaturé, et pour le roi tombé, ils n'ont eu que ces mots lâches — *vœ victis*. — C'est là l'éternel cri de joie de tous les désastres et de toutes les révolutions.

J'ai dit ailleurs quels ont été les commencements de la Castille jusqu'au règne d'Alfonse VIII, fils de doña Urraca et de Raymond de Bourgogne. Avant de raconter la vie d'Alfonse-le-Sage, avant de protester par le récit des événements contre un arrêt inique, avant de m'arrêter devant les œuvres si variées qui ont valu à ce roi d'occuper un rang distingué parmi les écrivains du moyen âge, je compléterai la liste de ses prédécesseurs. Ce coup-

d'œil rapidement jeté sur l'histoire de la Castille ne sera peut-être pas sans utilité pour l'ensemble même de ce travail.

Alfonse VIII, qui exerça sur les princes espagnols une suprématie à laquelle il dut le titre d'empereur, transmit la couronne à Sanche III. Celui-ci ne régna que peu de temps, mais Alfonse IX suivit les grands exemples donnés par son aïeul : il travailla à l'accroissement de ses états et à l'abaissement des Mores. Ce roi laissa un fils, Henri Ier, qui mourut avant sa majorité, et deux filles : l'une, Blanche, fut mère de saint Louis ; l'autre, Bérengère, épousa Alfonse IX, roi de Léon, et fut mère de saint Fernand.

Ce prince monta sur le trône de Castille en 1217, après l'abdication de Bérengère qui avait succédé à Henri Ier, et fut reconnu roi de Léon à la mort de son père Alfonse IX. Les commencements de son règne furent troublés par diverses factions ; il réussit à les maîtriser et put se consacrer tout entier à la guerre sainte, à la guerre contre les Mores. Il fut secondé par le fils que Béatrix de Souabe lui avait donné en 1222, par l'infant don Alfonse. Fernand étant tombé malade à Burgos, Alfonse se rendit en Andalousie pour prendre le commandement des troupes, car une trêve conclue avec le roi de Grenade allait expirer, et il était nécessaire de tenir les Mores en respect. Alfonse reçut à Tolède une ambassade du roi de Murcie. Ce prince se reconnaissait tributaire de Fernand, à la condition que les chrétiens le défendraient contre Alhamar, roi de Grenade. L'infant saisit

une si favorable occasion, entra dans le royaume de Murcie, se mit en possession des principales villes, puis retourna près de son père pour lui rendre compte de cette heureuse négociation. Revenu à la santé, Fernand III s'empara de Cordoue et contraignit le roi de Grenade à se reconnaître son vassal. Il prit ensuite Séville, Xérès de la Frontera, Cadix, San Lucar — glorieuses expéditions auxquelles son fils s'associa — et il se préparait à passer en Afrique, lorsqu'il mourut le 30 mai 1252. Vaillant guerrier, grand roi, placé au nombre des saints par Clément X, Fernand fut encore le protecteur de la langue castillane; il en permit l'usage dans les actes publics. A peu près à l'époque où son cousin-germain rédigeait les lois si connues sous le nom d'*Établissements de saint Louis*, Fernand faisait traduire, en idiôme vulgaire et sous le nom de *Fuero-juzgo*, la loi des Goths *(Forum judicum)* qui n'avait pas cessé de régir l'Espagne chrétienne. Il donnait ainsi à son fils l'idée inspiratrice des *Siete Partidas*, et tout à la fois faisait passer le dialecte castillan à l'état de langue.

Avant qu'il ne parvînt au trône, Alfonse jouissait déjà d'une grande renommée; elle prépara sa fâcheuse candidature à l'empire. Le roi de Castille se rattachait à l'Allemagne par sa mère, fille de l'empereur Philippe Ier, et avait même hérité d'elle quelques droits sur la Souabe. Une partie des électeurs lui donna ses suffrages tandis que Richard, comte de Cornouailles, obtenait aussi un certain nombre de votes. Cette élection indécise

fut, on ne peut le nier, la cause principale des troubles qui remplirent le règne d'Alfonse. On ne doit pas répéter, cependant, ce qu'ont dit plusieurs historiens, qu'elle lui fit négliger la grande politique de ses ancêtres, l'expulsion des Mores, car plusieurs fois il les combattit vaillamment; mais cette prétention à l'empire lui créa des besoins de numéraire qu'il satisfit par de mauvaises mesures. Ce fut un motif de mécontentement dont quelques ambitieux firent un prétexte de révolte. Parmi eux, Alfonse eut la douleur de compter son frère don Enrique. Ce dernier s'empara d'Arcos, de Lebrija et détermina le chef musulman de Niebla à refuser le tribut qu'il devait au roi de Castille. Vaincu enfin dans une bataille que lui livra Nuño de Lara, don Enrique erra d'abord de cour en cour et se retira ensuite à Tunis où il passa quelques années.

A l'aspect de ces dissensions les Mores avaient repris courage, ils coururent aux armes de tous côtés, massacrèrent les garnisons chrétiennes, reprirent Xérès, San Lucar, tout le royaume de Murcie. Alfonse secondé par son beau-frère, don Jayme, roi d'Aragon, mit les Arabes en complète déroute et rentra en possession de toutes les places qui lui avaient été enlevées. Alhamar sollicita la paix et l'obtint à la condition de n'inquiéter en aucune manière les Alcaydes de Comares, de Guadiz et de Malaga qui l'avaient abandonnés et s'étaient reconnus vassaux d'Alfonse. Un peu plus tard, des hostilités contre ces Alcaydes rallumèrent la guerre entre le roi de Castille et Alhamar qui

n'avait temporisé que pour augmenter ses forces. Cette fois Alhamar — chose horrible à dire — fut secondé par des chrétiens, par un frère même du roi, par don Philippe. Ce prince en invoquant le *bien public*, cette éternelle devise des intrigants, avait formé un parti assez nombreux, mais n'ayant pas rencontré dans les Cortès réunies à Burgos la sympathie sur laquelle il comptait, il se laissa, ainsi que ses compagnons, attirer par le roi de Grenade et conclut avec celui-ci un traité impie. La mort d'Alhamar rompit seule cette odieuse alliance. Alfonse n'avait cessé de désirer une réconciliation : elle eut lieu ; son frère se détermina à revenir en Castille, il y fut accueilli par un pardon trop généreux.

A la nouvelle que les princes allemands venaient d'appeler Rodolphe de Hapsbourg à l'empire, Alphonse résolut d'attaquer cette élection; il se rendit à Beaucaire où il eut avec le pape une entrevue sans résultats. Aussitôt que son départ fut connu, les Mores reprirent les armes, ils battirent les chrétiens en plusieurs rencontres, et le fils aîné du roi, don Fernand de la Cerda, qui cherchait à remplacer son père, succomba à ses fatigues. Il mourut en recommandant à Nuño de Lara ses enfants et sa femme Blanche, fille de saint Louis.

Don Sanche, second fils d'Alfonse, celui-là même qui plus tard fut appelé Sanche-le-Brave et qu'on aurait dû nommer plutôt Sanche-le-Parricide, se mit sur-le-champ à la tête de l'armée et agit avec tant de vigueur, tant d'habileté, qu'il eut promptement refoulé les Arabes. Sa conduite

lui mérita alors une grande popularité dont son père s'épouvanta au retour de son inutile voyage à Beaucaire. Don Sanche rejoignit Alfonse à Tolède, et là quelques seigneurs demandèrent qu'il fût reconnu comme héritier présomptif de la couronne. Cette reconnaissance frustrait le fils aîné de Fernand de la Cerda, Alfonse refusa de se prononcer et remit la question aux Cortès rassemblées à Ségovie. Elles se déclarèrent en faveur de don Sanche, au grand mécontentement de Violante, reine de Castille, et de sa belle-fille Blanche. Toutes deux se retirèrent avec les enfants de Fernand de la Cerda chez le roi d'Aragon, dont Violante était la sœur. Don Sanche, exaspéré de cette fuite, fit, dans sa rage, assassiner son oncle don Fadrique qu'il accusait d'être favorable aux infants, et pour les mêmes motifs incendia la maison de don Simon Ruis de los Cisneros qui périt au milieu des flammes.

Ces atrocités ne pouvaient que rendre plus intéressante la veuve de Fernand. Philippe-le-Hardi, roi de France, adressa plusieurs fois des réclamations au sujet de ses jeunes neveux et finit par déclarer la guerre à Alfonse X. Une transaction eut lieu : Philippe-le-Hardi consentit à reconnaître don Sanche comme héritier d'Alfonse, à la condition que le fils de don Fernand obtiendrait à titre de fief le royaume de Murcie. Sanche, à qui l'on n'avait pas fait part de ces conventions, fut très-irrité du morcellement de ses états futurs. Il empêcha les Cortès convoquées à Séville de ratifier le traité, et par d'autres Cortès réunies à

Valladolid il se fit accorder le titre de régent du royaume. Ce fut là le commencement d'une guerre plus impie encore que celle qui avait désolé Alfonse durant les premières années de son règne. Le malheureux roi de Castille invoqua vainement l'appui de la France et de l'Aragon contre un fils dénaturé; il fut réduit à solliciter l'alliance du roi de Maroc, Aben-Yuzaf. Alfonse ne trouva bientôt plus de fidélité qu'à Séville. Dans ces douloureuses circonstances il écrivit à un gentilhomme espagnol, qui avait passé au service d'Aben-Yuzaf, une lettre qui peint toute la grandeur de son infortune. — « Je ne trouve pas d'abri dans mes terres, disait-il à ce gentilhomme nommé don Alonso Perez de Guzman, je n'y trouve pas un protecteur, pas un défenseur, malgré tout le bien que j'ai fait. Puisque dans ma terre me manque qui me devrait servir et aider, force m'est d'aller chercher dans un royaume étranger qui ait pitié de moi. Puisque ceux de Castille m'ont trahi, nul ne me peut blâmer si je m'adresse à ceux de Benamarin. Si mes fils sont mes ennemis, il ne peut être mal que je prenne mes ennemis pour fils, ennemis en la loi mais non dans le cœur, car j'aime et estime le bon roi Aben-Yuzaf, car il ne me méprisera ni ne m'abandonnera pas, il est mon allié fidèle. Je sais combien vous lui êtes dévoué et combien il vous aime et avec combien de raison et combien il agira d'après votre avis; ne regardez pas les choses passées, mais les présentes. Considérez qui vous êtes et de quel lignage vous venez. Pensez que dans un temps je pourrai vous faire du bien, et

que si je ne vous en fais pas votre conduite envers moi vous récompensera. Donc, mon cousin Alonso Perez de Guzman, faites tant près de votre seigneur et mon ami que sur ma couronne la plus précieuse et sur les pierreries qui l'ornent, il me prête ce qu'il trouvera bon. Si vous pouvez me procurer son aide vous le ferez, je n'en doute pas. Je tiens à ce que toute la bonne assistance qui me viendra de votre maître passe par votre main. Que celle de Dieu soit avec vous. — Fait en ma seule cité fidèle de Séville, de mon règne la huitième année, de mes peines la première. — Le Roi [1]. »

Dans cette *seule cité fidèle* de Séville le roi de Castille maudit solennellement le coupable don Sanche et reconnut pour son héritier le fils aîné de Fernand de la Cerda, l'infant Alfonse, à son défaut le frère de ce dernier, et si tous deux venaient à manquer, le roi de France [2]. Avant de mourir, le pauvre prince eut la consolation de voir revenir à lui son second fils, don Juan, qui s'était associé à la révolte de Sanche. Quant à ce dernier, il fit, dit-on, quelques démarches pour obtenir une réconciliation. Son père lui pardonna peut-être, mais ne modifia rien aux dispositions qu'il avait prises. Ses dernières volontés ne furent, du reste, pas exécutées. Il succomba à ses chagrins à l'âge de 58 ans, le 21 août 1286, et don Sanche lui succéda.

[1] Ticknor. *Hist. de la Litt. esp.* T. I. p. 41.

[2] Le testament d'Alfonse X a été publié dans le tome II de l'édition de Paris des *Siete Partidas*.

Voilà l'esquisse de la vie d'Alfonse X, mais je n'ai pas encore parlé des institutions fondées par lui et des travaux de genre si divers qui remplirent cette existence dont les limites n'eurent rien d'exceptionnel et qui semblerait avoir dû s'user tout entière au milieu des préoccupations politiques, des guerres, des négociations, des malheurs, de tous les événements d'un règne profondément agité. On ne peut se défendre d'un sentiment d'admiration en contemplant tout ce qu'a laissé Alfonse X, en se demandant où il put trouver toutes les heures studieuses employées à tant d'œuvres différentes. Un de ses premiers actes comme roi fut l'organisation sur une large base de l'université de Salamanque qu'avait fondée son aïeul Alfonse roi de Léon. Il y institua des chaires de droit civil, deux chaires de droit canonique, deux chaires de philosophie et une chaire de musique. Il alloua des appointements considérables aux professeurs et accorda de grands priviléges aux étudiants [1].

Comme Ezzelino da Romana en Italie, comme Fréderic II en Allemagne [2], Alfonse eut un goût constant pour l'astronomie. Dès sa jeunesse, il s'était appliqué à cette science alors si pleine d'erreurs. Entouré de savants juifs ou arabes les plus célèbres de l'Espagne et que souvent il attirait de pays étrangers, Alfonse travaillait avec eux, les présidait, discutait leurs opinions, examinait

[1] *Etudes sur l'Espagne*, par M. Viardot, p. 128.
[2] *Hist. litt. de France*, t. XVI, p. 117.

leurs œuvres, leur faisait exécuter des traductions de toutes les langues savantes, les aidait de ses remarques, de ses conseils, et fondait la première société scientifique que l'Europe ait vu se créer. Les soins et les soucis de la royauté ne détournèrent pas Alfonse de tant de travaux : « Toutes les sciences, toutes les connaissances humaines, dit M. Jose Amador de los Rios, furent appelées à contribuer à ce prodigieux accord dont l'âme était le sage roi. Les sciences naturelles comme les sciences philosophiques, la jurisprudence comme l'histoire, la poésie et enfin toutes les branches du savoir devinrent l'objet d'un culte; l'intelligent monarque était sans cesse occupé à rechercher où étaient les hommes et les œuvres qui devaient contribuer au complet développement de ses grandes idées. Pour l'Espagne semblait s'ouvrir une ère de splendeur et de gloire semblable à celle qu'avaient offerte au monde les illustres califes du Kaire; la cour d'Alfonse X ne le cédait en rien à la cour du grand Almanon, appelé par divers historiens l'*Auguste des Arabes*[1]. »

La première année du règne d'Alfonse X fut signalée par l'apparition des tables astronomiques qui portent son nom, elles parurent en 1252, le 3 des calendes de juin, le jour même où il succéda à son père[2]. « On croit, dit M. Delambre, qu'elles

[1] *Estudios sobre los Indios de España*, por don J. A. de los Rios, p. 271.

[2] « L'église de Séville conserve ces tables parmi ses reliques et les exhibe dans les processions, dans les fêtes solennelles; non

sont principalement l'ouvrage du rabbin Isaac Aben-Sid, surnommé Hazan, inspecteur de la synagogue de Tolède. Mais on est persuadé que ce rabbin ne répondit pas dignement à la confiance que lui témoignait le prince, qu'il employa mal les secours de toute espèce qui lui étaient prodigués, et que ces tables ne valaient pas à beaucoup près les quarante mille ducats qu'elles coûtèrent. » Telle est aussi l'opinion de Laplace.

La théorie alfonsine ne diffère de celle de Ptolémée que par quelques corrections légères faites aux moyens mouvements, aux époques et aux constantes, et elle ajoute aux embarras de cette théorie le système du mouvement de trépidation, rêverie accréditée par l'astronome arabe Thebith-ben-Chora. Cependant les tables alfonsines remplacèrent avec avantage celles de Ptolemée. « Elles ont joui d'une grande réputation, dit encore M. Delambre ; tout le mérite qu'elles peuvent avoir paraît cependant se borner à la correction de quelques époques, à une amélioration sensible des mouvements du soleil et de la longueur de l'année. C'était déjà quelque chose. On eût mieux fait si l'on n'avait pas compliqué les calculs par un système de précession qui n'avait aucun fondement réel, et dont les périodes avaient été fixées d'après des idées superstitieuses très-étrangères à l'astronomie. Mais on peut jusqu'à un certain point

sans raison, car il n'y a pas au monde une autre chose de cette sorte. » (*Origen de las dignidades seglares de Castilla y Léon*, por el doctor Salazar de Mendoza, p. 71.

excuser les afonsines par ce qu'a fait, depuis, Copernic, qui a conservé un système à peu près semblable pour la précession [1]. »

Si les travaux d'Alfonse ne firent point faire un grand pas à l'astronomie, ils eurent, comme je le dirai tout à l'heure, une certaine influence sur la langue espagnole et témoignent la studieuse activité du docte prince. Un passage du prologue des tables prouve avec quelle ardeur il stimulait les savants qui l'entouraient : « Le roi engagea à se réunir Aben-Ragel et Alquibicio ses maîtres, de Tolède, Aben-Music et Mahomat, de Séville, et Joseph Aben-Ali et Jacob Abvena, de Cordoue, et plus de cinquante autres qu'il fit venir de la Gascogne et de Paris avec de grands salaires ; et il leur ordonna de traduire le *Liber quadripartiti* de Ptolémée, et d'y joindre les livres de Montesam et Algazel. Il chargea de ce soin Samuel et Jehuda Alfaqui de Tolède; il leur enjoignit à tous de se réunir dans l'Alcazar de Galiana pour y discuter sur le mouvement du firmament et des astres. Aben-Ragel et Alquibicio présidaient en l'absence du roi [2]. »

Ce n'est pas un spectacle peu curieux que de voir en plein moyen âge un roi chrétien, le fils de saint Fernand, reconcilié par la science avec les Arabes et avec les Israëlites. Lorsqu'après la prise de Séville quantité de terrains se trouva sans

[1] *Astronomie du moyen âge*, p. 248, 253, 257.

[2] Cité par don J. Amador de los Rios; *Estudios, sobre los indios*, p. 271,

maîtres, Alfonse X montra aux Juifs la plus grande générosité et leur en donna la majeure partie [1]. Du reste, avant ce roi déjà, les juifs avaient en Espagne une position très tolérable. Les prédécesseurs d'Alfonse leur avait souvent accordé leur protection et avaient assuré leur liberté individuelle en leur faisant dans l'ordre civil des concessions assez importantes. Le *Fuero Viejo* de Castille contenait plusieurs dispositions bienveillantes à leur égard. Les juifs espagnols durent à leur instruction de jouer un rôle remarquable. Ils exercèrent d'abord une puissante action sur la civilisation arabe et subirent ensuite l'influence des Mores, dans la langue desquels ils exprimèrent souvent leurs pensées. Dès le onzième siècle, la science rabbinique s'était montrée avec éclat dans Samuel-ben-Cophni, Isaac-bar-Barny, Jehudah-ben-Levi. Ceux-ci précédèrent Samuel-Jehudi, qui écrivit en arabe, et Isahac, auteur d'un traité sur diverses maladies. On a prétendu que ce traité avait été composé en langue vulgaire, mais c'est sans doute une traduction faite en cette langue que l'on a citée, car Isahac, qui vivait vers 1070, n'aurait pu employer une langue beaucoup plus nette, beaucoup mieux formée que celle du *Poème du Cid*, postérieure à l'époque où ce prétendu échantillon aurait été composé. Avant l'avénement d'Alfonse X, parmi les israélites qui se signalèrent par leur intelligence, il faut encore citer Mozeh Sephardi

[1] *Histoire des Mores Mudejares*, par M. le comte de Circourt, t. I, p. 211.

qui renia ses erreurs et qui après son baptême fut appelé Pierre Alphonse. Il écrivit un ouvrage de controverse, un dialogue entre un juif et un chrétien, trouvant dans sa propre personne le sujet de cette discussion et les noms de ses deux interlocuteurs. Un autre livre beaucoup moins grave, un recueil de contes souvent répétés, *Doctrina clericalis*, a surtout donné quelque célébrité à cet écrivain. Un autre juif également converti, Jean de Capoue, doit aussi de n'être pas oublié à un ouvrage du même genre, *Directorium humanæ vitæ*.

On connaît le genre de travaux qu'Alfonse X assigna à plusieurs des israélites dont il avait fait ses collaboreurs. A Jehuda-ha-Cohen, Mozeh et Jean Daspaso — qui tous trois embrassèrent le christianisme — échut la tâche de traduire le traité de la sphère céleste de l'arabe Acosta. Zag de Surjumenza fut chargé d'écrire l'*Astrolabe rond* (Astrolabio redondo) et l'*Astrolabe plane* (Astrolabio llano). Jehuda, outre sa part de collaboration dans la traduction du traité d'Acosta, fit encore passer en langue vulgaire les œuvres astronomiques d'Abi-Aben-Rayel, le traité d'Avicenne sur les *mille vingt-deux étoiles* connues de son temps, et écrivit encore un livre sur les vingt-deux constellations. Un des contemporains de Jehuda, Mozeh de Zaragua, a laissé un poëme sur le jeu des échecs, poëme écrit suivant M. Jose Amador de los Rios, dans un rhythme qui a servi de modèle aux *Coplas de arte Major*[1]. Plus tard on retrouvera encore

[1] *Estudios sobre los Indios*, v. p. 189-236-242-246.

parmi les israélites un poète distingué — mais celui-là écrivit dans la langue vulgaire — don Semtob, de Carrion, qui dédia ses vers au roi don Pèdre.

J'ai dû m'arrêter un peu devant les noms de ces juifs si instruits, la langue espagnole leur doit beaucoup; en employant cette langue encore informe à exprimer les découvertes de la science, ils la fortifièrent et lui donnèrent la clarté et la précision. « Ainsi se réalisait, dit fort bien M. de Los Rios, un des plus extraordinaires phénomènes qu'offre l'histoire de la civilisation des peuples, phénomène qu'il faut considérer sous un double aspect si l'on veut comprendre toute sa grandeur et toute son importance; d'un côté apparaît le peuple castillan avec ses mœurs rudes, ses préoccupations, ses instincts belliqueux, s'emparant sans s'en douter des sciences de deux peuples plus avancés dans les spéculations philosophiques; d'un autre côté l'idiome vulgaire encore au maillot, encore indéterminé et vague, était employé pour exprimer des abstractions métaphysiques, mettant ainsi la science à la portée de tous[1]. » Peut-être Alfonse ne se rendit pas compte de toute l'étendue de son œuvre, mais cette œuvre a été grande et belle; longtemps mal jugée elle doit être à présent appréciée à toute sa valeur.

Fernand III avait toléré l'emploi de la langue vulgaire, Alfonse le prescrivit : « Il fut le premier, dit Mariana, qui ordonna que les contrats et

[1] Même livre, p. 271.

tous les actes publics se feraient désormais en espagnol, dans la vue de perfectionner et de polir cette langue encore grossière et presque barbare.... Aussi depuis ce temps-là on cessa de se servir de la langue latine dans les chartes, les contrats, les édits et dans les autres actes publics qui jusque-là s'étaient toujours faits en latin[1]. »

Alfonse aida encore puissamment à la propagation du castillan en faisant traduire les livres sacrés dans cette langue. Lui-même, assure-t-on, avait lu quatorze fois la Bible et toutes ses gloses. Cela n'a pas empêché qu'on ne l'ait ridiculement accusé d'impiété parce qu'il dit un jour : « Si Dieu m'avait appelé à son conseil au moment de la création, j'aurais pu lui donner quelques bons avis[2]. » Mais le prologue des *Siete Partidas* porte les traces d'une vive piété, et les paroles dont s'effraya la dévotion du moyen âge doivent être regardées comme une plaisanterie ou comme une critique de l'incohérence avec laquelle on expliquait l'organisation de l'univers[3].

[1] *Histoire d'Espagne*, trad. du P. Charenton, l. XIV, p. 288.

[2] Diego de Cosmenares raconte à ce sujet qu'un Franciscain vint exhorter le roi à la pénitence, que ce propos impie excita un orage épouvantable dont malgré sa science Alfonse n'avait pas pu prévoir la formation. Il ajoute que cette horrible tempête ne s'apaisa que lorsque le roi, repentant et terrifié, eut avoué sa faute et détesté son blasphème. Cosmenares attribue tous les malheurs d'Alfonse X à cette malencontreuse phrase ! — *Historia de la insigne ciudad de Segovia y conpendio de las historias de Castilla*, p. 221 et suiv.

[3] *Exposition du système du monde*, par La Place, p. 315.

On peut le dire hardiment, depuis Charlemagne jusqu'aux Médicis, aucun prince ne fit autant qu'Alfonse X pour les sciences et la civilisation, et Alfonse X ne se contenta pas, comme les ducs de Florence et comme l'empereur Franc, d'accorder sa protection aux poètes et aux érudits, il prit lui-même la plume, il fut un des écrivains les meilleurs et les plus abondants du moyen âge. En même temps que dans les *Siete Partidas*, il donnait à la prose une souplesse, une élégance que le quinzième siècle ne put pas toujours imiter; il s'exprimait dans un rhythme dont l'harmonie avait été inconnue à ses prédécesseurs, et si l'on en croit le marquis de Santillana, il savait à la fois composer des vers latins. Chose étrange, le malheur qui s'attacha à don Alfonse, comme roi, le poursuivit encore comme écrivain; ses brillantes qualités se retournèrent contre lui. Ses œuvres pourraient former un nombre considérable de volumes, et cette fécondité même a fait contester la majorité des écrits qui lui appartiennent bien réellement. En lisant le peu de vers de lui qui nous sont parvenus, en les trouvant purs, mélodieux, on déclara qu'ils devaient être attribués, à une époque subséquente, au marquis de Villena sans doute; qu'ils étaient trop bons pour dater du siècle où Juan Lorenzo écrivit son Alexandre. Ces phénomènes littéraires si mal compris par d'injustes détracteurs, M. de Ochoa les a expliqués en deux lignes : « Les grands hommes dépassent le niveau de leur siècle; ils ne reçoivent pas l'impulsion, ils la donnent. »

CHAPITRE X.

LA CHRONIQUE GÉNÉRALE.

Les romances se confondant aux chansons de geste jouirent sans doute, à leur origine, d'une même vogue dans toutes les classes de la nation espagnole. Les guerres prolongées de siècle en siècle, si elles ne manquaient pas d'une certaine élévation, si elles n'étaient pas sans quelque influence poétique sur la société, la courbaient toutefois sous les ravages qui forment leur fidèle cortége et réduisaient les habitants à une condition semblable, elles les mettaient sous le même niveau d'une manière plus sensible qu'en aucun autre pays chrétien[1].

C'est à M. Ticknor que j'emprunte ces considérations fort justes; le savant critique américain les complète dans quelques pages dont je donnerai la substance. Lorsque la lutte contre les Arabes

[1] *Hist. de la litt. esp.*, t. I, chap. VIII, p. 159.

se porta aux frontières, quand la Castille et les contrées du nord furent jusqu'à un certain point rassurées et tranquilles, quelques loisirs naquirent de cette sécurité. Les châteaux, qui cessaient d'être dans une constante et anxieuse. expectative, se changèrent en résidences où une rude mais franche hospitalité était généreusement offerte. Dès lors les distinctions sociales que produisent les différents degrés de richesse, de civilisation ou de pouvoir, devinrent de plus en plus marquées. Les romances furent plus particulièrement le patrimoine des rangs inférieurs, tandis que les classes élevées adoptèrent ou créèrent des formes littéraires mieux appropriées à leur nouvelle situation, dénotant plus de réflexions, plus de connaissances et révélant à la fois un genre de vie plus pacifique et plus stable.

La plus ancienne de ces formes fut celle des chroniques en prose. Ces chroniques étaient d'ailleurs une continuation des chroniques latines et des légendes monacales connues bien antérieurement, et elles obtinrent la faveur de personnes qui, quotidiennement employées dans des entreprises pareilles à celles que célébraient ces antiques relations, considéraient de telles œuvres comme une garantie de leur renommée future. Les chroniques, produit spontané de cette époque, furent favorisées par les législateurs, favorisées par les souverains, et le plus ancien comme le meilleur de tous les livres de cette espèce, est dû à l'initiative d'un roi, d'Alfonse X. Dans le prologue de cet ouvrage, après une exposition solennelle des

raisons qui ont engagé à le composer, on lit ce qui suit : « Nous, don Alfonse, par la grâce de Dieu, roi de Castille, de Tolède, de Léon et de Galice, fils du très-noble roi Don Fernand et de la reine Béatrix, avons ordonné de réunir tout ce que l'on pouvait avoir de livres historiques rapportant des faits relatifs à l'Espagne... Nous avons pris la chronique de l'archevêque don Rodrigue et de maître Lucas, évêque de Tuy, et nous avons composé ce livre. »

Ces paroles ne peuvent laisser de doute sur la part très-active qu'Alfonse X prit à la rédaction de la *Chronique générale* et autorisent à penser que ce roi en fut au moins le rédacteur principal. Florian de Ocampo, le premier éditeur de la *Cronica general* (Zamora 1541), avance sans aucune preuve que les trois premières parties seulement sont du roi de Castille, que la quatrième et dernière est d'une autre main.

Cette opinion, émise pour la première fois dans le milieu du seizième siècle, plus de deux cents ans après l'apparition de la *Chronique*, a été depuis répétée sans examen. Cette dernière partie, à laquelle, suivant Ocampo, Alfonse-le-Sage serait resté étranger, cette dernière partie contient sur saint Fernand des détails qu'un fils était mieux que tout autre en position d'écrire. Il existe, du reste, sur l'auteur de la *Chronique générale*, une affirmation qui a beaucoup plus de poids que celle d'Ocampo. Don Juan Manuel, neveu du royal écrivain et qui fit un abrégé de cette *Chronique*, la regardait comme étant réellement composée

par son oncle. Alfonse fut nécessairement aidé dans cette vaste entreprise ; on lui communiqua, comme il l'avait ordonné, des documents qui, plus ou moins modifiés, entrèrent dans son œuvre ; ces intercalations, moins soigneusement remaniées les unes que les autres, expliquent parfaitement les différences de style qui frappent à la lecture de la royale chronique.

Le plan qu'a suivi Alfonse X est très-simple. La première partie de la *Chronique générale* commence à la création du monde ; l'histoire de Rome y occupe un assez grand espace, puis l'auteur arrive à l'invasion de l'Espagne par les Visigoths. On retrouve dans le début de cette partie les notions incomplètes qui, au moyen âge, avaient cours sur l'antiquité. On peut y remarquer que les aventures de Didon y sont racontées d'une manière toute particulière. Les poètes et les chroniqueurs les plus populaires de l'Espagne ont toujours pris parti pour la reine de Carthage contre Enée, qui, par parenthèse, ne vécut que trois siècles après elle. Un romance sur les prétendus amours de ces deux personnages offre aussi les mêmes indices de partialité.

Le règne des Goths et l'invasion des Arabes, qui remplissent la seconde partie de la *Chronique générale*, sont traités d'après les documents laissés surtout par les écrivains ecclésiastiques et en rappellent parfois la manière. Pourtant on rencontre dans bien des endroits la main d'un écrivain habile, la main qui tenait le sceptre de Castille. Il y a dans cette deuxième partie deux tableaux d'un

genre fort différent et qui sont mis en contraste avec une habileté, un art qui apparaissent rarement dans les productions de cette époque : la description de l'état prospère de l'Espagne avant la conquête des Maures, la triste peinture de ce que devint cette belle contrée lorsqu'ils s'y établirent :

« L'Espagne est comme le Paradis de Dieu, elle est arrosée par cinq rivières principales qui sont le Duero, l'Ebre, le Tage, le Guadalquivir et la Guadiana : entre ces fleuves sont de grandes montagnes et de grandes terres ; les vallées et les plaines sont larges et spacieuses ; par la bonté du sol et la fraîcheur des rivières, elles sont fertiles et produisent beaucoup de fruits. En outre, en Espagne il y a beaucoup de ruisseaux et de fontaines, jamais un puits ne manque où il est nécessaire. L'Espagne abonde de blé et de denrées, elle est savoureuse de lait et de toutes les choses que l'on en fait, peuplée de gibiers et de chasses, couverte de troupeaux, pleine de chevaux, de mulets et de mules, munie de châteaux-forts, joyeuse par ses bons vins, heureuse par l'abondance du pain, riche en plomb, en étain, en vif-argent, en fer, en cuivre, en argent, en or, en pierres précieuses, en marbres de toutes sortes, en sel de mer, en salines de terre, en mines de bleu, d'ocre, de craie et d'alun. L'Espagne est brillante de soie, elle a les douceurs du miel et du sucre, elle est éclairée par la cire, éclairée par l'huile, réjouie par le safran[1]. L'Espagne

[1] On croyait que le safran avait la propriété d'égayer, Pierre de Messie lui attribue encore d'autres qualités : « L'amathiste et l'herbe nommée aristolochie ou la sarrazine et aussi le *safran*, font beau teint et l'esprit vif à qui les porte et encore chassent les malins esprits et leur est ceste vertu communiquée par l'estoile appellée cœur de Scorpion, de la nature de Jupiter et de Mars. » *Diverses leçons*, par Pierre de Messie, ch. XXXIX.

est ingénieuse, elle est redoutée, courageuse au combat, patiente dans les revers, fidèle au Seigneur, attachée à l'étude, courtoise en parole, accomplie en tout bien. Il n'y a point de terre au monde qui lui ressemble par la bonté, qui lui soit égale par la force; il y a peu de royaumes dans le monde qui soient aussi vastes qu'elle. Et sur tous elle l'emporte par la grandeur, par la loyauté. O Espagne, il n'est personne qui puisse dire ce que tu vaux! »

Que cette contrée, si chaudement décrite, sera différente après l'invasion des Mores :....

« Sa terre sera vide de peuple, baignée de larmes, pleines de cris; hôtesse des étrangers, trahie par ses voisins, privée de ses habitants, veuve de ses fils, en proie aux barbares, navrée de plaies et de blessures, sans courage, sans force, sans consolations, ravagée par les siens... Ses chants sont oubliés et son langage s'est changé en un langage inconnu, en paroles étrangères. »

La troisième partie de la *Chronique générale* a pour nous un plus grand intérêt que la première moitié de cet ouvrage. On y trouve de curieuses traditions. C'est là qu'est racontée la résistance de Pélage, la vie de Bernard del Carpio. C'est là qu'on lit les hauts faits de Fernan Gonzalo et l'épisode si intéressant des sept infants de Lara. Cette troisième partie se rattache aussi par divers points à notre histoire et surtout à nos fictions chevaleresques. Il y est fréquemment question de Charles Martel que l'on qualifie de roi. Les actes que l'on rapporte de lui sont parfois conformes à la vérité,

et d'autrefois s'en éloignent plus ou moins. Dans le chapitre III est relatée une victoire que Charles Martel remporta, devant Narbonne, sur deux princes mores d'Espagne. Dans le chapitre suivant, folio 13, il est dit comment Charles marcha sur Orléans que les Sarrasins occupaient et qui s'enfuirent à son approche. Des bandes arabes portèrent en effet la terreur dans l'Orléanais, l'Auxerrois et le Senonais. Dans le même chapitre se trouve un fait dont je ne vois pas de traces dans l'histoire : comment le roi Charles mit à mort Maurice, duc de la Gaule gothique, parce qu'il avait appelé les Sarrasins. Plus loin, folio 14, l'auteur raconte qu'Abdérame (Abd-el-Rahman), tua Munuz, gendre d'Eudes, duc d'Aquitaine, et lui enleva sa femme. Le Munuz des chroniqueurs est Othman-ben-abou-Nessa à qui Eudes, au scandale des chrétiens et des mahométans, avait effectivement donné sa fille Lampegia. Battu par les troupes d'Abd-el-Rahman, Othman fut massacré et sa femme envoyée en présent au calife. La *Chronique générale* raconte qu'Abdérame fit détourner le lit du Rhône et marcha sur Orléans ; que là Eudes lui livra bataille ; que les chrétiens essuyèrent une terrible défaite ; que les Arabes victorieux traversèrent Périgueux, brûlèrent Tours ; qu'Eudes vint implorer Charles Martel et que celui-ci rassembla une énorme armée. Vient ensuite le récit de la bataille de Poitiers, puis l'auteur avance que Charles Martel tourna ses armes contre le duc d'Aquitaine et le tua pour le punir de ce qu'il avait attiré les infidèles. On sait que telle ne fut pas la fin d'Eudes ;

il mourut de mort naturelle en 735, laissant pour héritier son fils Hunald. Sauf deux guerres contre les Mores, guerres dont on ne retrouve pas d'indices dans l'histoire, le royal auteur ne s'éloigne pas trop de la vérité dans ce qu'il dit de Carloman et de Pepin. C'est à Charlemagne que le roman fait une complète invasion dans la *Chronique générale*. On y raconte les prétendues amours de ce prince avec la belle Galienne, fille de Galafre, roi de Tolède. Je ne m'arrêterai pas ici sur cet épisode, j'aurai à y revenir plus tard lorsque je parlerai de la *Grande conquête d'outre-mer* où ce récit occupe une large place, tout en présentant des différences notables avec la version donnée dans la *Chronique générale*. Après avoir rapporté ce roman, l'auteur fait encore aller Charlemagne en Espagne; il mêle aux entreprises de cet empereur, au récit du sanglant combat de Roncevaux, les aventures de Bernard del Carpio. [1] Qu'était ce personnage? L'histoire a-t-elle le droit de le réclamer? Est-il simplement une imitation des paladins de nos chansons de geste? Je ne puis guère voir en lui autre chose qu'une copie de nos turbulents chevaliers. Comme Roland, il est le neveu de son souverain, de son souverain qui persécute sa sœur, de même que Charlemagne persécute Berthe. Que l'on relise dans *li Reali di Francia* [2] les chapitres où sont racontées les amours de Milon et l'on verra que les amours du comte de Saldaña

[1] F. 30.
[2] *Libro Sesto*, cap. LII, LIII, p. 456 et seg.

en paraissent la reproduction. Bernard del Carpio est une imitation, et cette imitation on essaya de la rendre plus imposante en la faisant, à Roncevaux, triompher de son héroïque modèle. Du reste, Bernard del Carpio date de loin puisque la *Chronique générale* cite déjà plusieurs chansons de geste où il est parlé de ce guerrier. Il naquit, suivant cette chronique, de Sandias, comte de Saldaña, et de la sœur d'Alfonse-le-Chaste qui fut non roi de Castille, comme le disent les traditions espagnoles, mais roi de Léon. D'après quelques chants antiques, Bernard aurait été le fils d'une sœur de Charlemagne, enlevée par le comte de Saldaña comme elle revenait d'un pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle. « Mais cela ne peut être, ajoute l'auteur, il ne faut pas croire toutes les choses que l'on dit dans les *Cantas* (Cantares?). Et la vérité est ce que nous avons déjà conté selon ce que nous trouvons dans les histoires véridiques qu'ont faites les savants. »

Ces histoires véridiques invoquées par Alfonse X contiennent, comme on va le voir, de bien étranges allégations, des récits dans lesquels le lecteur ne trouvera plus rien de la vérité. Alfonse condamna le comte à une captivité perpétuelle et fit enfermer sa sœur dans un cloître. Quant à Bernard, il lui cacha son origine et l'éleva comme s'il était son fils. Ce n'était cependant pas à lui qu'il pensait laisser sa couronne ; il la fit offrir à Charlemagne, à condition que ce souverain l'aiderait à expulser les Mores.[1] Charles accepta la proposition d'Alfonse;

[1] F. 31.

mais le secret de ces combinaisons ayant été découvert, les grands et Bernard à leur tête firent les plus vives remontrances au roi. Celui-ci envoya des messagers pour retirer sa parole ; l'empereur, courroucé, somma Alfonse de se reconnaître son vassal. Bernard s'unit aussitôt à Marsil, roi de Saragosse, et l'empereur vint assiéger Tudela qu'il aurait prise sans la trahison de Galalon (Ganelon). Charles s'avança ensuite dans les Pyrénées, après avoir laissé comme arrière-garde une partie de son armée à Roncevaux. Alfonse, Marsil et Bernard attaquèrent cette arrière-garde, et dans un terrible combat, auquel la poésie a donné plus de célébrité que l'histoire, moururent Roland, Ancelin, Renaud de Montauban et tant d'autres illustres guerriers dont la *Chronique générale* donne les noms [1].

[1] Est-il nécessaire de rappeler au lecteur que les Espagnols n'eurent aucune part au combat de Roncevaux, et que ce fût le fait, non des Sarrazins, mais des Wascons. Peut-être cependant les Mores s'entendirent-ils avec les montagnards des Pyrénées. Ces montagnards ont conservé le souvenir de cette journée dans une rude et sanglante poésie, qu'on prétend du neuvième ou du dixième siècle et qui a été traduite dans le *Journal de l'Institut historique* (t. I, p. 176), par M. de Montglave. Cette traduction a été reproduite dans l'histoire de France de M. Henri Martin (t. II, p. 551). On peut aussi lire le *Chant d'Altabizar* dans l'*Histoire du Midi de la France*, de M. Mary-Lafon (t. II, p. 395). — Roland est cité dans une strophe de ce sauvage bardit :

« Fuyez, fuyez ceux à qui il reste de la force et un cheval. Fuis, roi Carloman, avec tes plumes noires et ta cape rouge ! Ton neveu, ton plus brave, ton chéri Roland, est étendu mort là-bas ; son courage ne lui a servi à rien, et maintenant, Escaldanac, laissons les rochers, descendons vite en lançant nos flèches à ceux qui fuient. »

Il n'y a du reste point d'autres documents contemporains sur le combat de Roncevaux que deux mentions d'Eginhard, l'une dans la *Vie de Charlemagne*, l'autre dans les *Annales*.

Charles, consterné de ce désastre, retourna en Allemagne pour y réunir de nouvelles troupes. Les uns disent, ajoute la *Chronique*, qu'il revint assiéger Saragosse, que Marsil livra une bataille cruellement disputée et dans laquelle il périt, que l'empereur prit la ville où il trouva un grand butin et qu'il se rendit ensuite en Allemagne. On dit aussi qu'il emmena avec lui Bernard et le fit roi d'Italie. « Mais, poursuit l'auteur, comme nous n'avons pas trouvé cela dans les livres antiques, nous ne l'affirmons pas. »

Bernard connut enfin le secret de sa naissance, il lui fut révélé par deux nobles dames : Maria Melendez et Urraca Sanchez.

« Et quand Bernard sut que son père était prisonnier cela lui pesa beaucoup sur le cœur, et son sang se tourna dans son corps, et il se retira dans sa chambre en montrant la plus grande douleur du monde, et il se vêtit d'habits de deuil, et il s'en fut vers le roi don Alfonse, et le roi, quand il le vit, lui dit : « Bernard, par aventure, désirez-vous ma mort ? » car Bernard avait toujours cru jusque-là qu'il était le fils du roi don Alfonse. Et Bernard lui dit : « Seigneur, je ne veux pas votre mort, mais j'ai grand chagrin parce que mon père, le comte don Sondias, gît en prison et je vous demande en grâce que vous me le fassiez rendre. » Et le roi don Alfonse, quand il entendit cela, dit : « Bernard, éloignez-vous de moi, et ne soyez jamais assez audacieux pour me dire cela, car je vous jure que, jamais de mon vivant, vous ne verrez votre père hors de prison. »

Malgré la colère du roi, Bernard recommença souvent les mêmes instances. La délivrance de son

père devint le but de tous ses efforts, de tous ses exploits, la récompense qu'il sollicitait pour ses hauts faits, le prix qu'il mettait à ses héroïques services. Le roi lui laissait espérer la liberté de Don Sandias puis trouvait toujours quelques prétextes pour la retarder. Irrité de tant de manques de foi, Bernard se révolta contre son oncle; il commença contre la royauté une lutte qui se prolongea jusque sous le règne d'Alfonse-le-Grand. On offrit enfin à Bernard la liberté de son père s'il voulait céder le château de Carpio dont la possession le rendait si formidable; il consentit avec empressement à cette proposition, mais on ne lui remit que le cadavre du comte de Saldaña. On procéda à cette lugubre restitution comme si don Sandias eût été vivant. Bernard commença à pousser de grands cris de joie et à dire:

« A Dieu! où donc est le comte don Sandias de Saldaña. » Et le roi don Alfonse lui dit: « Vous le voyez, allez le saluer puisque vous désirez tant le voir. » Et Bernard fut alors vers lui et lui baisa la main. Mais quand il la trouva froide et qu'il le vit toute la couleur noircie, il comprit qu'il était mort, et avec le chagrin qu'il eut il commença à pousser de grands cris et à mener grand deuil en disant: « Ah! comte don Sandias! vous m'avez engendré pour mon malheur! car jamais homme ne fut perdu comme je le suis maintenant pour vous, car puisque vous êtes mort et que j'ai perdu le château, je ne vois pas au monde que faire! » Et quelques-uns disent dans leurs chansons de geste que le roi lui dit alors: « Don Bernard, à présent il n'est plus

temps de beaucoup parler et je vous dis que vous sortiez incontinent de mes terres.[1] »

Pour ne pas interrompre cette histoire de Bernard del Carpio, j'ai passé divers détails que la *Chronique générale* donne sur Charlemagne, détails peu véridiques et dont il serait intéressant de rechercher les sources. Je vais les indiquer rapidement : Fol. 25. Charlemagne prend Saragosse et Pamplune qu'il démantèle ; il s'empare encore d'autres villes que les Mores lui reprennent plus tard. — Fol. 29. Le gouverneur de Barcelone livre sa ville à Charlemagne. Les Arabes la lui ravissent. — Fol. 31. Le pape Léon fait Charlemagne empereur d'Allemagne, du consentement des Romains, et l'empereur Constantin ayant fait aveugler son fils ils lui préférèrent Charles. L'empereur rédige vingt-deux chapitres de lois qu'il appelle capitulaires. Il envoie des ambassadeurs au Miramolin d'outre-mer pour régler diverses questions avec lui. Le Miramolin lui fait présent, entre autres cadeaux, du corps de saint Cébrian, évêque de Carthagène et de la tête de saint Pantaléon. — Fol. 33. Mort de Charlemagne à Aix. Elle arrive au moment où il s'apprêtait à revenir en Espagne. On lui élève un superbe tombeau sur lequel on représente toutes ses victoires. Mais dans cette partie du sépulcre qui correspondait à son expédition en Espagne, il n'y avait aucune peinture, parce que Charles n'avait pu tirer vengeance de la dé-

[1] Mariana a accueilli dans son histoire d'Espagne cette légende de Bernard del Carpio, t. II, livre VII.

faite de Roncevaux. — L'auteur prémunit ses lecteurs contre les mensonges des chansons de geste où l'on attribue à Charlemagne la prise d'un grand nombre de villes espagnoles. Il dit que le chemin de saint Jacques n'a pu être fait par Charlemagne. Quelques-uns prétendent qu'après Roncevaux Charles fit le pèlerinage de Saint-Jacques et de San Salvador d'Oviedo ; qu'à son instance Alfonse confirma les établissements de Saint-Isidore; qu'il rendit à l'empereur les prisonniers et lui fit beaucoup de présents; que revenu en France Charles obtint du pape un évêché pour chacune des églises de San-Salvador et de Saint-Jacques, mais il ne faut rien croire de tout cela, ajoute la *Chronique générale*.

La dernière partie de la *Chronique générale* commence par l'histoire du Cid. Au sujet de la chronique particulière de ce personnage, j'ai déjà parlé de cette vie qui occupe dans l'œuvre d'Alfonse X une place disproportionnée avec l'ensemble du livre. J'ai dit que la *Chronique* du Cid avait généralement été regardée comme la reproduction du récit de la *Chronique générale.* Cette reproduction offre néanmoins d'assez nombreuses variantes. Ainsi dans la *Chronique générale*, on trouve sur les premiers moments de l'exil de Ruy Dias des détails qui semblent empruntés à la chanson de geste et qui ont été passés dans la chronique particulière. A la vie du Cid succède une narration plus vraie; il s'agit d'événements moins éloignés, mieux connus. Alfonse X les raconte avec détails et son œuvre se termine par le règne et la mort de son père saint Fernand.

La *Chronique générale* n'est pas, on le voit, une source où l'histoire peut hardiment puiser, le roman s'y marie étrangement à la vérité; mais, malgré cela, ou mieux à cause de cela, elle est une œuvre très-intéressante et mériterait un plus long examen. J'ai indiqué seulement une partie de ses légendes chevaleresques et je ne me consolerai pas d'avoir été aussi bref si je ne savais qu'un peu plus loin, en traitant des romances, je rencontrerai encore plusieurs des personnages de la *Chronique générale*, que là j'aurai à m'occuper des sept infants de Lara et à reparler de Bernard del Carpio. M. Dozy a écrit une bonne page sur la *Chronique générale*, il a parfaitement démontré que ce livre, dédaigné par une certaine école, était fécond en précieux enseignements : « Rien n'est plus facile que de prouver que certaines histoires qui se trouvent dans la *Cronica* n'ont jamais eu lieu, que ce sont des fables comme l'on dit. Mais au lieu de répéter toujours cette thèse banale et de la prononcer jusqu'à satiété, comme on s'obstine à le faire, ne vaudrait-il pas mieux analyser ces récits, les caractériser, en rechercher l'origine, en tirer des conséquences dont l'histoire littéraire ne profiterait pas moins que l'histoire des mœurs. Certes, l'histoire n'est pas si grande dame qu'elle le paraît; le véritable historien ne dédaigne nullement les traditions populaires, les poëmes de quelque nature qu'ils soient. C'est là, au contraire, que se révèle le génie d'une époque, c'est là qu'il se dessine bien plus nettement, peut-être, que dans les écrits de graves et sévères historiens. Les écri-

vains qui regardent avec un œil de mépris ces récits tour à tour terribles et charmants, mélancoliques ou joyeux, me font assez l'effet de vouloir faire ressembler l'histoire du moyen âge à une de ces îles dont parlent les anciens géographes, où il n'y avait point de femmes mais seulement des hommes. Sur ces îles la vie doit avoir été souvent triste et ennuyeuse, précisément comme le serait l'histoire si on la dépouillait de ces beaux et joyeux festons poétiques [1]. »

---

[1] *Études sur l'Espagne*, p. 384.

CHAPITRE XI.

LA GRANDE CONQUÊTE D'OUTRE-MER.

Puisque l'on a contesté à don Alfonse la paternité des œuvres qui semblent le mieux lui appartenir, on devait élever des doutes sur l'origine de la *Grande conquête d'outre-mer*. Ce livre a été attribué au docte roi, mais peut-être fut-il seulement écrit d'après son ordre, peut-être même appartient-il à une époque subséquente à son règne.

Il n'existe que trois manuscrits de la *Gran conquista de ultramar :* deux à la bibliothèque nationale de Madrid, un à la bibliothèque particulière du roi d'Espagne. Un des manuscrits de la bibliothèque nationale renferme une note en caractères du quatorzième siècle, d'après laquelle ce livre aurait été traduit du français sur le désir de Sanche-le-Brave. Mais cette note qui contient deux erreurs, — elle appelle Sanche IV Sanche VI, et Alfonse X Alfonse XI, — cette note ne me paraît pas devoir inspirer grande confiance.

La première édition de la *Grande conquête d'outre-mer*, qui est devenue d'une excessive rareté, parut en 1503. Elle est précédée d'un prologue dans lequel Alfonse X, lui-même, semble prendre la parole et qui se termine ainsi : « Pour ces causes, nous, don Alfonse, roi de Castille, de Tolède, de Léon et d'Andalousie, avons ordonné de traduire l'histoire de tout le fait d'outre-mer, suivant que nous l'avons entendu lire dans les livres antiques, etc., etc. »

Cette introduction, suivant M. de Gayanyos, ne serait qu'une supercherie d'éditeur; elle se trouve en partie en tête d'un ouvrage attribué aussi au roi Alfonse et portant le titre de : *Le livre appelé les Bouchées d'or (El libro llamado Bocados de oro)*. M. de Gayanyos cite même la préface de cet ouvrage et, je l'avoue, elle me paraît offrir des variantes assez notables avec celle de la *Gran conquista*. Il serait, du reste, fort possible que le *Bocados de oro* fussent réellement d'Alfonse X, et il se pourrait que l'illustre auteur eût répété les mêmes idées, les mêmes expressions en tête de la *Grande conquête d'outre-mer* et de ces *Bouchées d'or* dont M. de Pidal a aussi parlé, mais sans toutefois en faire honneur au roi de Castille.

Si du reste Alfonse X fut l'auteur ou l'instigateur de la *Grande conquête*, cette œuvre fut évidemment modifiée par des copistes puisqu'il y est fait allusion à la destruction de l'ordre des Templiers. Quelle que soit, après tout, l'origine de ce livre, il rentre dans le sujet de nos études et nous en parlerons d'autant plus volontiers qu'il offre de grandes et visibles traces de l'influence française.

La Grande conquête d'outre-mer se compose comme fonds de l'histoire de Guillaume de Tyr, mais c'est là un livre sérieux que les historiens plus récents des croisades ont consulté avec fruit ; le livre attribué au roi Alfonse X mêle aux matériaux véridiques qu'a laissés l'auteur latin plusieurs longs et incroyables épisodes, il tourne au roman de chevalerie et apparaît comme le précurseur d'Amadis. Les deux ouvrages commencent de la même manière par des détails sur Omar, par des notions sur la situation des lieux saints avant la première croisade, par le récit des prédications de Pierre l'Ermite, mais ils s'écartent violemment l'un de l'autre en arrivant à Godefroid de Bouillon. Guillaume de Tyr dit au sujet de ce personnage illustre : « Preterimus denique studiose, licet id verum fuisse plurimorum astruat narratio, cygni fabulam, unde vulgo dicitur sementivam eis fuisse originem, eo quod a vero videatur deficere talis assertio. »

Le vieux traducteur français, dont la paraphrase a été publiée en regard du texte de Guillaume, reproduit la réserve du texte et rend ainsi ce passage : « Ge ne vos pas dire a escient ce que l'en dit por voir, quar l'en dit que il fu del lignaige au chevalier au Cygne, car c'est une chose ou il ne semble mie moult à avoir de vérité, por ce si n'en weil mie fere grant parole en ceste estoire où il n'estouvroit se voir non. »

L'auteur de la *Grande conquête*, bien loin d'imiter cette incrédulité, raconte tout au long l'étrange légende à laquelle Guillaume de Tyr ne faisait

qu'une allusion dédaigneuse. Cette légende occupe depuis le chapitre CLVII jusqu'au chapitre CLXV du premier livre de la *Gran conquista*. Nous ne nous plaignons pas du reste de cette étrange intercalation, elle pourra donner à ces pages un intérêt que n'aurait pu produire la scrupuleuse traduction de l'œuvre de Guillaume de Tyr. En effet, si la *Gran conquista* n'eût été qu'un livre de cette nature, nous nous serions borné à l'indiquer rapidement; ce n'est pas le récit d'événements connus de tout le monde qui aurait dû nous arrêter, mais nous rencontrons par bonheur au milieu de ce récit des fables étranges dont la vogue a été immense au moyen âge, et c'est d'elles que nous voulons nous occuper, c'est par elles que la *Gran conquista* devient un autre ouvrage que l'*Historia rerum in partibus transmarinis gestarum*.

Il serait assez intéressant de savoir si une imitation française de Guillaume de Tyr a offert cette bizarre confusion de vérité et de fiction, ou si l'introduction, dans la *Gran conquista*, de la légende du Chevalier au Cygne et de quelques autres épisodes romanesques est le fait de l'auteur espagnol. Je suis tenté d'adopter cette dernière opinion. Il existe beaucoup de copies de la traduction en français de Guillaume de Tyr, et d'après les savants éditeurs de cet historien : « L'identité de rédaction... est tout à fait complète sauf les différences de dialectes et sauf quelques mots oubliés ou changés par le copiste[1]. » J'ajouterai que les édi-

[1] *Recueil des historiens des Croisades*, t. II, p. 12.

teurs de l'histoire des événements d'outre-mer citent vingt-un manuscrits contenant soit la traduction, soit la traduction et la continuation de Guillaume de Tyr, et que nulle part ils ne donnent à entendre qu'aucun de ces manuscrits présente le roman du *Chevalier au Cygne*, celui de Mainet et les autres fables que contient la *Gran conquista*. Il est donc extrêmement probable que plusieurs de ces fables ont été empruntées directement à nos chansons de geste et mêlées, tant bien que mal, à l'œuvre de Guillaume de Tyr, par un compilateur espagnol.

Je parlerai d'abord du *Chevalier au Cygne*. La vogue de ce roman a été assez grande, assez durable pour que je me croie autorisé à ne pas trop en abréger l'analyse. Je donnerai ensuite quelques détails sur les origines de cette tradition, puis j'indiquerai quelques analogies, quelques rapprochements qui pourront intéresser les amateurs d'archéologie littéraire.

L'histoire raconte — c'est ainsi que commence le roman du *Chevalier au Cygne* — que dans un royaume d'Asie, il y avait un roi et une reine, nommés l'un Poplée, l'autre Gisanca. Ils avaient une fille qui s'appelait Isonberte. Celle-ci était fort belle, et de nombreux rivaux ambitionnaient sa main. Mais comme aucun d'eux ne lui plaisait, et que ses parents voulaient absolument qu'elle fît un choix, elle prit le parti de s'enfuir. Elle arriva jusqu'à un bras de mer où elle rencontra une barque attachée au rivage. Personne n'occupait cet esquif. Isonberte y monta, et sans employer ni

voiles ni rames, elle se laissa aller au hasard. Au bout de quelque temps, la barque aborda; l'infante l'amarra et sauta à terre. Elle se trouva dans une contrée sauvage et déserte. C'était dans ces lieux qu'un comte appelé Eustache, et qui était seigneur du pays, aimait surtout à chasser. Il se livrait justement à ce plaisir, et sa meute, flairant les traces de l'infante dans cette région inhabitée, se mit à la poursuivre en donnant de la voix. Isonberte, effrayée, grimpa sur un arbre, dans les branches duquel elle s'offrit aux regards du comte. Eustache l'entendit invoquer Dieu et les saints, comprit qu'elle était bonne chrétienne, et que dans cette rencontre étrange il n'y avait rien de magique. Il rassura la belle fugitive et la détermina à le suivre dans son palais, où il la présenta à la comtesse Ginésa, sa mère.

Eustache, ravi de la grâce et des charmes de l'infante, en devint bientôt tellement amoureux qu'il voulut l'épouser, et qu'il réalisa ce projet en dépit de sa mère, laquelle était fort irritée de se voir une bru dont on ne connaissait ni l'origine, ni les antécédents. Peu de temps après son mariage, le comte fut appelé par son suzerain, le roi Liconberte-le-Brave, qui avait une terrible guerre à soutenir. Le jeune époux partit le cœur plein de regrets et laissant sa femme enceinte. Celle-ci ne tarda pas à mettre au monde sept fils, et, chose merveilleuse, à mesure qu'ils naissaient un ange descendait du ciel et entourait le cou de chacun d'eux d'une chaîne d'or.

Bandoval, un chevalier en qui Eustache avait pleine confiance, écrivit aussitôt à son maître pour

lui annoncer cette paternité extraordinaire. Mais, en enivrant le messager, Ginésa réussit à s'emparer de la lettre, et y substitua une autre dépêche dans laquelle il était dit qu'Isonberte était accouchée de sept chiens, lesquels avaient tous un collier de laiton. Quoique désolé de cette nouvelle, le comte, qui aimait tendrement sa femme, ordonna que l'on gardât les chiens jusqu'à son retour; sa mère parvint encore à s'emparer de la réponse d'Eustache, et la remplaça par une lettre dans laquelle il était enjoint à Bandoval de faire périr les sept enfants et la pauvre Isonberte. Bandoval ne put se résoudre à mettre la comtesse à mort; il lui laissa la vie, et ne pouvant non plus se déterminer à faire périr les sept fils de son maître, il se contenta de les abandonner dans les bois. Une chèvre d'abord, puis un pieux ermite, prirent soin des pauvres enfants. Durant la longue absence de leur père, ils grandirent, et bientôt accompagnèrent leur protecteur dans ses courses. Un jour, le solitaire, suivi de six d'entre eux, se rendit à Châteaufort, où résidait Ginésa. La méchante femme conçut un soupçon à la vue de ces beaux jeunes gens, et comme l'ermite, ignorant tout ce qui s'était passé, n'avait nul motif de se défier d'elle, il lui conta comment il les avait trouvés. Ginésa finit par lui demander les infants, et il consentit à les lui laisser. Ginésa revint aussitôt à ses premiers projets, et ordonna le meurtre de ses petits-fils. Deux misérables, Dransot et Frongit, furent chargés du crime, mais lorsqu'ils ôtèrent aux jeunes gens leurs chaînes d'or, ceux-ci se

changèrent en de beaux cygnes et s'envolèrent. Ginésa, fort étonnée et fort irritée, ordonna à un orfèvre de lui fabriquer une coupe avec toutes les chaînes. L'artiste se mit à l'œuvre, et ayant fait fondre un des colliers, il remarqua avec surprise qu'il donnait une assez grande quantité d'or pour que l'on pût croire que tous les autres colliers avaient été employés. Cette chaîne lui suffit donc pour faire une grande coupe, qu'il remit à Ginésa, tout en gardant les cinq autres colliers. Quant aux cygnes, ils avaient gagné un étang, où leur frère, qui était resté à l'ermitage, et l'ermite lui-même, les admirèrent et jouèrent avec eux sans les reconnaître.

Cependant le comte Eustache revint enfin de sa longue guerre, et par Bandoval il apprit toute la vérité. Sa mère ne chercha à dissimuler ni ses ruses, ni sa cruauté; elle avait agi ainsi, disait-elle, pour sauver l'honneur de son fils: il était évident que sa femme était adultère. La comtesse finit par rappeler à son fils que, d'après les lois du pays, la malheureuse Isonberte devait mourir si un champion ne se présentait pour la défendre. Eustache, malgré sa tendresse pour sa femme, fut obligé de se soumettre, et il partit pour Portemise, ville dans laquelle était restée Isonberte. Celle-ci apprit avec douleur l'horrible accusation portée contre elle, et la nécessité où elle était de fournir un champion. Ce n'était pas chose facile: les uns la croyaient coupable, les autres craignaient de s'attirer la haine de Ginésa, dont la méchanceté était connue. Deux jours à peine séparaient la

jeune comtesse de l'époque fixée pour le combat, et elle n'avait pas encore de défenseur. C'était dans la nuit du vendredi. Isonberte s'agenouilla et se remit entre les mains de Dieu, elle l'invoqua avec une ferveur qui produisit un miracle.

Un ange apparut à l'ermite et lui révéla que le jeune homme, son compagnon, était le fils d'Isonberte et d'Eustache, et qu'Isonberte, lâchement accusée, allait périr si elle ne trouvait un chevalier. Il ordonna à l'ermite de transmettre ses paroles au jouvenceau et de lui enjoindre d'aller combattre pour sa mère. Le jeune homme reçut avec joie une pareille mission; il se rendit avec l'ermite à Portemise et y arriva au moment même où l'on conduisait sa mère au supplice. Il demanda au comte de combattre pour l'accusée. Eustache n'avait pas grande confiance en un champion d'un âge si tendre; il consentit cependant à la demande qui lui était faite, et le bon Bandoval alla armer le jouvenceau, tandis que le solitaire, agenouillé dans une église, priait avec ferveur pour la mère et pour le fils.

Comme on le pense bien, le champion d'Isonberte vainquit l'accusateur qu'avait suscité Ginésa, et lui trancha la tête. L'innocence d'Isonberte fut proclamée, et son sauveur, tombant aux pieds d'Eustache, lui apprit qu'il était son fils. Le comte courut annoncer cette nouvelle à sa femme dont la joie ne fut pas moins vive que celle de son mari:
« Elle fut aussitôt au jouvencel en courant et com-
» mença à l'embrasser sur la bouche, sur le visage
» et sur les yeux; à lui baiser les pieds et les

» mains et elle faisait de telles démonstrations
» qu'elle semblait folle, et tous commencèrent à
» montrer la plus grande allégresse qui puisse
» être. »

Ce bonheur fut bientôt troublé. Qu'étaient devenus les autres enfants? L'ermite raconta ce qui s'était passé, et Ginésa, interrogée par son fils, confessa la vérité. Eustache manda l'orfèvre qui avait fait la coupe et lui demanda s'il ne restait rien des colliers. L'orfèvre déclara qu'il lui restait encore cinq chaînes d'or. Il les remit à Eustache. La familiarité que les cygnes avaient montrée à l'ermite ne laissèrent plus de doute à celui-ci. Ces six beaux oiseaux étaient évidemment les fils du comte. Eustache sentit revenir l'espérance en pensant que la restitution des colliers leur rendrait leurs formes premières. Quant à la méchante Ginésa, elle fut condamnée à mourir de faim. Eustache et l'ermite se mirent à la recherche des cygnes, ils les trouvèrent, et le comte les ayant parés de leurs colliers, ils devinrent aussitôt de beaux jeunes gens. Un d'entre eux cependant conserva son plumage : c'était celui dont la chaîne avait été transformée en coupe. Le père, ses enfants et l'ermite revinrent trouver Isonberte dont la douleur fut grande quand elle vit qu'un de ses fils restait privé de sa forme naturelle.

Après avoir raconté cette reconnaissance, l'auteur trace brièvement toute la fin du roman qu'ensuite il délaye dans une longue série de chapitres. Nous nous contenterons de donner le résumé en question :

« Tous ces jeunes gens furent de très-bons chevaliers, et le comte leur père, avec leur aide, conquit beaucoup de terres et augmenta beaucoup son comté. Mais quoique tous fussent bons et valeureux en fait d'armes, celui qui combattit pour sauver sa mère fut le meilleur de tous ; il était le plus grand et le plus beau et était né le premier. Celui qui était resté cygne, dès qu'il vit sa mère, lui fût baiser les mains avec son bec, et commença à battre des ailes et à mener grande joie et à monter dans son giron, et tout le jour il ne se voulait jamais éloigner d'elle, et il était si bien apprivoisé qu'il ne mangeait qu'avec elle, et il ne s'éloignait pas des hommes, il restait volontiers avec eux, et il ne lui manquait pour être homme lui-même que le corps et la parole, car il avait bon entendement. Le jeune homme qui combattit pour sa mère eut cette grâce de Dieu Notre Seigneur, avec toutes les autres grâces qu'il avait déjà reçues, d'être vainqueur de tous les combats et de tous les défis contre les femmes dépouillées de leurs biens ou accusées comme elles ne le devaient être, et son frère qui était cygne de le conduire aux endroits ou tels combats et accusations avaient lieu. Et pour cela il eut nom le Chevalier au Cygne et ainsi l'appelait-on dans toutes les terres où il allait combattre, et on ne l'appelait pas autrement que Chevalier au Cygne. Il eut cependant un autre nom quand on le baptisa, car sa mère lui fit donner celui de Popleo, qui était aussi le nom de son aïeul, père de sa mère. Mais comme Dieu lui avait fait cette grâce et lui avait donné ce cygne son frère pour conducteur et pour guide, jamais il ne voulut qu'on l'appelât autreque le Chevalier du Cygne. Et quand ce cygne le conduisait, ils allaient dans un petit bateau en cette manière. Ils prenaient ce bateau et le mettaient en la mer qui était tout près de la terre où leur père avait son comté, et dès qu'il était à la mer on attachait au bateau une chaîne d'argent très-bien faite et on mettait

au cou du cygne un collier de cuivre, et le chevalier portait son écu, le fer de sa lance et son épée, et un oliphant à son cou, et de cette sorte le cygne le menait en suivant les bords de la mer jusqu'à ce qu'ils arrivassent à quelques-uns des fleuves qui parcouraient les pays où le chevalier avait à combattre. Et ainsi le conduisit le cygne jusqu'à l'endroit où le fleuve Rhin se jette dans la mer, et ils remontèrent le fleuve tant qu'ils arrivèrent à une ville qui est de l'empire d'Allemagne, et qu'on nomme Mayence. (Dans le récit détaillé qui suit, cette ville est appelée Nimègue, comme dans la plupart des romans sur le même sujet). Et là combattit ce Chevalier du Cygne contre un duc de Saxe, qu'on nommait Rainer, pour une accusation faite contre une duchesse qu'on appelait Catalina et qui était duchesse de Bouillon et de Lorraine. Et cette accusation fut faite parce que ce duc Rainer détenait tout le duché de cette duchesse. Et le combat eut lieu près de cette ville de Mayence, devant l'empereur d'Allemagne; et le chevalier vainquit et tua ce duc Rainer, et pour cela cette duchesse Catalina toute sa terre recouvra, selon qu'on le raconte plus loin dans cette histoire. Et pour cette raison, l'empereur donna pour femme au Chevalier du Cygne une fille qu'avait cette duchesse et qu'on nommait Béatrix, et elle était parente de l'empereur, et il se maria avec elle à cette condition que jamais elle ne lui demanderait comment il avait nom ni de quel pays il était, et ce Chevalier du Cygne eut de cette Béatrix une fille qu'on appela Ida, et la duchesse Catalina, quand elle vit que sa fille était mariée avec ce chevalier qui lui avait fait ravoir son bien, donna les duchés à sa fille et se fit religieuse. Et ce Chevalier du Cygne fut appelé duc à cause de sa femme la duchesse Béatrix. Et il vécut avec elle dans les duchés bien seize ans très-heureux et très à son plaisir, jusqu'à ce que sa femme lui demanda comment il avait nom et de quel

pays il était. Et pour lors il eut à s'éloigner d'elle, et le cygne vint vers lui et l'emmena comme il l'avait amené, et il le conduisit où il l'avait pris, et il vécut avec son père jusqu'à ce qu'il mourut. Et sa fille fut mariée au comte de Boulogne, qui avait nom Eustache, et ce comte eut d'Ida trois fils: Godefroy (Godufre), et Eustache, et Baudoin, qui allèrent outre-mer, et fut Godefroid, l'aîné, roi de Jérusalem, selon que le conte l'histoire. »

Après ce sommaire placé avec assez peu d'art au milieu du roman du *Chevalier du Cygne*, l'auteur de la *Gran conquista* passe au récit détaillé de faits auxquels il vient d'enlever la plus grande partie de leur intérêt par une analyse fort intempestive. On voit dans cette narration prolixe les guerres que le Chevalier du Cygne eut à soutenir contre les Saxons dont il avait tué le duc et qu'après des chances diverses il finit par dompter. On voit encore qu'au moment de quitter Béatrix, son époux lui laissa son oliphant qui était entouré de cercles d'or et de pierres précieuses. Plus tard cet oliphant fut enlevé d'une manière extraordinaire. Un grand incendie se déclara dans le palais où il était conservé et tout à coup un cygne s'abattit dans les flammes qui le respectèrent, puis s'envola du milieu des décombres en emportant la précieuse trompe dont il n'est plus autrement parlé. A cet épisode, trop longuement conté, succède le récit de faits relatifs à Godefroid. La femme d'Eustache fut, dès leur bas-âge, avertie des hautes destinées de ses enfants.

Un jour que le comte entra, elle ne se leva pas pour le recevoir; appelée par lui, elle ne quitta

point sa place, et comme son mari s'irritait de cette manière d'agir, la comtesse, lui montrant ses trois fils qu'elle avait sous son manteau, lui dit qu'autrefois elle se levait à son arrivée, mais qu'elle ne le devait plus faire ne pouvant déranger des personnages plus considérables que lui. Après cette anecdote que raconte aussi Guillaume de Tyr [1] et que l'on retrouve dans notre vieux poëme, les *Enfances de Godefroid,* l'auteur de la *Grande conquête d'Outre-Mer* rapporte les premières aventures du héros que le Tasse devait chanter. Godefroid continua la mission que s'était donnée son illustre aïeul et tua, dans un combat singulier, Guion de Montfaucon qui s'était injustement emparé de la seigneurie d'une noble damoiselle. Remarquons-le, on rencontre dans Guillaume de Tyr un épisode analogue et qui, nous le croyons, n'a d'autre fondement que des traditions romanesques, c'est le combat de Godefroid contre Raoul de Saxe [2]. Revenons un instant encore à l'aventure racontée dans la *Gran conquista:* « Quand la damoiselle vit que grâce à Godefroid de Bouillon elle avait recouvré sa terre, elle tomba à ses pieds et lui dit que d'elle et de ce qu'elle avait il fît à sa volonté et lui répondit qu'il la remerciait beaucoup, mais qu'il n'avait combattu ni par amour de femme, ni par convoitise de terres, mais seulement pour Dieu et pour le bon droit qu'il croyait fermement qu'elle avait; puisqu'elle était rentrée

[1] Livre IX, ch. VII.
[2] Livre IX, ch. VIII.

dans ses biens, il ne demandait pas plus et avec cela il était payé. »

Il nous semble que ces quelques lignes offrent le germe d'un épisode d'Amadis, des services que ce preux chevalier rend à Briolanja et de la reconnaissance sans limites de cette belle princesse. (*Amadis*, libro primero, cap. XLII.)

La *Gran conquista* contient encore le récit d'autres prouesses de Godefroid, puis l'auteur ajoute : « Beaucoup d'autres exploits et hauts faits fit le duc Godefroid, que l'on ne peut mettre par écrit, parce que cela allongerait trop ce que l'on a à dire sur les faits des pays d'outre-mer, mais par ce que vous avez ouï vous pouvez bien entendre que c'était un homme puissant. » La fiction si invraisemblable dont nous venons de parler est restée mêlée à l'origine de la maison de Clèves, comme la légende de Mélusine, dont le mari — vague réminiscence de la fable de Psyché — fut aussi curieux que la femme du Chevalier au Cygne, est resté mêlée à la généalogie de la famille de Lusignan. La tradition, qui fait le sujet de cet article, paraît venir du nord ; on la retrouve en Angleterre, en Irlande, en Hollande, où elle devint tout à fait populaire [1], en Allemagne, où elle alimenta divers contes et où elle semble avoir fait sa première apparition vers le commencement du treizième siècle. Dans le *Lohengrin* (publié par F. Glockle et Goerres, Heidelberg, 1813), le fils de Parceval

[1] *Le Chevalier au Cygne*, par le baron de Reiffenberg, p. VII, IX, etc.

s'embarque dans une nacelle aérienne traînée par un cygne pour aller défendre Elsany, princesse de Brabant, contre un calomniateur. « Sorti vainqueur d'une lutte dangereuse, il obtient la main de la princesse, mais lui impose la condition de ne jamais s'enquérir de son nom. Il prête ensuite l'appui de son bras à Henri-l'Oiseleur, duc de Saxe, qu'il assiste en Allemagne contre les Sarrasins et qu'il fait couronner empereur. Il revient couvert de lauriers auprès de la fidèle Elsany et, ne pouvant résister à ses larmes, finit par lui révéler son nom. Mais aussitôt reparaît le cygne qui lui annonce qu'il est roi du Saingral. Il monte sur la nacelle magique, il s'éloigne fidèle à son devoir; mais à peine s'élève-t-il dans les airs qu'Elsany tombe morte de douleur[1]. »

En France, cette merveilleuse légende a été plusieurs fois redite. Le roman de *Dolopathos*[2] contient un récit qui ne diffère pas essentiellement de celui de la *Gran conquista.*

Un chevalier rencontre près d'une fontaine une belle fée dont il fait sa maîtresse, puis sa femme en dépit de sa mère. Celle-ci remplit exactement le même rôle que Ginésa; mais le chevalier prend sa femme en haine et la fait enterrer jusqu'à la poitrine. La malheureuse fée resta ainsi sept ans, au grand détriment de ses charmes. Les enfants — six fils et une fille — qui étaient nés avec des chaînes d'or au cou — abandonnés dans un bois,

[1] Eichhoff, *Tableau de la Littérature du nord*, p. 350.
[2] Coll. Jannet, p. 319.

y avaient été élevés par un vieillard, un philosophe. Un jour, en chassant, leur père les aperçut. Il parla d'eux à sa mère; frappée de cette rencontre, celle-ci apprit du serviteur à qui elle avait confié le soin de tuer ses petits-fils, qu'il n'avait pas obéi, et elle lui enjoignit de les faire périr et de lui rapporter leurs colliers d'or. Le serviteur trouva les enfants qui jouaient près d'un étang où six d'entre eux se jetèrent après avoir pris la forme de beaux cygnes et laissé leurs chaînes sur la rive. Le serviteur s'empara des chaînes et voulut prendre aussi le collier de la petite fille qui était restée au bord de l'eau, mais elle réussit à s'enfuir. Un orfèvre, chargé de faire une coupe avec les six chaînes, ne put parvenir à les briser et fit la coupe avec de l'autre or Cependant les cygnes s'abattirent dans un lac voisin du château de leur père qui prenait grand plaisir à les voir. Il eut plus de plaisir encore à causer avec leur sœur qui venait souvent au château. Aux paroles et surtout au collier de cette petite fille, la mère du chevalier comprit qui elle était. La méchante femme ordonna à son complice de frapper la pauvre enfant, mais le père de celle-ci intervint à temps, le serviteur terrifié tomba à genoux et avoua tout. La vieille fut enfouie dans le trou même où elle avait tant fait souffrir sa bru. L'orfèvre rendit les colliers et les cygnes reprirent la forme humaine, excepté l'un d'eux dont la chaîne avait été altérée par l'ouvrier. Ce cygne accompagna toujours un de ses frères et ce frère ;

Ce fut li chevaliers au cygne
Qui proz fut et de grand savoir,
Et cil fut li cygnes por voir
Qui les chaines d'or avoit
A col, de coi la nef traioit
Où li chevaliers armez iere
Qui tant fut de bone manière
Puis tint de Bouillon la duchiet.

L'histoire du Chevalier au Cygne se retrouve encore dans une série de vieux poëmes relatifs à Godefroid et à la première croisade. Ces poëmes forment cinq branches qui ont été soigneusement analysées dans l'histoire littéraire de la France (tome XXII) et qui sont intitulées : 1° *Antioche*, 2° *Jérusalem*, 3° *les Chétifs*, 4° *Hélias*, 5° *les Enfances de Godefroid de Bouillon*. La première de ces branches, dans l'ordre de la narration, est celle d'*Hélias le Chevalier au Cygne;* mais par sa date elle semble moins ancienne que les autres. Dans une première version sur le même sujet et plus antique que celle dont on a rattaché les fictions à l'histoire des croisades, c'est le roi Lothaire qui rencontre à la chasse une fée du nom d'Elioxe; il l'épouse et elle met au monde sept enfants qu'une méchante belle-mère prétend être sept dragons qui, suivant elle, se sont envolés. Le roman continue ensuite, à peu de chose près, comme le conte de Dolopathos. M. Ticknor [1] paraît croire que l'épisode du Chevalier au Cygne fut intercalé dans la

[1] *Historia de la litteratura Española trad. al. Castellano*, t. I, ch. III, note 25.

Grande conquête, fort postérieurement à la rédaction primitive de ce livre. Rien ne nous semble autoriser une telle supposition. Au temps d'Alfonse X, cette légende était assez répandue pour que ce roi ait pu en avoir connaissance.

Le poème d'Hélias se rapproche beaucoup de la donnée de la *Gran conquista*, mais les noms des personnages sont différents. Le père des cygnes, qui est roi de l'Ile-Ferme (dans Amadis on retrouve aussi ce nom, l'*Ile-Ferme*) s'appelle Euriant; la mère de celui-ci, Matabrune; le champion de cette dernière, Macaire (nom qu'au moyen âge on donnait souvent aux personnages chargés de rôles odieux); le Chevalier au Cygne, Hélias au lieu de Poplée; sa mère, Béatrix et non plus Isonberte.

Cette Béatrix avait soutenu, en voyant passer une femme avec deux jumeaux, qu'elle devait être coupable d'adultère; les sept enfants qui naquirent à Béatrix furent donc comme un châtiment de ce propos imprudent. Dans le lai de Frene,[1] une châtelaine manifeste un soupçon pareil, et en est punie en accouchant à la fois de deux filles. A l'origine de la maison de Porcelet on rencontre aussi une tradition à peu près semblable et qui peut-être se rattache au roman du *Chevalier au Cygne*. Wulson de la Colombière la raconte dans sa *Science héroïque*[2], mais avec une naïveté d'expression que

[1] *Poésies de Marie de France*, t. I, p. 159.
[2] Page 278.

nous ne pouvons reproduire ici. Une dame de cette noble et ancienne famille, étant enceinte, rencontra une pauvre mère allaitant deux jumeaux, et lui adressa des paroles outrageantes. Celle-ci pria Dieu de punir son accusatrice en lui donnant autant d'enfants qu'une truie, qui était là, avait de petits. « Ensuite de quoy, — continue La Colombière, — cette dame, quand elle fut à la fin de son terme, accoucha d'autant d'enfants comme la truie avait de cochons, lesquels enfants furent tous baptisés et vécurent longtemps, et nonobstant beaucoup de dangers qu'ils coururent, devinrent tous grands personnages, et prirent pour leurs armes cette truie, laquelle leurs successeurs ont conservée jusqu'à présent. » Dans le romance d'Espinello on trouve quelque chose de cette donnée sur laquelle, renchérissant encore, un romance du seizième siècle [1] raconte comment une princesse d'Irlande expia un jugement téméraire par la naissance de trois cent soixante fils. Enfin, dans les contes publiés par les frères Grimm [2], on remarque quatre ou cinq fois la répétition d'une anecdote du même genre qui, dans plusieurs récits, se rattache à l'histoire du Chevalier au Cygne. Un de ces récits offre à peine des différences avec le roman français, les noms des personnages sont même identiques. Deux autres légendes ne renferment pas le commencement de la fiction dont nous avons donné

[1] *Romancero general* de Duran, t. II, p. 392.

[2] *Traditions allemandes* par les frères Grimm, tr. par M. Theil, t. II, p. 280, 345, 372, 375, 436.

l'analyse, ils parlent seulement de l'arrivée d'un chevalier guidé par un cygne, de son combat contre un chevalier félon, de son mariage avec l'infortunée que ce chevalier accusait à tort, et enfin de sa fuite quand sa femme insista pour savoir qui était son époux.

On aperçoit encore des réminiscences de la fable qui nous occupe, dans bien d'autres œuvres. Dans un miracle de Notre-Dame [1] une mère persuade à son fils, le roi Thierry, qu'Osanne, sa femme, est accouchée de trois chiens. Thierry ordonne sa mort, mais ceux qu'il a chargés du meurtre abandonnent Osanne sur la mer. Plus tard, Thierry reconnaît la vérité et retrouve sa femme et ses enfants. Giovanni Fiorentino a aussi écrit une nouvelle sur un sujet semblable [2] : Dionise, fille du roi de France, fuit sa patrie et un amant qui lui déplaît; elle arrive en Angleterre et se réfugie dans un couvent dont la tante du roi de ce pays est abbesse. Le roi voit Dionise, l'aime et l'épouse, quoiqu'elle se fasse passer pour la fille d'un bourgeois de Paris. Le prince est éloigné par une guerre, et pendant son absence sa femme met au jour deux fils. La reine-mère, comme la Ginesa de la *Gran Conquista*, enivre le courrier porteur de la lettre dans laquelle on annonce au roi cette bonne nouvelle, et lui remet une autre missive où l'on raconte au roi qu'il est père de deux monstres. Le roi répond que l'on prenne soin d'eux et de

[1] *Théâtre français au moyen âge*, p. 551.
[2] *Novellieri italiani*, t. I, p. 254.

sa femme. La reine-mère substitue à cette lettre un ordre de faire périr Dionise et ses enfants. Ceux à qui l'on confie l'exécution de cet ordre, se contentent d'embarquer la jeune reine et ses fils. Elle arrive en Italie. Une croisade amène à Rome le roi d'Angleterre, qui retrouve là sa femme et découvre toute la vérité.

Un autre ouvrage italien, *li Reali di Francia,* contient un épisode [1] qui a de l'analogie avec la donnée dont nous nous occupons. Dusolina, devenue après bien des aventures la femme de Fioravante, ne veut pas faire l'aumône à une pauvre femme sur laquelle la naissance de deux jumeaux lui inspire d'injustes soupçons. Elle-même accouche ensuite de deux fils, et sa belle-mère l'accuse d'adultère. Pour donner plus de poids à son accusation cette méchante femme, pendant que sa bru dormait, enferme avec elle un jeune homme puis va chercher son fils. Celui-ci tue l'amant prétendu et veut aussi faire périr Dusolina et ses enfants; mais elle invoque la Vierge, et toutes les tentatives de meurtre échouent. La belle-mère s'écrie que sa bru sait faire les sept arts d'enchantement et qu'il n'y a pas de miracle. On livre Dusolina à l'épreuve du feu; elle en sort triomphante, son innocence est reconnue. La fin de cet épisode rappelle beaucoup la légende d'Oliva que M. Wolf a publiée dans ses recherches sur Sibille. Milon ayant vu repousser son amour endort Oliva à l'aide d'un narcotique et place près d'elle un hideux char-

[1] *Li reali di Francia,* p. 180.

bonnier; il avertit son maître Hugon. Hugon entre dans la chambre de sa femme, tue le charbonnier et veut aussi massacrer Oliva. Elle proteste qu'elle n'est pas coupable et offre de se soumettre aux épreuves les plus terribles. Milon dit que cela ne prouverait rien parce qu'elle est sorcière. Après divers incidents justice est enfin rendue à la femme calomniée et à son accusateur [1].

Musæus, dans ses jolis contes, a une histoire sur des femmes changées en cygnes. Un autre de ces récits, *Ondine*, où une mère est accusée d'avoir fait périr ses enfants, présente encore de la ressemblance avec les *Six Cygnes*, conte dérivant de la tradition qui fut l'objet de cet article et qui a été inséré, par les frères Grimm, dans un recueil destiné au jeune âge. — Une légende de la Normandie pourrait avoir une origine commune avec la fiction qui tant de fois a été redite. Quand les Normands s'emparèrent de la Neustrie, les filles du châtelain de Pirou, qui était un grand magicien, se changèrent en oies sauvages. « Les bonnes gens du pays disent que ce sont ces oies-là qui tous les ans reviennent faire leur nid dans cet admirable château. J'ai connu — continue Vigneul Marville à qui nous empruntons cette citation — un vieux gentilhomme bas-normand qui disait qu'étant enfant il avait appris à lire dans une très-ancienne chronique qui rapportait que, quand il naissait un garçon dans l'illustre maison

[1] *Ueber die beiden wiederaufgefundenen niederlædischen Volksbücher*, S. 86.

de Pirou, les mâles de ces oies parraissaient revêtus de plumes grises, mais que quand c'était une fille, les femelles en plumes plus blanches que neige prenoient la droite sur les mâles[1]. »

Il serait facile de mentionner beaucoup de situations romanesques qui, par des points différents, rappellent l'histoire du Chevalier au Cygne. — Doon de Mayence, échappant à la mort que lui réservait le perfide Archambaut, rencontre un ermite qui n'est autre que son père, et sur ses ordres, lorsqu'il a atteint l'âge de quinze ans, il va se déclarer le champion de la comtesse de Mayence, sa mère, qu'Archambaut accusait d'avoir fait périr son mari. Doon, bien entendu, est vainqueur. Dans cette chanson de geste, qui vient d'être publiée, on rencontre d'ailleurs une mention spéciale du Chevalier au Cygne. A propos du mariage de Flandrine et de Doon, le poète parle de leur glorieuse postérité où figure Godefroid de Bouillon:

Le chevalier o chisne fu pour li combatans
Quand il sa fille prist, dont il ot III enfans.
Godefrei en sailli, qui puis fu roy puissans
Là en Jerusalem, outre les mescréans[2].

Dans la chanson de geste de *Gaufrey*, fils de Doon, on revient encore sur cette généalogie. On y voit que de Doon descendait le Chevalier au Cygne:

[1] *Mélange d'histoire et de littérature*, p. 124.
[2] *Doon de Mayence*, publié par M. A. Pey, p. 242.

I roi fut le IXe qui ot a nom Péron
Pere fu Oriaut, qui fu de grand renon
Et puis ot VII enfans tous d'une nation:
Le chevalier au cygne o li cinq compengnon,
Et une gentil dame qui fu de grand renon
De chu lignage fut Godefroi de Billon[1].

Une partie de la fiction du Chevalier au Cygne offre encore des analogies avec la *Tour d'Armor*, ballade bretonne où une jeune femme est accusée d'adultère par sa belle-mère; avec le premier romance de Gaiferos, qui devait mourir par ordre de son beau-père et qui fut abandonné dans une forêt; avec l'histoire de Berthe au grand pied, qui fut aussi abandonnée par les misérables chargés de la tuer; avec la légende de Geneviève de Brabant; avec les romances de Claudio et de doña Margarita; avec le roman de Valentin et Orson; avec le roman d'Isaïe-le-Triste; avec celui d'Amys et d'Amile... Enfin dans l'ermite qui élève Esplandian, le fils d'Amadis, peut-être découvrirait-on quelque ressemblance avec le solitaire qui prend soin des enfants cygnes. Dois-je parler ici de l'œuvre d'une femme auteur jadis presque célèbre et presque oubliée aujourd'hui? *Les Chevaliers du Cygne*, de Mme de Genlis, ne se rattachent guère que par leur titre à la fiction dont il s'agit dans ces pages; c'est seulement dans une note de ce roman que l'on retrouve la trace des légendes que j'ai rappelées. Plutôt donc que de m'arrêter devant ce livre moderne, facile à trouver et dénué

[1] *Gaufrey*, p. 4.

d'ailleurs de tout espèce de mérite, je préférerais continuer des rapprochements comme ceux que je faisais tout à l'heure, mais je me suis trop éloigné de mon sujet. Occupé à signaler les imitations plus ou moins certaines qui ont été faites du *Chevalier au Cygne*, j'ai perdu de vue cette histoire elle-même et omis de parler du texte qui a été publié en 1846, par M. le baron de Reiffenberg.

Ce texte se compose de 3476 vers ; plus moderne que la branche des poèmes sur la première croisade, qui contient les aventures d'Hélias, il n'offre pas de grandes différences avec cette branche. Les noms des personnages sont à peu près pareils dans l'une et l'autre version. Dans celle qu'a publiée M. de Reiffenberg, Hélias est le père et non l'aïeul de Godefroid. Il se fait moine après avoir quitté sa femme, qui veut aussi connaître qu'elle est l'origine de son époux. M. de Reiffenberg a donné pour escorte au texte qu'il a mis au jour de savantes et quelquefois de trop minutieuses recherches. Il a rapporté dans un appendice diverses transformations ou reproductions de la légende du Chevalier au Cygne, mais l'Espagne ne lui a fourni qu'une citation assez insignifiante, elle est tirée de la *Historia de los reyes Godos, por Julian de Castillo*. C'est le récit de l'accusation portée à tort contre la duchesse de Lorraine par le méchant Lembrot, épisode qui figure dans les romances de don Rodrigue et qui n'a réellement point de rapport avec le Chevalier au Cygne.

Le metteur en œuvre des matériaux si divers qui composent la *Gran Conquista* mêle encore

d'autres éléments romanesques à l'histoire de Guillaume de Tyr. Il intercale dans le second livre des *Traditions carlovingiennes* qui vont nous arrêter quelques instants.

L'auteur espagnol, redisant les hauts faits de Folquet Ubert de Chartres, part de là pour dire que ce Folquet descendait de Mayugot qui éleva Charlemagne, et à ce propos il se met à raconter toute l'histoire de Berthe au grand pied. Comme sa version ne ressemble tout à fait ni à celle du vieux roman français, ni à celle des *Reali di francia*, nous en donnerons une courte analyse[1].

Berthe, fille de Blanchefleur et de Flores, roi d'Almeria, en Espagne, est destinée à devenir l'épouse de Pépin; mais sa gouvernante la change contre sa propre fille, à laquelle elle ressemblait un peu, et comme Berthe irritée accusait celle-ci de supercherie, la fausse Berthe accusant à son tour la véritable de lui manquer de respect, la livra à deux écuyers avec ordre de la tuer et de lui rapporter son cœur. Les misérables reculent devant un tel crime, attachent la reine à un arbre et rapportent, à la prétendue femme de Pépin, le cœur d'un chien.

Berthe est rencontrée par un garde-chasse du roi et lui raconte ce qui s'est passé; le garde la conduit chez lui et recommande à sa femme et à ses filles d'avoir pour elle les plus grands égards. Il arriva que Pépin alla un jour chasser dans la

[1] *La Gran Conquista de Ultramar*, lib. seg., cap. XLIII, p. 175.

forêt que gardait cet homme et qu'il vint loger et dîner chez lui. Frappé de la beauté de Berthe, qu'il croyait la fille de son hôte, il demanda à celui-ci de la lui amener à la nuit et Berthe conçut un fils qui fut Charlemagne.

Pépin avait eu de la fausse Berthe Maufre et Carlon, et leur partagea ses états sans se douter des intrigues dont il était le jouet. Elles allaient pourtant être découvertes. Le roi Flores étant mort, sa veuve se décida à venir en France, ayant l'intention de laisser ses états à son gendre. La nouvelle de son arrivée remplit de crainte la perfide gouvernante et sa fille. Celle-ci feignit une maladie qui, disait-on, l'empêchait de recevoir Blanchefleur, dont la vue lui aurait causé trop d'émotion. La reine d'Almeria insista tellement qu'il n'y eut plus moyen d'éviter de l'admettre dans la chambre de la prétendue malade, mais on lui dit que sa fille avait les yeux si faibles qu'elle ne pouvait souffrir aucune lumière. Blanchefleur soupçonnant une imposture, demanda à juger de la maladie en palpant le corps de la reine, et il fallut bien y consentir. Or, Berthe, qui du reste était fort belle, avait cependant un défaut de conformation, les deux doigts du milieu de chacun de ses pieds n'étaient pas séparés. Blanchefleur reconnut qu'on la trompait, tira l'audacieuse intrigante de son lit et poussa des cris qui amenèrent Pépin. Cette scène fut suivie de la découverte de la vérité avouée par les deux femmes, par leurs écuyers, par le garde-chasse et par la vraie Berthe, qui remonta au rang suprême.

Dans la version française, Floire et Blanchefleur sont les souverains de la Hongrie. Berthe, comme Iseult, mais par des motifs tout contraires, par un sentiment de pudeur, redoute la première nuit des noces. Alise, la fille de sa gouvernante Margiste, lui propose de la remplacer, tout comme le fait Brangien, dans les récits de la *Table Ronde*. Ici il y a encore une ressemblance avec le passage du roman de Tristan. Iseult, craignant une indiscrétion, décide la mort de Brangien qui est abandonnée dans une forêt. Mais c'est Alise qui accuse Berthe de tentative d'assassinat et qui ordonne sa mort. Berthe, après diverses aventures, est accueillie dans la maison d'un brave homme appelé Simon et à qui elle cache son rang et son nom.

Pépin a deux fils d'Alise, Reinfroy et Henri. A peu près comme dans le texte espagnol, Blanchefleur reconnaît qu'Alise n'est pas sa fille parce que Berthe a un pied plus long que l'autre. En chassant dans le Maine, Pépin rencontre une jeune fille avec laquelle il veut badiner. Pour le forcer au respect, elle lui dit qui elle est et n'est autre que Berthe. Elle s'enfuit, sans avoir reconnu son mari, dans la maison de Simon où Pépin la suit, et c'est là que tout s'explique[1].

Le récit des *Reali di Francia* ne diffère que très-peu de la version française. Chassant dans une forêt du Maine, le roi Pépin demande asile à un

[1] Outre la *Bibliothèque des romans*, on peut lire sur Berthe au grand pied un passage du livre de M. Leroux de Lincy: *Les Femmes célèbres de l'ancienne France*, t. I, p. 130.

chasseur appelé Lambert. Il admire la grâce d'une fille prétendue de ce Lambert et finit par demander à celui-ci ce que dans la narration espagnole il demande au garde-chasse; mais Lambert ne veut pas que sa maison soit le théâtre de semblables hontes, c'est dans un char garni de feuillages et sur la rive du Maine que Pépin et Berthe passent la nuit. Durant cette nuit la reine se fait reconnaître de son mari. Quant au fils qui naquit de cette rencontre, Pépin voulut qu'en souvenir du char et du Maine on le nomma *Char-Maine*[1].

C'est l'histoire de ce *Charmaine*, Charles Mainet, que l'auteur de la *Gran Conquista* s'amuse à raconter à la suite du roman de Berthe.

Pépin mourut avant d'avoir pu laisser ses affaires en ordre. Les deux fils qu'il avait eus de la fausse Berthe se trouvèrent dans une position bien plus brillante que le jeune Charles. Mais celui-ci eut le bonheur d'être élevé par deux chevaliers de haut mérite, le comte Morant de Riviere (*Morante de Rivera*) et Mayugot de Paris[2].

Il régnait entre les trois enfants de Pépin une grande désunion, et un jour que l'on se livrait à des fêtes guerrières, auxquelles l'auteur espagnol donne le nom de *Table Ronde* — jeux belliqueux qui, dit-il, étaient en vogue autrefois en France, en Allemagne et en Angleterre et dont on retrouve aussi le nom dans un de nos fabliaux — un jour donc, qu'après le tournoi on devait se réunir

[1] *Li Reali di Francia*, libro VI, p. 378-399.
[2] *La Gran Conquista*, p. 178.

dans un grand festin, Maufre et son frère, appelé ici Eldoïs, obligèrent Charles à porter le paon sur lequel les preux avaient coutume de faire tant de vœux héroïques. Charles porta l'oiseau, non sur un plat, mais avec sa broche, et ayant été insulté par ses frères il fit de ce paon embroché une arme terrible et en frappa rudement Eldoïs. Il s'ensuivit une mêlée à laquelle prirent part les chevaliers de Morant et de Mayugot, et Charles se décida, à la suite de cette scène, à se rendre près du duc de Bourgogne. Le duc craignit de s'exposer à la haine des deux bâtards, et d'après l'avis de ses prudents gouverneurs, le jeune prince songea à se retirer dans le royaume que son grand-père et sa grand'mère avaient eu en Espagne. Mais, chemin faisant, il apprit que ce royaume était tombé au pouvoir des Sarrasins. Il offrit alors, sous le simple nom de Mainet (Maynete), ses services au roi more de Bordeaux. Sa renommée, celle de Morant, de Mayugot et des autres chevaliers qui l'accompagnaient, ne tarda pas à franchir les Pyrénées.

Dans ce temps-là, Hixem, roi de Tolède, soutenait une terrible guerre contre le roi de Cordoue et le roi de Sarragosse, qui tous deux voulaient épouser sa fille, la belle Halia. Hixem se détermina à recourir aux braves Français dont il entendait célébrer les prouesses. Ils se rendirent donc à Tolède.

Le cruel Abrahim, roi de Sarragosse, ne tarda pas à venir de nouveau demander brutalement la main d'Halia. Prévenu de son arrivée, Morant ne voulut pas risquer la vie de Mainet, il l'enferma

dans le palais que le roi de Tolède lui avait assigné pour logement et qui était voisin de celui de l'infante Halia, et s'en alla avec ses hommes à la rencontre d'Abrahim. Mainet, exaspéré par sa captivité, poussa des cris de rages, maudissant l'heure où il était né, pleurant son père et sa mère et dévoilant, dans des paroles sans suite, quelle était sa haute position.

« Elle voyait bien tout cela par sa fenêtre, Halia, la fille du roi de Tolède, et d'un côté cela lui pesait parce qu'elle voyait la douleur de Mainet, et de l'autre cela lui plaisait parce qu'elle l'entendait dire quel était son lignage, et qu'elle entendait bien que c'était un homme de noble sang, et outre cela, elle le voyait avec grand plaisir, parce qu'il était jeune et très-beau et il lui semblait que ce serait là un mariage meilleur que tout autre qu'elle aurait pu avoir, si ce qu'il disait était la vérité, et après qu'elle l'eut regardé quelque temps, elle eut pitié et il lui parut si bien qu'elle oublia son père et sa loi, et avec une gouvernante elle descendit de la tour où elle était et fut à la porte de la chambre où Mainet était enfermé et appela pour qu'il ouvrit, et lui il demanda qui était là, et elle lui dit qu'elle était une damoiselle et qu'elle venait fort pour son profit, et lui demanda si elle était de France ou de quel pays elle était naturelle, et elle répondit qu'elle était de Tolède, fille du roi de Tolède avec lequel lui vivait. Alors Mainet lui dit que puisqu'elle était d'une autre loi, qu'il ne pouvait comprendre quel projet lui pouvait venir. Elle répondit que cela lui paraissait bien paroles d'enfant; que si il savait quelle bonne chance lui pouvait venir par elle, il ne dirait pas ce qu'il disait, et lui pria beaucoup pour qu'elle lui apprit quelle bonne chance pouvait venir par elle, et elle lui dit que jamais sans son aide

il ne sortirait de là, mais que s'il voulait promettre qu'il se marierait avec elle, elle le ferait sortir de là et lui donnerait armes et cheval pour qu'il pût aller secourir ses vassaux qui étaient au combat; elle ajouta qu'elle se ferait chrétienne par amour de lui et qu'elle lui donnerait la plus grande partie des trésors qu'avait son père. Quand Mainet entendit cela il s'en réjouit dans son cœur et demanda qu'elle lui ouvrît la porte, car lui ne la pouvait ouvrir, et elle envoya quérir toutes les clés que l'on put trouver et elle les essaya tant qu'elle ouvrit la porte et entra; quand Mainet la vit si belle et si richement vêtue, cela lui plut beaucoup et ils se firent serment[1]. »

La belle infante fit ensuite donner à Mainet des armes et un cheval, et il se rendit sur le lieu du combat. Il y arriva à propos, car le roi de Sarragosse avait le dessus. Mainet se précipita au-devant de lui et lui porta de tels coups qu'il lui coupa un bras, puis l'autre bras, puis la tête. Avec le premier bras était tombée la fameuse Durandale (Durandarte) dont Mainet s'empara. Cet exploit donna la victoire aux chevaliers du roi de Tolède, et Mainet, ayant attaché la tête d'Abrahim à l'arçon de sa selle, se dirigea vers la ville. Mayugot le rejoignit, désirant savoir quel était ce hardi chevalier. Mainet garda d'abord le silence, puis il éclata en reproches sur sa captivité et déclara qu'il se voulait faire More. Mayugot, désolé, menaça de se tuer, et le jeune prince, repentant de sa colère, l'embrassa et conta ce qui s'était passé entre lui et Halia. Mayugot et Morant furent effrayés de l'amour

[1] P. 182.

naissant de Mainet et essayèrent de brouiller leur élève et l'infante, mais ils furent ensuite obligés de céder aux désirs de Mainet.

« L'infante promit devant eux et jura par sa loi qu'elle irait avec Mainet en France et s'y ferait chrétienne, et qu'elle lui ferait avoir tout le trésor du roi, son père, ou au moins la plus grande partie, et Mainet jura de son côté qu'il l'emmènerait et que quand il serait en France, il se marierait avec elle suivant l'ordre de la sainte Eglise, et à ces promesses qu'ils se firent l'un à l'autre ne furent présents que le comte Morant de Rivière et Mayugot, et de la part de l'infante qu'une gouvernante en qui elle se fiait comme en elle-même et qui avait été dans toute cette affaire et par le conseil de qui elle avait agi. Et après que les conditions furent octroyées mutuellement la gouvernante dit que s'ils ne s'embrassaient pas le mariage ne serait pas assuré, et quoique les deux chevaliers s'y opposassent d'abord, parce qu'elle était moresque, enfin ils pensèrent que cela était bien et conseillèrent à Mainet de le faire, et quand on en vint au baiser, tant grand était l'amour que lui portait la dame qu'elle le mordit dans la lèvre d'en haut en telle manière que toujours Charles en eut la marque. »

Les conseillers de Mainet pensèrent qu'il était prudent de faire partir le prince le premier. Morant devait ensuite enlever l'infante. Ce qui hâta le départ de Mainet, ce fut une odieuse trahison dont ses deux frères s'étaient rendus coupables à l'égard du duc de Bourgogne. Leur tyrannie exaspérait la nation, et Charles, revenant en France, n'eut pas de peine à triompher d'eux et fut couronné roi de France et d'Allemagne à

Aix-la-Chapelle. Il n'oublia pas la belle Halia et envoya Morant pour la chercher. Ce seigneur réussit à faire évader Halia du palais qu'elle habitait et qu'on nommait l'Alcazar de Galiana, et la ramena en France où Charles l'épousa après qu'elle eut été baptisée sous le nom de Sévilla. Quant au roi de Tolède, très irrité et très affligé d'abord, il finit par prendre son parti et même si bien qu'il se décida à laisser ses états à son gendre. Charlemagne était en chemin pour Tolède quand il apprit que Geteclin, roi des Saxons, était entré en Allemagne et avait détruit la ville de Cologne. Charles renonça alors à ses projets sur l'Espagne, rebroussa chemin, attaqua Geteclin, le tua et maria son neveu Baudouin à la veuve de ce roi qui se fit chrétienne et à laquelle il donna le nom même de sa femme, Sévilla. L'auteur renonce à raconter les autres exploits de Charlemagne, il se contente de dire que Mayugot le servit fidèlement jusqu'au jour où il trouva la mort à Roncevaux, et il ajoute qu'il fut l'un des ancêtres de Folquet Ubert de Chartres, l'un des chevaliers croisés dont il raconte l'histoire.

Je l'ai dit aillèurs, on retrouve aussi cette histoire dans la *Chronique générale*, mais elle y offre beaucoup de variantes. On va en juger. Etant brouillé avec son père, l'infant Charles Maynet se rend en Espagne et envoie demander des logements à Galafre, roi de Tolède. Galiana, fille de Galafre, va au-devant de l'infant avec grand accompagnement de dames. Elle ne connaissait pas Charles; quand elle arrive devant lui, tout le monde se prosterne,

sauf Charles qu'elle prend pour un écuyer. Elle demande au comte Morant qu'elle connaissait, quel était cet écuyer si fier. Morant lui répond que c'est un grand personnage (de muy gran guisa e de alto linage) qui dès son enfance a pris l'habitude de ne jamais s'agenouiller devant les femmes, de ne faire exception que pour sainte Marie, au moment de sa prière; mais que du reste ce jouvenceau est homme à la venger de quiconque aurait méfait envers elle. Galafre reçoit les Français à la porte de Tolède et les engage à son service à de bonnes conditions. Six semaines après, un more puissant, du nom de Bramante, vient assiéger la capitale du roi Galafre et plante ses tentes dans le val Somorial.

Mores et Français vont combattre ce farouche prétendant, mais pendant ce temps Charles reste endormi.

A son réveil, il se voit seul, se croit trahi et se met à parler tout haut de la félonie de ses vassaux; et nommant son père, sa mère, il révèle ainsi tous ses secrets. Galiana qui est sur une plate-forme, derrière des créneaux, entend tout, se pare de ses plus beaux habits et le va trouver. Charles ne daigne même pas se lever pour la recevoir. Piquée de ce manque de courtoisie, elle lui dit: « Si je savais où l'on engage les soldats pour dormir, moi femme, j'irais là m'engager. Vos gens se battent contre Bramante, et si le roi Galafre savait que vous êtes ici, il ne vous paierait pas de si bons gages. » Charles répond qu'il aurait bien vite rejoint les siens s'il pouvait avoir un cheval et des armes.

Galiana lui promet de lui en fournir, à condition qu'il la conduirait en France, la ferait baptiser et la prendrait pour femme. Charles ayant accepté ces propositions, l'infante l'arme de ses propres mains et lui donne le cheval Branchette, puis elle lui remet Giosa (Joyeuse), fameuse épée qu'elle avait, de même que ce cheval, reçue de Bramante. Charles arrive sur le lieu du combat, il trouve son parent Aynart mourant, et lui jure de le venger; il tombe sur les ennemis, en tue douze des meilleurs et des autres sans compter. Bramante, averti de ses exploits, se précipite dans la mêlée; tous deux se rencontrent; le Sarrasin est exaspéré en voyant Branchette; terrible combat que Bramante interrompt un instant pour demander à son adversaire qui il est. Charles lui révèle sa naissance, le prince more est furieux et attaque l'infant, Durandale à la main. Joyeuse répond à Durandale et tranche le bras qui porte ce terrible glaive. Le Sarrasin fuit, Charles ramasse Durandale et, une épée dans chaque main, frappe et pourfend tout ce qui s'oppose à sa rage. Il atteint Bramante, il le coupe en deux avec Joyeuse, lui abat la tête avec le fourreau de Durandale et rapporte ce trophée à Galiana [1].

Pépin étant mort, Charles voulut quitter Galafre. Il tint conseil avec Galiana, le comte Morand et quelques autres personnes. On convint que le prince prétexterait une chasse et il prit la fuite

[1] *Las 4ª Partes enteras de la Corónica de España.* 3ª parte C. V. fol. 21.

avec des chevaux ferrés à rebours. Morand envoyé à Tolède pour en ramener Galiana, l'aida à s'échapper par un souterrain. Galafre cependant fit poursuivre les Français; ses cavaliers les atteignirent en Aragon et leur enlevèrent Galiana. Morand la reprit, se jeta dans les montagnes, y erra sept jours puis réussit à gagner Paris. Baptême et mariage de Galienne. Couronnement de Charles qui reçoit le nom de Grand.

Li Reali di Francia, ce curieux recueil italien dont j'ai déjà eu à parler lorsque je me suis occupé de Berthe au grand pied, contient aussi une histoire de Mainet[1]; elle diffère par beaucoup de points des deux versions que je viens de citer. D'après *li Reali di Francia,* le roi Pepin fut assassiné par les deux enfants qu'il avait eus de la fausse Berthe, et le jeune Charles, obligé de prendre la fuite, se réfugia dans une abbaye où le comte Morand de Rivière (Morando di Riviera) parvint à le découvrir. Morand conduisit le prince à la cour de Galafre, souverain de tous les royaumes d'Espagne, et il fut attaché à ce roi en qualité d'écuyer tranchant. Galafre avait trois fils et une fille, celle-ci s'appelait Galienne (Galeana).

« Il arriva que le roi Galafre alla manger le premier jour d'avril dans un de ses jardins et qu'il se fit servir dans une prairie, sur l'herbe et à l'ombre de certains arbres. Tous mangeaient assis sur des tapis placés à terre à la mode d'Alexandrie et de Syrie, et Mainet servait et

[1] *Libro sesto.* Cap. XVII-LII.

était agenouillé; il avait sur le corps une courte peau d'agneau ornée de bordures d'argent, et ses cheveux n'étaient point couverts. Etant de cette manière dans le jardin, arriva une fille du roi Galafre, appelée Galienne (Galeana), laquelle avait avec elle vingt damoiselles fort belles et plaisantes à la mode d'Espagne, et elle vint devant le roi. Galienne embrassa son père, il l'embrassa aussi et dit : « Mahomet te protége! » Il n'y eut personne roi ni seigneur qui ne se leva pour lui faire sa révérence, et elle pinça de la harpe, et les autres dames dansèrent, et pendant qu'elle jouait, Mainet découpait à genoux devant le roi. Galienne le regarda et tant il lui plut que de lui elle s'enamoura fortement. Mainet, allant par le jardin, se fit un ornement (gioia[1]) d'herbes, c'est-à-dire une guirlande, et se la mit sur la tête. Galienne le montra à une de ses compagnes à laquelle elle dit : Celui qui sert d'écuyer tranchant à mon père plut à Mahomet qu'il fût mon mari. La damoiselle le regarda et dit : « Tais-toi folle, toi qui es de si noble et grand lignage, tu voudrais un domestique pour mari! » Galienne reprit : « Sais-tu qui il est? Son port indique qu'il est gentilhomme et je veux qu'il me donne cette guirlande qu'il a sur la tête. » Galienne s'approcha de Mainet et honnêtement la lui demanda. Mainet aussitôt se mit à genoux et dit : « Madame, cette guirlande n'est pas digne de vous, il faudrait qu'elle fût de roses et de fleurs, et celle-ci n'est bonne que pour un valet. » Finalement il la lui donna, et cette guirlande fut cause d'un plus grand amour d'elle, et longtemps elle la garda avec ses petits joyaux[2]. »

[1] Chapel, anel, fermail, ceinture
Ou *joel* de bele faiture
(*Roman de la Rose*).

[2] *Li Reali di Francia* nei quali si contiene la generazione degli imperadori, re, principi, baroni e paladini con la bellissima istoria di Buovo di Antona. P. 404.

Galienne dit un jour à sa mère qu'il n'était pas bien de lui avoir donné un homme vieux pour écuyer tranchant, et d'avoir donné Mainet, qui était jeune, à son père qui était vieux aussi. Elle fit si bien que Mainet fut bientôt attaché à son service.

« Il ne se passa pas un mois qu'un jour Galienne fit servir dans une chambre pour elle et pour trois autres damoiselles. Galienne fit cela parce qu'elle brûlait d'amour pour Mainet; mais Mainet ne la regardait pas et ne lui voulait pas encore de bien. Le dîner prêt, elle fit en sorte de demeurer seule avec sa confidente et Mainet, qui découpait devant elles. Galienne dit à Mainet en plaisentant : « Où est ta maîtresse? » Mainet alors devint tout rouge et tout honteux et ne répondit pas, et par vergogne il changea de couleur. L'autre, c'est-à-dire la confidente, lui dit : « Dis-moi, Mainet, as-tu déjà connu amour de femme? » Mainet alors se rappela la mort de son père, et soupirant il commença à se plaindre et à pleurer et de son pleurer à Galienne vint tant de tendresse pour lui, qu'aussi elle pleura et lui demanda d'où il était et qui il était. Il répondit : « Je suis de Barcelonne et je suis fils d'un marchand qui a péri sur mer. » La confidente dit : « Madame, il n'est pas digne de votre amour puisqu'il est de si basse condition. » Galienne dit : « Je ne le crois pas, car son port ne démontre pas que c'est un marchand. » Et elle dit à Mainet : « Je veux que tu sois mon amant. » Mainet répondit et dit : « Miséricorde ! » Et il se jeta à genoux et dit : « Je ne suis qu'un pauvre écuyer, ne vous jouez pas de moi!.... Je n'aimerai jamais femme que quand je retournerai chez moi. » Galienne retint toutes les paroles que Mainet avait dites et s'ôta la guirlande de fleurs et voulut la mettre sur la tête de Mainet qui était à côté d'elle, et il ne voulut

la recevoir, et peu après entrèrent les autres damoiselles. Quand on eut mangé, Mainet partit. Depuis, bien des fois Galienne montrait qu'elle l'aimait bien honnêtement et pour cela ne se put, Mainet, tant défendre qu'il ne fût par l'amour vaincu, et il commença secrètement dans son cœur à l'aimer, mais il ne le montrait pas comme elle à lui[1]. »

Galienne était en âge d'être mariée, et Galafre fit annoncer un grand tournoi dont le vainqueur devait obtenir la main de sa fille. Une foule de rois et de princes accoururent pour se disputer cette belle princesse. Mainet brûlait d'être au nombre des joûteurs, mais son corps était devenu trop robuste pour qu'il pût revêtir ses armes qu'il tira d'un coffre. Mainet, dans son chagrin, parlait tout haut et il dit sur la noblesse de sa race quelques paroles qui furent entendues de la confidente de Galienne. Celle-ci, quoique ne connaisant encore ni le nom du jeune homme, ni comment s'appelait son père, en avait ouï assez pour savoir que l'écuyer tranchant était fils de roi; elle l'aborda et lui dit que s'il aimait Galienne, que s'il jurait de l'épouser, elle lui donnerait des armes. Il accepta avec empressement, fut armé par les deux femmes et courut au tournoi dont il fut vainqueur, puis il disparut et échappa aux recherches de Galafre. Quant à Galienne, curieuse d'en savoir plus sur son amant, elle pratiqua un petit trou dans la muraille de la chambre de Mainet, et ce qu'elle

1 P. 407.

entendit, lui révéla qui était le jeune guerrier. Elle n'hésita pas à se lier à lui par un mariage secret dont Morand fut témoin.

Un des princes qui avait figuré au tournoi fit une si charmante peinture de Galienne au puissant roi Bramante, que celui-ci, quoiqu'il eut quarante-cinq ans, en devint passionnément épris et la demanda en mariage. Galafre et ses fils le trouvant trop âgé, repoussèrent ses prétentions, et Bramante furieux vint déclarer la guerre à Galafre. Ce roi fut fait prisonnier de même que ses fils; peu après Morand eut le même sort, et Mainet voulant les venger défia Polinoro, l'un des alliés de Bramante. Mais Polinoro, n'accepta pas ce défi, car Mainet lui avoua qu'il n'était pas chevalier. Mainet s'en revint donc, et quand Galienne eut appris pourquoi, elle dit à sa mère : « Mère, toute fille de roi et reine peut faire un chevalier avant de se marier, et pour cela je veux le faire mon chevalier. » La cérémonie eut lieu ; le jeune guerrier se présenta de nouveau, combattit Polinoro, le tua et lui prit Durandale (Durlindana). Il se battit ensuite contre Bramante et finit par lui abattre la tête. La conséquence de cette victoire fut la délivrance de tous les prisonniers. Galafre combla d'honneur son jeune libérateur, et des fêtes célébrèrent ses prouesses. Mainet devait s'illustrer par de nouveaux exploits. Il vainquit encore un allié de Bramante, Gualfedriano, roi de Gétulie, et se fit un ami du fils de ce roi, que l'auteur appelle Ugieri Danese et qu'il ne faut pas confondre avec Ogier le Danois, malgré la ressem-

blance des noms. Lorsque Mainet, trompant la haine des fils de Galafre, eut quitté l'Espagne, Ugieri alla avec lui au secours du Pape et aida ensuite le valeureux Charles a reconquérir son royaume sur les méchants fils de Pepin. Mainet fut couronné et épousa Galienne en grande pompe. Galafre fut charmé d'avoir un tel gendre, et Ugieri reçut le baptême en se moquant de ses anciens coréligionnaires qui lui reprochaient son apostasie et lui disaient : *Tu es damné ;* et suivant l'auteur, c'est à cause de ces mots, qui sont en français dans le texte italien, qu'Ugieri porte le nom de *Danese* (Damné es).

La *Bibliothèque des Romans* a donné l'extrait d'un poème de Girard d'Amiens, où l'histoire de Mainet est racontée à peu près de la même manière que dans *li Reali*. Suivant cette analyse, Pepin mourut non assassiné, mais empoisonné par ses bâtards. Au moment où l'on allait sacrer Charles, ceux-ci s'emparèrent sans façon des premières places à un festin donné à Reims et enjoignirent à Mainet de découper un paon. Le jeune roi irrité se fit, à peu près comme dans le récit de la *Gran Conquista,* une arme terrible de cet oiseau. Une mêlée effroyable eut lieu, le bon droit eut le dessous. Mainet se retira dans un château-fort; mais bientôt il manqua de toutes ressources, ses amis le firent évader et il se rendit en Espagne avec Morand de la Rivière. Le reste du roman n'offre plus de différences notables avec la version des *Reali.*

Cet épisode de Mainet, tel qu'on le lit dans la *Grande Conquête* peut faire douter qu'Alfonse X

ait été l'auteur de ce livre. Ne serait-il pas singulier qu'il y eût raconté cette histoire avec des détails tous différents de ceux que contient le *Coronica general?*

Dans son histoire de la *Poésie provençale*, M. Fauriel cite des vers de la *Chronique des Albigeois* [1] qui ont rapport aux aventures de Mainet.

Ils indiquent qu'il existait une version provençale des aventures de Mainet. Mais à en juger par les noms de Galafre, de Braimant, de Galiana, cette version devait ressembler à celle de Gérard d'Amiens, que M. Fauriel ne paraît pas avoir connue et différer, par conséquent, de la rédaction de la *Gran Conquista.*

La *Chronique des Albigeois* n'est pas le seul livre où l'on rappelle la jeunesse de Charlemagne. On trouve d'assez fréquentes allusions à ces épisodes dans diverses chansons de geste.

L'auteur de *Doon de Mayence* dit, en parlant de Charlemagne :

Durandal li ont chaint au senestre costé,
Qn'il conquist à Bremant, que mort avoit geté,
Quant soudoiers estoit Galafre l'amiré,
Et Heinfrey et Hendris l'avoient degeté
A tort et à péchié de Franche le regné [2].

Dans la chanson de *Gaufrey*, on place le comte Morand au nombre des fils de Doon.

Morand fu le X[e] de Riviers le prendon [3].

1 T. III, p. 464.
2 *Doon de Mayence*, p. 200.
3 *Gaufrey*, p. 4.

Dans *Renaud de Montauban*, Charlemagne rappelle lui-même les aventures de sa jeunesse :

Je fui fius Pépin, issi com vos saves
Et Bertain la roine, qui tant ot de biauté;
Je duis estre murdris en France et enherbés,
En Espaigne en alai, à Galafre sor mer.
Là fis-je tant par armes que je fui adobés,
Et conquis Galiene ma mie, o le vis cler
Por m'amer refusa quinze rois coronés[1].

On pourrait rapporter d'autres preuves de la célébrité dont jouirent les amours de Mainet, et M. Wolf en donne encore quelques-unes dans des recherches sur l'histoire de Sybille et sur notre roman d'Huon de Bordeaux, recherches dont je reparlerai tout à l'heure.

Un mot maintenant sur l'origine du roman de Mainet. Le livre de *Gérard d'Amiens* me paraissait d'une ancienneté assez grande pour autoriser à penser que l'épisode de la *Chronique générale* et de la *Grande conquête* avait un point de départ français. Cependant une personne en qui j'ai une confiance qui égale ma reconnaissance, veut bien me faire remarquer que le roman de Mainet semble être tiré de l'histoire d'Alfonse VI, roi de Castille. Ce prince, fuyant la colère de son père, se réfugia chez l'émir de Tolède, de la cour duquel il s'échappa en faisant, comme dans la version de la *Coronica general*, ferrer ses cheveux à rebours.

[1] *Hist. litt. de la France*, t. XXII, p. 694. Citée par M. Wolf dans sa brochure : *Ueber die beiden wiederaufgefundenen niederlændischen Volksbücher.*

Dans le récit de la *Gran Conquista*, c'est sur un avis du duc de Bourgogne que Mainet songea à quitter Galafre. Ce fut à la nouvelle de la mort de son frère qu'Alfonse chercha à s'éloigner de Tolède. Peranzules[1] fut pour ce prince ce que Morand fut pour Mainet, et enfin Zaïda, fille d'Aben-Abed, émir de Séville, et qu'épousa Alfonse VI, pourrait avoir fourni le modèle de Galienne. Il faut encore observer que ce règne d'Alfonse VI, illustré par le Cid et Alvar Fanez, est le grand règne qui tenait dans l'imagination des Castillans la même place que celui de Charlemagne dans celle des Français. D'après l'autorité que je cite, les traditions se seraient mêlées lorsque les jongleurs espagnols travaillèrent sur les chansons de geste de nos pères, et il ne serait pas impossible que nos poëtes eussent à leur tour emprunté à l'Espagne les avantures d'Alfonse VI pour, en les amplifiant, les attribuer à Charlemagne sous le nom duquel elles auraient repassé les Pyrénées. Les romances des sept enfants de Lara, dont je parlerai plus tard, n'auraient-elles pas fourni un aliment au roman de Mainet? Le père des sept infants, don Gonzalo Gustios, prisonnier du roi de Cordoue, inspire à la sœur de ce roi un amour qui pourrait avoir servi d'exemple à celui de Galienne. Cette dernière situation rappelle du reste une infinité d'épisodes semblables.

[1] Plus loin on rencontrera un romance sur Sevilla, et ce qui semble bien indiquer le mélange des traditions françaises et espagnoles, c'est que ce romance rappelle tout à la fois le roman de Mainet par son héroïne, et le règne d'Alfonse VI par le nom de Peranzules.

Doon de Mayence et Garin de Monglane sont prisonniers de Machabré; sa fille Fleur-d'Épine les va voir, elle apprend que Doon est oncle de Berard de Montdidier qu'elle aime; elle lui promet, si elle peut avoir son chevalier, d'abandonner Mahomet, de se faire chrétienne et de les suivre en France [1]. — Maugalie, éprise de Floovant, jure à Richier, l'un des chevaliers de ce héros, de se faire chrétienne si Floovant veut l'épouser :

Richiers, dit la pucele, frans chevalier loez
Se de ton seigneur lege avoie féauté
Que il me vosit panre à moilier et à pers
Por la su amitié relanquirai mon dé
Jemais jor de ma vie ne quier Maon amer [2].

Floripas éprouve pour Olivier captif les doux sentiments que Mainet inspira à Galienne, et la chanson de geste de Fierabras, dont Floripas est l'héroïne, fait, à propos d'un baiser qu'elle n'ose, elle musulmane, donner à son amant chrétien, souvenir d'un détail de l'histoire de Mainet:

« He Dix, dist Floripas, tu soies aourés !
Or ai la riens en terre que j'ai plus désiré ;
Or me ferai pour lui baptizier et lever,
Et kerrai en Jhesu de sainte majesté. »
Les bras li mist au col pour ses amours fremer
Par devant en la bouce ne l'osa adeser
Par ce k'elle est païene, il est crestienné [3].

[1] *Gaufrey*, p. 58.
[2] *Floovant*, p. 48.
[3] *Fierabras*, p. 85.

On retrouve encore ces amours de chrétiens et de moresques dans bien d'autres romans; dans li *Reali di Francia*, Fegra, sœur d'Archino, roi de Barbarie, aime Rizieri qui est prisonnier, reçoit sa promesse qu'il n'aura pas d'autre femme qu'elle et s'enfuit avec lui [1]. Dans le même recueil, Dusolina, fille du roi Balante, demande le baptême par amour pour Fioravante et le fait évader [2]. Toujours dans *li Reali di Francia,* Sibilla, reine d'Articano, se convertit pour épouser Guisber-fier-Visage [3]; Feliciana, amoureuse de Bovetto, promet de se faire chrétienne et se sauve avec lui [4]; Beuve d'Antone, vendu comme esclave au roi Erminione, le sert en qualité d'écuyer tranchant et inspire le plus grand amour à Drusiana, fille de ce roi; après divers incidents, qui rappellent beaucoup le roman de Mainet, ils se promettent mariage [5]. On citerait encore bien des traces de cette situation qui apparaît aussi dans des traditions allemandes, notamment dans la légende du comte de Gleichen, dont le double mariage est dans le Berry mis sur le compte d'un seigneur de l'illustre maison de Culant.

M. Wolf, que j'ai déjà tant de fois nommé dans ce livre, s'est patiemment occupé de Halia ou de Galienne devenue, sous le nom de Sévilla, la femme de Charlemagne. Il a écrit un travail très-intéres-

[1] P. 70.
[2] P. 146.
[3] P. 207.
[4] P. 231.
[5] P. 256.

sant[1], mais dont l'examen pourrait me mener trop loin, sur deux anciennes productions flamandes dont l'une, qui n'a plus de titre, roule sur la reine Sibille ou Sivilla, et dont l'autre est la traduction de notre Huon de Bordeaux. Le premier de ces romans qui, sans doute, a été imité d'une chanson de geste dont M. de Reiffenberg a découvert des fragments, raconte sur Sévilla des faits que l'on ne trouve ni dans la *Gran Conquista* ni dans la *Cronica general*, mais qui ressemblent aux infortunes de Geneviève de Brabant, d'Hildegarde, de Parise la duchesse, de Dusolina, d'Oliva et de toutes ces princesses innocentes et calomniées desquelles le moyen âge ne se lassait pas d'ouïr l'histoire un peu monotone.

La légende du Chevalier au Cygne, les malheurs de Berthe au grand pied et les aventures de Mainet, ne sont pas les seules fictions que contienne la *Gran Conquista*, mais les autres récits romanesques qu'on y rencontre offrent un bien moindre intérêt et ne me semblent pas se rattacher à notre ancienne littérature. Je les laisserai de côté, de même que la partie purement historique de la compilation attribuée à don Alfonse le Savant.

---

1 *Ueber die beiden wideraufgefundenen Niederlændischen Volksbücher von der Kæniginn Sibilla und von Huon von Bordeaux.*

CHAPITRE XII.

LAS SIETE PARTIDAS.

Le titre le plus glorieux d'Alfonse X me paraît le code si célèbre sous le nom de *Las Siete Partidas* (les Sept Parties); en dépit de sa nature, ce livre se rattache par tant de points à l'histoire littéraire, il exerça sur la langue espagnole une si grande et si légitime influence, que je me crois obligé d'en parler avec quelques détails.

Les Romains donnèrent la municipalité à l'Espagne. De nouveaux conquérants, les Goths, lui apportèrent l'usage des assemblées populaires. Les conciles, mot auquel il ne faut pas attribuer son acception accoutumée et trop restreinte ici, les conciles des Goths étaient une sorte de sénat dépositaire de la volonté nationale. Ces deux institutions, l'une d'origine romaine, l'autre d'origine barbare, ont servi de base à la constitution poli-

tique de l'Espagne. Cachées sous l'envahissement des Arabes, elles reparurent dès que reparut le peuple espagnol.

Aux conciles, aux assemblées nationales était réservée la confection des lois, et des travaux successifs de ces importantes réunions sortit une législation complète.

Ce grand code, œuvre du temps et de l'expérience, était connu sous le titre de *Forum Judicum*. Saint Fernand le fit traduire en romance sous le nom de *Fuero juzgo*. C'est un corps de droit régulier, divisé en douze livres qui sont subdivisés en titres et en lois. Fernand avait projeté une plus vaste entreprise, la rédaction d'un code complet destiné à l'Espagne chrétienne qui était alors régie par un nombre infini de fueros, de priviléges, de chartes qui souvent se contredisaient. Il mourut sans avoir pu réaliser ce dessein, mais son fils, qui, sans doute n'avait pas été étranger à la publication du *Fuero juzgo*, eut la gloire de mettre à exécution cette grande pensée.

Alfonse préluda à ce vaste ouvrage par le *Miroir de tous les droits* (Espejo de todos los derechos), qu'il termina avant 1255. Ce traité paraît avoir été suivi du *Fuero real*, code plus court que l'on a attribué quelquefois à don Alfonse VIII ou à don Alfonse IX, sans vouloir remarquer que le prince, qui y prend le titre de roi de Séville, de Cordoue, de Murcie, etc., ne pouvait être qu'Alfonse X, puisque ces villes furent seulement conquises par saint Fernand.

Alfonse commença les *Sept Parties* en 1256, elles furent terminées en 1263. Il est hors de doute

que le savant roi fut aidé par différents collaborateurs dans la longue tâche de compiler les *Décrétales*, le *Digeste*, le *Code de Justinien*, le *Fuero juzgo* et les autres recueils de lois tant espagnoles qu'étrangères dont la réunion a formé les *Siete Partidas*. Néanmoins tout l'honneur de cette grande œuvre revient à don Alfonse; ce fut lui qui coordonna ces matériaux si divers, qui les entremêla de dissertations de genres différents, qui les rédigea dans cette belle prose, supérieure, suivant Marina, à tout ce que purent produire les deux ou trois siècles suivants.

Les *Sept Parties* furent ainsi nommées parce qu'elles présentent sept grandes sections. Ces sections sont à leur tour divisées en espèces de chapitres intitulés: *Titulos* (titres), et chacun de ces titres se compose de paragraphes portant la dénomination de lois, dénomination que la manière dont il sont composés rend souvent fort inexacte. Le désir d'exécuter le projet de son père, « le bienheureux roi don Fernand qui était accompli en justice et en vérité, » détermina surtout Alfonse X à entreprendre cet énorme travail.

A propos de la division donnée à son livre, l'auteur s'efforce de prouver, d'après les idées de l'époque et en invoquant Aristote et les livres saints, toute la bonté du nombre sept. Il cite les sept cieux, les sept jours de la semaine, les sept métaux, les sept arts, les sept animaux de chaque espèce mis dans l'arche, les sept ans que Jacob servit son beau-père, les sept ans de disette et les sept ans d'abondance annoncés par Joseph, le

chandelier à sept branches, les sept sacrements, etc. Ces recherches rappellent un peu les doctes puérilités de Dante sur le chiffre trois et sur le chiffre neuf, sur ce chiffre neuf qui paraissait présider aux destinées de Béatrix, comme pour prouver qu'elle était un miracle, puisque la cause des miracles est la Trinité et que trois est facteur de neuf[1]. Ce n'est pas là seulement que l'Œuvre d'Alfonse X porte l'empreinte de son époque: dans cette œuvre on retrouve à chaque instant l'esprit du treizième siècle, on le retrouve jusque dans l'idée étrange de former avec la première lettre de chacune des Sept Parties un acrostiche dont le mot est le nom d'Alfonce.

Le roi de Castille, à la fin de sa préface, a donné lui-même un sommaire de son travail.

« Nous avons partagé notre livre en sept parties, nous nous occupons dans la première de toutes les choses qui appartiennent à la sainte foi catholique, qui font connaître Dieu à l'homme. Dans la seconde nous nous occupons de ce que doivent faire les empereurs, les rois et autres grands seigneurs pour valoir davantage, pour augmenter et guider leurs royaumes, leurs honneurs, leurs terres, et pour que leurs volontés trouvent appui chez ceux qui sont de leur seigneurie et qui font bien. Dans la troisième partie nous traitons de la justice qui fait vivre les hommes en paix entre eux et des personnes qui sont nécessaires pour exercer la justice. Dans la quatrième, des fiançailles et des mariages qui aident amour d'homme et de femme, des

[1] *Vita Nuova*, p. 65.

choses qui concernent le mariage, des enfants légitimes qui en naissent et aussi des autres, quelle que soit leur position, et du pouvoir qu'ont les pères sur leurs fils et de l'obéissance que ceux-ci doivent à leurs pères.... et des devoirs qu'il y a entre les domestiques et ceux qui les entretiennent, entre les serfs et leurs maîtres, entre les vassaux et leurs seigneurs, et des bienfaits que les moindres reçoivent des plus grands et aussi de ce que les grands reçoivent des autres. Dans la cinquième partie, nous parlons des emprunts et des échanges et des achats, et de tous les autres arrangements et affaires que les hommes font entre eux d'un commun accord, et de quelle manière ces conventions doivent être faites, et quand elles sont valables ou non, et comment on doit régler les discussions qui naissent entre eux. Dans la sixième, nous traitons des testaments, de ceux qui les doivent faire, comment ils doivent être faits, et de quelle façon les pères peuvent laisser leurs biens à leurs enfants, à leurs autres parents et même à des étrangers ; et en outre des orphelins et de ce qui les regarde. Dans la septième partie, nous nous occupons de toutes les accusations, des maux, des torts que les hommes font de tant de manières, et des peines et des châtiments qu'ils méritent pour cela. [1] »

On le voit, le cadre est immense, les matières qu'Alfonse X se propose de traiter sont considérables, et pourtant ce sommaire est bien loin de donner une idée de tout ce que renferment les *Siete Partidas*. Non-seulement Alfonse X ne quitte pas un sujet qu'il ne l'ait épuisé, mais il place dans son code une foule de choses que l'on ne s'attend

[1] P. LX.

pas à y trouver. Le *non erat hic locus* d'Horace est le mot que l'on peut presque toujours adresser aux écrivains du moyen âge. On regretterait vivement du reste que les *Sept Parties* n'offrissent pas toutes ces digressions, tous ces accessoires, toutes ces réflexions morales qui font de ce livre un livre original à part, et tout à la fois judiciaire, philosophique, historique et littéraire; un livre qui instruit autant que les dissertations de Muratori, qui intéresse plus que le *Cortigiano* de Castiglione, qui traite d'un autre point de vue et avec plus d'honnêteté quelques-uns des sujets dont s'est occupé Machiavel. Ce n'est nullement là, comme les codes modernes, un répertoire de lois formulées avec une sèche précision. Les *Siete Partidas* ne rappellent en rien l'œuvre inspirée par Napoléon, elles sont une succession de traités de genres divers. Tout n'y est pas ordonné avec l'inflexible rigidité du législateur; à côté des prohibitions il y a des avis, des conseils qui sont donnés plutôt par un sage que par un souverain et qui présentent des traces bien évidentes d'influence orientale. Alfonse X avait appelé un de ses ouvrages : *Miroir de tous les droits*. On pourrait appeler les *Siete Partidas : Miroir de l'Espagne*. Elle s'y réfléchit avec ses plus petits détails de mœurs publiques et privées, elle y est prise sur le fait, prise vivante. Les *Siete Partidas* sont le commentaire obligé non-seulement de l'histoire politique de l'Espagne, mais aussi de l'histoire de son ancienne littérature, et sont tout à la fois un des plus beaux monuments de cette littérature ellemême. — Je voudrais que cette indication générale

pût faire comprendre combien il est difficile ici, où je ne puis écrire qu'un chapitre et non un volume, de parler d'une manière satisfaisante de cette colossale entreprise ; je voudrais que ces difficultés me fissent pardonner tout ce que cette analyse a d'incomplet.

Comme Alfonse X l'a annoncé dans son préambule, la première partie traite « de toutes les choses qui appartiennent à la sainte Foi catholique, » mais avant d'aborder ce sujet principal, il entre dans d'assez longues explications sur les lois, il les définit, les divise, dit ce qu'elles doivent être, par qui elles doivent être faites, abrogées, et arrive à cet axiome que nul n'est censé les ignorer. Alfonse X parle de l'usage, de la coutume et des *fueros* qui sont l'union de la coutume et de l'usage. Le savant auteur entre ensuite d'une façon déterminée dans la matière de sa première partie; mais il ne s'occupe pas de la religion à un point de vue purement humain, il s'en occupe souvent en théologien. Il parle de la sainte Trinité dans les six lois que contient le titre III. Le titre IV, qui se compose de cent vingt-neuf lois, est consacré aux sacrements. Alfonse X les explique, les commente et entre dans les plus grandes particularités sur leurs détails matériels. Une longue série de lois est appliquée à la confession. Alfonse X pénètre dans tous les mystères de l'examen de conscience et du confessionnal. Il s'étend moins sur la communion, l'ordre et l'extrême-onction ; quant au mariage, il en parle plus particulièrement dans la quatrième partie qui lui est spécialement affectée. Le titre V « des prélats

de la sainte Église qui ont à enseigner la foi et à administrer les sacrements » renferme soixante-six lois; une grande quantité en est uniquement théologique; mais d'autres sont intéressantes à consulter sur les prérogatives des hauts dignitaires ecclésiastiques, sur le mode de leurs élections; d'autres encore contiennent de bons mais naïfs conseils sur la manière dont doivent vivre les évêques. Alfonse X leur prêche la sobriété, la modestie.

Le titre VI est entièrement relatif aux clercs, aux prêtres qui se trouvent placés au-dessous des évêques. Alfonse définit les fonctions des doyens, prévôts, prieurs, archidiacres, chantres, trésoriers, sacristains, maîtres d'école, archiprêtres, diacres, sous-diacres. Il expose quels motifs peuvent empêcher de recevoir la prêtrise, quels sont les conditions nécessaires pour obtenir les ordres, quel doit être le genre de vie des prêtres. La loi XXXIVe « comment les clercs doivent dire les heures et faire choses bonnes et convenables, et s'abstenir des autres » donne de curieux détails sur certaines représentations qui avaient lieu dans les églises. J'aurai, dans une autre partie de ce livre, à citer cette loi. Alfonse X continue à tracer minutieusement ce tableau de la vie cléricale, il le complète en consacrant tout le titre VII aux religieux. Le titre VIII roule sur les vœux dont le roi de Castille distingue très bien diverses espèces; le titre IX sur les excommunications et toutes leurs conséquences; le titre X sur la manière dont on doit faire les églises; le titre XI sur les privléges et franchises des églises

et des cimetières; le titre XII sur les monastères; le titre XIII sur les sépultures; nous voyons là, loi IX, que la sépulture religieuse ne pouvait être accordée au chevalier tué dans un tournoi. Dix autres titres, ayant pour objet les biens des églises, le droit de patronage, le casuel des clercs, la simonie, les sacriléges, les offrandes, les dîmes, etc., terminent la première partie.

La seconde partie parle « des empereurs et des rois, et des autres grands seigneurs qui exercent le pouvoir temporel, ce qu'ils doivent être et comment ils doivent diriger, suivant la justice, eux, leur vie et leurs royaumes, et comment leurs peuples doivent craindre Dieu et eux. » Cette partie me paraît la plus intéressante de l'ouvrage si intéressant d'Alfonse X. Elle fait pénétrer dans la vie publique et privée des rois; elle les montre entourés de leurs officiers, et dans leurs relations avec leurs sujets; elle contient à la fois de précieux documents sur la féodalité espagnole, sur la chevalerie, et plus qu'aucune autre elle est entremêlée de digressions morales et philosophiques dont je ne craindrai pas de donner tout à l'heure plus d'un échantillon.

Alfonse commence par dire quelles sont les attributions de ce pouvoir impérial qu'il ambitionna de posséder, et auquel un de ses successeurs donna un si grand éclat. De l'empereur il passe au roi, il expose par combien de manières on peut arriver à la royauté, et écrit sur le tyran des lignes que je vais mettre sous les yeux du lecteur[1]:

[1] P. 242.

« Tyran signifie un seigneur cruel qui s'est emparé du pouvoir dans un royaume ou une seigneurie, par force, par ruse ou par trahison. Les tyrans sont de telle nature que quand ils se sont emparé du pouvoir, ils ne pensent qu'à leur intérêt, dût-il être contraire à celui de leur état, qu'ils vivent dans la crainte de perdre. Les sages de l'antiquité ont dit que pour user plus facilement de leur puissance, ils agissent de trois manières contre le peuple. La première est qu'ils s'efforcent de rendre leurs sujets ignorants et craintifs, pour qu'étant ainsi ils n'osent pas se soulever contre eux et contre leur volonté; la seconde est qu'il y ait désunion entre eux, de façon qu'ils ne se fient pas les uns aux autres, car tant qu'ils vivront en désaccord, ils n'oseront rien dire contre leur maître, ne comptant pas sur la discrétion et sur la foi les uns des autres; la troisième est qu'ils tâchent de les rendre pauvres et de leur donner de grandes occupations pour qu'ils soient tellement absorbés dans leur mal, qu'il ne leur puisse venir au cœur de rien entreprendre contre leur seigneur. Les tyrans travaillent toujours à ruiner les puissants, à accabler les sages. Ils empêcheront toujours les confréries et associations d'hommes. Ils seront toujours aux aguets de ce qui se dit ou se fait dans leurs terres. Les tyrans confient plutôt leurs pensées et la garde de leur corps à des étrangers qui obéissent à leur volonté, qu'aux hommes du pays qui doivent avant tout leurs services au pays. Nous dirons encore qu'un seigneur qui serait arrivé au pouvoir par d'autres voies que celles dont nous avons parlé et qui userait mal de son autorité, et comme nous venons de le définir dans cette loi, mériterait d'être appelé Tyran[1] par ses peuples, car

[1] Le lecteur ami des comparaisons pourra lire diverses pensées de Machiavel, sur le même sujet : *Opere di Machiavelli*, T. IV, p. 489.

le seigneur qui était juste se changerait en inique, comme l'a dit Aristote dans le livre qui parle du gouvernement des cités et des royaumes. »

Au-dessous des rois sont les princes, ducs, comtes et autres grands et honorés seigneurs qui ont aussi à exercer une part de puissance; l'indication de leurs droits finit le titre Ier. Au titre II, Alfonse entreprend le portrait un peu idéalisé du roi. Il le montre d'abord dans ses rapports avec Dieu. Un roi ne peut être bon s'il n'aime Dieu par-dessus toutes choses. Dans le IIIe, le IVe et le Ve Titres, l'auteur examine ce que doit être le souverain dans ses pensées, ses paroles et ses actes. Je vais emprunter quelques citations à ces trois titres:

« Le roi ne doit pas désirer dans son cœur des honneurs superflus, il doit au contraire bien s'en garder, car ce qui est de trop ne peut durer et en se perdant tourne en déshonneur. Ce qui est de cette sorte est au détriment de ce que l'on avait, cause des tourments, des inquiétudes, et l'on apprécie moins ce que l'on possède que ce que l'on désirerait avoir. Et à ce propos, les sages ont dit qu'il n'y avait pas moins de mérite à garder ce que l'on a, qu'à gagner ce qu'on n'a pas, et cela parce que la conservation dépend de la sagesse, et le gain de la chance[1]..... Le roi ne doit pas souhaiter de grandes richesses pour les garder et n'en pas bien user; celui qui ne les convoite que pour cela fera naturellement de grandes fautes pour les acquérir, ce qui ne convient en aucune manière à un roi. Et

[1] Seconde partie, titre III, loi III, p. 246.

pour cela les saints et les sages s'accordent en ce point que la convoitise est une très-mauvaise chose; ils en ont dit qu'elle est la mère et la racine de tous les maux. Ils ont dit encore que l'homme qui désire de grands trésors pour ne pas s'en servir, les possédât-il, n'est pas maître, mais esclave, puisque son vice lui défend d'en user pour ce qui est bon.... et c'est ce que l'on appelle être avare, ce qui est un grand péché mortel quant à Dieu, et un grand défaut quant au monde, et si tout homme qui agit ainsi est coupable, le roi l'est encore plus qu'un autre, et Dieu le châtiera pour avoir usé mal et avec épargne du bien qu'il lui donne[1]. Le roi ne doit pas rechercher le plaisir, car il est tel de sa nature que plus on s'y adonne, plus on l'aime. De là viennent de grands maux, et la raison comme la force du cœur en souffrent. Le roi doit beaucoup s'observer pour devenir meilleur, et ne pas se livrer à la volupté, car suivant ce qu'ont dit les sages, l'homme ne peut acquérir la vertu sans de grands efforts, et la volupté est chose que les hommes aiment par nature, et la sagesse est de savoir se garder qu'elle ne conduise à faire ce qui est mal[2].

» Selon que l'ont dit les philosophes, la parole est une chose par laquelle celui qui l'emploie avec sincérité, montre ce qu'il a dans le cœur, et elle a une grande valeur quand elle est dite comme elle doit l'être, car par elle les hommes s'entendent et peuvent se confier leurs affaires, et pour cela tout homme et surtout un roi doit beaucoup s'observer dans sa parole, de sorte qu'elle soit bien examinée et pesée avant d'être prononcée, car une fois sortie de la bouche,

[1] Loi IV.
[2] Loi. V.

nul ne peut faire qu'elle y rentre[1]..... Le roi doit faire attention que ses paroles soient mesurées; et les paroles que l'on prononce sur des sujets sales et sans profit, qui ne sont ni belles ni convenables pour celui qui les dit et qui ne peuvent donner ni un bon avis, ni une bonne leçon à qui les entend, ces paroles que l'on appelle grossières (Cazurras) parce qu'elles sont viles et mal à leur place, ne doivent pas être dites à des hommes honnêtes, doivent encore moins être dites par eux et surtout par un roi. En outre, il ne convient pas que le roi dise des paroles indécentes, car elles font très-grand tort à ceux qui les entendent, et plus grand tort à ceux qui les disent. Et sur cela, dit Sénèque le philosophe — qui était de Cordoue — que toute chose qui est honteuse à faire, il est malséant à une personne de bien de la dire , et il dit plus encore que les mauvaises paroles étouffent les bonnes mœurs[2].....

» Un philosophe a dit que l'homme doit plutôt se taire que parler, et se garder de délier sa langue devant les hommes, et principalement devant ses ennemis, pour qu'ils ne puissent prendre prétexte de ses paroles pour le desservir et lui nuire; car celui qui beaucoup parle, ne se peut garder d'errer, et de plus le beaucoup parler avilit les paroles du roi et fait découvrir ses secrets, et s'il n'est pas homme de grand sens, les hommes apprendront par ses paroles ce qui manque en lui. Comme on reconnaît au son qu'une cruche est fêlée, de même par les paroles on connaît qu'elle est l'intelligence d'un homme[3]. »

Le roi ne doit pas moins veiller sur ses actions que sur ses paroles. Il doit être sobre dans le

[1] Titre IV, loi. I, p. 247.
[2] Titre IV, loi. II, p. 248.
[3] Titre IV, loi V, p. 249.

boire et le manger, car, comme l'ont dit les sages, il faut manger pour vivre et non vivre pour manger. Le roi doit éviter la compagnie de femmes indignes de lui; il doit, dans tout ce qu'il fait, agir avec mesure et dignité.

« Les habits font reconnaître les hommes pour sages ou pour vils, et pour cela les sages de l'antiquité ont établi que les rois doivent se couvrir d'étoffes de soie ornée d'or et de pierres précieuses, pour que l'on sache qui ils sont avant même de le demander, et en outre qu'ils doivent porter les freins et les selles dont ils se servent, d'or, d'argent et de pierreries, et encore que dans les grandes fêtes, quand ils tiennent cour plénière, ils doivent avoir des couronnes d'or avec des pierres très-précieuses et richement ouvrées et cela pour deux raisons : l'une pour rappeler Notre-Seigneur Dieu dont ils occupent la place sur la terre, et l'autre pour que les hommes les reconnaissent, comme nous avons dit ci-dessus, pour venir les servir, les honorer et leur demander les grâces dont ils ont besoin. Et pour cela, tous ces ornements honorés que nous avons dit, ils doivent les porter en temps convenables et en user à propos [1]. »

» Les rois doivent se prémunir contre l'irritation, la colère et la haine parce qu'elles sont contraires aux bonnes mœurs. Qu'ils combattent donc la mauvaise humeur, de sorte qu'ils ne se laissent ni vaincre ni emporter par elle jusqu'à faire des choses contre le droit, car ce qu'ils feraient ainsi ressemblerait plus à la vengeance qu'à la justice. Et pour cela les sages ont dit que la colère s'empare du cœur de l'homme au point de ne plus lui laisser discerner la vérité... Le roi doit patienter dans sa colère jusqu'à ce qu'elle soit passée; en agissant

[1] *Deuxième partie*, titre IV, loi I, p. 247.

ainsi il lui en adviendra grand bien, car il pourra connaître le vrai et accomplir son devoir avec justice. Et s'il n'agit pas ainsi il tombera dans la haine de Dieu et dans celle des hommes. Le roi ne doit pas avoir une longue colère puisqu'il a le droit d'empêcher sur-le-champ les choses mal faites. Et parce que la colère du roi est plus puissante et plus terrible que celle des autres hommes, car il peut plus facilement la satisfaire, pour cela il doit être mieux préparé, quand elle se montre, à savoir la comprimer. Car, ainsi que l'a dit le roi Salomon, la colère du roi est comme la fureur du lion dont le rugissement rempli d'épouvante toutes les bêtes qui ne savent ou se cacher, de même devant la colère du roi les hommes ne savent que faire car ils sont toujours en crainte de mort[1].

» Un roi doit être désireux de connaître les sciences car par elles il apprendra les choses des rois et saura mieux régner... Boëce, qui fut un très-sage chevalier, dit qu'il ne convient à aucun homme autant qu'à un roi de connaître les bonnes sciences, car son savoir est très-profitable à ses sujets, puisque c'est grâce à ce savoir qu'ils peuvent être gouvernés avec justice, car aucun homme ne peut remplir d'aussi grandes fonctions à moins d'un bon entendement et de grande sagesse. D'où il suit qu'un roi qui mépriserait les sciences déplairait à Dieu, de qui viennent tous les biens, comme le dit Salomon[2]...

» C'est une grande vertu que la générosité, elle convient bien à tout homme puissant et surtout à un roi quand il sait pratiquer cette vertu en temps opportun et comme il convient... La générosité consiste à donner à celui qui en a besoin et qui le mérite, selon la richesse du bienfaiteur donnant du sien et non prenant à autres

[1] IIe Partie titre V, loi XI, p. 254.
[2] Loi XVI, p. 256.

pour faire ses dons; celui qui donne plus qu'il ne peut n'est pas un homme libéral, c'est un dilapidateur et qui plus tard prendra le bien d'autrui quand le sien ne lui suffira plus. Celui-là s'il gagne des amis d'un côté par le bien qu'il leur fait, de l'autre se fait des ennemis en leur prenant ce qu'il donne[1]... En fait de chevalerie, il convient qu'il soit expert pour conserver ce qu'il a et conquérir les biens de ses ennemis. Et pour cela il doit savoir bien et habilement monter à cheval et user de toutes sortes d'armes, tant de celles dont il doit se vêtir pour protéger son corps, que de celles avec lesquelles il doit combattre. Celles qui sont pour la défense, il doit s'accoutumer à les porter pour les mieux souffrir quand elles lui seront nécessaires, de sorte que leur poids ne lui puisse causer ni honte ni danger. Et de celles qui servent pour combattre comme la lance, l'épée, la masse et les autres avec lesquelles les hommes combattent de toute leur force (ou avec les deux mains, *a manteniente*), il doit être très-adroit à s'en servir. Et toutes ces armes, il doit n'en user ni par crainte ni par amour de quoi que ce soit, mais seulement pour faire le bien[2]. »

Alfonse X veut encore qu'un roi soit habile à la chasse, « car elle aide beaucoup à diminuer les soucis et la mauvaise humeur... et en outre elle donne bonne santé, car la fatigue que l'on y prend, si elle n'est pas excessive, fait bien manger et bien dormir; ce qui est la plus grande chose pour la vie de l'homme. » (Loi XX.) Il y a encore d'autres distractions qui sont fort utiles, telles sont: « entendre des chants et les sons d'instruments; jouer aux

[1] Titre V, loi XVIII, p. 256.
[2] IIe Partie, titre V, loi XIX, p. 257.

échecs, aux tables (tric-trac) et autres jeux semblables. Nous disons encore la même chose des histoires et romances et des autres livres qui parlent de ces choses dont les hommes reçoivent joie et plaisir. » (Loi XXI). Ces distractions, prises avec mesure, ne doivent pas non plus être repoussées par les rois.

Alfonse descend encore à des détails plus intimes, aux considérations qui doivent guider le souverain dans le choix d'une femme, aux relations du roi et de la reine (titre V), du roi et de ses enfants, à la manière dont ceux-ci doivent être élevés. Alfonse X ne dédaigne pas de signaler les qualités nécessaires à une bonne nourrice, de recommander aux gouverneurs d'inspirer aux jeunes princes le goût de la propreté, de leur apprendre à manger et à boire convenablement. Il y a là des enseignements dont la *Civilité puérile et honnête* aurait pu faire son profit. Viennent après cela des conseils sur les soins plus grands qu'exige l'éducation des infantes (titre VII). Le roi est ensuite dépeint dans ses rapports avec ses principaux officiers. Dans une curieuse série de lois, on voit pour ainsi dire défiler son chapelain, son chancelier, ses conseillers, ses notaires, ses secrétaires, ses médecins, ses capitaines, les *ricoshomes*, enfin tous les personnages de la cour. La cour forme aussi l'objet de deux paragraphes. Alfonse lui trouve avec la mer une foule de ressemblances beaucoup moins justes que subtiles. Citons-en un exemple : « La cour a encore une ressemblance avec la mer, car comme ceux qui vont sur la mer, s'il survient une tempête et s'ils ne

savent se diriger et conduire, se mettent en péril et perdent leur corps et leurs biens, étouffant en buvant l'onde amère : ainsi ceux qui viennent à la cour sans raison et sans droit, perdent leur cause et sont comme étouffés par les biens qu'ils convoitaient et quelquefois meurent justement en buvant l'amertume de la justice. » (Loi XXVIII, titre IX).

Aux rapports du roi et des grands succèdent naturellement les rapports du roi et des peuples (du titre X au titre XXI). Il y a là de belles pages sur l'affection que le souverain doit à ses sujets, sur la fidélité des sujets aux souverains, et aussi des recommandations intéressantes sur la défense et la reddition des places, sur l'énergie que doivent montrer les gouverneurs des citadelles : ils ne doivent céder ni à la menace, ni à la peur ; ils verraient leurs femmes, leurs fils sur le point d'être massacrés que pour racheter leur vie ils ne devraient point rendre les murs dont la garde leur a été confiée. Le titre XXI de la seconde partie est entièrement consacré à la chevalerie. Il faudrait analyser, ou mieux encore traduire tout ce chapitre, joindre comme appendice ce document aux mémoires de Sainte-Palaye et comparer la chevalerie espagnole à la chevalerie française, mais un tel travail est malheureusement impossible ici [1].

[1] Voici les intitulés des paragraphes ou lois qui composent ce titre : TITRE XXI, des chevaliers et des choses qu'il leur convient de faire. — *Loi I.* Pour quelle raison la chevalerie et les chevaliers ont été ainsi nommés. — *Loi II.* Comment doivent être choisis les chevaliers. — *Loi III.* Comment les fils de gentilshommes (fijos d'algo) doivent garder la pureté de leur noblesse (fijo d'algnia)

Les titres suivants ont pour objet les guerres et ce qui les concerne; l'histoire peut y trouver les plus utiles renseignements sur les chefs militaires, les étendards, les penons, les siéges, lesengins que l'on employait alors; sur la guerre maritime, le partage du butin, les récompenses, les prisonniers, leur rachat, etc. La fin de la deuxième partie a pour objet les études, les maîtres, les écoliers.

La troisième partie traite de la justice et de la manière de la rendre. Trente-deux titres, subdivisés

— *Loi IV*. Comment les chevaliers doivent avoir quatre vertus principales. — *Loi V*. Que les chevaliers doivent avoir bon entendement. — *Loi VI*. Que les chevaliers doivent savoir se servir de leur entendement. — *Loi VII*. Que les chevaliers doivent être de bonnes mœurs. — *Loi VIII*. Que les chevaliers doivent être adroits et habiles. — *Loi IX*. Que les chevaliers doivent être très loyaux. — *Loi X*. Que les chevaliers doivent être experts en armes et chevaux pour connaître s'ils peuvent être de bon usage ou non. — *Loi XI*. Qui peut faire les chevaliers et qui non. — *Loi XII*. Quels sont ceux qui ne peuvent être chevaliers. — *Loi XIII*. Quelles choses doivent faire les écuyers avant de recevoir la chevalerie. — *Loi XIV*. Comment sont faits les chevaliers. — *Loi XV*. Comment on ceint l'épée au poursuivant après qu'il est fait chevalier. — *Loi XVI*. Quel devoir ont les poursuivants d'armes à l'égard de ceux qui les font chevaliers et à l'égard des parrains qui leur ceignent l'épée. — *Loi XVII*. Quelles choses les chevaliers ont à considérer. — *Loi XVIII*. De quelle manière se doivent vêtir les chevaliers. — *Loi XIX*. Que les chevaliers doivent être réglés dans le manger, le boire et le dormir. — *Loi XX*. Comment quand les chevaliers dînent on leur doit lire de grands faits d'armes. — *Loi XXI*. Ce que les chevaliers sont tenus d'observer. — *Loi XXII*. Quelles choses doivent faire et observer les chevaliers en paroles et gestes. — *Loi XXIII*. Comment doivent être honorés les chevaliers. — *Loi XXIV*. Comment les chevaliers méritent des honneurs particuliers en raison de la chevalerie. — *Loi XXV*. Par quelles raisons et comment on peut ôter au chevalier la chevalerie.

en un grand nombre de paragraphes, épuisent ce sujet. A la définition de la justice succèdent les détails les plus minutieux sur toutes les formes, toutes les difficultés de la procédure. Il nous est impossible de nous enfoncer dans ce dédale de lois dont plusieurs se retrouvent d'ailleurs dans notre code. Disons seulement que toutes les circonstances qui peuvent embarrasser le juge sont éclaircies avec un soin extrême, avec une lucidité merveilleuse.

Le mariage, établi par Dieu lui-même, est regardé par Alfonse X comme le premier des sacrements, et c'est pour cette raison qu'il est placé dans la quatrième partie, au milieu de la grande œuvre du roi législateur, de même que le cœur qui répand la vie dans tous les membres est placé au milieu du corps de l'homme. Après avoir expliqué ce que sont les fiançailles, dit qu'elles peuvent être faites dès l'âge de sept ans et par quels motifs elles peuvent être annulées, Alfonse rappelle que le mariage fut institué au paradis terrestre; il expose qu'elles sont les conditions nécessaires pour le contracter, qu'elle est sa force; il entre dans des détails beaucoup plus théologiques que législatifs sur les relations des époux. Les unions secrètes sont ensuite examinées ainsi que certaines conventions les unes acceptables les autres inadmissibles. Le titre V a pour objet le mariage des serfs; nous y voyons que le serf peut épouser une femme libre si elle connaît la situation de son mari; que le serf appelé à la fois par son seigneur et par sa femme, doit obéir à son seigneur d'abord,

hors le cas où il craindrait que ce retard ne poussât sa moitié à commettre une faute contre la fidélité conjugale; que deux serfs étant mariés dans des seigneuries différentes, l'église doit forcer l'un des seigneurs à acheter le serf de l'autre seigneurie pour que ce couple ne soit pas désuni; dans quelles conjonctures si l'une des parties a caché qu'elle appartenait à une race servile, on peut demander la rupture du mariage. Cette rupture peut encore être causée par des liens de parenté, par des défauts physiques, par l'adultère. Il y a dans ces différentes dispositions des traits assez curieux, mais qui ne pourraient être que difficilement indiqués ici.

Alfonse traite ensuite des dots, des dotations, des arrhes; puis il parle des enfants légitimes et de leurs droits; de là il passe à des liaisons que la religion défend et que le chrétien ne peut former sans commettre un péché mortel; mais il remarque que suivant la loi séculière tout homme qui n'est ni marié ni dans les ordres, peut, sans encourir de peines temporelles, avoir une concubine, une *barragana* (mot formé de *barra* qui en arabe veut dire hors, et de *gana* qui signifie profit, gain). Toutefois, l'homme qui brave ainsi les prohibitions de l'Église ne peut prendre pour barragana ni une vierge, ni une fille de moins de douze ans, ni une veuve de vie honnête, ou s'il veut avoir une veuve ou une femme libre, il doit déclarer devant des hommes de bien (homes bonos) qu'il la choisit pour concubine; car sans cette précaution on pourrait la considérer comme sa

femme et si plus tard des difficultés s'élevaient, juger en conséquence. Il y a des individus qui peuvent vivre avec une maîtresse et ne peuvent se marier, « ce sont ceux que l'on appelle en latin *Præsides provinciarum*, ce qui signifie autant que *adelantados* (gouverneur de province) en romance. Tel personnage ne peut recevoir une femme légitime dans toute la terre où il est gouverneur, et cela pendant tout le temps de son gouvernement, et il peut avoir une barragana s'il n'a pas une femme légitime (épousée avant l'exercice de ses fonctions), et cela fut ordonné de crainte que ces hommes qui ont un grand pouvoir ne pussent prendre par force une femme et l'épouser. » (Titre XIV, loi II). Il y avait du reste des femmes que les nobles et grands ne pouvaient prendre pour barraganas; telles étaient la serve et la fille de serve, l'affranchie et la fille d'affranchie, la jongleresse et la fille de jongleresse, la cabaretière et la fille de cabaretière, la revendeuse et la fille de revendeuse, l'entremetteuse et la fille d'entremetteuse « et autres personnes qui sont appelées viles soit à cause d'elles-mêmes, soit à cause de ceux dont elles descendent. » (Titre XIV, loi III.) Les barraganas conduisent Alfonse X à parler des enfants naturels. De ceux-ci il passe aux enfants adoptifs, puis au pouvoir paternel, pouvoir qui s'étendait jusqu'à la faculté de vendre ses enfants, qui s'étendait bien plus loin encore... « Selon le loyal fuero d'Espagne, le père étant assiégé dans un château confié par son seigneur, s'il était si pressé par la famine qu'il n'eût plus rien à man-

ger, pourrait manger son fils sans méfaire avant de rendre le château sans l'ordre de son seigneur. » (Titre XVII, loi VIII). Alfonse expose ensuite les motifs qui peuvent faire enlever aux pères leur pouvoir sur leurs enfants, donne des conseils sur leur éducation, sur l'aide qu'ils doivent à leurs parents.

« La servitude est une condition que l'on fit antiquement et par laquelle les hommes qui sont naturellement libres se font serfs et se soumettent à la seigneurie d'autrui contre le droit de nature. » C'est ainsi qu'Alfonse X définit la servitude dont l'origine remonte aux conquêtes antiques, et qui fut substituée à la mort primitivement réservée aux prisonniers. Alfonse X ne s'étend pas beaucoup sur la servitude en elle-même, il arrive tout de suite aux diverses situations créées par cette condition si en dehors des idées chrétiennes. — Celui qui naît d'un père libre et d'une mère serve est serf. Celui qui naît d'un père serf et d'une mère libre est libre. Celui qui naît d'une femme libre et d'un clerc est serf de l'Église. Les mauvais chrétiens qui aident, de n'importe qu'elle manière, les ennemis de la foi, doivent perdre leur liberté. Le serf est tenu de défendre jusqu'à la mort son seigneur; le seigneur a plein pouvoir sur le serf, mais il n'a pas le droit de le battre sans motif ni de le tuer; il ne peut le tuer que s'il le trouve avec sa femme ou avec sa fille. Tout ce que le serf gagne est pour le seigneur. Les juifs, les mores et les hérétiques ne peuvent avoir des chrétiens pour serfs. (Titre XXI). « La liberté

est le pouvoir qu'a tout homme de faire ce qu'il veut, tant qu'il n'use pas de ce pouvoir pour faire ce que la loi défend. » Cette liberté, le seigneur peut la rendre aux serfs et les serfs la recouvrent de diverses façons. Ainsi le serf devient libre en dénonçant certains crimes, en se faisant prêtre; la femme serve devient libre si son seigneur l'a livrée à la débauche publique. L'affranchi doit respect à celui qui l'a émancipé et dans quelques circonstances peut retomber sous le pouvoir du seigneur qui, d'ailleurs, conserve certains droits sur les biens de l'affranchi. — Les hommes sont divisés en trois classes: les hommes libres, les serfs et les affranchis; ils sont unis entre eux par des motifs qu'inspire la raison naturelle et aussi par une organisation humaine, par le vasselage.

Le titre XXV contient les différentes dispositions relatives à cette institution, il est complété par le titre suivant sur les fiefs: « On appelle proprement seigneur celui qui a commandement et pouvoir sur tous ceux qui vivent dans sa terre; les vassaux sont ceux qui reçoivent honneur et bienfait des seigneurs, tels que chevalerie, terre ou argent pour les services qu'ils doivent leur rendre. » (Titre XXV, loi I). Il me semble qu'ici Alfonse X a donné au mot de *vassal* une acception plus étendue qu'il ne l'avait en France. Les engagements de vassal n'étaient pas, en Castille, durables comme chez nos pères. Au bout d'un an, celui qui, en recevant la chevalerie d'un seigneur, était devenu son vassal, pouvait renoncer au vasselage et il le pouvait même plus tôt si le seigneur cherchait à le

tuer, à déshonorer sa femme ou sa fille ou à le dépouiller de ses biens. La séparation devait être faite en cette manière, le vassal disait au seigneur : « Je me sépare de vous et je vous baise la main, et dorénavant je ne suis plus votre vassal. » Séparé de son ancien seigneur, le vassal devait conserver certains égards pour lui et à cause de la chevalerie qu'il avait reçue de ce seigneur, ne le frapper ni le tuer à moins que cela ne fût nécessaire pour sauver son nouvau seigneur. (Titre XXV, loi VIII). Le titre XXVI renferme onze lois relatives aux fiefs. J'en extrairai le passage suivant : « Les seigneurs peuvent octroyer un fief à leurs vassaux de cette manière : le vassal, s'agenouillant devant le seigneur, doit mettre ses mains dans celles du seigneur et promettre avec serment, en lui prêtant foi et hommage, qu'il sera toujours loyal et sincère et qu'il lui donnera bon conseil chaque fois que le seigneur le lui demandera, et qu'il ne découvrira pas ses secrets, et qu'il l'aidera contre tous les hommes du monde selon son pouvoir, et qu'il s'emploiera à son profit autant qu'il le pourra et qu'il empêchera toute chose à son désavantage. » (Loi IV). Le cérémonial des actes de foi et hommage était aussi réglé en France, mais suivant les provinces il offrait des dispositions fort dissemblables[1].

On a dit et j'ai répété que la féodalité n'eut pas de fortes racines en Espagne, qu'elle régna seule-

[1] *Collection de décisions nouvelles relatives à la jurisprudence actuelle*, par J.-B. Denisart, t. II, p. 195.

ment dans quelques provinces voisines de la France, et qu'elle fut plutôt essayée qu'établie en Castille. Au premier abord, le vingt-cinquième et le vingt-sixième titres de la quatrième partie, semblent démentir cette assertion; et pourtant si l'on considère qu'Alfonse X, si minutieux dans les détails de son œuvre, si patient à éclaircir toutes les difficultés qui peuvent s'élever, ne consacre que six pages à cette importante question des fiefs, à cette question sur laquelle, depuis le gros in-4° de Claude Pocquet, ont paru tant de traités, tant de commentaires, on arrive à cette pensée que la féodalité fut effectivement beaucoup moins complète au-delà des Pyrénées que dans la plupart des autres royaumes de l'Europe. Le laconisme du roi paraît tout naturellement une induction à cet égard. Nous n'avons pas, du reste, à examiner ici un pareil sujet, nous nous contentons de l'indiquer, et nous passons aux considérations toutes morales qui terminent la quatrième partie. Après s'être expliqué sur les devoirs que diverses conventions ont établi entre les hommes, Alfonse s'étend sur les devoirs que crée l'amitié seule, il s'inspire surtout d'Aristote dont il paraphrase les pensées dans sept lois qui sont purement philosophiques. Nous n'aurons pas à nous arrêter longtemps devant la cinquième partie « qui traite des emprunts, des dépôts, des ventes, des échanges et de toutes les autres affaires que les hommes font entre eux. » Beaucoup des trois cent quarante-neuf lois que renferme cette partie se retrouvent dans le droit moderne, et la nature

même des sujets s'opposait à ces digressions souvent intéressantes auxquelles Alfonse s'abandonnait volontiers.

L'analyse un peu suivie de la sixième partie occuperait aussi une trop large place, elle prendrait des proportions que ne justifierait pas l'intérêt qu'elle pourrait produire. C'est là que sont amplement examinées toutes les dispositions relatives aux testaments. Cette sixième partie contient dix-neuf titres dans lesquels il est réglé comment les testaments doivent être faits, comment ils doivent être ouverts, la situation des héritiers, les conditions qui peuvent leur être imposées, les substitutions, les délais laissés aux héritiers pour qu'ils examinent s'ils veulent ou non accepter l'héritage; les circonstances qui autorisent un père à déshériter ses enfants; les motifs qui permettent d'attaquer un testament; les devoirs des exécuteurs testamentaires, etc., etc. Cette section de l'œuvre d'Alfonse X ne s'adresse guère qu'aux jurisconsultes. On y trouve cependant quelques détails curieux. Si un chevalier, dans un combat et en péril de mort, écrit un testament avec son sang; s'il l'écrit sur son écu ou quelques-unes de de ses armes ou s'il le trace sur le sol en présence de deux hommes de bien, il fait un testament très-valable. « Et cela fut octroyé par privilége aux chevaliers pour leur faire plus d'honneur et d'avantages qu'aux autres hommes à cause du péril qu'ils courent en servant Dieu, le roi et leur terre. » (Titre I, loi IV.) Lorsqu'après la mort de son mari une femme est grosse, elle doit le faire savoir aux

parents les plus proches du défunt, et si ceux-ci ont des doutes à cet égard, ils doivent envoyer cinq matrones (buenas mugeres) à la veuve et il leur est loisible de la faire garder de la manière suivante: Le juge de l'endroit où demeure la veuve la loge chez une femme honnête, et trente jours avant d'accoucher, ladite veuve fait de nouveau avertir ses parents pour qu'on la soumette à un nouvel examen. Il ne doit y avoir qu'une entrée dans la maison où elle réside, et à cette porte les parents intéressés ont le droit de placer trois hommes et trois femmes, et ceux-ci visitent minutieusement tous les lieux où la veuve peut avoir à se rendre. Les précautions redoublent au moment même de l'accouchement. (Titre VI, loi XVII.) Un père peut déshériter son fils si celui-ci se fait jongleur contre la volonté paternelle. Un père peut aussi déshériter sa fille si celle-ci mène vie de mauvaise femme. Toutefois si le père n'avait pas pris soin de la marier avant vingt-cinq ans, et si cet âge passé elle faisait quelques fautes, ou si elle se mariait sans consentement, elle ne pourrait être déshéritée parce que le vrai coupable serait le père lui-même. (Titre VII, loi V.)

La septième et dernière partie « qui parle de toutes les accusations et méchancetés que font les hommes et pour lesquelles ils méritent châtiment, » est pleine de faits très curieux. Dans le titre I, Alfonse définit les accusations, dit par qui, contre qui, et de quelle manière elles doivent être faites, comment elles doivent être repoussées, indique enfin toute la marche à suivre en pareille occur-

rence. Le titre II spécifie les diverses espèces de trahisons, crime pour lequel Alfonse réclame la peine de mort et la confiscation. Le titre III a pour sujet les *Rieptos*. On appelait ainsi une accusation de trahison qu'on s'engageait à soutenir en champ clos, et ce mot n'ayant pas d'équivalent exact dans notre langue, nous n'essaierons pas de le traduire. Tout gentilhomme pouvait faire un *riepto* à propos d'une accusation de trahison, et si celui que l'on tentait de déshonorer était mort, le défi pouvait être porté par ses fils et à leur défaut par ses plus proches parents. La loi IV explique quelles étaient les formalités pour obtenir le champ clos, les lois suivantes approfondissent toutes les conditions des *rieptos* et le titre IV complète ces lois en entrant dans tout le détail des combats dont les *rieptos* étaient les préliminaires. « On emploie en Espagne une parole qui est: *valoir moins*. Moins valoir est chose telle que l'homme à qui s'applique ce mot ne peut être l'égal d'un autre ni à la cour du seigneur, ni en justice. Il en advient grand dommage à ceux qui tombent en cette position, car ils ne peuvent plus ni combattre, ni accuser, ni être témoin, ni user de toutes les choses honorables qui appartiennent aux gens honnêtes. » Le titre VI est relatif aux hommes qui *valent moins*. On vaut moins de deux manières: la première en manquant à sa parole; la seconde si l'on se dément en justice. A la catégorie des hommes qui valent moins succède celle des diffamés (enfamados). On est diffamé de fait, tel est celui qui ne naît pas de mariage légitime; on est diffamé de fait et

droit, telle est la femme surprise en adultère ; on est diffamé par la profession que l'on choisit, tels sont ceux qui font un honteux trafic de femmes, tels sont encore « les jongleurs, les mimes, les acteurs, les bouffons qui chantent devant le peuple ou dansent ou font des jeux pour l'argent qu'on leur donne et cela parce qu'ils s'avilissent devant tous en recevant cet argent. Mais ceux qui jouent des instruments ou chantent pour se divertir ou pour faire plaisir à leurs amis ou donner joie aux rois et autres seigneurs, ne seront pas pour cela diffamés. » (Titre VI, loi V.) On peut, dans certaines circonstances, être lavé de l'infamie. Un homme cherchant à en diffamer un autre en l'accusant à tort d'un crime qui mériterait la mort ou l'exil, doit recevoir lui-même l'un ou l'autre de ces châtiments (loi VIII.) Vient ensuite la longue énumération de toutes les faussetés (falsedades) qui affligent la société : la fausseté de celui qui livre les secrets du roi, de la femme qui attribue à son mari un enfant adultérin, de ceux qui altèrent les papiers et les sceaux, qui usent de mesures inexactes, qui falsifient les marchandises, qui font de la monnaie de mauvais aloi... Alfonse X passe de là aux homicides : homicides volontaires, homicides accidentels, homicides nécessités par le cas de légitime défense (titre VII). C'est là que l'on rencontre une loi sur certains médecins qui se donnent pour plus savants qu'ils ne le sont, et qui parfois tuent leurs malades par des remèdes mal appropriés ou des opérations mal faites ; Alfonse les condamne à cinq ans de déportation dans une

île. Le titre IX est destiné à protéger les vivants et les morts contre le déshonneur et la calomnie. Le titre X roule sur tous les crimes et délits accomplis à l'aide de la violence. Le titre XI, qui eût peut-être été mieux à sa place à la suite de ce que le docte auteur a écrit des *rieptos,* traite des défis; le titre XII, des trèves que concluent deux fijosdalgo après s'être défiés, des peines qu'encourent ceux qui rompent ces trèves, de la paix qui peut suivre ces suspensions d'hostilités. Les larcins et les vols avec toutes leurs distinctions remplissent le XIIIe et le XIVe titres. Le titre suivant est relatif aux dommages de diverses natures que les hommes ou les bêtes peuvent causer à autrui. On est frappé, en le parcourant, de toutes les précautions qu'Alfonse X prescrit en vue de la sécurité publique. Ainsi il recommande aux hôteliers qui ont pour habitude de placer au-dessus de leurs portes des enseignes représentant des lions, des chevaux, des taureaux, etc., d'attacher ces enseignes solidement avec des chaînes de fer, en sorte qu'elles ne puissent tomber et écraser les passants (titre XV, loi XXVI). Un peu plus loin, le bon roi ordonne aux barbiers de ne raser leurs pratiques que dans des lieux spéciaux et non sur les places où le mouvement pourrait occasionner quelques fâcheux accidents (loi XXVII). Ailleurs, Alfonse adresse une recommandation plus importante aux personnes qui gardent chez elles des lions, des ours, des léopards et autres bêtes féroces (loi XXIII). Ce passage, par lequel nous apprenons qu'il était d'usage d'avoir des espèces de ménageries domes-

tiques, peut en quelque sorte servir d'explication à cet endroit du *Poème du Cid*, où il est dit quelle terreur éprouvèrent les lâches infants de Carrion à la vue d'un lion qui s'était échappé. C'est aussi un commentaire au romance qui raconte comment la belle Aña de Mendoce, pour éprouver le courage des gentilshommes dont elle était entourée, laissa tomber son gant au milieu des bêtes féroces.

Après avoir exposé les diverses tromperies dont les hommes se servent pour nuire à leurs semblables (titre XVI), Alfonse X aborde un sujet d'une importance plus grande, l'adultère. On voit dans la loi VII qu'un homme marié commettrait ce crime avec une femme également mariée, que sa femme à lui n'aurait pas le droit de l'accuser devant le juge séculier « et cela tinrent pour bon les anciens sages par plusieurs raisons : la première, parce que de l'adultère de l'homme ne naît ni dommage ni déshonneur pour sa femme ; la seconde, parce que le mari est déshonoré par l'adultère de sa femme. » Le législateur démontre ensuite que l'adultère de la femme peut causer à l'homme un préjudice que la même faute faite par lui ne saurait produire pour sa femme. — Un mari soupçonnant que sa femme le trompe ou le veut tromper, doit devant des témoins s'adresser à celui qui cherche à le déshonorer, lui défendre d'entrer dans aucune maison avec sa femme et de lui parler ; il doit répéter trois fois cette injonction, et si ensuite l'époux le rencontre, bravant sa défense, il peut le tuer sans encourir aucune peine (loi XII). Le mari pouvait aussi, sans avoir rempli la formalité dont

on vient de parler, tuer l'amant qu'il surprenait avec sa femme, mais il ne devait point tuer celle-ci, il devait la livrer à la justice. Le père qui surprenait un amant avec sa fille mariée — soit chez lui, soit chez son gendre — pouvait les tuer tous deux, mais ne pouvait pas tuer l'homme seul. La XVe et la XVIe lois prescrivent les châtiments qui étaient réservés à l'adultère. Le titre XVIII et le titre XIX sont relatifs aux liaisons criminelles qui peuvent s'établir entre parents, et aux liaisons qu'en usant de ruse, de promesse, et non de violence, les hommes entretiennent avec des veuves ou des jeunes filles. Alfonse X s'occupe ensuite des enlèvements et des violences (titre XX); d'autres crimes plus odieux encore contre la chasteté (titre XXI); des hommes qui favorisent la débauche (titre XXII), des sorciers, des devins (titre XXIII). Comme on pouvait s'y attendre, Alfonse n'enveloppe dans sa réprobation ni les astrologues dont il fait l'éloge, ni les prétendus savants qui affirmaient avoir le secret de faire de l'or et dont il ne parle pas; mais il se montre très courroucé contre les magiciens qui évoquent les mauvais esprits et il défend que nul ne soit assez hardi pour faire des images de cire, de métal, ou n'importe comment, soit dans le but d'exciter amour d'hommes et de femmes, soit dans le but de détruire des affections existantes. Il défend encore de donner des philtres « parce qu'il arrive très souvent que ces breuvages amènent la mort de ceux qui les boivent. » Nous avons dit qu'Alfonse X se montra favorable aux juifs; on retrouve des traces de cette bienveillance

dans le titre XXIV qui les concerne. Le roi de Castille parle d'eux sans l'acrimonie qui était commune au moyen âge ; mais cette bienveillance ne l'empêche pas de nettement indiquer la situation particulière qui était faite aux israélites. Ils ne doivent occuper aucun emploi public qui leur donne la suprématie sur les chrétiens (loi III) ; ils ne peuvent avoir ni chrétiens ni chrétiennes à leur service (loi VII) ; le commerce d'un juif et d'une chrétienne doit être puni de mort ; ils doivent, sous peine d'amende, porter un chapeau qui les fasse reconnaître (loi XI) ; du reste il leur est loisible d'avoir des synagogues (loi IV), et ils ne doivent point être inquiétés au sujet de leur foi (loi V).

Après les juifs les mores. Alfonse spécifie aussi sans rigueur quels sont leurs droits et comment ils peuvent vivre mêlés aux chrétiens (titre XXV). Il est plus sévère à l'égard des hérétiques ; s'ils n'abandonnent pas leurs erreurs, il faut les livrer au bûcher ou les bannir, suivant qu'ils ont plus ou moins publiquement professé l'hérésie (titre XXVI). A ces lois succèdent quatre paragraphes sur les suicides et sur les misérables qui, pour gagner quelque argent, ne reculent pas devant l'affreux métier d'assassin (titre XXVII). Dans le titre suivant, Alfonse X ordonne des châtiments exemplaires pour ceux qui outragent Dieu, la Vierge et les Saints. Des lois sur la manière dont les prisonniers doivent être gardés (titre XXIX), nous conduisent assez naturellement au titre XXX, sur la torture « qui est une sorte de peine que trouvèrent ceux qui aiment la justice pour, par ce moyen, rechercher et savoir

la vérité sur les méfaits qui se font secrètement et ne peuvent être connus et prouvés d'une autre façon. » En lisant les neuf lois qui règlent tous les détails de ce lugubre sujet, il faut se rappeler à quelle époque vivait le roi législateur. Le titre XXXI traite des peines, le titre XXXII du pardon, le titre XXXIII et dernier, contenant l'explication de plusieurs mots dont le sens mal défini pourrait causer des équivoques fâcheuses, achève de prouver avec quel soin minutieux a été écrite cette grande œuvre des *Siete Partidas* [1].

Malgré l'importance de ce code et quoiqu'il soit le monument législatif le plus remarquable de ces temps éloignés, il ne fut pas sur-le-champ mis en pratique. Les cités les plus importantes, s'appuyant sur leurs priviléges particuliers, repoussèrent avec ténacité un système de législation uniforme. Ce fut seulement en 1348, soixante ans après la mort de leur auteur, que les *Siete Partidas* commencèrent à faire autorité dans les contrées soumises aux rois de Castille [2]. Elles n'ont plus cessé d'être respectées depuis

[1] Il n'y a pas de comparaison à établir entre les *Siete Partidas* et les *Établissements* de Saint-Louis qui n'offrent que quelques lois et non un ensemble régulier. (V. *Recueil général des anciennes lois françoises depuis l'an 420 jusqu'à la révolution de 1789* » tome II, *Établissements de Saint-Louis*, p. 361). — Voltaire, dans son *Essai sur les Mœurs*, ch. LXIV, a fait un bel éloge d'Alfonse X et l'a vengé de la sévérité de Mariana : « Le même fonds d'esprit qui en avait fait un philosophe en fit un très-bon roi. Il fut le rival des arabes dans les sciences et l'université de Salamanque, établie en cette ville par son père, n'eut aucun personnage qui l'égala. »

[2] *Hist. de la Lit. Esp.*, p. 54, M. Ticknor, cite dans une note un fait assez curieux qu'il emprunte à l'*Histoire d'Espagne*

cette époque; leurs décisions ont fourni la base de la jurisprudence espagnole et ont fini par faire partie de la constitution politique de toutes les colonies de la péninsule. Par l'incorporation de la Floride et de la Louisiane aux États-Unis, le code d'Alfonse X est devenu dans certains cas une loi en vigueur dans une partie de l'Amérique, « tant est grand, dit M. Ticknor, auquel j'emprunte cette curieuse remarque, tant est grand le pouvoir d'une sage législation. »

---

et de Portugal de Dunham (t. IV, p. 121), un avocat éminent du tribunal royal des appels affirmait n'avoir, en vingt-neuf ans de pratique, pour ainsi dire point trouvé de cas qui virtuellement ou explicitement ne pussent être décidés par les lois des *Partidas*.

CHAPITRE XIII.

—

ŒUVRES DIVERSES D'ALFONSE X.

Parlons encore de différents ouvrages d'Alfonse X ou qui ont été attribués à ce roi avec plus ou moins de probabilité. Au nombre de ces ouvrages, M. de Gayangos[1] place une production qui porte ce titre : ***Libro llamado Bocados de oro el qual fizò el Bonium rey de Persia*** (livre appelé *Bouchées d'or,* lequel fit El Bonium, roi de Perse). Ce sont ces *Bouchées d'or* qui offrent un prologue ayant de la ressemblance avec celui qui précède la *Gran Conquista*; ce qui a fait penser à M. de Gayangos, comme je l'ai déjà dit, que l'éditeur de ce second ouvrage s'était emparé du prologue du premier.

Je ne connais les *Bouchées d'or* que par une mention de M. de Pidal, qui, lui, ne paraît pas les

[1] *La Gran Conquista de Ultramar*. Intr. p. V.

attribuer à Alfonse X. Voici comment il s'exprime sur ce volume : « *Le livre appelé Bouchées d'or lequel fit Bonium, roi de Perse*, tel est le titre complet de ce livre très-singulier qui est un extrait de la doctrine des anciens sages de l'Orient, contenu dans la narration de ce qui arriva à Bonium quand il alla dans l'Inde *pour chercher la sapience*. Le traducteur ou compilateur du livre dans sa forme actuelle était certainement chrétien, comme on le voit par l'invocation à Jésus-Christ et à la Vierge qui est au commencement, mais dans tout le reste de l'œuvre il n'est pas fait une seule fois mention des dogmes chrétiens et il n'y a aucune allusion à leur égard. La langue semble du treizième ou du quatorzième siècle. On connaît jusqu'à quatre éditions de ce livre : Salamanque, 1499 ; Tolède, 1510 ; Valladolid, 1522 et 1527[1]. »

On a encore regardé Alfonse X comme l'auteur ou comme l'instigateur de *la Universal Historia* qui contient un abrégé de l'histoire des juifs ; d'une traduction de la Bible ; du *Libro del Tesoro* qui, d'après ce que dit le père Sarmiento, serait une traduction du trésor de Brunetto Latini, et des *Flores de Filosofia*.

Occupons-nous maintenant des œuvres poétiques du docte roi. Chose étrange, c'est en galicien qu'il écrivit le plus grand nombre de ses vers, quatre cent un cantiques à la louange de la Vierge pour laquelle il avait une tendre piété et en l'honneur de qui il établit un ordre de chevalerie.

1 *Cancionero de Baena. Intr.*, p. LXXI.

Faut-il induire de là que le galicien était formé antérieurement au castillan, qu'il avait déjà produit des poètes célèbres avant le treizième siècle? A cet égard on n'a d'autres indices que l'assertion souvent citée du marquis de Santillana ; il dit que la poésie s'acclimata mieux que dans toute autre province d'Espagne en Galice ; il ajoute qu'il y avait peu de temps tous les poètes et troubadours, qu'ils fussent castillans, andalous ou de l'Estramadure, composaient en langue galicienne ou portugaise[1]. En dépit de cette allégation, la Galice ne peut montrer des chants appartenant à une époque reculée. Il est certain toutefois que la langue en usage dans cette province eut de l'importance et qu'elle jouit même d'une sorte de suprématie. Ayant peu de contact avec la Castille, elle put se développer librement et dès le onzième siècle elle s'était, à la suite d'Alfonse VI, établie entre le Duero et le Miño. Elle ne paraît pas avoir accueilli autant de mots français ou provençaux que l'idiome portugais, mais elle imita les formes rhythmiques inventées par les troubadours, c'est du moins ce qu'on peut induire des cantiques d'Alfonse X. M. de Ochoa a expliqué le choix que ce roi fit du galicien par ce fait qu'il avait passé une grande partie de sa jeunesse en Galice ; mais ce qui est fort étrange c'est qu'Alfonse X ordonna que ses vers pieux seraient chantés à perpétuité dans l'église de sainte Marie de Murcie, où il demanda à être enseveli ;

[1] *Poesias anteriores al siglo XV. — Proemio al condestable de Portugal*, p. 16.

or, jamais le galicien ne fut compris à Murcie. On conserve à Tolède un manuscrit des cantiques d'Alfonse X; la bibliothèque de l'Escurial en possède aussi un exemplaire plus moderne mais plus complet, le premier couplet de chaque cantique est noté comme le plain-chant[1].

Il ne reste que peu de vers de don Alfonse en castillan, un fragment du *Livre des Plaintes* (Libro de las Querellas) et les octaves contenues dans le *Tesoro* — autre ouvrage que le livre en prose dont il a été parlé tout à l'heure; — et à ce petit nombre de vers on conteste encore leur authenticité. Ces œuvres poétiques furent trouvées parmi les manuscrits d'Enrique de Villena à qui on en a fait honneur. « Je ne crois pas que ces productions soient d'Alfonse X, dit Moratin, quiconque a connaissance des progrès de la langue et de la poésie Castillane leur donne deux siècles de moins d'antiquité[2]. » Les vers dont il s'agit, cela est certain, sont beaucoup plus harmonieux que ceux des contemporains d'Alfonse X, ils offrent l'exemple de ce que les Espagnols appellent *Coplas de arte mayor*. Ce sont des strophes de huit vers de douze syllabes, le premier, le quatrième, le cinquième et le huitième riment ensemble, ces consonnances identiques sont séparées au commencement et à la fin de l'octave par deux vers à rimes plates. Cette strophe est harmonieuse, elle l'est plus même que l'octave italienne qui plus tard s'introduisit en

[1] Ticknor, *Hist. de la litt.*, p. 42.

[2] *Moratin Origenes del teatro Español.* Intr., page 15, note.

Espagne. On comprend qu'en comparant ces vers à ceux de Berceo on soit tenté d'en nier l'authenticité. Pourtant le roi Alfonse s'y nomme. Et quel intérêt Villena aurait-il eu à composer un pastiche. Et si véritablement il eut voulu le faire, n'eût-il pas employé les quatrains monorimes qui étaient généralement en usage à l'époque dont il aurait prétendu copier la manière? Il n'y a réellement pas de raisons suffisantes pour refuser à Alfonse X l'honneur d'avoir essayé une heureuse coupe de strophe dont il put d'ailleurs trouver le modèle dans les vers hébreux[1].

Ce fut vers la fin de sa vie qu'Alfonse X écrivit le *Livre des Plaintes*. On n'en connaît plus que ces deux strophes, elles sont adressées à un sujet fidèle :

« A toi Diego Perez Sarmiento, loyal frère et ami, et ferme vassal, ce qu'à mes hommes je tais par douleur, je veux le dire à toi qui plains mon mal. Vers toi qui as quitté ton pays et ton bien pour mes intérêts à Rome et ailleurs, que ma plume vole donc; écoute-là car avec une triste langue elle crie dolente :

« Comme il est seul le roi de Castille qui fut empereur d'Allemagne, dont les rois baisaient les pieds, à qui les reines demandaient aumône et pitié, celui qui rassembla à Séville une armée de cent mille hommes de chevaux et trois fois le double de piétons, celui qui fut respecté dans les régions lointaines pour ses Tables et pour son épée. »

Cette dernière strophe, dans laquelle on peut supposer qu'Alfonse amplifiait un peu ses gran-

[1] *Estudios sobre los judios*, p. 353, note 6.

deurs passées, contient une allusion à l'appui que Marie de Brienne trouva près du roi de Castille. Cette princesse, fille du vieux et brave comte de Brienne et femme du faible Baudouin II, que les Grecs avaient chassé de Constantinople, chercha à intéresser les souverains de la chrétienté au sort de son mari. Elle arriva en France si dénuée de tout que le bon sire de Joinville lui fit présent d'une robe. Le roi de Castille lui fit sans doute quelque don de plus de valeur sans lui donner toutefois, comme l'ont dit des auteurs espagnols, cent-vingt quintaux d'argent[1] pour la rançon de son mari — qui n'était pas prisonnier.

Il est probable qu'Alfonse X eût été fort embarrassé s'il se fût agi de réunir une telle somme et que ses connaissances en alchimie n'auraient pas facilement comblé le vide qu'une pareille largesse eût laissé dans son trésor. Le docte roi a prétendu cependant qu'il avait le secret de faire de l'or. Il a écrit tout un traité sur ce merveilleux arcane, c'est le *Tesoro* qui n'a de commun que le titre avec le livre de Brunetto. Ce *Tesoro* est un incompréhensible ouvrage d'alchimie. Il commence par un prologue en prose dans lequel Alfonse se proclame l'auteur de ces étranges élucubrations. Ce prologue est suivi de onze octaves dans lesquelles le roi de Castille raconte comment il apprit à faire de l'or. Cette science lui fut révélée par un savant égyptien

[1] *Origenes de las dignidades seglares, page 71, recto* et *Discurso historico de la Ciudad de Murcia,* par Francisco de Cascalez, page 25. Un peu plus loin Cascalez émet des doutes à ce sujet.

qu'il envoya chercher à Alexandrie. Ce sage lui enseigna à composer la pierre philosophale ; ils la firent ensemble d'abord, plus tard Alfonse la fit tout seul. Il veut transmettre à d'autres le mystère d'une si merveilleuse transformation. Malheureusement le précieux secret n'est point expliqué dans une langue connue ; aux octaves en vers succèdent trente-cinq paragraphes disposés aussi comme des octaves mais écrits en chiffres. Le second livre offre à son début une octave en vers ; elle est suivie de vingt-sept octaves en chiffres qui doivent indiquer, si l'on en croit la stance intelligible, celle qui est en vers, une manière plus prompte et plus facile d'accomplir le grand œuvre. Il est douteux que personne ait jamais essayé le moyen prescrit par Alfonse. Son traité, à la vérité, est terminé par une clé, mais cette clé n'est elle-même qu'un nouveau hiéroglyphe. Cette production bizarre, qui ne présente quelque intérêt que dans sa partie poétique où l'on remarque de l'harmonie et de la facilité, porte la date de 1262 [1]. On dit qu'Alfonse X avait composé un second traité d'alchimie intitulé : *El Candado* (le cadenas) ; mais il paraît probable à Sanchez que le *Tesoro,* dont le manuscrit porte les traces d'un fermoir, a pu recevoir le nom de *Livre au Cadenas* et qu'il ne s'est agi que de cet ouvrage.

Si l'on en croit le marquis de Santillana, Alfonse X savait aussi composer des vers latins, et s'il n'en écrivit pas en provençal, il fut du moins le protecteur de la gaie science. Girard Riquier, un des trouba-

[1] *Poesias Castellanas anteriores,* al siglo XV, page 7.

dours qu'il affectionnait le plus, lui adressa, comme je l'ai déjà dit, une supplique au sujet des troubadours que l'on confondait trop souvent avec les jongleurs, et l'on trouve à la suite de cette pièce une réponse portant ce titre : « Declaratio qu'el senher rey N'Amfos de Castela fe per la supplicatio que Gr. Riquier fe per lo nom de joglar, l'an M.CCLXXV. » Cette œuvre, mise sous le nom d'Alfonse X, n'est très probablement que le fait de Riquier, mais elle prouve quelle faveur la poésie provençale avait trouvée chez le roi de Castille.

Un souverain qui avait remué tant d'idées, écrit tant de livres, dut exercer une action marquée sur la littérature de son temps. C'est seulement à dater d'Alfonse X que les lettres castillanes paraissent être montées jusqu'aux classes élevées de la société. A partir de ce roi, à l'influence française qui avait prédominé jusqu'alors, se mêla l'imitation des écrivains arabes et commença à germer le goût des poésies des troubadours. Ce fut beaucoup plus tard cependant que ce goût devint assez général pour que les Provençaux apparussent comme des modèles. Quant à l'imitation des Orientaux, elle fut plus prompte, et nous en remarquerons des traces dans plusieurs des livres dont il nous reste à parler et notamment dans le *Comte Lucanor*.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE.

LES

VIEUX AUTEURS CASTILLANS

PAR LE COMTE TH. DE PUYMAIGRE

TOME PREMIER

[illegible]

METZ

ROUSSEAU-PALLEZ

[illegible]

PARIS

DIDIER ET Cie

[illegible]

1861

LES

VIEUX AUTEURS CASTILLANS

PAR LE COMTE TH. DE PUYMAIGRE

TOME PREMIER

[illegible]

METZ

ROUSSEAU-PALLEZ

[illegible]

PARIS

DIDIER ET C[ie]

[illegible]

1861

OUVRAGES PUBLIÉS PAR M. ROUSSEAU-PALLEZ, ÉDITEUR

Recueil journalier de ce qui s'est passé de plus mémorable dans la Cité de Metz, Pays Messin, et aux environs, depuis l'an 1656 jusqu'en 1674 (par Joseph Ancillon); publié pour la première fois par F.-M. Chabert; 1 vol. in-12 sur papier à la cuve, vergé. . . . 5

Poètes et romanciers de la Lorraine, par M. le comte Th. de Puymaigre; 1 vol. format Charpentier. (*Sous presse*).

Trésor de Vénerie composé l'an MCCCLXXXXIV, par **Hardouin**, seigneur de Fontaines-Guérin, et publié pour la première fois par M. H. Michelant; 1 vol. in-12 orné de nombreuses figures. (*Presse*).

Journal du Siége de Metz en 1552, suivi de documents relatifs à l'organisation de l'armée de Charles-Quint et ses travaux devant la place, recueillis et publiés par F.-M. Chabert, de l'Académie de Metz, réimpression de 1856; vignettes et plan de l'époque; 1 vol. in-8°. (*Il ne reste que quelques exemplaires*) 15
Édition sur papier vergé. 20

Les Croniques de la noble ville et cité de Metz, par Jehan le Chatelain, réimprimées pour la première fois et précédées de notes bibliographiques, par F.-M. Chabert, de l'Académie de Metz; 1 vol. in-12 sur papier vergé. (*Il ne reste que quelques exemplaires*). 5

Chroniques, Contes et Légendes, par Charles Beneyton; *édition très-soignée*, imprimée en rouge et en noir, avec vignettes, culs-de-lampe, etc., etc.; 1 vol. in-4°. 5

Metz ancien, par M. le baron d'Hannoncelles, ancien premier président de la cour royale de Metz; 2 vol. grand in-folio, sur papier vergé glacé, enrichi de lettres ornées, de vignettes et de 700 écussons. 70

Histoire et Biographie du Parlement de Metz, par Em. Michel, conseiller honoraire à la cour impériale de Metz; 2 v. grand in-8° . 12

Notice historique sur l'ancienne abbaye royale de Saint-Arnould de Metz, par M. le Puillon de Boblaye, général du génie; 1 vol. in-8°, avec plans 5

Esquisse historique sur les écoles d'artillerie, par le même . . 4

L'Austrasie, revue de Metz et de Lorraine, paraissant le 20 de chaque mois en une livraison de 3 à 4 feuilles; prix de l'abonnement pour Metz. 10
pour les départements 12
8 années ont paru. Chaque année se vend séparément 10

Histoire de Franz de Sickingen, chevalier allemand du seizième siècle, par E. de Bouteiller, de l'Académie de Metz. Beau vol. in-8°, avec gravures. 10

Metz. — Imp. Rousseau-Pallez, rue des Clercs, 14